

A. V. 8

hen
et
helas
Je
guan
ded

Bra
Xan
Bra
Bouff

216
heureux qui peult se feindre liere
et dire sans feintise son tourment
helas si j'ose dire ma douleur
Je tiendrois mon Martyre pour faueur
quan d la belle Dame que le sort
dedaigneroit ma flame & mes fers,

Beaucoup m'ont vault de Vng Assault
Xaintes, que ne fait Bourcault.
Beaucoup m'ont vault en Vng traitte
Bourcault que ne fait Xaintes.

Biblioteka
Ojców Kamedulów
w Białymostku

Antonius apud Ciceron.

1. de orat. Num. 30.

Maximus Persius Senu

Idem doctoris Alabandensis

Apollonius qui in ueneris

donor et, tamen non patillat

sed, quod indicabat non

prophetas de deo, quia

apud ego prode, dimittit

et ad quamque artem pertinet

et propter, ad hunc impellit

et propter, et ortari solbat

de Physiognomia et Scissita

tionis Invenit discriptionem

et propter, et propter, et propter

et propter, et propter, et propter

et propter, et propter, et propter

et propter, et propter, et propter

et propter, et propter, et propter

et propter, et propter, et propter

et propter, et propter, et propter

et propter, et propter, et propter

et propter, et propter, et propter

et propter, et propter, et propter

et propter, et propter, et propter

et propter, et propter, et propter

et propter, et propter, et propter

et propter, et propter, et propter

et propter, et propter, et propter

et propter, et propter, et propter

et propter, et propter, et propter

et propter, et propter, et propter

et propter, et propter, et propter

et propter, et propter, et propter

et propter, et propter, et propter

=latione, subtilitate

Gabon dicit, v. Scaliger

in Card. x. p. 1. 4. 4.

Blancus Novus de St. de

us 5. p. 144. 6.

E
D

Où par n
la vray
demon
tez qui
re de l
de m
ment
saura
finer l

T
I

Exemplum Cameracensis
Epistole Gregorius

Chez
de

P. Bonifantij
EXAMEN
DES ESPRITS
PROPRES ET
naiz aux sciences.

Où par merueilleux & viles secrets, tirez tant de la vraye Philosophie naturelle, que diuine, est demonstree la difference des graces & habilittez qui se trouuent aux hommes, & à quel genre de lettres est conuenable l'esprit de chacun: de maniere que quiconque lira ici attentiuement, descouurira la propriété de son esprit, & sçaura eslire la science en laquelle il doit profiter le plus.

Traduit d'Espagnol en François, par

Gabriel Chappuis.

moine de la Compagnie de Jesus
DERNIERE EDITION.



Exemplaire de la Bibliothèque de la Ville de Paris
A ROVEN,

Chez THEODORE REINSART,
deuant le Palais, à l'Homme armé.

1602.

g. f.

Bren A v D



A NOBLE ET
VERTVEUX SEI-
GNEVR PIERRE DE
Baillon, Gentilhomme ordinaire
de la chambre du Roy, & Guidon
de la compagnie d'hommes d'ar-
mes de feu Monsieur de la Tour.

MONSIEVR, mon prin-
cipal but à tousiours esté de-
puis six ans en çà, & est en-
cor à present, de profiter au
public (comme peuuent tes-
moigner quelques ouurages qui sont sortis
de ma boutique, durant ce temps là) en es-
criuant choses qui puissent reüssir au profit
& aduancement d'un chacun, & de faire
des amis, en voüant & dediant mes escrits
aux hommes Vertueux & amateurs des
lettres. En quoy si iamais ie fus heureux, ie

EPISTRE.

*Auteur
de ce Livre*

me puis vanter tel maintenant, pource que
ie ne pouuois mettre en auant chose qui fust
tant vile & profitable à la Republique
qu'est ce liure, auquel se peuent descouvrir
des tresors inestimables du plus grād esprit
d'homme, & du plus grād philosophe que
l'on scauroit voir: & pource que ie me suis
en la dedication de mon labeur, principal-
lement adressé à vous, qui faites cas des
lettres & sciences (esquelles vous auez esté
nourry) & qui auez la seule vertu en re-
commandation, tellemēt que si i'ay transla-
té en nostre langue vn liure autant vile
& rare que l'on puisse, ie ne diray seulemēt
trouuer, mais aussi inuenter (comme vous
verrez par experience) ie puis me vanter
aussi de l'auoir donné à vn homme, lequel
en est parfaitement digne, pour les bonnes
parties qui sont en luy. Je vous presente dōc
hardiment cest œuure, tesmoin de la bonne
volonté que i'ay de vous faire seruice (pour
les dōs de vostre esprit) & à tous vos sem-
blables, m'estimant bien-heureux de m'in-
sinuer, par le peu d'industrie qui peut estre
en moy, en leur bonne grace, que i'estime
plus que tous les biens de Cresus. Au de-

EPISTRE.

meurant, il vous plaira ouvrir les yeux de
 l'esprit que vous auez sur tous clair voyas
 pour entendre les grands secrets de nature
 compris en celiure : auquel vous pourrez
 noter selon vostre sain iugement, la propre
 & naturelle inclination de vostre esprit,
 & celles de tous autres, de maniere que ie *Matiere*
 m'asseuré bien que vous en receurez *vn de ce liure*
 merueilleux contentement : vous y lirez
 maintes belles choses, non iamais ouyes ni
 dites, par autheur qui ait oncques escrit,
 vous verrez vn art nouueau, fondé sur tât
 vives & certaines raisons tirees de la Phi-
 losophie, qu'il est impossible de mieux dire
 ni plus grauement : vous assurant que si ce
 qui est icy escrit tant doctement se pouuoit
 pratiquer & mettre en vsage, ce seroit le
 plus grand biē qui scauroit iamais aduenir
 à la Republique, comme certainemēt vous
 pourrez iuger par le discours des beaux
 chapitres ensuiuans. Celuy qui n'est pas né
 aux lettres ne s'y romproit dix ou douze
 ans la teste, sans aucun fruiēt, pource que
 les parens cognoissans bien la difference de
 l'esprit de leurs enfans, par les reigles & *Inclina-*
 preceptes qui en sont icy prescrits, leur *tion de*
 esprit

EPISTRE.

feroyent apprendre seulement ce à quoy ils
seroyent néz. Et celuy au contraire qui est
né aux lettres ou aux armes, ne seroit con-
traint s'appliquer à ce qui repugne entiere-
ment à l'inclination de son esprit : chose de
grande importance, comme i'ay desia dit,
pour le bien & profit public. Lisez donc,
& m'excusez si ie vous offre vn sujet rât
philosophique, tant graue & merueilleux,
ne scachât pas si vous faites profession de
lire, & d'estudier, choses si hautes : mais à
qui doy ie faire present des choses graues,
subtiles, & hautes si n'est à celuy qui a l'e-
sprit haut & subtil? ce que ie di non pour
vous auoir pratiqué par cy deuant au fait
de vos estudes : mais pour vne certaine con-
iecture que i'ay de la bonté, generosité, &
vuiacité de vostre esprit, vous voyant tant
affectonné à la vertu & sagesse, d'où vous
estes amplement pourueu : ce qui ne se pour-
roit faire si vous n'auiez l'esprit haut, &
si autrefois vous n'auiez esté imbu de la
douceur, subtilité, & agreable goust des
lettres, voire mesmes des profitables prece-
ptes de la philosophie morale, principe de
sagesse & vertu. Pourquoy ie pourray bien

Philoso-
phie

EPISTRE.

inferer que ie me suis tresbien adressé en
 vostre endroit, & que i'ay présenté chose
 conuenable à vostre esprit, si quelqu'un
 d'auanture me vouloit reprendre de n'a-
 uoir gardé le decorum (comme l'on dit) en
 cest endroit. Car combien qu'en ce liure se
 trouuent beaucoup de choses propres aux
 Philosophes naturels, & aux Theologiens
 desquels la profession ne conuient à la vo-
 stre, est-il defendu aux hommes de bon
 esprit, de lire & cognoistre les choses cu-
 rieuses, & qui leur peuuent apporter plai-
 sir & contentement? Si de propos deliberé
 l'auteur auoit voulu escrire du suiet de la
 Philosophie naturelle, de la Medecine, ou
 de la Theologie, ie confesse bien qu'il m'eust
 fallu dedier mon labeur à quelque Philoso-
 phe naturel, à quelque Medecin, ou à quel-
 que Theologien: mais puis que son princi-
 pal but est d'examiner les differences des
 esprits (suict, rare, & qui deueroit estre co-
 gneu de tous) ce qu'il ne peut faire sans al-
 leguer à propos quelques principes de la
 Philosophie naturelle, de la Medecine &
 de la Theologie, par auanture ne me seray
 ie pas mesconté en cest endroit: autrement

EPISTRE.


il faudroit dire que l'Auteur mesme au-
roit failly d'auoir presenté son liure à vn
Roy, & non pas à vn Philosophe naturel, à
vn Medecin, à vn Legiste, ou à vn Theolo-
gien. Mais les Rois doyuent philosopher,
(dira-on) ou les Philosophes regner: la Phi-
losophie est propre à chacun. Or pour ne
vous detenir plus longuement, ie feray fin
en cest endroit. Priant Dieu, Monsieur:
vous auoir en sa sainte garde & prote-
ction, & vous enuoyer ce qu'il scait
vous estre necessaire. A Lyon
ce 25. iour de Fe-
urier, 1580.

Vostre tres-humble, & tres-affec-
tionné seruiteur,
Gabriel Chappuis, Tourangeau.



L

P R E F A C E D E
L' A V T H E V R , A L A
*Maieſté du Roy Catholique, Dom
Philippe II. Roy d' E-
ſpagne.*

 I R E, afin que les ou-
rages des artisans ayent
la perfection propre &
conuenable à l'vſage &
profit de la Republique,
il me ſembleroit eſtre beſoin ordon-
ner ſur ce, & eſtablir vne loy. Que
le Charpentier ne fiſt l'office du
Laboureur : le Tiffierant de l'Ar-
chitecte : l'Aduocat du Medecin, ni
le Medecin de l'Aduocat : mais que
chacun exerçaſt & fiſt profeſſion
ſeulement de l'art & ſcience qu'il a
appriſe, & à laquelle il eſt né, laiſ-
ſant à part toutes les autres. Parquoy
conſiderant combien eſt court & li-

*ment
quelque
ſuo pe. l. e. e.
ment
quelque
font.*

Le Roy Henry PREF. AV ROY.

*Plato au
liure des
loix.* mitié l'esprit de l'homme à vne chose
& non à plusieurs, i'ay tousiours esti-
mé, & tenu pour certain que person-
ne ne peut parfaitemēt sçauoir deux
arts, sans manquer ou defaillir en
l'une d'icelles. Et afin que nul ne
faillie à choisir celles qui luy est la
plus propre & meilleure, on deuroit
commettre & deputer hommes sa-
ges & sçauans, pour descouurir en
l'aagetendre, l'esprit de chacun en-
fant, & le faire estudier par force, la
science qui luy est conuenable, sans
que luy mesme en face eslection.
Dont aduiendroit, que vous auriez
en vostre Royaume, les plus grands
ouuriers & plus parfaits ouurages
du monde, pour la conionction de
l'art & de la nature. Aussi voudroy-
ie que les Academies de vos Royau-
mes en fussent de mesme, & voyant
qu'elles ne permettent pas que l'es-
colier n'entendant bien la langue
Latine, passe à vne autre faculté, ie
voudroy qu'elles establissent pareil-
lement examinateurs, pour sçauoir

si celu
ctiqu
Theo
que
quien
cestu
que,
c'est
hom
la res
tir à
d'huy
ce, c
la fa
la res
fons
fons
defa
ction
uoir
patt
pret
Phil
rien
es re
la n

Il faut estudier la science a laquelle
nosse inclination sadonne.
PREF. AV ROY. 5

si celuy qui veut estudier en Diale-
ctique, Philosophie, Medecine,
Theologie, ou aux Loix, à l'esprit
que chacune de ces sciences re-
quier. Car, outre le dommage que
cestuy-là fera depuis à la Republi-
que, exerçant son art mal entendu,
c'est vne grande presomption à vn
homme de trauailler, & se rompre ^{homo}
la teste en chose dont il ne peut sor- ^{quod ne}
tir à son honneur. Pource qu'aujour ^{quod ne}
d'huy n'est employee ceste diligen- ^{quod ne}
ce, ceux qui n'ont l'esprit propre à ^{quod ne}
la faculté de Theologie, ont destruit ^{quod ne}
la religion Chrestienne: ceux qui ne ^{quod ne}
sont propres à celle de Medecine, ^{quod ne}
font perdre la vie des hommes, & ^{quod ne}
defaut à la Iurispudence la perte- ^{quod ne}
ction qu'elle requiert, pour ne sça- ^{quod ne}
uoir à qu'elle puissance de raison ap- ^{quod ne}
partient l'vsage & la vraye inter- ^{quod ne}
pretation des loix. Tous les anciens ^{quod ne}
Philosophes ont trouué par experi- ^{quod ne}
ence que l'on se trauaille en vain, ^{quod ne}
és reigles de l'art, là où ne se trouue ^{quod ne}
la nature ou le naturel, qui dispose

*L'escollier
qui estu-
die la phi-
loso-
phie ne
con-
uen-
ble à
son esprit
se rend e-
claire d'i-
celle.*

*Voyez
Platon, en
son dialo-
gue du
Iuste.*

l'homme à quelque science. Personne aussi ne dist oncques clairement & distinctement que c'est de ce naturel, qui rend l'homme propre à vne science. & non à vne autre: personne ne dist oncques combien se trouuent de differences d'esprit au genre humain: quels arts & sciences conuiennent particulièrement à vn chacun, ni par quels signes on peut cognoistre, ce qu'en tel cas importe le plus. La matiere de laquelle se doit ici traiter comprend ces quatre choses (combien qu'elles semblent impossibles) avec plusieurs autres qui sont touchees à propos, & concernant ceste doctrine: à fin que les peres curieux sçachent la maniere de descouurir l'esprit & naturel de leurs enfans, pour leur faire apprendre la science en laquelle ils profiteroyent le plus: qui est vn aduis que Galien escrit auoir esté donné à son pere par vn démon, qui luy conseilla, en dormant, de faire estudier son fils en Medecine, pour

*différences
de l'esprit*

*le. 6. de la
Méthod.
chap. 4.
Deuât la
venue de
Christ au
monde, les
démôs a-
uoyent fa-
cilier ac-
cès aux*

ce qu
singul
ce. A
maies
à la
exame
les se
santé
lades
estudi
au m
ment
crit.
lent
estudi
mes
s'il e
vn m
tabler
l'espr
loix
des h
peu tr
celles
ste n
pher

ce qu'il auoit vn esprit vnique & ^{hommes.}
singulier pour apprendre cestescien- ^{Et pour}
ce. A ceste cause, il plaira à vostre ^{une cho-}
maiesté entendre combien importe ^{se vraye}
à la Republique faire eslection & ^{leur di-}
examen des esprits, pour apprendre ^{soyēt mil-}
les sciences, attendu le profit & ^{le mu-}
santé que Galien a apporté aux ma- ^{songes.}
lades de son temps, en ce qu'il auoit
estudié en la faculté de Medecine:
au moyen dequoy il nous a mesme-
ment laillé tant de remedes par es-
crit. Balde, personnage tant excel-
lent en la cognoissance du droit, ^{Il deuoit}
estudia en Medecine, laquelle mes- ^{laisser la}
mes il pratiqua aucunement: mais ^{medecine,}
s'il eust passé plus outre, il eust esté ^{Et estu-}
vn medecin vulgaire (comme veri- ^{dier les}
tablement il l'estoit, pour n'auoir ^{loix sui-}
l'esprit propre à ceste science) & les ^{uant ce}
loix eussent perdu vne des plus gran- ^{que dit}
des habilitiez d'homme que l'on eust ^{Cicero li.}
peu trouuer pour la declaration d'i- ^{1. de ses}
celles. Or voulant reduire en art, ce- ^{offices.}
ste nouvelle maniere de philoso-
pher, & la prouuer au moyen d'au-

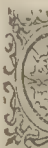
part de
l'examen
des Espans

6 AV ROY D'ESP.

af 14
fol 117
cuns esprits, incontinent m'est sou-
ueni du vostre (Sire) comme le plus
notoire, duquel tout le monde est
esmerueillé, voyant vn Prince de si
grand sçauoir & prudence, duquel
ie ne peux traiter en c'est endroit,
sans faire tort & deshonneur à l'œu-
re. Le penultiesime chapitre est le
lieu conuenable, où vostre maiesté
voirra & cognoistra son naturel,
l'art & les lettres, au moyen des-
quelles vous eussiez serui à la Repu-
blique, aduenant que fussiez hom-
me priué, comme vous estes
nostre Roy & Sei-
gneur naturel.



P



ceux q
E pl
quoit
que d
aux h
dre te
en Vas
constit
certai
maxim
pource
prime
l'opin
mence



PREFACE AV LECTEUR.

VAND Platon vouloit
enseigner quelque doctrine
graue, subtile, & separee
de la commune opinion, il
choissoit de ses disciples,
ceux qui luy sembloient d'esprit meilleur
& plus delicat, ausquels seuls il communi-
quoit son aduis : scachant par experience
que d'enseigner choses hautes & subtiles
aux hommes de petit entendement, est per-
dre temps & peine, & se rompre la teste
en vain. Depuis qu'il les auoit choisis, la
coustume d'iceluy estoit, les preuenir par
certaines & manifestes suppositions &
maximes, non esloigneZ de la conclusion,
pource que les propos & sentences qui de
prime face se mettent en auant, contre
l'opinion du vulgaire, ne seruent du com-
mencement (sans ceste preuention) que de

En son
Timée.

Iesus
Christ fai-
soit la
mesme ele-
ctio de ses
disciples,
quand il
leur vou-
loit ensei-
gner quel-
que se-
cret, com-
me en la
transfigu-
ration.

troubler & ennuyer les auditeurs, de maniere qu'ils viennent à perdre la bonne affection, & ont en horreur la doctrine. Je voudroy, curieux lecteur, pouuoir proceder avec toy de ceste maniere, si il y auoit moyen de sçauoir de toy & descouvrir le talent de ton esprit, car si d'auanture, il estoit tel qu'il fust conuenable à ceste doctrine, te separant des autres communes, ie te communiquerois secrettement choses tât nouuelles & particulieres, que tu ne les penserois iamais pouuoir tomber en l'imagination des hommes. Mais d'autant que cela ne se peut faire, & que cest œuure doit sortir en public pour chacun, il n'est possible que tu ne te troubles: car si ton esprit est des cōmuns & vulgaires, ie sçay bien que tu te persuades & tiens pour certain que le nombre des sciences & la perfection d'icelles se trouue de long tēps accōplie par les anciens, meu d'une vaine raison: que depuis ils n'ont trouué que dire dauantage, d'autant qu'és choses ne se trouue autre nouveauté. Si d'auanture tu as ceste opiniō, ne pisse pas outre, & ne lis plus auāt, pource que tu auras peine de voir prouuer l'admirable differēce des esprits: mais si tu

Si tu es de
celle qui
ne se trouue
pas de
nouueauté
dans les
anciens

es discre
enue de
Veritab
d'icelle
miratio
differen
humain
cipale
tres-pu
ploye to
ou trois
eust lai
chacun
palemen
maniere
ction de
rel, tu
quoy q
La trois
est la plu
Une aut
grāde, q
mode pl
que, pou
genre d
posées,

es discret, bien composé & patient, i'ay
 enue de te proposer trois conclusions tres-
 veritables, combien que pour la nouueauté
 d'icelle on les trouue dignes de grande ad-
 miration. La premiere est que de plusieurs
 differences d'esprit que l'on trouue au gère
 humain, tu n'en peux recevoir qu'une prin-
 cipale & eminente: n'estoit que la nature
 tres-puissante, quand elle te forma, eust em-
 ployé toute sa force pour en assembler deux
 ou trois, ou ne pouuant faire d'auantage
 s'eust laissé priué de toutes. L'autre, que à
 chacune difference d'esprit respond princi-
 palement vne seule science & non plus, de
 maniere que si tu ne rencontres bien à l'ele-
 ction de celle qui est conforme à ton natu-
 rel, tu ne feras pas grand profit es autres,
 quoy que tu travailles nuict & iour apres.
 La troisieme, qu'ayant entëdu quelle sciëce
 est la plus conforme à ton esprit, il te reste
 vne autre difficulté, à souldre encores plus
 grãde, qui est de scauoir si ton esprit s'accõ-
 mode plustost à la pratique qu'à la theori-
 que, pour ce que ces deux parties en quelque
 genre de lettres que soit, sont tellement op-
 posees, & requierent telle difference d'e-

1
 difference
 d'esprit.

2

3.
 pratique et
 theorie, bien
 contraires

sprits, que l'une est nuisible à l'autre, comme si elles estoient totalement contraires. Voila de dures sentences, ie le confesse, mais il y a bien encores plus grande difficulté & aspreté, Que d'icelles il n'y a par deuant qui l'on puisse appeller ou se plaindre, pource que Dieu, auteur de la nature, voyant qu'elle ne donne à chacun homme plus d'une différence d'esprit (comme i'ay dit cy dessus) pour la contrariété & difficulté qu'il y a de les assembler, s'accommode avec elle, & quant aux sciences qu'il depart gratuitement aux hommes, il en donne, par merueille, plus d'une en degré eminent. Il y a diuision de graces, & vn mesme esprit: diuision de misteres & charges sous vn mesme seigneur, & diuision d'œures sous vn mesme Dieu, qui fait & œuvre toutes choses en tous: or à chacun est donnée l'administration de l'esprit à vtilité: à l'un est donné, par le moyen de l'esprit le propos de sapience: à l'autre celuy de science selon le mesme esprit: à vn autre la foy, par vn mesme esprit: à l'autre la grace de santé, par vn mesme esprit: à vn

S. Paul 1.
aux Co-
rinthiens,
chap. 12.

autre l'o-
tre la p-
tion, pa-
langues
des lang-
fait tou-
comme
Dieu n'a
ayant ig-
de chacun
lens qu'il
donne
de penser
requerent
denât qu-
grande
Adam
gans a
uant que
le receuss-
ceur, &
modé de
cette scien-
courir. E-
Il leur a
giter, &

autre l'operation des vertus: à vn autre la prophetie: à vn autre la discretion, par l'esprit: à vn autre le don des langues: à vn autre l'interpretation des langages. Vn seul & mesme esprit fait toutes ces choses, diuisant à tous comme il luy plaist. Je ne doute pas que Dieu n'ait fait ceste diuision de sciences, ayant égard à l'esprit et naturelle dispositiō de chacun: car S. Matthieu escrit que les talens qu'il a departis, par luy mesmes, furent donnez à chacun, selon sa propre vertu. Et de penser que ces sciences supernaturelles ne requierent certaines dispositions au suiet, deuant qu'elles y soyent transmises, c'est vne grande faute. Car quand Dieu forma Adam & Eue, il est certain qu'il leur organisa & disposa tresbien le cerueau, deuant que les remplir de sçauoir, afin qu'ils le receussent avec plus de plaisir & douceur, & afin que l'instrument fust accomodé de telle maniere, que par le moyen de ceste science, ils peussent raisonner & discourir. Et pourtant l'Escripture sainte dit, Il leur a donné vn cœur pour excogiter, & les a remplis de la discipline.

Chap. 2.

Raison, pour ce que les sciences supernaturelles se doyuient transmettre en l'ame, & l'ame est sujette au temperament & composition du corps. Arist. li. 2. de l'Amc. Eccl. 17.

d'entendement. Au demeurant, que selon la difference de l'esprit d'un chacun se transmette vne seule science & non autre en l'entendement d'un chacun, il appert manifestement par l'exemple de nos

Le serpent a tenté la femme, en laquelle il a cogné moins de raison qu'en l'homme, l'un des sentes. S. Tho. 2. par. q. 6. ar. 9.
 premiers peres: car quand Dieu les remplit de sçavoir, il est certain qu'il ne donna vn tel entendement à Eue qu'il auoit fait à Adam. Et pour ceste cause les Theologiens disent que le diable s'attaqua à Eue pour la tromper; n'osant pas tenter l'homme, à cause de son grand sçavoir. La raison de cela (comme nous prouuerons cy apres) est que la composition naturelle du cerueau de la femme, n'est capable de beau-

La femme a une plus grande sensibilité que l'homme, ce qui est prouué par l'expérience.
 coup d'esprit & sçavoir. Nous trouuerons pareillement la mesme raison & esgard es substances angeliques: car quand Dieu a voulu donner à vn Ange, vn plus haut degré de gloire, & luy faire dons plus excellens, il luy a premierement donné vne nature plus delicate. Et si vous demandez aux Theologiens de quoy sert ceste nature tant delicate: ils respondront que l'Ange ayant l'entendement plus subtil & le naturel meilleur, se conuertit plus aisément à

Dieu, & se
 fice, &
 mes. De
 a electio
 naturel
 lié &
 & orga
 te raison
 ste electio
 apprend
 leur ent
 cest auu
 gnoistre
 humain
 ne la sci
 le peut
 intente
 bout, &
 uerons
 bien &
 ge lecte
 art, por
 car les
 cieuses
 la vie
 leur do

Dieu, vſans de ſes dons avec plus grande effi-
 cace, & que le ſemblable aduiet és hom-
 mes. De là ſ'enſuit apertement (puis qu'il y
 a election des eſprits, pour les ſciences ſur-
 naturelles, & que toute difference d'habi-
 lité & nature n'eſt pas propre instrument
 & organe pour les recevoir) qu'à plus for-
 te raiſon les lettres humaines requièrent ce-
 ſte electiō, puis que les hommes les doyuent
 apprendre, par la force & vigueur de
 leur entendement. Or eſt mon intention en
 ceſt œuvre, de ſçauoir diſtinguer & co-
 gnoiſtre ces naturelles differences de l'eſprit
 humain, en appliquant par art, à chacu-
 ne la ſcience en laquelle ſe cognoiſtra qu'elle
 peut faire plus grand profit. Voilà mon
 intention: de laquelle ſi ie peux venir à
 bout, comme ie me propoſe, nous en don-
 nerons la gloire à Dieu, auteur de tout
 bien & conſeil: ſinon, tu ſçais bien, ſa-
 ge lecteur, eſtre impoſſible inuenter vn
 art, pour le rendre parfait de tous pointz:
 car les ſciences humaines ſont tant ſpa-
 cieſes & s'eſtendent ſi loin, que ne ſuffiſt
 la vie d'un homme, pour les trouuer &
 leur donner la perfection qu'elles doyuent

*Fin de
 ce Discours.*

Inuentis
aditor
de 101.

principes d
opiner en
la lecture de
le liure

auoir. Il suffit au premier inuenteur de
mettre en auant quelques principes nota-
bles, afin que ceux qui viendront apres, par
le moyen de ceste sentence, ayent occasion
d'amplifier l'art luy donnant la perfection
et l'ame qui luy est requise. Sur ce, Aristote
dit que les erreurs de ceux qui commen-
cerent premierement à philosopher, doy-
uent estre tenus en grande veneration: car
estant difficile d'inuenter choses nouuelles,
et facile d'adionster à ce qui a esté des-
traité au precedent, les fautes du premier,
ne meritent, pour ceste cause, d'estre beau-
coup reprises, et n'est digne de grande
louange celuy qui adionste puis apres. Je
confesse bien que ce mien ouurage ne se peut
exempter d'aucuns erreurs, pour la hauteur
et subtilité de la matiere, et pource que ie
ne trouue chemin ouuert, ains de la bien
traiter. Mais si nous sommes tombez en
matiere, où il soit licite à l'entendement
d'opiner et ascoir iugement sur ceste œu-
ure, ie te prie en tel cas, ingenieux lecteur,
deuant que dire ton opinion, que tu lises en-
tierement tout le liure, et que tu aneres la
maniere de ton esprit, et si tu trouues en

iceluy qui
dite, con
qui l'opie
si d'au
lire

AV LECTEUR. 9

iceluy quelque chose qui ne te semble bien dite, considere avec iugement les raisons qui l'opugnent & luy sont contraires: &

si d'auanture tu ne les peux souldre, va lire l'onzieme chapitre d'iceluy,

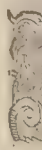
& tu y trouueras la responce

& solution qui est
faite d'icelles.

A Dieu.

210

T



rit
len
Iei q
cl
p
Que
ap
tr
Iei se
C
tr
fi
Iei e
cl
ta
n
Aue
cl

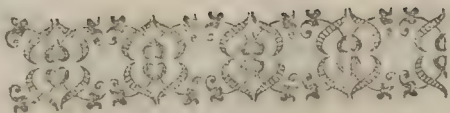


TABLE DES SOMMAIRES.

- I**Ci se prouue par exemple,
que si l'enfant n'a l'esprit
requis pour apprendre la
science qu'il veut estudier,
il perd temps de l'euir de
bons maistres, & ne gaigne
rien d'auoir beaucoup de liures, & de travail-
ler à les feuilletter toute sa vie. chapitre 1.
Ici est demonstrei que la nature est celle qui rend
l'homme habile à apprendre les sciences. cha-
pitre 2.
Que la partie du corps doit estre bien temperée,
afin que l'enfant soit de bon esprit. chapi-
tre 3.
Ici se demonstre que l'ame vegetatiue, sensible
& raisonnable, est capable de soy, auant le
temperament conuenable, pour exercer son of-
fice. chap. 4.
Ici est demonstrei que de trois seules qualitez,
chaleur, humidité & siccité, procèdent tou-
tes les differences d'esprits de l'homme. cha-
pitre 5.
Aucuns argumens contre la doctrine du precedens
chapitre. chap. 6.

T A B L E.

Combien que l'ame raisonnable ait besoin du
temperament des quatre premiers qualitez,
tant pour demeurer au corps que pour raison-
ner, il est dem nstré ici qu'il ne s'en suit pas
qu'elle soit corruptible & mortelle. *chapi-*
tre 7.

Comme est donnee à chacune difference d'esprit,
la science qui luy respond en particulier: en
luy ostant la contraire. *chap. 8.*

Comme il est prouvé que l'eloquence ne peut estre
aux hommes de grand entendement. *chapi-*
tre 9.

Comme se prouve que la theorique de la Theolo-
gie appartient à l'entendement, & la predica-
tion (qui en est la pratique) à l'imagination.
chap. 10.

Comme la theorique des loix appartient à la me-
moire: l'advocater & iuger (qui en est la pra-
tique) à l'entendement: & la maniere de gou-
verner une Republique, à l'imagination. *cha-*
pitre 11.

Comme se prouve qu'une partie de la theorique
de Medecine appartient à la memoire: l'autre
partie à l'entendement, & la pratique à l'ima-
gination. *chap. 12.*

Comme se declare à quelle difference d'habilité
appartient l'art militaire: & par quels signes
se cognoist l'homme pourveu de ceste maniere
d'esprit. *chap. 13.*

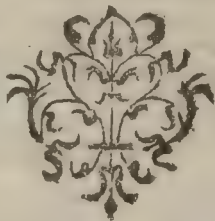
Comme se declare à quelle difference d'habilité
appartient l'office de Roy, & quels signes doit
avoir celui, qui aura ceste maniere d'esprit.
chap. 14.

T A B L E.

- Comme les peres doiuent engendrer enfans sages
 & d'esprit tel que les leitres requierent : en
 quoy se trouuent choses notables. chap. 15.
 Comme l'on cognoit en tout homme, quels degrez
 il y a de chaleur & siccité. §. 1.
 Avec quel homme la femme se doit marier, afin
 de concevoir. §. 2.
 Quelles diligences il faut employer afin d'engen-
 drer garçons, & non des filles. §. 3.
 Quelles diligences se doiuent employer, à ce que
 les enfans soient ingénieux & sages. §. 4.
 Quelles diligences sont requises pour conseruer
 l'esprit aux enfans, depuis qu'ils sont nez &
 formez. §. 5.

Fin de la Table.

A ij



A MONSIEUR
DE BAILLON.

SONNET.

N'Estoit ce pas assez invincible vainqueur,
D'avoir par vos combats dans l'onde Sty-
gienne,

Plongé des Anciens la memoire fameuse.

Qui triomphant des ans, estoit encore en fleur?

Sans vous monstrier encor' un pareil en valeur,

En vainquant la Fortune, & d'ame genereuse

Tenir dedans la main sa rouë aventureuse,

Ferme à vostre renom, vostre bien, vostre hon-
neur:

Or' vous vainquez la Mort, & malgré son envie,

Vostre renom acquiert une eternelle vie,

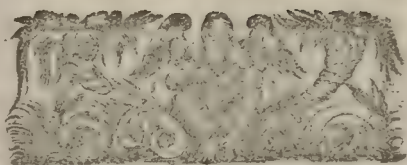
Par ces doctes escrits de vos hõeurs courriers:

Si qu'il n'y a rien plus où vos hautes raillances

N'ayët desplié l'aile & montré leurs puissances,

Sur les hommes sçavans & les hommes guer-
riers.

L. de Boyssieres.



ICI SE PROVVE
PAR EXEMPLE QUE

SI L'ENFANT N'A L'ESPRIT

*Et l'habilité requise pour apprendre la
science qu'il veut estudier, il perd temps
de l'oïr des bons maistres, Et ne gai-
gne rien d'auoir beaucoup de liures, Et
de traualler à les lire Et s'neilliter tout
le temps de sa vie.*

CHAPITRE I.

L'ADVIS de Ciceron estoit bon de penser que pour ren-
dre More son fils, au genre & *Ann. pre-
mier liure
des offi-
ces.*
estude des lettres par lui-
choisi tel qu'il desiroit, il suf-
fisoit de l'enuoyer en vne
Vniuersité tant fameuse & celebre par le
monde, comme est celle d'Athènes, pour
estudier sous la doctrine de Cratippe, le
plus grand philosophe de ce temps là. & le
tenir en vne ville tant peuplée, en laquelle

pour le grand apport & frequence du peuple qui y aborde, il ne pourroit faillir d'auoir plusieurs exemples & estranges cas, qui luy monstreroient par experience, maintes choses touchant l'estude des lettres auxquelles il s'appliqueroit. Ce neantmoins, avec toute celle diligence, peine & sollicitude que, comme vn bon pere, il employoit, en luy achetant, en outre, des liures, & luy en escriuant d'autres de sa propre intention, les historiens racontent, qu'il fut homme ignorant, de peu d'eloquence, & ayant encores moindre cognoissance de philosophie: chose fort vstee entre les hommes, que à l'enfant defaille le grãd sçauoir du pere, & deuienne ignorant. Et de fait, Ciceron deuoit bien penser & imaginer en son esprit, que puis que son fils n'auoit tiré & recueilli des mains de la nature, l'esprit & habilité requise pour apprendre la philosophie & l'eloquence, se pourroit amender le defect de son entendement par l'industrie d'un si bon maistre, le nombre des bons liures, & exemples d'Athenes, le continu travail du ieune homme, & par succession & laps de temps, auquel il auoit esperance. Ce neantmoins voyons nous qu'il fut trompé à la fin & deceu de son attente: dequoy ie ne suis pas esmerueillé, pource qu'il auoit beaucoup d'exemples à ce propos, qui l'inciterent à penser que le mesme pouuoit aduenir en son fils. Et pourtant Ciceron mesmes resite que Xe-

*l'enfant
l'enfant
es liures
us liures
raus.*

*exemple
de ceux
qui ont
à leur par
de leur
pour leur
nature.*

Xénocrate auoit l'esprit fort rude , pour l'estude de la philosophie naturelle & morale : duquel Platon dit, qu'il auoit vn disciple , qui auoit besoin d'esperon , lequel par le moyen & industrie d'vn tel maistre, & assidu travail de Xénocrate , devint vn grand Philosophe. Or il escrit le semblable de Cleante, qui estoit tant lourd & rude d'entendement que personne ne le vouloit recevoir en son escole. Dequoy le jeune homme se sentant tout honteux & confus , travailla depuis tellement en l'estude des lettres qu'il fut appelé le second Hercule en sçavoir. Aussi l'esprit de Demosthe- ne ne sembloit moins rude & mal disposé à l'eloquence, veu qu'estant desia assez grand, on dit ainsi qu'il ne pouuoit parler, lequel neantmoins travaillant avec grand soin , apres l'art sous l'enseignement de bons maistres, il fut le plus grand orateur du monde : & ainsi spécialement Ciceron raconte, qu'il ne pouuoit prononcer l'R, pource qu'il begueoit aucunement , & fit tant que par son estude & exercice, il la proféra depuis aussi bien que s'il n'eust iamais esté begue. C'est pourquoy l'on dit que l'esprit de l'homme , pour apprendre les sciences, est comme celuy qui iouë aux dez, lequel estant mal-heureux à la chance & au point, pippe le dé par art, le faisant couler sur le tablier , & amende ainsi son malheur & sa perte. Mais tous ces exemples là, desquels Ciceron se sert, ne sont

Au liur
du De-
stin.

Xenocrate

Cleante

Demosthe-
nes.

L'esprit
côme que
ioné aux
dez.

Si on
en
amende
son malheur

L' E X A M E N

rien à ma doctrine, car comme nous prou-
uerons cy apres, se trouue vne rudesse &
faute d'esprit és enfans, qui denote en au-
tre âge plus grand esprit & entendement,
que n'és leur enfance ils se monstroyent
habiles & d'esprit: voire mesmes estre vn
si hâble que les hommes deuiendront lourds
& ignorans, quand ils commencent in-
continent à raisonner, & estre bien adui-
tez: & de fait, si Ciceron eust bien cogneu
les vrais signes, par lesquels se descouurent
les esprits au premier age, il eust trouué vn
bon prelage en Demosthene, de ce qu'il
estoit rude & tardif à parler, & en Xeno-
crate de ce qu'il auoit besoin d'esperon, &
d'estre incité à l'estude. Or ie ne veux pas
dire que le bon maistre, l'art, & le travail
n'ayent grande force & vertu à façonner
les esprits & rudes & habiles: mais aussi ie
veux remonstrer que si l'enfant n'a de sa
part l'entendement bien disposé aux pre-
ceptes & reigles determinees de l'art qu'il
veut apprendre, & non d'autre quelcon-
que, la peine & diligence est vaine que Ci-
ceron prend, apres son fils, & aussi tout au-
tre pere apres le sien. Car là entendront
facilment la verité & certitude de celle
doctrine, qui au ont leu en Platon, que So-
crate (comme luy mesme raconte) estoit
fils d'une sage femme, laquelle bien qu'il
le fust fort expérimentee en cest office,
si ne pouuoit elle neanmois faire enfan-
ter la femme, qui n'estoit enceinte, deuant

*An Dia-
logue de
la science,
et l'opini-
on de se
pour entre-
tenir*

*Plusieurs
l'ont
au lieu
de Socrate*
 que venir entre ses mains : ainsi Socrate, *auverner par
l'entende-
ment de
Socrate,
parce
qu'il en
faisoit
et inter-
rogât, &
faisoit que
le disciple
au lieu
de l'inter-
roger, &
qu'il en
faisoit
autrement.*
 faisant le même office de s'innocenter, ne pou-
 uoit, par manière de dire faire enfanter la
 science à ses disciples, deuant qu'ils fussent
 encueils d'icelle. Il sçauoit bien que les
 sciences estoient seulement naturelles aux
 hommes, qui auoient les esprits propres à
 icelles, auxquels aduient ce que nous
 voyons par experience en ceux qui ont ou-
 blié ce qu'ils sçauoient au precedent : car
 leur en touchant seulement vn mot, ils se
 souuiennent incontinent de tout le demen-
 rant. Le deuoir de maistres à l'endroit de
 leurs escoliers, à ce que ie l'ay entendu, n'est
 autre que de leur ouurir aucunement le
 chemin à la doctrine, car s'ils ont vn esprit
 fecund & fertile, ceste ouuerture suffit à
 leur faire produire merueilleuses conce-
 ptions : autrement ils ne se font que tour-
 menter, & ceux là pareillement qui les en-
 seignent, ne paruenient iamais au but
 qu'ils pretendent. Quant à moy, si n'estoy
 maistre, deuant que receuoir aucun en
 mon escole, ie l'esprouueroy, à tout le
 moins, & l'experimenteroy en plusieurs
 manieres, afin de descouurir & sonder son
 naturel & si se le trouuoï propre à la scien-
 ce de laquelle ie seroy profession, ie le rece-
 uroy de bon cœur, car c'est vn grand con-
 tentement à celuy qui enseigne d'instruire
 vn homme habile & propre à l'instruction,
 autrement ie luy conseileroï d'aprendre la
 science plus conuenable à son entende-
de Socrate

L'EXAMEN

ment & naturel: mais si ie cognoissoy qu'il ne fuit propre & disposé à aucun genre de lettres, ie luy tiédroye ces douces & amiables paroles, Frere & amy, il n'y a moyen que vous deueniez homme, par la voye que vo^r auez choisie: à tant ie vous aduise de ne perdre le temps & la peine & de trouuer autre maniere de viure qui ne requiere si grande adresse & habileté d'esprit l'estude des lettres. Qu'aini soit nous voyons par experience entrer au cours de quelque science vn grand nombre d'escoliers (stant le maistre ou bon ou mauuais) & à la fin, les vns deuiennét fort sçauans, les autres sont de moyenne-erudition, les autres, en tout le cours de leurs estudes, n'ont fait autre chose que perdre temps, consommer leur bien, & se rompre la teste, sans faire aucun profit. Ie ne sçay d'où peut prouenir cela, veu que tous ont ouy vn mesme maistre, avec egalle diligence & sollicitude, ayans les rudes parauenture prins plus de peine que ceux de bon-esprit & les habiles. La difficulté croist encores plus grande, de voir que ceux là qui sont rudes en vne science, sont propres & nais à vne autre, & que ceux là qui sont de bon esprit en vn genre de lettres, passans aux autres, ne le peuent pas comprendre. Ie porteray, à tout le moins bon tesmoignage de cela, pource que nous estions trois compagnons qui fusmes ensemble enuoyez à l'escole pour apprendre le Latin: l'vn l'aprint.

*Exemple
de la
maniere
des esprits*

facilement. & les deux autres ne peurent iamais composer vne harangue qui fust congrüe & elegante. Mais estans passez tous trois à l'estude de Dialectique. l'vn de ceux qui ne peurent apprendre la Grammaire, fut merueilleusement excellent & aigu és arts, & les deux autres, n'en peurent en toute leur vie, proferer vn seul mot. Et estans tous trois venus à l'estude d'Astrologie, fut chose digne de cōsideration que celuy qui n'auoit peu apprendre ny le Latin, ny la Dialectique, sceut en peu de temps, plus que le maistre qui nous enseignoit, ne pouuant rien comprendre és autres sciences. Dequoy estant esmeruillé, ie commençay incontinent à discourir là dessus & à philosopher, & trouuay, en fin de compte, que chacune science demande son esprit determiné & particulier, lequel tiré d'icelle, pour estre appliqué à autre de differente sorte ny sert aucunement. Si donc cela est veritable (comme il l'est par la preuue que nous en ferons cy apres) & si quelqu'vn entroit aujourdhuy aux Ecoles de nostre temps, pour sonder & faire eslire des esprits : combien en renuoyeroit il apprendre autre maniere de viure, combien en chasseroit il au champ, comme lourdaux, hebetez & inhabiles pour apprédre les sciences, & combien en restablirait il de ceux lesquels pour leur pauureté & infortune, sont arretez à quelques arts mecaniques, desquels neantmoins la nature a fait

L' E X A M E N

les esprits propres à l'estude de lettres?
 mais voyant qu'il n'y a plus de remede en
 ceux là, il les faut laisser en leur train, &
 passer outre. Ce que ie dy ne se peut nier,
 qu'il y ait des naturels esprits propres &
 determinez à vne science, qui ne sont pas
 à vne autre: & pour ceste cause, deuant
 que mettre vn enfant à l'estude, il faut des-
 couvrir la maniere de son esprit, & voir
 quelle des sciences est conforme à son na-
 turel & puis la luy faire apprendre. Il faut
 bien considerer aussi qu'il ne suffit de la pa-
 role, pour le rendre contomné & parfait
 aux lettres, pource qu'il faut garder autres
 conditions qui ne sont pas moins necessai-
 res que le naturel ou habilité. Et pourtant
 Hippocrate dit, que l'esprit de l'homme
 garde la mesme proportion avec la scien-
 ce, que la terre avec la semence: car com-
 bien que la terre, de soy mesme, soit secon-
 de & fertile, si est ce qu'il la faut labourer, &
 cultiuer, & regarder à quelle maniere de
 semence est plus propre la naturelle dispo-
 sition d'icelle, pource que toute terre ne
 produit avec toute maniere de semence,
 sans aucune distinction. Aucunes produi-
 sent mieux du bled que de l'orge, & autres
 l'orge vient mieux que le bled: les vnes
 souffrent vne semence & sont abondantes,
 les autres ne la peuuent souffrir. Mais le
 laboureur ne se contente de ceste distin-
 ction là: car apres auoir labouré la terre, en
 bonne saison, il aduise le temps conuen-

ble pour semer, pource qu'il ne le peut faire
 en tout temps & quand le bled est sorti,
 il le purge de l'uraye & autres mauvaises
 herbes, afin qu'il puisse croistre & rappor-
 ter le fruit qu'il attend de la semence. Ain-
 si faut il estimer la science choisie, la plus
 convenable à l'homme, qu'il commence à
 l'estudier en son premier âge: lequel com-
 me dit Aristote, est le plus propre & meil-
 leur, pour apprendre: sçavoir que la vie de
 l'homme est fort courte, & les arts fort
 longs: à raison de quoy est besoin d'avoir
 temps suffisant pour les apprendre, & temps
 pour les exercer, & par le moyen d'eux,
 profiter à la republique. La mémoire des
 enfans, dit Aristote, est vuide & nue sans
 aucune impression, à raison de quoy, aus-
 sitôt qu'ils sont nés, ils reçoivent en icelle,
 facilement quelque chose, ne ressemblant
 pas à la mémoire des hommes âgés, la-
 quelle remplit de tant de choses qu'ils ont
 vues, tout le temps de leur vie, ne peut re-
 cevoir aucune chose d'avantage. Et pour
 ceste cause Platon a dit, que tousiours nous
 racontions choses honnestes devant les
 petits enfans, afin qu'ils soient incitez aux
 vertus de verité, d'honneur, qu'ils n'oublient
 jamais ce qu'ils apprennent en cest âge. Et
 ne faut suivre le conseil de Cuius, qui dit
 que depuis que nostre nature atteint tou-
 tes les forces qu'elle peut obtenir, il nous
 faut apprendre les arts & sciences: mais il
 n'a point de raison, si d'aventure il ne veut

hai. l. 1. c. 1.
En la 30.
sec probl.
4
Hippocr.
lib. 1. c. 1.
probl. 4.

La memoire
des enfans
est vuide & nue
sans aucune
impression
à raison de
quoy, aus-
sitôt qu'ils
sont nés,
ils reçoivent
en icelle,
facilement
quelque
chose, ne
ressemblant
pas à la
memoire
des hommes
âgés,
laquelle
remplit de
tant de
choses
qu'ils ont
vues,
tout le
temps de
leur vie,
ne peut
recevoir
aucune
chose
d'avantage.

A. D. i.
l. 3. c. 1.
En la 30.
sec probl.
4
Hippocr.
lib. 1. c. 1.
probl. 4.

En la 30.
sec probl.
4
Hippocr.
lib. 1. c. 1.
probl. 4.

L'EXAMEN

ser de distinction. Celuy qui doit apprendre le Latin, ou quelqu'autre langue, le doit faire en la premiere ieunesse: car s'il attend que son corps soit endurcy & creu parfaitement, il n'apprendra iamais chose qui vaille. Au second âge, qui est l'adolescence, il faut trauailler en l'art de dialectique, pource que se commence à descouvrir l'esprit & entendement, lequel en l'estude de Dialectique se peut rapporter aux liens & trauers que l'on met aux pieds d'une mule, avec lesquels cheminant quelques iours, elle apprend à aller l'amble. Ainsi nostre entendement doit & façonné aux reigles & preceptes de Dialectique, comme vne haquenee à l'amble: à puis apres es sciences & disputes, vne gentille maniere de discourir & raisonner. L'homme estant paruenue au tiers âge de iouence, peut apprendre toutes les autres sciences qui appartiennent à l'entendement, pource qu'il est desia assez manifeste & descouuert. Il est vray qu'Aristote excepte la Philosophie naturelle, disant que le ieune homme n'est pas disposé, pour apprendre ceste maniere de lettres, en quoy il semble qu'il ait raison; pour estre vne science, de plus grande consideration & prudence que nul autre. Or donc sçachant l'âge, auquel se doiuent apprendre les sciences, il faut soudain trouuer lieu propre pour icelles, où ne se traite autre chose que les lettres, comme sont les Vniuersitez. Et pourtant doit sortir l'en-

*En l'Adolescence
l'homme
assemble
toutes les
différentes
d'esprit;
pource
que c'est
age est le
plus tem-
péré de
tous, qu'il
ne faut
laisser
passer,
sans ap-
prendre
les lettres,
qui sont
pour ser-
uir à l'hô-
me.*

*Les lieux
propres*

des Vniuersitez.

DÉS ESPRITS.

fant de la maison du pere, pource que la
 mere, les freres, parens & amis qui ne sont
 de la profession, luy sont vn grand destour-
 bier d'apprendre. Cela se voit clairement
 és escoliers natifs des villes & lieux où sont
 les Vniuersitez, desquels n'y a pas vn, si-
 non par grande merueille, qui deuienne
 iamais sçauant. A quoy l'on peut facile-
 ment remedier enuoyant par eschange des
 Vniuersitez, les natifs de la ville de Sala-
 manque, estudier en la ville d'Alcala de
 Henares, & ceux d'Alcala, en Salamance.
 Et quant à ce que l'homme doit laisser son
 pais natal, pour deuenir vertueux & sage,
 est bien de telle importance, qu'il n'y a
 maistre au monde, qui luy puisse de tant
 seruir & enseigner, se voyant spécialement
 priué de la faueur & plaisir de sa patrie.
Sors de ton pays (dist Dieu à Abraham) d'entre *En Gene-*
tes parens, & de la maison de ton pere, & t'en *se, ch. 12.*
ra au lieu que ie t'enseigneray, ou i'agrandiray
ton nom, & te donneray ma benediction. Dieu
 en dit autant à tous ceux qui desirent la
 vertu & science: car combien qu'il les puis-
 se benir en leur pays, il veut neantmoins
 que les hommes se disposent par tel moyen
 qu'il ordonne, pour obtenir ces dons &
 graces. Tout cela se doit entendre, pour-
 uenir que l'homme soit doié d'un bon esprit
 & naturel: car autrement, quiconque va à
 Rome, estant vne beste, retourne vne beste:
 il ne sert de guerres au rude & mal habile
 d'aller estudier à Salamance, où il ne trou-

Tu ne fi-
ras rien
malgré
Minerue.

L' E X A M E N

*Les ma-
istres de
l'art.*

*Ar. 8. de
la Metho-
de, lib. 4.*

uet la chaire d'entendement, ny de pru-
dence, ni homme qui l'enseigne. Pour la
trouuer diligence il faut trouuer un mai-
stre qui enseigne facilement: & avec metho-
de, d'adue la doctine soit bonne & certai-
ne, non pas sophistique ny de vaines con-
siderations: car tout ce que fait l'escolier,
en tout le temps qu'il a prins & estude,
est de ceiretoute ce que le maistre luy pro-
pose, pour ce qu'il n'a pas la discretion ny
l'entendement pour discerner & separer
le faux, du vray: combien que touché
casuelle, & non aux choix de ceux la qui
apprennent d'aller en certain temps, en-
dient aux Vniuersitez, pourueus de bons ou
mauuais maistres: comme il a iuint à cer-
tains Medecins, de quel parle Galien, &
lesquels ayans esté par luy conuaincus,
par plusieurs experiences & raisons, des
fautes qu'ils comme-toient en leurs cures
& pratiques, au grand preiudice de la santé
des hommes, les larmes leur sortirent des
yeux, & en la presence du mesme Galien,
commencerent à maudire leur mauuaise
fortune, d'auoir rencontré mauuais mai-
stres qu'ils auoient enseignez. Il est vray
que se trouuent en certains escoliers des
epris si heureux, qu'ils entendent incont-
inent les qualitez & l'essence du maistre, de
maniere que si elle est mauuaise, ils la sa-
uent bien reietter & approuuer, au con-
traire, ce que ils en tiennent de bon. Ceux
là enseignent beaucoup d'auantage le.

maître, au bout de l'an, qu'ils ne sont pas enseignés du maître: pource que doutans & interroguans subtilement, ils font savoir au maître, & répondre choses fort hautes & subtiles, que jamais il n'eut appris, si le disciple par la bonté de son esprit ne luy en eust ouuert le chemin: mais ne se trouvent gueres de tels, & les autres rudes & ignorans sont infinis, & par ainsi seroit excedent (bien que ne se deult faire cette élection & examen, pour apprendrel sciences) que les Vniuersitez se pourueussent tousiours de bons maîtres, dotés d'une saine doctrine & bon entendement, afin qu'ils n'enseignent erreurs, ni faulx propositions, aux ignorans. Pour la quatrième diligence qu'il conueient employer, il faut estudier la science par bon ordre, commençant par les principes & elemens d'icelle gagnant peu à peu le milieu & puis après la fin, sans ouïr premierement aucune matiere. Car l'ay tousiours pensé estre vne grande faute, d'entendre plusieurs leçons de diuerses matieres, & de les recontrer ensemble en son escole, pour autant que de cela aduient un mélange de diuerses choses qui confondent l'esprit. De maniere qu'en la pratique, l'homme puis après, ne se peut bien seruir de preceptes de son art, ny les appliquer en leur lieu conuenable. Il vaut mieux apprendre chacune matiere à part, & par son ordre naturel en la composition: car de la.

L'EXAMEN

mesme maniere qu'elle est apprinse, elle est assise imprimee en la memoire. Ce que particulierement doiuent faire ceux qui de leur propre naturel ont l'esprit confus : auquel on peut facilement remedier, entendant vne seule matiere, & puis celle qui la suit, quand elle est acheuee, iusques à la fin de l'art. Or Galien sçachant de combien il importoit, estudier les matieres avec bon ordre & methode, à fait vn liure pour enseigner la maniere que l'on doit tenir à la lecture de ses œuures, & à ce que le Medecin ne s'y rende confus. Autres tiennent que l'escolier, tandis qu'il estude, ne doit manier qu'un liure, comprenant entierement la doctrine qu'il veut sçauoir, où il doit lire, & non en plusieurs, afin qu'il ne se trouble ny confonde : enquoy ils ont grande raison. En fin ce qui rend l'homme fort docte & sçauant est le long espace de temps qu'il employe à l'estude des lettres, & l'espoir que la science prenne en son esprit profonde racine : car ny plus ny moins que le corps ne se maintient de l'abondance de ce que nous mangeons & beuons en vn iour, ains de ce que l'estomac cuit & digere seulement : ainsi nostre entendement ne se paist & nourrit de ce qu'en peu de temps nous lisons beaucoup, mais de ce que peu à peu il entend & rumine souvent : nostre esprit se dispose iournellement de mieux en mieux, & avec laps de temps tombe en la cognoissance des choses, qu'il

De l'ordre de ses liures.

ne pouuoit ni entendre ni ſçauoir au precedent. L'entendement à ſon principe accroiffement, eſtat ou conſtitution & declinaifon, ni plus ni moins que l'homme & les autres animaux & plantes. Il commence en ſon adoleſcence, il a ſon accroiffement en la iouueſſe & âge viril, l'eſtat en l'âge parfait & commence à décliner en la vieillesſe. Et pour cettè cauſe, celuy qui veut ſçauoir en quel âge ſon entendement eſt le plus fort & vigoureux, ſçaſche que c'eſt depuis trente trois ans iuſques enuiron les cinquante : auquel temps ſe doiuent faire les graues autheurs, ſi ainſi eſt que durant leur vie, ils ayent eu quelques opinions cōtraïres. Celuy qui veut compoſer & eſcrire des liurés, le doit faire en ceſt âge, & non deuant ni apres, ſ'il ne ſe veut retracter ou changer d'opinion. Mais les âges des hommes ne ſont en tous d'une meſme ſorte : car aucuns ſortent de leur enfance, à douze ans, les autres à quatorze, les autres à ſeize, & les autres à dix huit. Les âges de ceux ci ſont longs, pource que leur iouueſſe arriue preſque iuſques à quarante ans, leur âge arreſté & parfait iuſques à ſoixante. Ils obtiennent pour la vieillesſe autres vingt années, de maniere qu'ils viuent quatre vingts ans, qui eſt le terme des plus forts & robuſtes. Ceux deſquels l'enfance eſt terminée à douze ans, ont la vie fort courte : ils commencent bien toſt àraiſonner, & bien toſt la barbe leur viét, l'eſprit ne leur dure.

*En quel
âge on
doit eſ-
crire.*

*Il ne faut
limiter
les âges ſe-
lon le nom-
bre des
ans. Gal.
6. de la
conſerua-
tion de
ſanté.*

guerres, & commencent à chieillir & devenir caducqs à quarante ans, & meurent à quarante huit. De toutes les conditions que l'ay alleguées n'y en a pas vne qui ne soit fort necessaire, vile & preisable au ieune homme pour sçavoir: mais le principal point est d'auoir le naturel correspondant & conuenable à la science qu'il veut apprendre. Car nous voyons que plusieurs hommes leur ieunesse estant passée, ont commencé à estudier, ont ouy de mauuais maistres, en leur pais, & par vn mauuais ordre se sont en moins en peu de temps, font deuenus grands personnages. Mais si l'esprit desint, Il pporaire dit que toute la diligence qui est employee à l'estude est perdue. Ciceron la cogneu en fin: car estant lasché de voir son fils tant ignorant, & que tout ce qu'il auoit peu sçauoir n'auoit rien seruy en son endroit: il dist en ceste maniere & se ris. Car qu'est-ce autre chose de guerres contre les Dieux, comme si ont les Geans. Si on résister à la nature? comme s'il eest voulu dire, y a il chose qui ressemblé mieux à a guerre des Geans contre les Dieux, que quand l'homme se met à estudier, ayant faute d'entendement. Car comme les Geans ne vainquoient iamaiz les Dieux, ains demeuroient tousiours vaincus: tout escolier qui voudra vaincre sa mauuaise nature, demeurera par elle vaincu & surmonté. Et pour ceste cause Ciceron meisme nous conseille de ne forcer ni

*Ainsi
Bairde-
stables
se gât
rent, &
fut enuel-
les grand
personna-
ge.*

*Aulure
de l'enc
ment con-
ment de
se decou-*

contr
le
re le v
viller

le est d
le

I

ue les
vn de
rien
donn
prati
n'a de
nature
sitiue
à des
parten
uail ne
vn ho
mon
teur
se, ai
tout ce

contraindre la nature, pourchassans d'être grands orateurs, & aduocats, si elle ne le veut permettre, pource que nous travaillerions en vain.

Ici est démontré que la nature est celle qui rend le ieune homme propre & habile pour apprendre les sciences.

CHAP. II.



Es anciens Philosophes disent par vne sentence fort commune & vñite, que la nature est celle qui rend l'homme propre & habile pour apprendre: que l'art a-
 vice les preceptes & reig'es, luy en donnent vn facile chemin, & que l'usage & experience qu'il a des choses particulieres, luy donnent le moyen de pouuoir venir à la pratique & œuvre. Mais personne d'iceux n'a dit particulièrement que c'est de ceste nature, ni sous quel genre elle se doit constituer. Ils ont dit seulement que venant à defaillir en celuy qui apprend l'art, l'experience, les maistres, les lurs & le travail ne seruent de rien. Le populaire voyant vn homme de grand esprit & habilité demontre incontinent que Dieu'en est auteur: & ne se soucie d'aucune autre chose, ainstient pour vne vaine imagination tout ce qui ne se rapporte là: mais les Phi-

*La nature
habile,
l'art faci-
lite, &
l'usage
rend l'hom-
me mai-
stre.*

*Hippoc-
rate.*

L'EXAMEN

losophes naturel. se mocquét de ceste ma-
 niere de parler. Car combien qu'elle soit
 plaine de pieté, & qu'elle contienne ve-
 rité & religion, elle vient neanmoins de
 ce qu'il ignore l'ordre & establisement
 que Dieu donna aux choses naturelles, le
 iour qu'il les crea: car pour couvrir son
 igeorance, & de peur que personne le puis-
 se reprendre, ou contredire à son opinion,
 il certifie que tout se fait par la volonté
 de Dieu, & qu'il n'aduiet aucune chose
 que par sa permission diuine: mais pour-
 autant que cela est tres veritable & notoi-
 re, il est digne de reprehension: car comme
 chacune demande (dit Aristote) ne se doit
 faire d'une mesme maniere, aussi ne doit
 on donner toute respõce d'une mesme ma-
 niere, combien qu'elle soit veritable. E-
 stant (à ce propos) vn Philosophe naturel,
 à deuiser, vn iour, avec vn Grammerien,
 vint à eux vn iardinier curieux, qui leur
 demanda pourquoy, faisant tant bien son
 deuoir apres la terre de son iardin à la re-
 muier, cultiuer, becher, sarcler, & fumer,
 elle ne mettoit iamais, de bonne volon-
 té, dehors ce qu'il y semoit: mais au con-
 traire faisoit croistre facilement les herbes
 qu'elle produisoit du sien? Le Grammerien
 respondit que cela venoit de la diuine pro-
 uidence, & qu'il estoit ainsi ordonné de
 Dieu pour le bon gouuernement du mon-
 de: mais le Philosophe physicien se print
 à rire de ceste respõce, voyant qu'il re-

*Arist. au
 des To-
 piques.*

Exemple.

ftoit
 son p
 les, n
 leurs
 rite,
 ou de
 spon
 maie
 pour
 proai
 perna
 en ap
 nous
 Mais
 le &
 losop
 prou
 ftes.
 la ter
 entr
 fait
 ceux
 voye
 bon p
 nuez
 re pr
 pres
 fait le
 tre n
 la ve
 uent
 qu'e
 se au

feroit cela à Dieu, pource qu'il ne sca-
uoit pas le discours des choses naturel-
les, ni en quelle maniere elles produisent
leurs effets. Le Grammerien le voyant
rire, luy demanda s'il se mocquoit de luy,
ou dequoy il se rioit. Le Philosophe re-
spondit qu'il ne se rioit pas de luy, mais du
maistre qui l'auoit tant mal enseigné:
pource que des choses qui viennent de la
prouidence diuine (comme les oeures su-
pernaturelles) la cognoissance & solution
en appartient aux Metaphisiciens, que
nous appellons maintenant Theologiens.
Mais la question du lardinier est naturel-
le & appartient à la iurisdiction des Phi-
losophes naturels, pource que cest effet
prouient de certaines choses & manife-
stes. Parquoy le Physicien respondit que
la terre ressemble à la marastre, laquelle
entretient fort bien les enfans qu'elle a
faits & engendrez: & oste la nourriture à
ceux de son mary: de maniere que nous
voyons les siens aller bien nourris & en
bon poinct, & les autres, maigres, at-
tenuéz & sans couleur. Les herbes que la ter-
re produit du sien sont sortis de ses pro-
pres entrailles, & celles que le lardinier
fait leuer par force, sont venuës d'une au-
tre mere, au moyen dequoy elle leur oste
la vertu & l'aliment par lequel elles doi-
uent croistre, pour le donner aux herbes
qu'elle a engendrees Hippocrate racon-
te aussi qu'aristotele fust allé voir ce grand

*Il faut
seuiller les
bornes &
invisdi-
tions de
chacune
secte.
Arist. li-
ure des
Ethiques.
chap. 4.*

*En l'Epist.
Ire à Da-
mascus.*

L'EXAMEN

Philosophe Democrite, il luy fist entendre les folies que le vulgaire disoit de la medecine : à sçavoir que se voyans exempts de la maladie, il pensoit, que Dieu seul les guérissoit, & que sans la volonté d'iceluy, l'industrie du medecin ne seruoit pas beaucoup. C'est vne maniere de parler tant ancienne, & l'ont tant de fois débattuë les Philosophes naturels, que seroit peine perduë de la penser faire oublier : ioint qu'il n'est conuenable de ce faire, pour autant que le vulgaire ignorant les causes particulières de quelque effet, respond mieux & plus veritablement par la cause vniuerselle, qui est Dieu, quë non pas autrement. Et pourtant me suis ie plusieurs fois à considerer, d'où vient que le commun peuple attribue tant volontiers toutes choses à Dieu, & non à la nature, ayant en horreur les moyens naturels. Je ne sçay pas si l'en ay peu comprendre la raison: toutesfois est il aisé à entendre, que le peuple parle de ceste maniere, pour ne sçauoir quels effets se doiuent entierement attribuer à Dieu, & quels, à la nature : ioint que les hommes, pour la plupart, sont impatiens, qui veulent que leur desir soit incontinent accompli. Et comme ainsi soit, que les moyens naturels soient de grande estendue, & operent par laps & cours de temps, il n'a pas la patience d'y regarder : & sçachant que Dieu est tout-puissant, qui fait en vn moment tout ce qu'il luy plait, suivant les exemples

exemples qu'il en a, il voudroit qu'il luy donnast santé comme au Paralytique: science, comme à Salomon, & richesses comme à Iob, qu'il le deliurast de ses ennemis, comme il a deliuré Dauid. L'autre raison de ceste maniere de parler, est que les hommes sont arrogans, & presomptueux, plusieurs desquels desirent en leur cœur, que Dieu leur face quelque grace speciale & particuliere: & que ce ne soit, par la voye commune (comme est de faire luire le Soleil sur les iustes & les mauuais, & faire plouuoir pour tous en general) pource que les graces sont d'autant plus estimees qu'elles sont octroyees à moins de personnes. Et pour ceste cause auons nous veu plusieurs homes feindre des miracles es maisons & lieux de deuotion, afin que le peuple accoure à eux incontinent, & les tiennne en grande veneration (comme personnes avec lesquelles Dieu s'est rendu familier) de maniere que s'ils sont pauures, le peuple les fauorise de grandes aumosnes, & aucuns en tombent en interest. La troisième raison est, que les hommes se veulent reposer, & ne veulent prendre aucune peine, veu que les choses naturelles sont tellement disposees, que pour en scauoir les effets, il est besoin de trauailler: & pourtant voudroyent ils que Dieu vlast en leur endroit de sa toute puissance, & que sans aucun trauail, leurs desirs fussent accomplis. Je laisse à part la malice de ceux qui de-

mandent à Dieu des miracles pour tenter sa puissance, & cognoistre s'il les pourra faire: autres, qui par vne vengeance, demandent le feu du ciel: & autres, chastimens tres-cruels. La derniere raison vient de ce que le vulgaire est fort religieux, & desireux de l'honneur de Dieu, & aduancement de sa gloire: ce qui aduient beaucoup plustost par les miracles, que par les effets naturels. Mais le vulgaire des hommes ne sçait pas les œuvres supernaturelles & prodigieuses que Dieu fait, pour monstrer à ceux qui sont ignorans, comme il est tout puissant, & qu'il les fait pour approuuer sa doctrine: sans laquelle necessité il ne les feroit iamais. Ce qui est aisé à entendre, considerant que Dieu n'exécute plus maintenant ces œuvres estranges du vieil & nouveau testament, pource qu'il a mis toute diligence d'informer les hommes, par miracles de sa verité. De penser maintenant qu'il retourne approuuer, par nouveaux signes & miracles, sa sainte doctrine) en resuscitant les morts, donnant la veüe aux aucugles, & guerissant les boiteux & les paralytiques) c'est vne grande erreur: car Dieu enseigne vne fois ce qui est conuenable aux hommes, le prouue par miracles, & ne le repete point. *Dieu parle vne fois, & ne repete ce qu'il a dit.* Le plus grand indice que l'aye pour descouuoir si vn homme n'a pas l'esprit approprié à la philosophie naturelle, est de le voir attribuer

routes
functi
bon en
sent car
liere d
que se
uent in
me for
comm
de cert
ions d
blisson
stote à
vain il
quelq
c'est le
donna
comp
les eff
seruat
me d
font
de pa
signifi
separe
c'est v
ficatio
le Ro
Repu
Roy
estre
gran
reserr

toutes choses au miracle, sans aucune distinction: & au contraire ne faut douter du bon entendement de ceux lesquels ne cessent tant qu'ils sçachent la cause particulière de quelque effet. Ceux-là sçauent bien que se treuuent certains effets, qui se doiuent immédiatement referer à Dieu, comme sont les miracles: & autres à la nature, comme ceux qui naissent & prouiennent de certaines causes. Mais quand nous parlons de l'une & l'autre maniere, nous établissons Dieu auteur de tout: car quād Aristote à dit, Dieu & la nature ne font rien en vain, il n'a voulu entendre que la nature fust quelque chose vniuerselle ayant iurisdiction separee de Dieu: mais vn nom de l'ordonnance & reigle que Dieu establit en la composition du monde, afin que succedent les effets qui sont necessaires pour la conseruation d'iceluy. Par ainsi a l'on custume de dire que le Roy & le droict ciuil ne font tort à personne: en laquelle maniere de parler, nul n'entend que ce nom (Droict) signifie aucun Prince, qui ait iurisdiction separee de celle du Roy, mais tient que c'est vn terme qui comprend, par sa signification, toutes les loix & ordonnances que le Roy a faites, pour la conseruation de sa Republique. Et ni plus ni moins que le Roy se reserue des cas qui ne peuuent estre determinez par le droict, tant ils sont grands & estranges, Dieu pareillement se reserue les effets miraculeux, qui ne peu-

*Au premier
mier li-
ure du
Ciel.*

L'EXAMEN

L'ignorance de la Philosophie naturelle prouue que le ce qui ne s'est pas.

uent estre produits des causes naturelles. Mais il faut bien noter icy, que celuy qui les doit cognoistre tels, & les discerner des ceuures naturelles, doit estre grand Philosophe naturel, & sçauoir de chacun effect, la certaine cause d'iceluy. Et neantmoins tout cela ne suffit, si l'Eglise Catholique ne les declare tels. Et comme les hommes de lettres trauaillent apres l'estude du droit civil, & le retiennent en leur memoire, pour sçauoir & entendre la volonté du Roy, en la determinaison & arrest de tel & tel cas: ainsi nous autres philosophes naturels (comme entendus en ceste faculté) mer- tons toute peine de sçauoir le discours & ordonnance que Dieu fist, le iour qu'il crea le monde, pour contempler & sçauoir de quelle maniere il a voulu que les choses soient succedees, & pourquoy. Et comme ce seroit chose digne de rire, si vn homme de lettres alleguoit en ses escrits, pour chose bien prouuee, que le Roy fait determiner tel cas, sans monstrier la loy & raison, par laquelle il le veut decider. Les Philosophes se rient aussi de ceux qui disent, ceste ceuvre est de Dieu, sans denoter l'ordre & discours des choses particulieres, d'où elle peut proceder. Et comme le Roy ne veut prester l'oreille à qui le requiert, d'abolir & casser vne loy iuste, ou de faire decider vn cas, hors l'ordre qu'il fait garder & entretenir en iugement: ainsi Dieu ne veut escouter celuy qui demande

des m
nature
bien
ioars
stice
pour
due &
attain
que l'
nous
que l'
sçaur
que c
auet
queri
loir
& de
fente
ciens
quel
Die
hors
ce de
& id
& re
à cest
peur
que
men
ure.
ce de
Dieu
man

des miracles & faits , par dessus l'ordre de nature , sans qu'il en soit besoin. Car combien que le Roy casse & établisse tous les iours des loix , & change l'ordre de la Iustice (tant pour la diuerité des temps, que pource que le conseil de l'homme est caduc & muable , qui ne peut, pour vne fois attaindre à la droiture & Iustice) si est-ce que l'ordre naturel de tout l'vniuers , que nous appellons nature , est certain, depuis que Dieu a créé le monde, auquel l'on ne scauroit ny adiouster ny diminuer chose que ce soit , pource que Dieu l'a estably avec telle sagesse & prouidence, que derequerir vn tel ordre n'estre gardé , est vouloir rendre les œuvres de Dieu imparfaites & defectueuses. Mais retournant à ceste sentence tant vſitée des Philosophes anciens. *La nature fait habile*, il faut entendre que l'on trouue des esprits & habilitiez que Dieu departit & diuisé entre les hommes, hors de l'ordre naturel, comme fut la science des Apostres, lesquels d'hommes lourds & idiots, furent miraculeusement inspirez, & remplis de science & de ſçauoir. Quant à ceste maniere d'habilité & science, ne se peut verifier cecy, *Nature fait habile*, pource que c'est vn œuvre qui se doit entièrement rapporter à Dieu, & non pas à la nature. Il faut entendre le même de la science des Prophetes, & de tous ceux ausquels Dieu à fait quelque grace. Il ya vne autre maniere d'habilité entre les hommes, qui

leur vient, pource que nature les a engendrez par l'ordre & moyen ordonné de Dieu à cest effet, & de ceste maniere dit-on certainement, *Nature facit habile*. Car, comme nous prouuerons au dernier chapitre de cest œuvre, il y a vn tel ordre & conuention es choses naturelles, que si les peres, au temps de l'engendrement, y prennent garde, & pensent à les garder, tous leurs enfans seront sages, & ne s'en faudra pas vn. Cependant ceste signification de nature est fort vniuerselle & confuse, & l'entendement n'est pas content, & ne cesse tant qu'il sçache le fait particulier, & la dernière cause: & pourtant est besoin trouuer vne autre signification de ce nom (Nature,) qui conuienne mieux à nostre propos. Aristote, & tous les autres Philosophes naturels, particularisent dauantage ce nom, & appellent la nature certaine forme substantielle, qui donne estre à la chose, & est principe de toutes ses œuvres. Et en ceste signification, nostre ame raisonnable, à iuste raison, s'appellera nature, pource que nous tenons d'elle l'estre formel d'hommes, & elle mesme est le principe de tous nos faits & actions. Mais comme ainsi soit, que toutes les ames raisonnables soyent d'egalle perfection, (tant celle du sage & se uant, que celle de l'ignorant) on ne scaurroit certifier, en ceste signification, quelle est la nature qui rend l'homme habile. Car si cela estoit vray tous les hommes se-

Ar. 2. li.
De Phy-
fica au-
tentatio-
ne.

1070
ainsi le
guinea
l'homme
que le
qualite
appell
re pro
me, tou
de vari
qu'il pe
uer, en
treffage
qu'un
sances
mais ei
com n
ble, qu
non pl
perda
tant c
ceste
raison
iours
& sub
ment,
obten
dispo
vne ch
se, &
voyou
mesim
mesim

toycnt esgaux en esprit & sçauoir. Par ainsi le mesme Aristotele a trouué autre signification de nature, qui est cause que l'homme est habile, ou inhabile. Car il dit, que le temperament des quatre premieres qualitez (chaud, froid, sec, & humide) se doit appeller nature : pource que de ceste nature procedent toutes les habilittez de l'homme, toutes les vertus & vices, & ceste grande varieté d'esprits que nous voyons. Ce qu'il peut appertement cognoistre & prouuer, en considerant les aages d'un homme tressige, lequel en son enfance n'est autre qu'un brut animal, n'usant d'autres puiffances que de celles de l'ire & conuoluse: mais estant venu en l'aage d'adolescence, il commence à descouurir un esprit admirable, qui luy dure iusques à certain temps, & non plus : car suruenant la vieillesse, il va perdant son esprit de iour en iour, iusques à tant qu'il deuienne caduc. Il est certain que ceste diuersité d'esprits procede de l'ame raisonnable, laquelle en tous âges, e't tousiours de mesme, sans receuoir en ses forces & substance, aucune alteration ou changement, n'estoit qu'en chacun aage l'homme obtient un diuers temperament & contraire disposition, à raison de laquelle, l'ame fait vne chose, en enfance: vne autre, en ieunesse, & vne autre en vieillesse: & pourtant voyons nous euidentement, puis qu'une mesme ame fait œures contraires en un mesme corps, à cause du contraire tempera-

En la 30.
scit. pro-
ble. 1.

Hippocrate à usé
de mau-
uais ter-
mes, di-
sant que
l'ame de
l'homme
va tous-
iours en
auant, ius-
ques à la
mort 6.
epi. parti.
5. com. 5.

L E X A M E N

*Hipp. &
Gal. li. 1.
de la na-
ture hu-
maine &
Platō au
Phedre.
Les mœurs
de l'ame
suyuent le
tempera-
ment du
corps.*

*D'où vient
la diffé-
rence des
nations.*

ment en chacun âge, que quād nous voyons deux ieunes hommes, l'un habile & l'autre ignorant & inhabile, cela vient de ce corps le temperamēt de l'un est different de l'autre: lequel (pour estre principe de toutes les œuvres de l'ame raisonnable) les Medecins & Philosophes ont appellé, nature: de laquelle signification est proprement verifiée ceste sentence, *Nature fait habile*. En confirmation de ceste doctrine, Galien a escrit vn liure, par lequel il prouue que les mœurs de l'ame suyuent le temperament du corps où elle reside: & qu'à raison de la chaleur, froideur, humidité, & secheresse de la region en laquelle les hommes habitent, des viandes qu'ils mangent, des eaux qu'ils boyuent, & de l'air qu'ils respirent, les vns sont ignorans, & les autres sages: les vns vaillāts. & les autres coitards: les vns cruels, & les autres misericordieux: les vns secrets & les autres ouuerts: les vns menteurs, & les autres veritables: les vns traistres, & les autres loyaux: les vns inconstans, & les autres arrestez: les vns doubles, les autres simples: les vns chiches, & les autres liberaux: les vns honteux, & les autres eshontez: les vns incredules, & les autres aisez à persuader. Et pour le prouuer, ils s'est senty de plusieurs passages d'Hipocrate, de Platon, & d'Aristote, lesquels certifient que la difference des nations, tant en la composition du corps, comme es conditions de l'ame vient de la varieté de ce temperament. Or on

voir d
Grecs,
gaols
Ethio
seulen
parees
derons
nous p
suidits
leur se
l'espr
Murci
megne
Montr
nois, &
stra la
lemes
tion d
de l'a
prou
diff.
seulen
es reg
lieux
l'un de
la diff
habite
Galie
de ce
che
natu
scien
lier:

voit clairement combien different les Grecs, des Scithes : les François, des Espagnols : les Indiens, des Allemands : & les Ethiopiens, des Anglois. Ce qui ne se voit seulement és regions tant lointaines & separees l'une de l'autre : mais si nous considerons les provinces de toute l'Espagne, nous pourrions departir les vertus & vices susdits aux habitans d'icelles, selon qu'ils leur seront propres. Et si nous considerons l'esprit & mœurs des Catalans, Valencians, Murcians, Granadins, Andaluzes, Estremegnois, Portugais, Gallegues, Asturians, Montagnois, Biscains, Nauarrois, Arragonois, & Castillans. Qui ne verra & cognoistras la difference qui est entr'eux, non seulement en la figure du visage & composition du corps, mais aussi és vertus & vices de l'ame ? ce qui vient de ce que chacune province des susdites nations, obtient son different particulier temperament. Et non seulement se voit ceste diuersité de mœurs és regions tant esloignees, mais aussi és lieux, distans seulement d'une petite lieue l'un de l'autre, où vous ne sçauriez croire la difference qu'il y a des esprits entre les habitans d'iceux. Finalement tout ce que Galien escrit en son liure, est le fondement de ce mien œuvre. Et combien qu'il ne touche particulierement aux differences du naturel & habilité des hommes, ni aux sciences que chacune demande en particulier : si a-t-il bien entendu qu'il estoit neces-

L' E X A M E N

Arg. 9. li.
ure de
Placitis
Hippo.
& Plato
nis.

faire de partir les sciences aux ieunes hom-
mes & donner à chacun celle que son na-
turel requeroit. Et a dit en outre, que les
Republiques bien ordonnees deuoyent
establiir hommes de grande prudence &
sçauoir, qui descouurissent en l'âge tendre
l'esprit & naturelle industrie d'un chacun,
pour leur faire apprendre l'art qui leur se-
roit conuenable, sans le laisser à leur ele-
ction.

*Quelle partie du corps doit estre bien tempe-
ree, afin que l'enfant soit habile,
ou de bon esprit.*

C H A P. III.



E corps humain à vne si
grande varieté de parties &
puissances (chacun appli-
quee à sa fin) qu'il ne sera
hors de propos, ains neces-
saire sçauoir premierement quel membre
nature a ordonné pour instrument princi-
pal, à ce que l'homme fust sage & prudent.
Car il est certain que nous ne raisonnons
pas du pied: que nous ne cheminons de la
telle: que nous ne voyons, du nez: & que
nous n'oyons pas, des yeux: mais que cha-
cune de ses parties à son propre vísage &
particuliere composition, pour l'œurre qui
luy est conuenable. Deuant que Hipocra-
te & Platon faisoient au monde, les Philoso-
phes naturels tenoyent pour certain, que

le cœur estoit la principale partie ou residoit la faculté de la raison, & l'instrument, au moyen duquel nostre ame exerce les œuvres de prudence, d'esprit, de memoire & d'entendement. Et pourtant l'écriture sainte s'accommodant à la commune maniere de parler de ce temps-là, appelle en plusieurs endroits, le cœur la partie supérieure de l'homme. Mais ces deux graues Philosophes estans venus au monde, donnerent à entendre que ceste opinion estoit faulſe, & prouuerent par plusieurs raisons & experiences, que le cerueau est le ſiege principal de l'ame raisonnable. Ce que tous ont accepté, horsmis Aristote, lequel voulant contredire du tout à Platon, estreourné rafraichir & renouveler la premiere opinion la rendant probable par argumens topiques, ou tirez des lieux. Il ne faut pas debattre en cest endroit quelle est la plus certaine opinion: car il n'y a pas vn philosophe qui n'aduouë que le cerueau est l'instrument ordonné de nature, pour rendre l'homme sage & prudent: il conuient declarer seulement quelles doyuent estre les conditions de ceste partie, pour estre bien organisée & composée, & afin que le ieune homme (à ceste occasion) ait bon esprit & entendement. Le cerueau doit auoir quatre qualitez, à ce que l'ame raisonnable puisse commodemēt faire les œuvres d'entendement & prudence. La premiere est la bonne composition: l'autre, que les parties d'ice-

*Le cœur
& ce qui
est au de
dans du
corps a
sentiment
& n'est
partici-
pant de
sapience:
mais le
cerueau
est cause
de toutes
ces cho-
ses. Hip-
pocra. au
liure, De
morbo sa-
cro.*

L' E X A M E N

luy foyent bien vnies : la troisieme, que la chaleur n'excede ou surpasse la froideur : ni l'humeur, la siccité : la quatrieme, que la substance soit composee de parties subtiles & soit delicates. En la bonne composition sont comprises quatre autres choses : la premiere est la bonne figure : l'autre, la suffisante quantité : la troisieme, qu'il y ait au cerueau quatre ventricules separez & colloquez chacun en son lieu : la quatrieme que la capacité d'iceux ne soit plus grande ne moindre qu'il faut pour leur office. Galien demonstre la bonne figure du cerueau, considerant par le dehors la forme & composition de la teste : qui seroit telle qu'il faudroit, dit-il, prenant vne boule de cire, parfaitement ronde, que l'on manieroit doucement & applatiroit par les costez, de maniere qu'elle fust vn front, & le derriere de la teste vn peu eleué & comme bossu : dont s'ensuit que celui qui a le front bien plat, & le derriere de la teste mal-fait & vni, n'a pas la figure de cerueau, demonstrent qu'il soit de bon esprit. Quant à la quantité du cerueau, de laquelle l'ame a besoin, pour discourir & vser de raison, c'est chose merueilleuse, qu'entre les bestes brutes, il n'y en a pas vne qui ait tant de cerueile que l'homme : de maniere que deux puissans bœufs n'en ont pas tant qu'il s'en trouuera au cerueau de l'homme, quelque petit qu'il soit : & ce qui est le plus notable, entre les bestes brutes, cel-

*Au liure
de l'art de
medecine,
chap. 11.*

*Quantité
de la cer-
ueile de
l'homme.*

les qui
& discr
le Ren
quanc
qu'ils
celte c
l'hom
qu'il a
lemen
danc
que na
pource
de cha
Comm
ses orat
gueres
d'esco
me ra
charg
celte
hom
les. &
casion
sus les
charg
d'off-n
ste do
l'eston
fense
de cha
lien d
enien
ueau &

les qui approchent le plus de la prudence & discretion humaine (comme le Singe, le Renard & le Chien, ont plus grande quantité de ceruelle que les autres, quoy qu'ils soient plus grands de corps. Et pour ceste cause Galien dit, que la petite teste en l'homme, est toujours vicieuse, pource qu'il a faute de ceruelle. Et certifie pareillement que si la grosse teste vient de l'abondance de maniere mal appropriée, lors que nature la forma, c'est mauuais signe, pource qu'elle est toute composée d'os & de chair, & qu'elle n'a gueres de ceruelle. Comme il aduient és fort grandes & grosses oranges, lesquelles estans ouuertes n'ont gueres de ius & moëlle, mais beaucoup d'escorce. Il n'y a chose qui offense tant l'ame raisonnable, que d'estre en vn corps chargé d'os, de graisse & de chair. Et pour ceste cause Platon dit que les chefs des hommes sages, sont ordinairement imbecilles, & aisément offenzés de la moindre occasion du monde: pour ce que nature les a fais legers & delicats, & ne les a voulu charger de beaucoup de matiere, de peur d'offenser l'esprit. Et est tant veritable ceste doctrine de Platon: que combien que l'estomac soit si esloigné du cerueau, il l'offense neantmoins, s'il est plain de graisse & de chair. Pour confirmation de cela, Galien dit que le ventre gros engendre gros entendement: & cela vient de ce que le cerueau & l'estomac sont liez & joints ensemble.

Les animaux prochains de la prudence de l'homme ont beaucoup de ceruelle. Au liure de l'art de medecine, cha. 21.

Ce qui offense l'ame raisonnable. Au dialogue de la nature.

Il y a deux manieres de hommes gros, les

L'EXAMEN

insplains de chair, d'os & de sang: les autres de grosse: & ceux ci sont fort ingenieux. ble par le moyen de certains nerfs, qui communiquent leurs maux l'un à l'autre: & au contraire, si l'estomac est sec & descharné, il aide beaucoup à l'esprit, comme nous voyons en ceux qui ont faim & necessité. Perse s'est foadé en ceste doctrine, quand il a dit que le ventre donnoit l'esprit à l'homme. Mais ce que plus on doit noter en ce cas est, que si les autres parties du corps sont grosses & charneuses, qui sont l'homme de grande corpulence. Aristote dit, que

*Ar 4 li-
ure des
parties
des ani-
maux.*

*En la 30.
section,
proble 3.*

*Les petits
hommes
doivent
auoir grã
de testes*

elles luy font perdre l'esprit. Et pourtant suis-ie certain, que si l'homme à grosse teste (combien que nature forte en ait esté cause, & que ce soit d'auanture aduenü par la quantité de la matiere bien appropriée) il n'a pas l'esprit si bon que s'il auoit la teste moyenne. Aristote neantmoins est de contraire opinion, demandant pour quelle raison l'homme est le plus sage de tous animaux. A quoy il respond ne se trouuer aucun animal qui ait tant petite teste que l'homme, au regard de son corps: & entre les hommes, du-il, ceux là sont les plus sages, qui ont la teste moindre: mais il n'a point de raison en cela: car s'il ouuroit la teste d'un homme, pour voir la quantité de la ceruelle qui est dedäs, il trouueroit qu'il n'y en a pas tant en la teste de deux cheuaux qu'en la teste de cet homme là. Mais i'ay trouué par experience qu'en ceux qui sont petits, il est meilleur & vaut mieux que la teste soit vn peu grande, & petite, au

cōtrain
pource
moyen
sonna
tage le
cules,
scourir
au cōf
coste:
& le
ceru
uent à
capaci
traier
l'hom
le cer
suffisa
cules
te per
gard
tion,
auom
ste, au
tres l'e
& con
lon, se
l'mo
La te
cipale
ne ch
tres q
ceste
pour e

cōtraire en ceux qui sont grands de corps, & les
 pource qu'en ceste maniere se trouue la ^{grands}
 moyenne quantité, par laquelle l'ame rai- ^{petite.}
 sonnable execute bien son œuvre. D'avan-
 tage le cerueau a besoin de quatre ventri-
 cules, afin que l'ame raisonnable puisse dis-
 courir & philosopher: l'un doit estre assis
 au costé droit d'iceluy: le second, en l'autre
 costé: le troisieme au milieu de ces deux,
 & le quatrieme en la dernière partie du
 cerueau. Nous dirons ci apres dequoy ser-
 uent à l'ame raisonnable ces ventricules &
 capacitez larges ou estroites, quand nous
 traiterons des differences de l'esprit de
 l'homme. Mais ce n'est pas assez aussi que
 le cerueau soit bien formé, qu'il y ait vne
 suffisante quantité, & le nombre des ventri-
 cules que nous auons dit, avec leur capaci-
 té petite ou grande. si les parties d'iceluy ne
 gardent vne certaine maniere de continua-
 tion, sans estre diuisées. Et pour ceste cause
 auons nous veu, à cause des playes de la te-
 ste, aucuns hommes perdre memoire, au-
 tres l'entendement, & autres l'imagination:
 & combien que le cerueau apres la guar-
 ison, se vienne à reioindre, il n'a toutesfois
 l'union naturelle qu'il auoit au precedent.
 La troisieme condition, des quatre prin-
 cipales estoit du cerueau bien tempere d'vne
 chaleur moderee, & sans l'excès des au-
 tres qualitez. Nous auons dit autre part, que
 ceste disposition là s'appelle bonne nature:
 pour estre celle qui principalemēt red l'hō-

*Le cer-
 ueau a
 4. ventri-
 cules.*

*Ce qui ad-
 uient pour
 les playes
 de la teste*

L' E X A M E N

*Au liure
de l'art
medici-
nal, ch. 22*

*En la ba-
ranque
persuadee
aux bons
arts.*

me habile, & la contraire, inhabile. Mais la quatriesme, du cerueau composé de parties subtiles & fort delicates e t de plus grande importance que toutes les autres, comme dit Galien. Car voulant demôstrer la bonne composition du cerueau, il dit que l'esprit subtil monstre que le cerueau est formé de parties subtiles & fort delicates: & si l'entendement est tardif, il denote vne grosse substance, & ne fait mention du temperament. Le cerueau doit auoir ces qualitez, afin que l'ame raisonnable puisse deuëment exercer son office: mais il y a ici vne grande difficulté, qui est que si nous anatomisons ou faisons dissection de la teste de quelque beste brute, nous trouuerons que le cerueau d'icelle est composé de la mesme sorte que celui de l'homme, avec toutes les susdites conditions. A raison dequoy peut-on entendre que les bestes brutes se seruent pareillement de prudence & de raison, au moyen de la composition de leur cerueau: ou bien faut dire que nostre ame raisonnable ne se sert de ce membre pour instrument principal, par lequel elle fait son office: ce qui ne se peut certifier. Galien respond à ce doute, disant: Certainement on peut douter si au genre des animaux, appellé irraisonnable, il y a point quelque raison. Car s'il est exempt de celle qui consiste en la voix, que l'on appelle parole, parauanture tous animaux sont participans de celle qui est conceüe en l'esprit,

que l'on
donne
Mais, co
ste mes
plus ex
lien do
que ce
bestes
plus qu
gamés
puissent
rence q
ce que
plus pa
Galien
ces &
les best
attain
tes &
iamai
mesme
plus p
vn au
inutile
claire
sus all
me à
trouue
& ne
bestes
tion &
rende
me, et

que l'on dit iugement: combien qu'elle soit
 donnee aux vns moins & aux autres plus.
 Mais, certes, personne ne doute que par ce-
 ste mesme raison, l'hōme ne soit beaucoup
 plus excellent que les autres animaux. Ga-
 lien donne à entendre par ses paroles (bien
 que ce soit avec quelque crainte) que les
 bestes brutes participent de raison, les vnes
 plus que les autres & qu'elles se seruēt d'ar-
 gumens & discours, combien qu'elles ne les
 puissent exprimer de parole, & que la diffé-
 rence qu'il y a d'elles à l'homme, consiste en
 ce que l'hōme est plus raisonnable, & se sert
 plus parfaitement de prudence. Le mesme
 Galien prouue aussi par plusieurs experien-
 ces & raisons que les ames (qui sont entre
 les bestes brutes les plus stupides) peuvent
 atteindre par leur esprit à choses plus hau-
 tes & semblent que Platon & Aristote n'ont
 iamais trouué. Aristote à voulu dire cela
 mesme, demandant pourquoy l'homme est
 plus prudent que tous les animaux : & en
 vn autre lieu, pourquoy l'homme est le plus
injuste de tous les animaux en quoy il de-
clare cela mesme que Galien a dit au lieu
sus allegué. La difference qu'il y a de l'hō-
 me à la beste brute, est la mesme qui se
 trouue entre l'homme ignorant & le sage:
 & ne faut douter de cela, excepté que les
 bestes brutes ont la memoire, l'imagina-
 tion & autre puissance qui ressemble l'en-
 tendement: cōme le singe ressemble l'hom-
 me, estant chose certaine que leur ame s'ai-

*Au 2. de
 sa Meth.
 chap. 7.*

*En la 29.
 sect. pro-
 ble. 6.*

L' E X A M E N

de & se sert de la composition du cerueau, laquelle estant bonne & telle qu'il est conuenable, exerce fort bien son œaure & avec grande prudence : & si le cerueau est mal composé, elle fait mal son office. Ainsi voyons nous des asnes qui sont proprement du naturel allegué cy deuant : l'on en trouue d'autres tant malicieux qu'ils surpassent leur espèce. Entre les cheuaux s'en trouuent plusieurs vicieux, & autres genereux : les vns plus aisez à dresser que les autres : ce qui vient du cerueau qu'ils ont bien ou mal composé. Nous donnerons au chapitre ensuyuant la raison & solution de ce doute, pource que là est encores touchée ceste matiere. On trouue au corps autres parties, du temperament desquelles depend l'esprit aussi bien que du cerueau : desquelles nous traiterons au dernier chapitre de ce liure. Mais hors mis icelles & le cerueau, il y a au corps vne autre substâce, de laquelle se sert en ses œaures l'ame raisonnable : & veut les trois dernieres qualitez aussi bien que le cerueau, qui sont : la suffisante quantité, la subtilance delicate & le bon temperament. Ce sont les esprits vitaux, & le sang des arteres, qui courent par tout le corps, adherans & ioincts à l'imagination & suiuians sa contemplation. L'office de ceste substance spirituelle est de resueiller les puissances de l'homme, & de leur donner force & vigueur, à ce qu'elles puissent exercer leurs actions. Et

*Office de
la substance
spirituelle.*

cognois-
à consid-
nature,
ure. Ca-
quelque
des arte-
& refuse-
ne chate-
l'homme
que par
ête ven-
inconti-
leur don-
uiens qu-
licare &
contrent
bouche
quelque
quelque
iours,
le vie-
en fait
Cela
deuant
tre, au-
re, de
nation
mac, af-
sile ver-
ce, &
stenir
auorte
ces espi-

cognoist-on cela appertement si lon vient
 à considerer les mouuemens de l'imagi-
 native, & ce qui aduient apres en l'ocu-
 re. Car si l'homme se met à imaginer en
 quelque honte qu'on luy aura faite, le sang
 des arteres accourt incontinent au cœur,
 & resueille la puissance de l'ire, & luy don-
 ne chaleur & force pour s'en venger. Si
 l'homme pense en quelque belle femme, ou
 que par l'imagination il cuide estre en l'a-
 cte venerien, ses esprits vitaux accourent
 incontinent aux membres genitaux, pour
 leur donner force & vigueur. Le mesme ad-
 uient quand il nous souuiert de viande de-
 licate & saoureuse: car incontinent ils ac-
 courent à l'estomac & font venir l'eau à la
 bouche: & est leur mouuement si leger que si
 quelque femme enceinte à enuie de mager
 quelque chose & qu'elle se l'imagine tous-
 iours, nous voyons par experience, qu'elle
 vient à auorter, si bien tost on ne luy
 en fait passer son eauie, en la luy baillant.
 Cela vient de ce que ces esprits vitaux,
 deuant que ce desir suruienne, sont au ven-
 tre, aidans la femme à soutenir la creatu-
 re, de maniere que par la nouuelle imagi-
 nation du manger, ils viennent à l'esto-
 mac, afin de resueillir l'appetit: cependant
 si le ventre n'est pourueu d'une grande for-
 ce, & vertu de retention, il ne la peut sou-
 stenir: & par ce moyen la femme vient à
 auorter. Galien entendant la condition de
 ces esprits vitaux, cōseille aux medecins de

*Comment
 & pour-
 quoy les
 femmes
 auortent.*

*Au 1. des
 Aphorif.
 com. 7.*

L'EXAMEN

ne donner à manger aux malades , estans
ies humeurs crus & à cuire, pource qu'auf-
si tost qu'ils sentent qu'il y a à manger en
l'estomac, ils laissent ce qu'ils faisoient &
s'en viennent à l'estomac , afin de luy ai-
der. Le cerueau reçoit ce meisme bien & se-
cours par ces esprits vitaux , quand l'ame
raisonnable veut contempler, entendre, ima-
giner & exercer la memoire, sans lesquels,
elle ne peut faire son office. Et comme la
grosse substance & mauuais temperament
du cerueau, font perdre l'esprit: ainsi les es-
prits vitaux & le sang des arteres (n'estans
delicats & de bon temperament) empe-
chent l'homme de discourir & raisonner.
Et pour ceste cause Platon à dit que la dou-
ce & bonne temperature du cœur rend l'e-
sprit aigu & subtil , ayant prouué ailleurs
que le cerueau , & non pas le cœur est le
principal siege de l'ame raisonnable : & ce-
la vient de ce que ces esprits vitaux s'engè-
drent au cœur , & reçoient telle substance
& temperament qu'a celuy qui les forme.
De ce sang des arteres s'entend ce qu'Ari-
stote à dit, que les hommes ayans le sang
chaud, delicat & pur, sont bien composez,
& ont ensemble les forces corporelles , &
l'esprit prompt & vif. Les Medecins ap-
pellent ces esprits vitaux, Nature : pource
que ils sont l'instrument principal , par le-
quel l'ame raisonnable exerce son office,
desquels aussi se peut verifier ceste senten-
ce, *Nature fait l'homme habile.*

*Au Dia-
logue de
la science.*

*Au 2. li-
ure des
parties
des ani-
maux.*

*Hippo-
crate au
2. des A-
phorif-
mes.*

*lyse dem-
e rai-
les e*

*brutes &
le deuoir
chacune
point p
dain, &
plumes
tirer l'a
re, & rei
brutes c
nées, ce
& fuyent
ble.*

*Et ce
scauent l
l'homme
disposé
ce : inco
apprins
met en a*

*Icy se demonstre que l'ame vegetative, sensitive,
& raisonnable sont sçauantes sans que nul
les enseigne, ayans le temperament
conuenable pour exercer
leur office.*

CHAP. I I I I.



IE temperament des quatre
premieres qualitez, (qu'ail-
leurs nous appellōs nature)
à si grande force pour faire
que les plantes, les bestes
brutes & l'homme exercent certainement
le deuoir & office propre & conuenable à
chacune espeece, que s'il vient d'auanture au
poinct parfait qu'il peut auoir: tout sou-
dain, & sans que personne les enseigne, les
plantes sçauent former racine en terre, at-
tirer l'aliment pour elles, le retenir, le cui-
re, & reietter les excremens: aussi les bestes
brutes cognoissent aussi tost qu'elles sont
nées, ce qui est conuenable à leur naturel,
& fuyent ce qui leur est mauuais & nuisi-
ble.

Et ce qui estonne le plus ceux qui ne
sçauent la Philosophie naturelle, est que
l'homme ayant le cerueau bien temperé &
disposé selon que requiert quelque scièn-
ce: incontinent & sans l'auoir oncques
apprins de personne, dit touchant icelle, &
met en auant choses si hautes & subiles

L' E X A M E N

*Opinion
des Phi-
losophes
vulgaires
touchant
les œuvres
des bestes.*

qu'on ne le sçauoit croire. Les Philo-
sophes vulgaires voyans les œuvres meruei-
leuses des bestes brutes, disent qu'il ne s'en
fait esmerveiller: pource qu'elles font telles
choses par vn instinct de nature, laquelle
enseigne à chacun, en son espee, ce qu'il
doit faire. Ils disent bien en cela, pource
que desia nous auons dit & prouué que na-
ture n'est autre chose que le temperament
des quatre premieres qualitez, lequel est le
maistre qui enseigne aux ames cōme elles
doyyent exercer leur office: mais ces Phi-
losophes appellent instinct de nature cer-
tain amas de choses, qu'ils cuident enten-
dre, mais ils n'ont iamais peu declarer ni
donner à entēdre que c'est. Les graues Phi-
losophes, comme Hippocrate, Platon, &
Aristote, referent toutes ces œuvres mer-
ueilleuses à la chaleur, froidure, humidi-
té & siccité, comme premier principe, &
ne passe plus auant: & demandant qui a
enseigné aux bestes brutes de faire œuvres
desquelles nous scēmes esmerueillez, &
aux hōmes à discourir par raison? Hippo-
crate respond, *Les natures de tous sans docteur
& maistre*, comme s'il vouloit dire, Les fa-
cultez ou le temperament auquel tout ce
que dessus cōsiste, sont toutes sages & sça-
uantes, sans auoir rien apprins de person-
ne. Ce qui est assez manifeste, considerant
les œuvres de l'ame vegetatiue & de toutes
les autres qui gouernent l'homme: car si
elle a vn peu de semence humaine, avec

*Au liure
de l'ali-
ment.*

me bone
sonnee,
(si par
uaires d
faire. I
devoir
ne mēbr
gure &
dire qu
ratiue &
œuvre i
auteur d
ce tress
prouuē
il n'adu
turs de
ment à
nes & se
auquel
la sem
stance.
ment,
ses nor
est plus
pocrate
Eunuqu
trop chi
les fait
& le nez
pie: si ell
homme
& si elle
ure. C

une bonne temperature, bien cuite & assaisonnée, elle fait vn corps tant bien composé, si parfait & beau, que les meilleurs statuaires du monde ne le scauroyent contraindre. De maniere que Galien esmerueillé de voir une tant merueilleuse fabrique, le nombre des parties d'icelle, le siege, la figure & l'usage de chacune d'icelles, vint à dire qu'il n'estoit possible que l'ame vegetative & le temperament sceussent faire vn ouure tant admirable: & que Dieu estoit auteur d'iceluy, ou bien quelque intelligence tres sage. Mais nous auons desia reprouué ailleurs ceste maniere de parler, car il n'aduient pas bien aux Philosophes naturels de rapporter les effects immediatement à Dieu, laissant les causes mesloynnes & secondes, principalement en ce cas, auquel nous voyons par experience que si la semence humaine est de mauuaite substance, & n'est de conuenable temperament, l'ame vegetative, fait mille choses non conuenables. Car si la semence est plus froide & humide qu'il ne faut, Hippocrate dit que les hommes deuiennent Eunuques, ou Hermaphrodits: si elle est trop chaude & seche, Aristote dit qu'elle les fait cōtrefaits, ayans les iambes tortuës, & le nez plat camus, comme ceux d'Ethiopie: si elle est humide (dit mesme Galien) les hommes deuiennent grands & puissans: & si elle est seche, elle les fait de petite stature. Ce qui est vn grand deshonneur &

*Au liure
intitulé
De fatu
formatio
ne.*

*Au liure
de l'air
des lieux
& des
caus 14.
sib. pro
ble. 4.*

*Au liure
de la meil
leur con
stitution
du corps.
chap. 4.*

deformité au genre humain : & en tel cas, n'y a occasion de louer la nature, & de l'estimer sage. Si Dieu en estoit auteur, nulle de ces susdites qualitez pourroit empescher qu'ils ne fussent parfaits : & n'y a que les premiers hommes qui furent au monde, qui ayent esté faits de la main de Dieu, comme dit Platon: car tous les autres sont naiz depuis par le moyen des secondes causes, lesquelles se trouuans bien ordonnees, l'ame vegetatiue exerce tresbien son office: mais si elles se trouuent autrement, elle produit, comme i'ay desia touché, mille absurditez & inconueniens. Le bon ordre de nature à cest effet, est quand l'ame vegetatiue est bien temperée: autrement que Galien & tous les Philosophes du monde, amènent la raison pourquoy l'ame vegetatiue à tant de sçauoir & puissance, au premier âge de l'homme (à former le corps, le croistre & le nourrir, & estant venue à la vieillesse, elle ne le peut faire: entant que si à l'homme vieil vient à tomber vne dent, il n'y a moyen qu'elle retourne iamais au lieu: que si l'enfant perdoit toutes les dents ensemble, nous voyons que nature luy en fait venir d'autres: & puis comme il est possible qu'une ame, qui n'a fait autre chose en tout le cours de la vie, sinon attirer la viande, la retenir, la cuire, reietter les excremens, & r'engendrer & refaire les parties qui defaillent, en fin de la vie, se soit oubliée, & ne puisse plus faire ce qu'elle auoit

*An dea-
logue de la
nature.*

auoit a
respon
puil an
chaleu
les cau
de la
âge la
pend a
car s'il
& dem
tremen
que l'a
temple
uoir &
vn cab
comm
dit &
v sage
humie
de la
desliu
escue
de vin
seny
du laie
phes h
tout h
raison
auoir
non s
la, m
cham
sieurs

auoit accoustumé? Il est certain que Galien
 respondra que l'ame vegetatiue est sage &
 puissante en l'enfance, à cause de la grande
 chaleur & humidité naturelle: & qu'elle n'a
 le sçauoir & puissance en vieillesse, à cause
 de la froideur & siccité du corps en cest
 âge là. Le sçauoir de l'ame sensitiue de-
 pend aussi du temperament du cerueau:
 car s'il est tel que l'œuvre d'icelle requiert
 & demande, elle exerce bien son office: au-
 trement elle y commet faute, aussi bien
 que l'ame vegetatiue. Galien, pour con-
 templer & cognoistre, à veüe d'œil, le sça-
 uoir & l'industrie de l'ame sensitiue, print
 vn cabry en naissant, lequel mis en terre.
 commença à aller, comme si on luy eust
 dit & enseigné que les pieds seruoient à tel
 usage: & cependant il secouia la superflue
 humidité, qu'il auoit apportee du ventre
 de la mere, & leuant le pied, il se grata par
 dessus l'aureille, & luy ayant mis plusieurs
 escuellenes deuant luy plaines de vin, d'eau
 de vinaigre, d'huile & de lait, apres auoir
 senty de tout, ne mangea autre chose que
 du lait. Ce que veu par plusieurs Philoso-
 phes lors presens, ils commencerent à dire
 tout haut, que Hippocrate auoit grande
 raison de dire que les ames sçauoyent sans
 auoir esté enseignees d'aucun maistre. Et
 non seulement Galien se contenta de ce-
 la, mais deux moys apres, il le fit mener au
 champ quasi mort de faim, où sentant plu-
 sieurs herbes, il mangea seulement de cel-

*Pourquoy
 l'ame ve-
 getatiue
 fait en en-
 fance ce
 qu'elle ne
 peut faire
 en âge
 muer, &
 en vicil-
 lesse.*

*Au liure
 6. des
 lieux af-
 fectez,
 chap. 6.
 (où ne Ga-
 lien expe-
 rimēte le
 sçauoir de
 l'ame sen-
 sitive.*

*Autre
 prouue de
 Galien.*

les desquelles les cheutes ont coustume de
 paistre. Mais si Galien, qui se mit à con-
 templer l'œuvre de ce cabry, l'eut aussi con-
 templé de trois ou quatre ensemble, il eust
 veu les vns cheminer mieux que les autres,
 se secotier mieux, se grater mieux, & faire
 mieux ce que nous auons raconté. Et si
 Galie eust nourry deux poulains d'un mes-
 me pere, il eust cogneu que l'un eust esté
 de meilleure grace, eust mieux couru, &
 eust esté plus fidele que l'autre: & s'il eust
 prins vn nid d'espreuiers pour les nourrir
 & esleuer, il eust trouué le premier grand
 voleur, l'autre grand chasseur, & le troisié-
 me goulou & de mauuaises mœurs. Autant
 en trouuera l'on és chiës, sortis d'une mes-
 me chienne, l'un desquels ne fait que cla-
 bader à la chasse: l'autre n'y fait non plus
 qu'un mastin qui garde le bestail. Tout ce-
 la ne se peut rapporter à ces vains in-
 stincts de nature, que les Philosophes fei-
 gnent: car si on leur demande pourquoy vn
 chien à meilleur instinct que l'autre, atten-
 du qu'ils sont tous deux d'une mesme espe-
 ce, & venus d'un mesme pere, ie ne sçay
 qu'ils pourront respondre, s'ils ne disent,
 selon leur commune response, que Dieu a
 enseigné l'un plus que l'autre, & luy a don-
 né plus grand instinct naturel. Et si on leur
 demande derechef pourquoy ce bon chië,
 estant ieune, est grand chasseur, & quand
 il est vieil, n'a en soy habilité aucune: & au
 contraire, pourquoy estât ieune, il ne sçait

pas cha-
 zé: le
 quant
 lequel
 que l'a-
 que l'a-
 chassé
 estant
 vn tem-
 rent les
 en vn
 tempe-
 la raisé
 mieux
 ce, le re-
 stre à l
 Si Gal-
 min d
 miseri-
 celle,
 mal si
 sans a
 seigné
 ceruea
 approp
 stre ci
 lez, &
 par le
 fies qu
 avec h
 Et qu
 mesm
 ingeni

pas chasser, & estant vieil, il est cault & ru-
zé: Je ne sçay qu'ils pourront respondre:
quant à moy ie dirois aduenir, que le chien
lequel se monstre à la chasse plus habile
que l'autre, est mieux temperé de cerueau
que l'autre: & quant à ce d'autre part, qu'il
chasse bien en ieunesse, & ne peut chasser
estant vieil, que cela prouient de ce qu'en
vn temps il a le temperament que requie-
rent les habilitéz & adresse de la chasse: &
en vn autre, non. Dont s'ensuit, qu'estant la
temperature des quatre premieres qualitez
la raison pour laquelle vne beste brute fait
mieux son office qu'une autre de son espe-
ce, le temperament est le maistre, qui mon-
stre à l'ame sensitiue ce qu'elle doit faire.
Si Galien eust consideré la voye & le che-
min de la formy, contemplant la prudence,
misericorde, iustice, & gouuernement d'i-
celle, il se fust esmerueillé de voir vn ani-
mal si petit, pourueu de si grande industrie,
sans auoir maistre quelconque qui l'ait en-
seigné. Mais sçachant la temperature du
cerueau de la formy, & voyant qu'elle est
appropriée au sçauoir, (comme sera mon-
stré ci apres) nous ne serons pas esmerueil-
lez, & cognoistrons que les bestes brutes,
par le temperamēt de leur cerueau & fanta-
sies qui leur entrent par les cinq sens, sont
avec habilité, ce que nous leur voyōs faire.
Et quāt à ce que d'entre les animaux d'une
mesme espece, l'un est plus docile & plus
ingenieux que l'autre, cela vient du cerueau

*Voyez le
passage de
la formy
aux Pro-
nerbes, ch.
6.*

*D'où vient
qu'un a-
nimal est
plus docile
& in-
genieux
qu'un au-*

L' E X A M E N

redem- me chue. En chaf seur a af- fime que il avoit un faucon ne habile à la chaf- se qui re- ionna inuise & qu'il luy fit un cau- tois en la- tisse, dont il guarit.

qu'il a mieux temperé : de maniere que si par quelque occasion ou maladie se venoit à changer & alterer ceste bonne tempera- ture du cerneau, il perdrait incontinent la prudence & habilité, comme fait l'homme. Maintenant s'offre la difficulté de l'ame raisonnable, pour entendre comment elle est tant bien prouvenue de cest instinct na- turel, aux oeuvres & exercice de son espece, qui sont sçauoir & prudence, & comme tout soudain, par le mesme moyen de la bonne temperature, l'homme peut sçauoir les sciences, sans les auoir entédues de per- sonne : attendu que l'experience nous de- montre que si elles ne sont apprises, per- sonne ne naist avec elles. Entre Platon & Aristote y a vne grande question pour sça- uoir d'ou peut proceder le sçauoir de l'hô- me. L'un dit que nostre ame raisonnable est plus ancienne que le corps, pource que deuât que nature le composast. l'ame estoit desia au ciel en la compagnie des Dieux, d'où elle est sortie plaine de science & sça- uoir : mais venant à former la matiere, à cause de la mauuaise temperature d'icelle, l'ame vient à perdre ceste science, iusqu'à ce que par succession de temps, se vient à amender ceste mauuaise temperature, par vne autre meilleure, au moyen de laquelle (pour estre plus propre & commode aux sciences perdues) elle vient peu à peu à se souuenir de ce qu'elle auoit oublié. Ceste opinion est faulse, & ra'esbahy de Platon,

Platon.

lequel
 sçeu de
 royauté
 de leur
 que leur
 ciel l'a
 exemp
 en Gen
 Dieu c
 creast
 de pres
 le corp
 melme
 ai tem
 vn au
 route
 preced
 que sç
 vient
 touch
 estre
 prem
 Et po
 lances
 que no
 auquel
 opinio
 & afin
 à enter
 conue
 qu'au
 ame,
 princip

lequel estant vn si grand Philosophe n'a
 sçeu donner raison du sçauoir humain:
 voyât que les bestes brutes sont pourueues
 de leur prudence & habilité naturelle, sans
 que leur ame sorte du corps, pour aller au
 ciel l'apprendre: à raison dequoy il n'est
 exempt de faute, ayant leu principalement
 en Genèse (auquel il adioustoit foy) que
 Dieu cōposa le corps d'Adam. deuât qu'il
 creast l'ame. Le semblable aduient encores
 de present, excepté que la nature engendra
 le corps, & finalement Dieu crée l'ame au
 mesme corps, sans demeurer hors d'iceluy,
 ni temps, ni aucun momēt. Aristote à prins
 vn autre chemin, disant: Toute doctrine &
 toute discipline vient de la cognoissance
 precedente: comme voulant dire, Tout ce
 que sçauent & apprennent les hommes,
 vient de l'auoir ouy, veu, senty, gousté &
 touché: pource qu'en l'entendement ne peut
 estre aucune cognoissance, qui n'ait passé
 premierement par quelqu'un des cinq sens.
 Et pour ceste cause a-il dit que ces puis-
 sances viennent des mains de la nature, &
 que nostre ame est cōme vn tableau plain
 auquel n'y a aucune peinture. Laquelle
 opinion est aussi fausse que celle de Platon:
 & afin que nous le puissions mieux donner
 à entendre & prouuer, il faut premieremēt
 conuenir avec les Philosophes vulgaires:
 qu'au corps humain n'y a pas plus d'vne
 ame, qui est la raisonnable, laquelle est
 principe de tout ce que nous faisons, &

*Reprehē
 si de i. a
 s. m.*

*Platon à
 prins de
 la sainte
 esriture
 les meil-
 leurs sen-
 tences à
 raison des
 quelles il
 a esté dit
 Diuin.*

*Au 1. li-
 ure de Po-
 sterior. re-
 soln. ch. 2.*

*Au 3. li-
 ure de l'an-
 i. m.*

*Platō cō-
stitue en
l'homme
trois a-
mes.*

*Hippocra-
te à mieux
respondu,
disant:
Nature est
sçauante,
biē qu'elle
n'ait ap-
pris à
biē faire.
Au liure
d'alimen.
Et 6. Epi.
p. 5. com. 2.*

mettons en execution, (quoy qu'il y ait des opinions) & toutesfois se trouue qui maintient au contraire, qu'avec l'ame raisonnable y en a deux ou trois autres. Ainsi donc és œuures que fait l'ame raisonnable, comme la vegetatiue, nous auons desia prouué qu'elle sçait former l'homme, & luy donner la figure qu'il doit auoir: elle sçait attirer l'aliment, le retenir, le cuire & reietter les excremens: & si vient à defaillir au corps quelque partie, elle la sçait bien refaire de nouveau, & la former selon son usage. Et és œuures de la sensitiue & motiue, l'enfant aussi tost qu'il est nay, sçait tetter & demener les leures, afin de tirer le lait, de maniere que ne sçauoit aduenir à aucun homme, tant sage soit-il, d'en faire ainsi. Avec ce il a les qualitez qui sont conuenables à la conseruation de la nature, & fuit ce qui luy est nuisible & dommageable: il sçait pleurer & rire, sans l'auoir appris de personne. Et si l'on demande aux Philosophes vulgaires, qui a enseigné aux enfans de ce faire, ou par quels sens ils sont induits à cefaire? Je sçay bien qu'ils respondront que Dieu leur a donné cest instinct naturel, comme aux bestes brutes: en quoy ils ne disent pas mal, si l'instinct naturel & le temperament sont vne mesme chose. L'homme, aussi tost qu'il est nay, ne peut pas exercer les propres œuures de l'ame raisonnable, qui sont, entendre, imaginer, & faire actes concernans la memoire: pour

ce que
conuen
pre pou
celuy d
ble à l'a
getatiu
ment c
à peu a
à coup
l'impro
mieux
Mais c
non au
acquer
la raiso
quand
me est
rendre
(iustq
quier
à moy
l'hom
(qui e
vegeta
faire)
& sech
nent di
dresse
ture ne
que l'
le cer
relles
pas be

ce que le temperament des enfans est mal conuenable pour telles choses, & fort propre pour la vegetatiue & sensitiue: comme celuy de la vieillesse est propre & cōuenable à l'ame raisonnable, & mauuais à la vegetatiue & sensitiue. Et comme le temperament qui sert à la prudence, s'acquiert peu à peu au cerueau s'il pouuoit y entrer tout à coup, l'homme sçauroit tout à coup & à l'improuiste discourir & aussi philosopher mieux que s'il l'auoit apprins aux escoles. Mais comme la nature ne le peut faire, si non avec laps de temps, ainsi va l'homme acquerant peu à peu la science; que ce soit la raison & la cause, se voit manifestement quand l'on cōsidere que depuis que l'homme est fort sçauant, il vient peu à peu à se rendre ignorant, pource que iournellemēt (iusqu'à la grande vieillesse & fin) il acquiert autre temperamēt contraire. Quant à moy, ie cognoy que comme la nature fait l'homme de semence chaude & humide, (qui est le temperament qui enseigne à la vegetatiue & sensitiue, ce qu'elles doyuent faire) si elle le formoit de semence froide & seche, il sçauroit en naissant incontinent discourir & raisonner: & n'auroit l'adresse de tetter: pource que ceste temperature ne s'accorde à telles choses. Mais afin que l'on cognoisse par experience, que si le cerueau est temperé, selon que les naturelles sciences le requierent, il n'est donc pas besoin de maistre qui nous ensei-

Le temperament se change tous les iours.

gne. Il faut auoir esgard à vne chose, laquelle aduient chacun iour, qui est que si l'homme tombe en quelque maladie, à raison de laquelle le cerueau change soudain son temperamēt (comme est la manie, melancolie & frenaisie) il luy aduient de perdre (s'il est prudent) tout ce qu'il sçauoit, & extrauague en ses propos: & s'il est ignorant, il acquiert plus grand esprit & habileté qu'il n'auoit auparauant. I'ay ouy vn rustique laboureur, estant frenetique, discourir merueilleusement, recommandant son salut aux assistans, & les prians d'auoir esgard à ses enfans & à sa femme, s'il plaisoit à Dieu l'appeller de ce monde, avec tant de lieux de rhetoricque, aussi grande elegance & purité de vocables, que Cicéron eust peu trouuer, en parlant deuant le Senat: dequoy les assistans estonnez me demanderent d'où pouuoit proceder vne si grande eloquence & sçauoir en vn homme, lequel estât en santé ne sçauoit parler? Et me souuient que ie fis responce, que l'oratoire est vne science qui prouient de certain poinct & degré de chaleur, & que ce laboureur y estoit paruenue à raison de sa maladie. Ie pourrois bien parler d'un autre frenetique, lequel en plus de huit iours ne dist iamais parole qui ne fust bien à propos & accordante: & le plus souuent faisoit vn couple de vers bien formez. Et les assistans estoient d'ouyr parler en vers vn homme, lequel estât en santé n'eust iamais faire vn:

Quand le
cerueau
se fait
chaud au
premier
degré, l'ho
me est ré
ducloquet
Et s'il y
fient & icy
maintes
choses a
dire: ainsi
ceux qui
se taisent
sont froids
de cer
ueau. Et
ceux-là
qui parlent
beaucoup,
sont
chauds.
La frenai
sie vient de
la colere
amassée

ie diis,
fust poi
te: pou
propre
dinair
& fair
que la
sœur
prenoy
dequoy
me en
l'amou
mour
mour
rut par
respon
est per
pos q
seigne
leque
hom
mal
pos. l
deman
descri
Royau
chacun
pre m
luy, p
santé
Ce q
estant
medec

ie dits, qu'il n'aduenoit gueres que celuy en la substance du cerueau: propre à l'homme sain, pour la poësie, ordinairement se doit changer en la maladie & faire choses contraires. J'ay souuenance que la femme de ce frenetic, & vne sienne sœur (qui s'appelloit Marigarcia) le reprenoyent de ce qu'il disoit mal des saints: dequoy le patient ennuyé, parla à sa femme en ceste maniere, le renie Dieu pour l'amour de vous: sainte Marie, pour l'amour de Marigarcia, & S. Pierre pour l'amour de lean d'Olmede: & ainsi il discourut par plusieurs saincts, qu'il faisoit correspondre aux autres assistans. Mais cela est peu de chose au respect des hauts propos que tint vn iour vn page d'vn grand seigneur de ce Royaume, estât maniaque: lequel en santé, estoit réputé pour vn ieune homme de peu d'esprit: mais estant tombé malade, il auoit bonne grace en ses propos. Il respondoit tant bien à ce qu'on luy demandoit, & estoit tant merueilleux à descrire la forme pour bien gouuerner vn Royaume, dont il s'estimoit seigneur) que chacun le venoit voir & ouïr. Et son propre maistre ne partoît gueres d'aupres de luy, priant Dieu qu'il ne luy renuoyast sa santé & qu'il demeurast tousiours malade. Ce que depuis se manifesta clairement: car estant le page deliuré de ceste maladie, le medecin qui le pensoit s'en alla prendre

Chose merueilleuse d'vn maniaque.

congé du seigneur & maistre d'iceluy, en
 esperance de receuoir quelque recompen-
 se ou bonnes paroles: mais il luy dit ainsi.
 Je vous assure, monsieur le docteur, que
 ie ne fus oncques tant fâché d'infortuné
 qui me soit aduenü, que ie suis mainte-
 nant de voir mon page guari: pource qu'il
 ne me sembloit conuenable de chager vne
 tant sage folie à vn iugement tant lourd &
 endormi qui luy demeure quand il est en
 santé. Il m'est aduis que de sage & aduisé
 qu'il estoit, vous l'avez fait deuenir vn sot
 & vne beste, comme au parauant: qui est la
 plus grande misere qui puisse aduenir à vn
 homme. Le pauvre medecin voyant le peu
 de gré qu'on luy sçauoit de ce qu'il auoit
 fait s'en alla vers le page, & en fin, apres
 plusieurs propos tenus de part & d'autre, le
 page luy dist, Monsieur ie vous remercie
 humblement & vous baise les mains du
 grand bien que vous m'avez fait, de m'a-
 uoir fait recouurer mon iugement, toutes-
 fois ie vous iure ma foy, qu'il me fait mal
 aucunement d'estre guari, pource qu'estant
 en ma folie, ie viuoie en la plus grande
 consideration du monde, & pensoy estre si
 grand Seigneur, que ie croyoy ne se trou-
 uer Roy sur la terre, qui ne me fust vassal.
 Et combien que ce fust mensonge, que
 m'en importoit-il, puis que ie prenoy aussi
 grand plaisir en cela que s'il se fust trouué
 veritable: Mais ie suis bien pis maintenant
 que ie me trouue vn pauvre page, qui doit

Et...
 Il me...
 que...
 que...
 et...

comm...
 luy qu...
 prendr...
 sophes...
 pouuo...
 leur c...
 verita...
 (souff...
 tin, l...
 que di...
 femm...
 qui all...
 aucun...
 de qu'...
 copie...
 perlon...
 verité...
 cores...
 gnoit...
 fais...
 ure...
 foule...
 qu'il...
 uant...
 desia...
 losoph...
 querie...
 vray)...
 subtil...
 de ce...
 que r...
 meru...
 pour...

commencer demain au matin à seruir ce-
 luy que ie n'eusse daigné, estant malade,
 prendre pour mon laquais. Que les philo-
 sophes reçoient tout cela & croient se
 pouuoir faire, est peu de chose : mais si ie
 leur certifiroy maintenant par histoires tres
 veritables, que quelques hommes ignorans
 (souffrans ceste maladie) ont parle en La-
 tin, sans l'auoir appris estans en santé,
 que diroyent ils ? Je pourroye parler d'une
 femme frenetique qui disoit à tous ceux
 qui alloient la voir, leurs vertus & vices : &
 aucunesfois rencontroit avec telle certitu-
 de qu'ont de coustume ceux qui parlét par
 conjectures & signes : & pour ceste cause
 personne n'osoit aller la voir, craignant la
 verité qu'elle descouuroit. Et ce qui est en-
 cores d'auantage : comme le barbier la sai-
 gnoir, vn iour, elle luy dist, Regarde que tu
 fais, car tu n'as plus gueres de iours à vi-
 ure, & la femme se doit remarier avec vn
 foulon : ce qui se trouua veritable (combien
 qu'il fut dit d'auanture) & s'accomplit de-
 uant qu'il fust demain. Il m'est aduis que
 desia i'entens dire à ceux qui fuyent la phi-
 losophie naturelle, que tout cela est vne mo-
 querie & mensonge (& si d'auenture, il est
 vray) que le Diable, selô qu'il est cauteux &
 subtil, par permissiô de Dieu entra au corps
 de ceste femme, & des autres frenetiques
 que nous auôs dit, & leur fit dire ces choses
 merueilleuses. Mais ils se trôpét grâdemêt,
 pource que le diable ne peut sçauoir ce

*Chose
merueille-
seuse à
aucuns.*

*Exemple
notable
d'une fê-
me freme-
tique.*

L'EXAMEN

qui est à venir, n'ayant l'esprit de prophé-
cie. Ils tiennent pour vn fort argument de
dire, cela est faux, pource que ie n'entens
pas comme cela peut estre, comme si les
choies difficiles & fort hautes estoient su-
iettes aux rudes entendemens & se lais-
soient entendre d'iceux. Je ne veux pas ici
conuaincre ceux qui ont faute d'entende-
ment, pource que ce seroit traualier en
vain: mais ie leur veux faire dire par Ari-
stote que les hommes temperez selon que
leurs ceuures requierent, peuuent sçauoir
plusieurs choses, sans en auoir particuliere-
ment ouy parler, & sans les auoir apprinses
de personne. Voicy donc qu'il dit, *Plusieurs*
aussi à cause que ceste chaleur est prochaine des
excremens ou assuissemens, sont empeschez &
surpris des maladies de folie, ou bien bouillent
& sont eschauffez de l'instinct furieux: à raisõ
dequoy ils deuenent Sibilles & Prophetes, &
ceux que l'on croit estre inspirez de l'oracle di-
uin, ven que cela aduient non par maladie, mais
par vne naturelle intemperature. Le poëte Mars
citoyen de Siracuse estoit meilleur poëte lors qu'il
estoit aliéné de son esprit. Ceux qui ont ceste cha-
leur la sçhe & moderee, sont entierement me-
lancholiques mais beaucoup plus sages. Aristote
confesse aperiement, que pour la deme-
suree & extrême chaleur du cerueau, plu-
sieurs hommes cognoissent les choses à
venir, comme les Sibilles: ce qu'il dit ne
proceder à raison de la maladie: mais de
l'inegalité de la chaleur naturelle. Ce qu'il

*Celuy par-
le au dor-
mant qui
narre au
fol la sa-
pience Et-
c. lib. 12.
chap. 22.*

*Des Si'il-
les admi-
ses par
l'Eglise
Catholi-
que auo-
ient ceste
disposi-
tion*

proue-
qui ette-
que po-
ueau, i
chaleu-
ste ind-
dent &
lement
pale de
du cer-
disent
non p
fut le p
ueilleu-
diuines
uine, P
mede-
pos q
ser ce
me r
Plac
meñ
que p
uaila
il re
inspi-
Parqu
dre, p
rame-
à te
l'auo-
ce qu
raison

prouue par l'exemple de Marc Siracusain, *naturelle*
 qui estoit merueilleux en son poëme, lors *que dit*
 que pour la trop grande chaleur du cer- *Aristote:*
 ueau, il estoit hors de soy : & quand ceste *& de sur-*
 chaleur se venoit à moderer, il perdoit ceste *plus, l'e-*
 ste industrie: mais il demouroit plus pru- *spit pro-*
 dent & plus sage. De maniere que non seu- *phetique*
 lement Aristote admet, pour cause princi- *de Dieu*
 pale de ces estranges cas, le temperament *Au pre-*
 du cerueau: mais aussi reprend ceux-là qui *mier liur*
 disent, que c'est vne reuelation diuine & *des pro-*
 non pas vne chose naturelle. Hipocrate *gnost. 7.*
 fut le premier qui appella ces choses mer- *Quand les*
 ueilleuses diuinitez, *s'il y a quelque chose de*
diuines maladies, elle demonstre la prouidẽce di-
uine. Par laquelle sentence, il encharge aux *malades*
 medecins de prendre garde sur ce, aux pro- *propos di-*
 pos que tiendront les malades, afin d'ai- *uins, c'est*
 ser ce qu'ils ont à faire. Mais ce qui plus *signe que*
 me rend esmerueillé est que demandant à *l'ame rai-*
 Platon d'où vient que deux enfans d'un *sonnable*
 mesme pere, l'un sçait faire des vers (sans *est desia*
 que persõne luy ait enseigné, & l'autre tra- *delice du*
 uillant en l'art de poësie, ne les peut faire? *corps &*
 il respond que celuy qui est nay poëte, est *par ainsi*
 inspiré de la fureur poetique, & l'autre non. *nul n'es-*
 Parquoy Aristote à eu raison de le repren- *chappe.*
 dre, pouuant bien rapporter cela au tempe-
 rament, comme autresfois il a fait. Quant
 à ce que le frenetique parle en Latin, sans
 l'auoir appris, cela montre la consonan-
 ce qu'il y a de la langue Latine avec l'ame
 raisonnable : & comme nous prouuerons

L' E X A M E N

ci apres, il y a vn esprit particulier & propre pour inuenter les langues, & sont les vocables Latins & manieres de parler en ceste langue, tant conuenables & raisonnables au sens de l'ouye, que l'ame raisonnable trouuant le temperament necessaire pour inuenter vne langue fort elegate rencontre incontinent la Latine & se plaisir en icelle. Voire mesme est-il facile à entendre que deux inuenteurs de langues peuuent inuenter mesmes vocables, ayans tous deux mesme esprit & habilité. Si l'on vient à considerer que cōme Dieu crea Adam, & mit toutes choses deuant luy, afin de leur donner le nom qu'elles deuoyent auoir, s'il en eust formé vn autre de mesme perfection & grace supernaturelle, & que Dieu mesme luy eust enioinct de donner nom à toutes choses, il est certain & ne faut faire doute aucun, que les noms qui leur eust donné, n'eussent rencontré avec ceux-là d'Adam: pource que tous deux auoyent à regarder à la nature de la chose, qui n'estoit qu'une. De ceste maniere, le phrenerique peut rencontrer avec la langue Latine, & parler Latin sans l'auoir appris, estant en santé: pource que se changeant, à cause de la maladie, le temperament naturel de son cerueau, il le peut faire ni plus ni moins que celuy qui inuenta la langue Latine, & peut former comme les mesmes vocables (non pas avec telle disposition & elegance continuee) car c'est vn signe que le diable fait

meuuo
gne à l
mesme
naissan
les que
philos
quels i
effet, l
n'a peu
enfants
nais, &
combi
les. Ma
demen
effet su
sophes
prend
tites e
relle.
guer
des e
ignor
enfant
de & l
l'on a
apres
rir &
ramen
rōs ci
de l'a
souda
ce que
pour p

mouuoir sa langue comme l'Eglise enseigne à ses exorcistes. Aristote dit que cela mesme est aduenü à aucuns enfans : qui en naissant, ont dit quelques expressees paroles que depuis ils ont teues, & reprend les philosophes vulgaires de son temps, lesquels ignorans la cause naturelle de cest effet, l'attribuent au Diable. Toutesfois il n'a peu trouuer la raison pour laquelle les enfans peuuent parler aussi tost qu'ils sont nais, & pourquoy ils ne disent rien en apres combien que sur ce, il ait dit maintes choses. Mais il ne luy entra iamais en l'entendement que ce fust inuention du diable, ni effet surnaturel, comme pensent les philosophes vulgaires, lesquels ne pouuäs comprendre la raison des choses hautes & subtiles qui concernent la philosophie naturelle, font entendre à ceux qui ne sçauent gueres, que Dieu ou le diable sont auteurs des effets rares & prodigieux, pource qu'ils ignorent les causes naturelles d'iceux. Les enfans qui sont engendrez de semēce froide & seiche, comme sont les enfans que l'on a en vieillesse, peu de iours & mois apres qu'ils sont nais, cōmencent à discourir & à philosopher: pource que le temperament froid & sec (comme nous prouuerōs ci apres) est fort approprié aux œuures de l'ame raisonnable, de maniere que la soudaine temperature du cerueau supplée à ce que deuoit faire la longueur du temps: & pour plusieurs raisons est hastee & comme

11. sect.
prob. 27.

Pour-
quoy les
enfans
parlent
a si tost
qu'ils sont
nais.

Et. sect.
probl 27.

*Au liure,
de Dini-
nations.
Ceux qui
par le vi-
ce de la
santé ont
esté &
sont dits
melanco-
liques ont
en leurs
esprits
quelque
diuinité
& pro-
phetic Ci-
cero dud
uinement.*

anticipee ceste soudaine temperature. Ari-
stote fait mention d'autres enfans, qui
commencerent à parler aussi tost qu'ils fu-
rent nais & depuis se teurent, tout le temps
qu'ils n'eurent l'âge ordinaire & conuenable,
pour parler: & cest effet conuenit à ce
que nous auons dit du page, & des autres
maniaques & frenetiques, & mesmes se
peut rapporter à ce que nous auons dit de
celuy qui parla incontinent Latin, sans l'a-
uoir appris en santé. Au demeurant on ne
sçauoit nier que les enfans, estans au ven-
tre de la mere, & aussi tost qu'ils naissent,
ne puissent souffrir ceste mesme infirmité.
Quant au deuinement de la femme fren-
etique, i'en pourray mieux donner à enten-
dre la raison à Ciceron, qu'à ces philoso-
phes naturels: car Ciceron dechifrant la
nature de l'homme, l'appelle, *Animal pour-
uoyant, cault, sage, de maine, forte, d'esprit,*
ayant memoire, plain de raison & de conseil. Et
dit particulierement qu'il y a vn naturel
d'hommes qui surpassent les autres en la
cognoissance de ce qui est à venir. Il y a, d. &
il vne certaine force & nature qui annonce les
choses à venir, &c. Les philosophes natu-
rels errent en ce qu'ils ne considerent pas,
cōme fait Platon, que l'homme a esté fait
à la semblance de Dieu: qu'il participe de
sa diuine prouidence, & qu'il a les puissan-
ces pour cognoistre toutes les trois diffé-
rēces de temps: memoire pour le passé: les
sens, pour le present: imaginatiō & enre-

ment po
aucuns
memoi
la cogn
uent plu
habiles
à venir
qui ont
l'ame n
esté de
disoyen
estans
rence q
l'esprit
par la b
pource
que l'h
ginatiō
disent
uiron
l'alloy
que D
ce sur
sçanoit
de Dieu
la met
Discret
si l'efor
ou ma
nous e
tromp
bien b
turel,

ment pour l'aduenir. Et comme se trouuent aucuns hommes surpassans les autres en la memoire des choses passees : & autres, en la cognoissance des presentes. ainsi se trouuent plusieurs qui naturellement sont plus habiles que les autres à imaginer ce qui est à venir. L'un des plus grands argumens qui ont contraint Ciceron de croire que l'ame raisonnable estoit incorruptible, à esté de voir de quelle certitude les malades disoyent les choses à venir, spécialement estans proches de la mort. Mais la difference qu'il y a entre l'esprit prophetique & l'esprit naturel, est que ce que Dieu a dit par la bouche des Prophetes est infallible, pource que c'est sa parole expresse : & ce que l'homme predict par la force de l'imaginatiue n'a pas ceste certitude. Ceux qui disent que la femme frenetique descouuroit les vertus & vices des personnes qui l'alloyent voir, par art diabolique : sçachât que Dieu dône aux hommes certaine grace surnaturelle, par laquelle ils peuuent sçauoir & cognoistre quelles œuures sont de Dieu, & quelles, du diable. Et S. Paul la met entre les dons diuins, & l'appelle, *Discretion d'esprits*, par laquelle on cognoit si l'esprit qui nous vient toucher est bon ou mauuais. Car le diable vient souuent à nous en apparence de bon ange, pour nous tromper : au moyen dequoy auons nous bien besoin de ceste grace & don surnaturel, pour le cognoistre & discerner du

Argument principal de Cicero pour prouuer, que l'ame est incorruptible.

Gen. cha.
49.

bon. Ceux-là qui n'ont pas l'esprit propre à la Philosophie naturelle, sont les plus esloignez de ceste grace, pource que ceste science & la surnaturelle que Dieu donne tombent en vne mesme puissance, qui est l'entendement: s'il est vray que, pour la plupart, Dieu s'accommode à departir ses graces, au bon naturel de chacun, comme il a esté dit. Estant Iacob à l'article de la mort. (têps où l'ame raisonnable est la plus libre, pour voir ce qui est à venir) tous ses douze fils entrèrent en sa chambre pour le voir: il annonça à chacun particulièrement ses vertus & vices, & prophétisa ce qui leur deuoit aduenir, & à leurs neveux pareillement. Il est certain qu'il fist cela en l'esprit de Dieu: mais si l'escriture sainte & nostre foy ne le nous certifioient, comment ces Philosophes naturels cognoistroyent ils que c'estoit-là œuvre de Dieu: & œuvre du diable, ce que faisoit la femme frenetique, qui declaroit les vices & vertus à ceux qui l'alloyent voir, veu que ce fait est semblable en partie, à celuy de Iacob? Ils pensent que la nature de l'ame raisonnable est fort esloignée de celle du diable: & que les puissances d'icelle, qui sont l'entendement, l'imaginatiue & la memoire, sont d'autre genre fort differēt: & sont enseignez par ce que si l'ame raisonnable informe vn corps bien organisé, comme estoit celuy d'Adam: elle sçait vn peu moins que le plus aduisé diable qui soit: & hors du corps, est pour-

neue de
roit estre
est à ven
par aucu
autant
ou qu'
ment,
Parquo
de trou
choses
tribuer
ble. Il
qu'il y a
lesquels
venir: &
cognois
turer l
quelqu
d'iceluy
par les
puissan
sera te
le pass
est adu
qui l'im
qu'il ne
si est- ce
rer & co

Icy est d
quali
mie

ueuë de puïssances aussi hautes qu'il sçau-
roit estre. Et si les diables trouuent ce qui
est à venir, en coniecturant & discourant
par aucûs signes: l'ame raisonnable en peut
autant faire, quand elle se deliure du corps,
ou qu'elle a ceste difference de tempera-
ment, qui est propre pour la prouidence.
Parquoy est-il aussi difficile à l'entendement
de trouuer cōme le diable peut sçauoir ces
choses tant hautes & cachees, que d'en at-
tribuer la cognoissance à l'ame raisonna-
ble. Il ne leur peut entrer en l'entendement
qu'il y ait signes és choses naturelles, par
lesquels on puisse cognoistre ce qui est à
venir: & ie dy que ce trouuent indices pour
cognoistre le passé & le present, & conie-
cturer l'aduenir, & aussi pour coniecturer
quelques secrets du ciel. *Les choses inuisibles*
d'iceluy, sont entendues de la creature du monde
par les choses qui sont faites. Celuy qui aura
puissance à cest effet, le trouuera: & l'autre
sera tel que dit Homere, L'ignorant entend
le passé & non pas l'aduenir: mais celuy qui
est aduisé & discret est le Singe de Dieu,
qui l'imite en plusieurs choses: & combien
qu'il ne le puisse faire avec telle perfection,
si est-ce qu'il a quelque semblance à le reti-
rer & contre-faire.

*Aux Ro-
mains,
chap. 1.*

*L'homme
ad-uisé &
discret,
Singe de
Dieu.*

*Icy est demonstéré & prouué que de trois, senles
qualitez, chaleur, humidité & siccité, pro-
uiennent toutes les differences d'esprits
qui se trouuent en l'homme.*



ESTANT au corps l'ame rais-
sonnable, il est impossible
qu'elle puisse faire œuvres co-
traires & différentes, ayant
son propre & particulier in-
strument pour chacune d'icel-
les. Cela se voit clairement en la faculté de
l'animal, laquelle exerce œuvres diverses
és sens extérieurs, pource que chacun à
sa particulière & propre composition. Les
yeux en ont vne: l'ouye vne autre: le goust
vne autre: le sentir ou flairer vne autre: le
toucher vne autre. Car sans cela, ne se trou-
ueroit qu'une sorte d'œuvre: le tout consi-
steroit ou en la veüe, ou au goust, ou au
toucher: pource que l'instrument determi-
ne & mesure la puissance, à vne action ou
œuvre seulement & non pas à plusieurs.
Estant donc clair & manifeste ce que j'ay
dit de ceste faculté qui passe és sens exte-
rieurs, nous pourrons recueillir de là ce
qu'il y a és sens intérieurs. Par ceste mes-
me vertu de l'animal, ou animale, nous
entendons, nous imaginons, & auons sou-
uenance. Mais s'il est vray, que chacune
œuvre, requiere son instrument particu-
lier: il faut dire nécessairement qu'il y a
dedans le cerueau, vn instrument pour en-
tendre, vn autre pour imaginer, & vn au-
tre pour la memoire: car si le cerueau estoit
entièrement composé & organisé d'une

mesme
la mem
l'imagi
quons
au moy
y a diu
la teste
ction d
est com
diversif
uent qu
regard
me for
ils puiss
tener de
que Ga
dernes
uer le
vn qui
lier de
nestre
triefm
en la p
seulem
encores
lieux et
& se co
ner sen
parties
dit vne
le plus
tre en
est de p

mesme maniere, le tout consisteroit, ou en la memoire, ou en l'entendement, ou en l'imagination. Et toutesfois nous y remarquons & voyons des œures fort differētes, au moyē dequoy il est force d'auoir qu'il y a diuersité d'instrumēs. mais si l'on ouure la teste, & que l'on face anatomie ou dissection du cerueau : on trouuera que le tout est composé d'une mesme substance, sans diuersité de parties. Seulement s'y trouuent quatre petits lieux, esquels estans bien regardez, sont fais & composez d'une mesme sorte, sans auoir aucune chose en quoy ils puissent differer. Il n'est pas aisé d'acter de quoy ils seruent en la teste. pource que Galien & les Anatomistes, tant modernes qu'anciens, se sont efforcez de trouuer le vray vsage d'iceux : mais il n'y a pas vn qui ait dit certainement ni en particulier de quoy sert le ventricule droit, ni le senestre, ni celuy qui est au milieu, ni le quatriesme duquel le siege est au petit cerueau, en la partie de derriere de la teste. Ils ont seulement affirmé, avec crainte & doute encores, que ces quatre cautez estoient les lieux esquels se cuisent les esprits vitaux, & se conuertissent es animaux, pour donner sentiment & mouuement à toutes les parties du corps. Auquel œuvre Galien a dit vne fois que le ventricule du milieu est le plus excellent & le premier : & en vn autre endroit, il pense que celuy de derriere est de plus grande efficace & valeur. Mais

*Au liure
8. des de-
crets de
Hipp. &
de Plat.
et au liure
8. de l'usage
des parties.
Liure 4.
des de-
crets de
Hipp. &
de Plat.
et au liure
8. de
l'usage
des parties.*

L'EXAMEN

ceste doctrine n'est pas veritable, ni fondee en bonne Philosophie naturelle, pour ce que ne se trouuent au corps humain, deux operatiōs tant cōtraires, ne qui s'empeschent tant comme l'arraisonnement & la concoction des viandes & alimens. La raison est, que la contemplation demande repos, tranquillité & clarté és esprits animaux : là où la concoction se fait avec bruit & tempeste: de laquelle operatiō s'esleuent plusieurs vapeurs qui destourbēt & obscurcissent les esprits animaux : de maniere que l'ame raisonnable ne peut voir les figures des choses. Et puis, la nature n'estoit pas si mal aduisee que d'assembler en vn mesme lieu, deux choses, qui se font avec vne si grande repugnance & contrariété. Ains Platon loue grandemēt la prudence & le sçauoir dont elle nous a formez, d'auoir, par vne si grande distance, separé le foye du cerueau, de peur que par le bruit qui se fait en la mixtion des alimens, & par l'obscurité & tenebres qui causent les vapeurs és esprits animaux, l'ame raisonnable ne fust empeschée à raisonner & faire ses discours. Mais sans que Platon nous note ceste Philosophie, nous le voyons à toute heure par experience, en ce que nonobstant que le foye & l'estomac soyent fort esloignez du cerueau, quand l'on acheue de manger, & bonne piece apres, il n'y a homme qui puisse estudier. La verité qui se trouue en ce poinct est, Que l'office &

Au Dialogue de la nature.

propre
cuire &
uertir é
dit. Et
paré de
loigné
l'opera
autres
trois pe
croy qu
& philo
par ce q
tions, t
ste qui
force de
siderant
ses d'ex
& font
les se fo
& exce
miner
lent. L
voir au
l'entenc
quel l'in
proches
stinguer
argumen
neant
mēt ne
moire
& offre
ceci d'a

propriété du quatriesme ventricule est de cuire & chager les esprits vitaux, & les convertir en animaux, à la fin que nous auons dit. Et pour ceste cause nature l'a ainsi separé des trois autres, & l'a mis à part, esloigné comme l'on voit, de peur que par l'operation d'iceluy, la contemplation des autres ne fust empeschée. Car quant aux trois petits lieux ou ventres de deuant, ie croy que Nature les a fais pour discourir & philosopher: ce qui se prouue claiement, par ce que es grands estudes & contemplations, tousiours fait mal la partie de la teste qui respond à ces trois concauitez. La force de cest argument se cognoist en considerant que les autres puissances estâs lasses d'exercer leur office, tousiours deulent & sont mal les instrumens, avec lesquels elles se sont exercees: comme à regarder trop & excessiuement, les yeux sont mal, & à cheminer trop, les plantes des pieds nous deulent. La difficulté est maintenant de scauoir auquel de ces petits ventres consiste l'entendement, auquel la memoire, & auquel l'imagination: pource qu'ils sont tant proches & voisins que l'on ne scauroit distinguer ni cognoistre cela, par le susdit argument, ni par aucun autre indice. Ce neantmoins, considerans que l'entendement ne peut faire son office, sans que la memoire soit presente, laquelle luy monstre & offre les figures & fantasies, suyuant ceci d'Aristote, *Il faut que celuy qui en-*

*Au liure
3. del'Ar-
me.*

L' E X A M E N

tend contempler les phrenesies: ni la memoire sans estre assistee de l'imagination, ainsi qu'ailleurs nous l'auons declaré: nous entendrons aisémēt que toutes les trois puissances sont iointes & assemblees en chacun lieu ou ventricule: que l'entendement seul n'est en vn, ni la memoire seule en vn autre, ni l'imagination, au troisieme, comme les Philosophes vulgaires ont pensé. Ceste coniectiō & assemblee de vertus & puissances, à coustume de se faire au corps humain, quand l'une ne peut exercer son office, sans l'aide de l'autre: comme l'on void és quatre vertus naturelles, de Cuire, de Retenir, de Tirer, de Repousser, ou reiecter: lesquelles pour estre necessaires les vnes aux autres, ont esté par nature assemblees en vn lieu, & non pas separees l'une de l'autre. Mais si cela est vray, à quel propos nature a elle fait trois petits ventres, & en chacun d'iceux assembleé toutes les trois puissances raisonnables, puis que c'estoit assez d'un pour entendre. & faire l'office de la memoire? On peut respondre à cela, que la mesme difficulté est de sçauoir pourquoy nature a fait deux yeux, & deux oreilles, puis qu'en chacune de ces choses là gist la puissance de voir & d'ouïr, & que l'on peut voir d'un œil tant seulement? A quoy l'on peut respondre que les puissances sont ordonnees & establies pour la perfection de la creature, & que ceste perfection est d'autant plus certaine & asseuree qu'elle est appuyee

puyee de plus grand nombre d'icelles: pour ce que l'une ou deux, par quelque accident peuvent defaillir, & est bon & convenable qu'autres demeurent de mesme sorte, pour l'operation. En la maladie que les Medecins appellent resolution ou paralysie, ordinairement se perd l'operation ou œuvre du ventricule respondant à la partie malade, de maniere que si les autres deux ne demeuroyent en leur entier & sans lesion, l'homme seroit fol & priué de iugement. Et neantmoins, pource qu'il a faute d'un seul ventricule, on le voit & remarque fort lasche & debilité en l'exercice de l'entendement, de l'imagination & de la memoire: comme celuy qui a accoustumé voir de deux yeux, sentiroit grand perte & detrimement à la veüe, si on luy en creuoit vn. Au moyen dequoy peut l'on entendre clairement qu'en chacun ventricule se trouvent toutes les trois puissances, puis que par la lesion d'une, toutes les trois sont debilitées. Et attendu que tous les trois ventricules sont composez d'une mesme sorte, & qu'en iceux ne se trouve aucune diuersité de parties, nous ne pouuons laisser de prendre pour instrument les premieres qualitez, & faire autant de differences principales d'esprit qu'il ya d'icelles. Car de penser que l'ame raisonnable, estant au corps, puisse exercer son œuvre, sans instrument corporel qui luy aide, c'est contre touté la Philosophie naturelle. Mais des

Exemple:

L' E T A M E N

quatre qualitez qui se trouuent, la chaleur, froideur, humidité, & siccité, tous les Medecins reiettent la froideur comme inutile à toutes les œuvres de l'ame raisonnable. Et ainsi se voit par experience en toutes les autres facultez, que quand elle surpasse la chaleur, toutes les puissances de l'homme sont lentes & tardiuës à leur office : de maniere que l'estomac ne peut cuire la viande, les coïillons faire leur semence, les muscles, bien demener le corps, ni le cerueau discourir & raisonner. Et ainsi pour ceste cause Galien à dit, que la froideur nuit appertement à tous les offices de l'ame : comme s'il vouloit dire, qu'elle ne sert au corps, que de temperer la chaleur naturelle, & faire qu'elle ne brusle pas tât. Mais Aristote est d'opinion contraire, disant que le gros sang & chaud rend l'homme fort & puissant : & que le delié & froid, le fait de fort bon entendement. Au moyen dequoy peut-on voir appertement que de la froideur prouient la plus grande difference d'esprit qui soit en l'homme, à scauoir l'entendement. Aristote demande aussi pourquoy les hommes qui demeurent en pays chauds, comme l'Egipte, sont plus ingenieux & aduisez que ceux-là qui demeurent en pays froid : A quoy il respond, que l'excessiue chaleur du pays gaste & consume la chaleur naturelle du cerueau, & le rend froid : au moyen dequoy, les hommes deuiennent fort raisonnables. Et au

*Au liure,
Quod d'ani
mi mores,
chap. 5.*

*Au liure
2. de par.
ani. lib. 4.*

*14 scilicet.
probl. 15.*

contraire, la grande froideur de l'air, fortifie la chaleur naturelle du cerueau, & ne permet pas qu'elle sorte & perisse: & ainsi ceux qui ont le cerueau fort chaud (dit-il) ne peuuent discourir ni philosopher, ains se voyent iaconstans & instables en vne opinion. A quoy il semble que Galien face allusion, disant que l'homme est muable, pource qu'il a le cerueau fort chaud: & au contraire, qu'il est forme & stable en son opinion, à cause du cerueau qu'il a froid. Mais la verité est que de ceste qualité ne prouient aucune difference d'esprit: de maniere, qu'Aristote n'a voulu dire que le sang froid en extremité face l'entendement meilleur, si au moins il n'est chaud. Or d'oc il est bien vray, que l'inconstance de l'homme procede d'une trop grande chaleur, laquelle esleue les figures qui sont au cerueau, & aussi les fait bouillir: à raison de quoy se representent à l'ame plusieurs images des choses, qui l'appellent & inuitent à la contemplation d'icelles: & pour iouyr de toutes, elle laisse les vnes, & prend les autres. Or il aduient autrement de la froideur, laquelle rend l'homme ferme & stable en vne opinion, pource qu'elle tient les figures resserrées: de maniere aussi qu'elle ne les permet s'esleuer: ce qui se fait pour ce que ne se represente à l'homme autre image qui l'appelle. Or la froideur est de ceste nature, qu'elle empesche les mouuemens, non pas seulement des choses cor-

*Au liure
de l'art
med. cb.
12.*

porelles, mais aussi rend les figures & especes que les Philosophes appellent spirituelles, immobiles au cerueau, & ainsi ceste fermeté & demeure semble plustost vne setardise & endormissement, que difference d'esprit & habilité. Il est vray qu'il ya vne autre difference de fermeté, qui vient de l'entendement bien compris, & non pas de la froideur du cerueau. En apres la siccité, humilité & chaleur demeurent pour instrument de la faculté raisonnable. Mais il n'y a pas vn Philoſophe qui ſçache donner certainement à chacunne difference d'esprit, la ſienne: Heraclite à dit, *splendor siccus animus sapientissimus*, que l'esprit tres aduise est vne splendeur ſeche. Par laquelle opinion & ſentence nous est donné à entendre que la ſiccité est cauſe de la grande prudēce & ſçauoir de l'homme: mais auſſi il n'a pas declaré en quel genre de ſçauoir l'homme est excellent, par le moyen de ceste ſiccité. Or Platon a entendu cela meſme, quand il a dit, que l'ame entre au corps, treſſage: mais que la grande humidité qu'elle trouue en iceluy, la rend endormie & ignorante. Toutesſois ceste humidité venant à ſe prendre & conſommer, avec l'âge, & le corps deuenant ſec: l'ame deſcouure le ſçauoir & prudence qu'elle auoit auparauant. Entre les beſtes brutes (dit Ariſtote) celles là ſont les plus aduisees, qui tiennent en leur temperanē, le plus de froideur &. ſiccité: comme les

*Galien le
recite au
liure,
Quod ani
mi mores,
chap. 5.*

*Au Dia
logue de
la nature.*

ſemis
rouue
nables.
brute
pource
ceste
d'igno
ſors, d
auſſi q
midité
le meſ
troyer
diſant
naturel
rampie
mes ſag
ie dom
humeu
trouue
la meſ
rous le
lez ſes
naleme
rend l'h
loſophe
puillan
le plus.
qu'iluy
dat intel
ſtiction
l'humie
les os: a
ſait plus

forinis & abeilles, lesquelles en prudence conuiennent avec les hommes fort raisonnables. Outre-plus, il n'y a pas vne beste brute qui tienné plus d'humidité que le pourceau. & qui ait moins d'esprit: & pour ceste cause Pindare, pour taxer les Beociés d'ignorance, il les appelle pourceaux, & fots, despourueus de iugement. Galien dit aussi que le sang, pour la trop grande humidité qu'il a, rend les hommes simples. Et le mesme Galien recite que les comiques taxoyent de cela les enfans d'Hippocrate, disant qu'ils auoyent beaucoup de chaleur naturelle, qui est vne substance humide, & remplie de vapeurs. Les enfans des hommes sages doyuent tenir de ce vice: dequoy ie donneray cy apres la raison. Des quatre humeurs aussi que nous tenons, ne s'en trouuera pas vn qui soit si froid & sec, que la melancolie: & de fait, Aristote dit que tous les hommes qui furent iamais signalez és lettres, ont esté melancoliques. Finalement chacun accorde que la siccité rend l'homme sage & aduisé: mais les Philosophes ne declarent pas à laquelle des puissances & vertus raisonnables, elle sert le plus. Or il ny a que le Prophete Esaye, qui luy impose nom, quand il ait: *Vexatio dat intellectum*. pource que la tristesse & l'affliction gaste & consume, non seulement l'humidité du cerueau mais aussi dessèche les os: au moyen dequoy l'entendement se fait plus subtil & aigu. Ce qui peut estre

*Hirace pour mon-
strer qu'il
liffine fut
pas igno-
rant, dit
qu'il ne
fut pas
conuert
en pour-
ceau.*

*Au liure
quod ani-
mi mores,
chap. 6.*

*Au liure
de la na-
ture hu-
maine.
com. 11.*

*En la 30.
sect. pro-
ble. 1.*

chap. 18.

L'EXAMEN

euidemment demonſtré, en conſiderât pluſieurs hommes, leſquels reduits en pauu-
 té & miſere ſont venus à dire & eſcrire cho-
 ſes dignes d'admiration: & depuis ayans eu
 la fortune proſpere, & s'eſtans trouuez à
 leur aïſe ayans tout à ſouhait, n'ont rien
 dit ni eſcrit de bon. Car la vie à ſouhait, le
 contentement, le bon ſucces & plaiſir re-
 laſche & humecte fort le cerueau, comme
 dit Hippocrate, *Gaudium relaxat cor*: com-
 me ſ'il vouloit dire, Le contentement & la
 lieſſe amplifie & dilate le cœur, & luy don-
 ne chaleur, & l'engraiſſe. Ce qui eſt facile à
 prouuer vne autre fois: car ſi la triſteſſe &
 l'affection deſſeche & conſomme la chair,
 & ſi pour ceſte raiſon l'homme acquiert
 meilleur entendement: il eſt certain que
 ſon contraire, qui eſt l'alegreſſe, doit hu-
 mecter le cerueau & abaïſſer l'entende-
 ment. Ceux-là qui ſont douëz de ceſte ma-
 niere d'eſprit, & qui l'aquerent, s'adonnent
 volontiers aux paſſe-temps, aux feſtins &
 banquets, à la muſique, hantent les ioyeu-
 ſes compagnies, & fuyent au contraire ce
 qu'auresfois leur ſouloit donner plaiſir &
 contentement. De là le vulgaire pourra ſça-
 uoir d'où vient que l'homme ſage & ver-
 tueux ayant eſté pauvre, & monté en quel-
 que grande dignité, change incontinent de
 mœurs & de maniere de viure. Ce qui ad-
 uient pource qu'il a acquis vn nouueau té-
 perament, humide, & rendant pluſieurs va-
 peurs, qui fait que ſe viennent à eſſacer les

6. epil. p.
 5. tom. 9.

*Le cœur
 des ſages
 où eſt la
 triſteſſe: le
 cœur des
 ſots, là où
 eſt la lieſ-
 ſe.*
 Eccl. c. 7.

figures
 res en la
 peſantie
 de ſçau
 proced
 dit ſi fo
 ſelon l'
 de noſt
 l'homme
 ainſi, A
 humore
 erit aut
 citatus
 rum cul
 dence &
 de l'eſpr
 conſtan
 meur n
 du ſang
 qu'à fa
 pource
 à ruin
 mais c
 raiſonn
 pas des
 quelle d
 tendem
 la mem
 que ſan
 ai l'im
 matiere
 le dire
 rajina,

figures qu'il auoit au precedent emprain-
tes en la memoire, & son entendemē: s'ap-
pesantit & s'abastardit. Il est bien difficile
de sçauoir quelle difference d'esprit peut
proceder de l'humidité, veu qu'elle contredit
si fort à la faculté de la raison. Aumoins
selon l'opiniō de Galien, tous les humeurs
de nostre corps, qui sont excessifs, ils font
l'homme fol & ignorant & partant a il dit
ainsi, *Animi dexteritas & prudentia à bilioso
humore proficiscitur: integritatis & constantie
erit autor humor melancholicus: sanguis, simpli-
citate & stupiditate: pituita natura, ad mo-
rum cultum nihil facit* C'est à dire, La pru-
dence & dextérité de l'ame raisonnable, ou
de l'esprit, vient de la colere: l'integrité &
constance de l'homme prouient de l'hu-
meur melancholic: la simplicité & stupidité
du sang: le flegme ou la pituite ne sert à riē
qu'à faire dormir. De maniere que le sang,
pource qu'il est humide, & le flegme aidē
à ruiner & perdre la faculté de la raison:
mais cela s'entend des facultez ou esprits
raisonnables, discourans & actifs, & non
pas des passifs: comme est la memoire la-
quelle depend de l'humidité, ainsi que l'en-
tendement de la siccité. Or appellons nous
la memoire, puissāce de la raison, pource
que sans elle ne sert de rien l'entendement,
ni l'imagination. Or elle donne à toutes
matiere & figures, pour raisonner, suyuant
le dire d'Aristote, *Oportet intelligentē, phan-
tasmas aspeculari*, de maniere que le propre

*Au 1. li-
ure de la
nature
humaine,
com. 11.*

*Et prou-
uant Cice-
ro desir-
nant la*

L'EXAMEN

*nature de
l'esprit
met la me-
moire en
sa défini-
sion.*

*Au liure
de l'office
du Medec-
in, com. 4*

*En la 30.
sect pro-
ble. 4.*

office de la memoire est de garder ces figures & fantasies, pour la contemplation de l'entendement: & pourtant si elle se perd, il est impossible que les autres puissances puissent exercer leur office. Or que le de- uoir de la memoire ne soit autre que de garder les figures des choses, sans autre propre intention, Galien le dit ainsi: *Ac memoria quidem recondere ac seruare in se ea quæ sensu & mente cognita fuerint, quasi cellam quandam & receptaculum eorum, non inuentricem.* Et estant là son office, on peut entendre clairement, qu'elle depend de l'humidité, qui rend le cerueau mol, auquel la figure s'imprime, par estainte. Ce qui se peut eu- idemment prouuer par le moyen de l'en- fance: car en cest âge là, l'homme a meil- leure memoire qu'en tous les autres, pour- ce qu'il a le cerueau fort humide. Et pour ceste cause Aristote demande pourquoy estans vieils, nous anons meilleur entende- ment, & estans ieunes nous apprenons plus viste & avec plus grande facilité: à quoy il respond que la memoire des vieilles gens est remplie de tant de figures des choses qu'ils ont veu & ouy, durant leur vie, qu'en icelle ne se trouue plus aucun lieu vuide, pour receuoir aucune chose: mais que cel- le des ieunes enfans, vñ peu apres qu'ils sont nez est vuide, & non empeschee, à rai- son dequoy ils retiennent incontinent en leur memoire tout ce qu'on leur dit & en- seigne. Ce qu'il nous donne à entendre

apert
marin
appren
ste heu
gee &
des cl
nous.
à ce pr
gures
corps
peuer
nous p
s'exerc
figures
ma doc
dirois
demer
n'ont
gueres
durci
qu'ell
gures,
aitém
la mol
au co
l'abon
des pou
memo
du cer
les esp
hors,
memo
soir, or

apertement, en comparant la memoire du matin avec celle du soir, & disant que nous apprenons mieux le matin, pource qu'à cette heure-là, la memoire semble deschargée & vuide : mais au soir elle est pleine des choses qui se sont passées le iour, entre nous. Aristote ne peut pas bien respondre à ce probleme, pource que les especes & figures qui sont en la memoire, n'ont ni corps ni quantité, de maniere qu'elles ne peuuent tenir place : voire mesmes voyons nous par experience, que plus la memoire s'exerce, receuant chacun iour, nouuelles figures, & plus elle deuient grande. Selon ma doctrine, ie donerois cette response, & dirois que les vieilles gens ont bon entendement, pource qu'ils sont fort secs : & qu'ils n'ont point de memoire, pource qu'ils n'ont gueres d'humidité. A raison dequoy s'endurcit la substance du cerueau, de maniere qu'elle ne peut recevoir l'impression des figures, ni plus ni moins que la cire dure mal aisément peut recevoir la figure du seau, & la molle la reçoit si facilement. Il aduient au contraire es ieunes gens ; lesquels pour l'abondance de l'humidité du cerueau, sont despourueus d'entendement, & ont bonne memoire, à cause de la douceur & mollesse du cerueau, auquel aisément s'impriment les especes & figures qui viennent de dehors, par le moyen de l'humidité. Que la memoire soit meilleure le matin que le soir, on ne le peut nier : mais ce n'est pas

L'EXAMEN

*Aus.
Aphor.
com. 26.*

*En la 4.
section,
probl. 5.*

*Aus livre
de la me-
moire &
reminis-
cence.*

pour la raison qu'Aristote met en auant: le sommeil de la nuit en est cause, lequel humecte & fortifie le cerueau, que la veille de tout le iour desseche & endurecit. Et pour ceste cause Hippocrate dit, Que ceux-là qui ont soif de nuit, sont bien s'ils s'endorment là dessus, & que la soif les laisse, d'autant que le dormir humecte le corps, & fortifie toutes les facultez qui gouvernent l'homme. Que le sommeil produise cest effet, Aristote mesme le confesse. De ceste doctrine s'ensuit clairement que l'entendement & la memoire sont puissances opposees & contraires, de maniere que l'homme pourueu d'une grãde memoire, doit auoir faute d'entendement. Et celuy au contraire qui est pourueu de grand entendement, ne peut auoir bõne memoire, pource qu'il est impossible que le cerueau soit sec & humide tout ensemble. Aristote se fonde en ceste maxime, pour prouuer que la memoire est puissance de differente de la reminiscence & souuenance: car il forme son argument en ceste maniere. Ceux qui ont grande souuenance & reminiscence sont hommes de grand esprit, & ceux qui ont bonne memoire sont despourueus d'entendement: & pourtant la memoire & la reminiscence sont puissances contraires. La maior, selon ma doctrine est faulse, pource que ceux là qui ont grande reminiscence ou souuenance, ont faute d'entendement, & sont pourueus d'une grande imagination, com-

me ie p
est veri
trouué
nimitie
memo
chaleu
ce qu'i
raison
donner
tiennen
sent cer
en la m
tiennen
veu que
lie, son
cest arg
ginati
qu'une
ré: c'e
l'enten
quoy
rience
cité se
comme
gré d'in
se, l'hor
& gran
auec v
mēt est
uer vn
bon en
cela est
cerueau

me ie prouueray bien tost: mais la mineur est veritable, combien qu'Aristote n'ait trouué la raison sur laquelle est fondee l'inimitié qui est entre l'entendement & la memoire. L'imagination, prouient de la chaleur qui est la troisiésme qualité, pour ce qu'il n'y a au cerueau autre puissance raisonnable ni autre qualité qu'o luy peut donner: attendu que les sciéces qui appartiennent à l'imaginatiō, sont celles que disent ceux qui radottent & sont transportez en la maladie, & non pas celles qui appartiennent à l'entendement & memoire. Et veu que la frenesie, la manie & la mélancolie, sont passions chaudes du cerueau, par cest argument on peut prouuer que l'imagination consiste en la chaleur. Il n'y a qu'une chose en quoy ie trouue la difficulté: c'est que l'imagination est contraire à l'entendement, & aussi à la memoire: de quoy la raison ne se peut dōner par l'experience, pource qu'une grāde chaleur & siccité se peuuent bien assembler au cerueau: comme aussi la chaleur & humidité en degre d'intention ou force. Et pour ceste cause, l'homme peut auoir grand entendement & grande imagination: grande memoire, avec une grande imagination: & certainement est-ce une chose merueilleuse de trouuer vn hōme de grande imagination, ayant bon entendement & memoire. La cause de cela est, que l'entendement a besoin que le cerueau soit composé de parties subtiles

L E X A M E N

*Au liure
de l'art
medic ch.
12.*

*Tout ce
qui est in-
temperé ne
peut long-
quement
durer.*

*Galiē li-
ure 6. de
la conser-
uation de
santé.*

*Au 2. des
Aphorif.
com 20.*

*Au liure,
Quanti-
tati moris,
chap 5.*

& fort delicates, comme ailleurs nous l'a-
uons prouué de Galien. La grande chaleur
gaste & consomme le plus delicat, & laisse
le gros & terrestre. Par la mesme raison, la
bonne imagination ne se peut assembler,
auec beaucoup de memoire, pource que la
chaleur excelliue resoult l'humidité du
cerueau, & le laisse dur & sec: au moyen
dequoy, il ne peut facilement receuoir les
figures. Ainsi ne se trouuent en l'hōme plus
de trois principales differences d'esprit,
pource que ne se trouuent que trois quali-
tez. d'où elles peuuent venir. Mais deslous
ces trois generales differences sont conte-
nues plusieurs autres particulieres, à rai-
son des degrez ou force d'intention que
peuuent auoir la chaleur, l'humidité & la
siccité. Toutesfois ne faut entendre que de
chacun degré des trois qualitez, resulte &
prouienne vne difference d'esprit, pource
que la siccité, la chaleur, & l'humidité peu-
uent venir à tel poinct, & estre telles, qu'en-
tierement la faculté animale en est interes-
sec, suyuant ceste sentence de Galien, *Om-
ni nimidia imtempes, vires excludit.* Tout
ce qui est trop iméperé resoult & anichile
les forces, ce qui est vne chose certaine: car
combien que l'entendement se serne de la
siccité, elle peut neantmoins estre si gran-
de, qu'elle contomme ses œuures. Ce que
n'approuue Galien, ni les Philosophes an-
ciens: qui affirment que si le cerueau des
vieilles gens ne se refroidissoit, iamaïs ils

ne deni-
sent ten-
ils n'on-
nous p-
comb-
leur, p-
mence-
autant-
d'vne tr-
re mai-
differe-
de l'inn-
trois qu-
venion-
œuvres-
magn-
faut se-
ures d-
rer, l'a-
re. Et-
rences-
uité c-
& les-
cevoir-
regret-
blie-
plus d-
me l'e-
cun d-
tres.
Am-
cune l-
lier. M

ne deviendroient caducs, bien qu'ils se fussent rendus secs au quatriesme degré. Mais ils n'ont point de raison en cela, pource nous prouuerôs en l'imagination: car que combien que ses œuures se facêt avec chaleur, passant le troisieme degré, elle commence incontinent à se perdre & ruiner: autant en aduient de la memoire, au moyē d'une trop grande humidité. Je ne peux dire main enant en particulier combien de differences d'esprit prouiennent à raison de l'intention & force de chacune de ces trois qualitez: iusqu'à tāt que ci apres, nous venions à deduire & raconter toutes les œuures & actions de l'entendement, de l'imagination & de la memoire: cependant il faut sçauoir qu'il y a trois principales œuures de l'entendement: la premiere est, inferer, l'autre distinguer, & la troisieme eslire. Et de là se font & establisent trois differences d'entendement. La memoire se diuise en trois autres, qu'elle reçoit facilement, & les oublie aussi tost. L'autre tarde à percevoir & retient long temps. La troisieme reçoit avec facilité, & tarde beaucoup à oublier. L'imagination comprend beaucoup plus de differences: car elle a les trois comme l'entendement & la memoire, & de chacun degré resukent & procedent trois autres. Nous en parlerons ci apres plus distinctement quand nous donnerons à chacune la science qui luy repond en particulier. Mais celuy qui voudra cōsiderer trois

L' E X A M E N

autres differēces d'esprit, trouuera y auoir certaines habilitēz en ceux qui estudiant: les vnes, naturellement disposēes aux contemplations claires & faciles de l'art qu'ils apprennent: mais quand ils sont mis aux obscures, hautes & difficiles, c'est en vain que le maistre en traite: en vain l'on tasche de les représenter par bons exemples, ou d'en comprendre vne autre figure par le moyen de l'imagination, pource qu'ils ne peuuent comprēdre cela. En ce degré sont cōstituez tous les mauuais lettrez de quelque facultē q̄ soit, lesquels enquis des choses faciles de leur art, disent tout ce qui se peut entendre: mais estans venus aux choses plus hautes & subtiles, disent mille absurditez. Autres esprits montent vn degré plus haut: car ils sont mols & faciles pour recevoir impressiō de toutes les reigles & considerations de l'art, claires, obscures, faciles & difficiles: mais la doctrine, l'argument, la resposēse, le doute, & la distinctiō, leur doit donner beaucoup à faire. Ceux là ont besoin d'oūir la science, de bons maistres qui sçachent beaucoup, auoir quantité de liures & estudier en iceux, sans cesser: car moins ils lirōt & trauaillerōt & moins ils sçauront. De ceux là se peut auerir ceste sentencetant celebre d'Aristote, *Intellectus noster est tanquam tabula rasa, in qua nihil est depictum*. Nostre entendement est comme vn tableau vuide, auquel n'y a rien qui soit despeint. Il faut donc qu'ils entendent pre-

Liure 3.
de l'ame.
De ces
deux manieres d'esprits, Aristote à dit, Celuy est tresbon qui entend tout de

mierem
uent sça
ce aucu
ième de
qu'ils m
seignem
philoso
laquelle
ils en tir
cerueau
trompe
nostre
reminis
dans pa
la consi
permis
car l'on
ce que
accrois
est d'a
nous c
les an
liures.
temps,
homme
de l'uni
vescu p
deuoir
tous le
escriui
car ils
des die
& ne f

mierement d'un autre, tout ce qu'ils doy-
 uent sçauoir & apprendre: car ils n'ont sur
 ce aucune inuention. Nature fait, au troi-
 sième degré certains esprits tant parfaits,
 qu'ils n'ont besoin de maistres qui les en-
 seignent & leur montrent la maniere de
 philosopher: car d'une consideration en
 laquelle ils sont acheminez par le maistre,
 ils en tirent cent, & sans dire mot, ils ont le
 cerueau plain de sçauoir. Ces esprits là
 tromperent Platon, & luy firent dire, que
 nostre sçauoir est vne certaine maniere de
 reminiscence ou resouuenance, les enten-
 dans parler & dire ce qui n'entra onques en
 la consideration des hommes. A ceux là est
 permis escrire des liures, & aux autres, non:
 car l'ordre & moyen que l'on doit tenir, à
 ce que les sciences reçoivent tous les iours
 accroissement & plus grande perfection,
 est d'assembler la nouuelle inuention de
 nous qui viuons maintenant, avec ce que
 les anciens ont laissé par escrit en leurs
 liures. Car si chacun faisoit cela en son
 temps, les arts viendroient à croistre, & les
 hommes, qui viendront apres, iouïroient
 de l'inuention & trauail de ceux qui ont
 veu premierement. La Republique ne
 deueroit pas permettre ni consentir que
 tous les autres qui ont faict d'inuention,
 escriussent liures, & les fissent imprimer:
 car ils ne font autre chose qu'un cercle
 des dictes & sentences des auteurs graues,
 & ne font que repeter & redire: de ma-

symesme?
 Et aere-
 chef celuy
 est bō qui
 obcit au
 bēdissant
 lib. 1. et b.

Galie dit
 que l'on
 imite les
 arts, &
 que l'on
 pose les
 liures, ou
 par lemo-
 yen de l'en-
 tendement,
 ou par la
 memoire,
 ou par l'i-
 magina-
 tion: mais
 celuy qui
 escrit pour
 ce qu'il a
 memoire
 de p'u-
 siers cho-
 ses, ne
 peut rien
 dire de
 nouveau.
 Au 1. li-
 ure de
 l'office du
 medec.
 com. 4.

L'EXAMEN

niere que prenant vne piece deçà, l'autre delà, il n'y a celuy qui ne face vneure. Les esprits inuenteurs, sont dits en langue Toscaue, tenir du caprice, c'est à dire, d'une prompte fantasie, pour la semblance qu'ils ont avec la chieure, en leur aller & aduis. La chieure ne veut iamais cheminer par vn lieu plain, mais cherche tousiours les endroits hauts & montagneux: elle va par lieux scabreux & difficiles, où n'apparoist aucun chemin, & ne veut aller en compagnie. Telle propriété se trouue en vne ame raisonnable, pourueue d'un cerueau bien composé & temperé: iamais elle ne s'arreste à contempler: elle n'est iamais en repos: elle veut scauoir & entendre choses nouvelles. De ceste maniere d'ame se verifie ce dit d'Hippocrate, *Anime deambulat, cogitatio hominibus*. Car on trouue autres hommes qui ne sortent iamais d'une contemplation, & ne pensent point que l'on puisse descouvrir autre chose au monde. Ceux là ont la propriété de la brebis, laquelle iamais ne se desuoie du chemin accoustumé, & n'ose cheminer par les lieux déserts: elle ne va que par les chemins cogneus, & ne marche, sans que quelqu'un aille deuant. Ces deux differences & manieres d'esprit, sont fort ordinaires entre les hommes de lettres. Il s'en trouue qui sont hors de la commune opinion: qui iugent: & traitent les choses d'une differente maniere, qui sont libres à donner leur

Ceste maniere d'esprit est fort dange-reuse pour la theologie, à laquelle doit estre propre l'en-tendement, come declare l'E-glise Catholique 6 Epi p. 2. com. 5.

Ceste dis-ference d'esprit est

aduis & cueille
desians
uis d'un
quels il
pour v
gent va
contrain
ces d'es
coup: c
troupp
coustun
tres, po
ment au
trouue
es lettr
tiques
urir au
de breb
donne
s'exerc
les arts
plus se

Aucuns d



aduis & ne suyuent personne. Autres se recueillent, sont humbles, fort paisibles, se desians d'eux-mesmes, & se tenans à l'aduis d'un graue autheur, qu'ils ensuyuent, desquels ils tiennent le propos & sentences pour vne science & demonstration, & iurent vanité & mensonge ce qui est dit au contraire. Cés deux manieres ou differences d'esprit estans iointes, seruent beaucoup: car ni plus ni moins qu'en un grand troupeau de brebis, les bergers ont accoustumé de mettre vne douzaine de cheures, pour les mener & conduire promptement au pasturage nouveau & non encores trouué. Ainsi est-il conuenable de trouuer, és lettres humaines, certains esprits fantastiques & tenans du caprice pour descouurir aux entendemens arrestez & comme de brebis, nouueaux secrets de nature, & donner contemplations nouuelles, pour s'exercer en icelles: car par ceste maniere, les arts croissent, & les hommes deuenent plus sçauans tous les iours.

bene pour la theologie: où il faut suivre l'autorité d'une, declarée par les saints conciles, & par les saints docteurs,

Aucuns doutes & argumens contre la doctrine du precedent chapitre: & la response à iceux.

CHAP. VI.



Ne des raisons, pour laquelle la sagesse de Socrate a esté iusques aujourd'huy tant celebree, est de ce que depuis qu'il fut iugé par

L'EXAMEN

l'oracle d'Appolon pour l'homme le plus sage du monde, il dist en ceste maniere, *Hoc unum scio, me nihil scire*. Je sçay vne seule chose, que ie ne sçay rien. Tous ceux qui ont leu & entendu ceste sentence, tiennent qu'elle a esté dite, pource que Socrate estoit vn homme tres-humble, ayât en mespris les choses humaines, portant honneur & respect aux diuines, & estimant toute autre chose de nulle valeur. Mais certainement ils sont trompez: car il n'y eut oncques philosophe ancien, qui ait trouué ou acquis ceste vertu d'humilité, & mesme qui ait sçeu que c'est, deuant la venuë de Dieu, au monde, lequel nous l'a enseigné. Socrate à bien voulu donner à entendre le peu de certitude qu'il y a aux sciences humaines, & combien est mobile & temeraire l'entendement du Philosophe, en tout ce qu'il sçait: voyant par experience que tout est plain de doutes & argumens, & que sans crainte de la partie contraire on ne peut consentir à chose quelconque: & pour ceste cause a esté dit, *Cogitationes mortalium timidae & incerta prouidentia nostra*. Les pensées des hommes timides & nos prouidences incertaines. Et celuy qui doit auoir la vraye science des choses, se doit tenir ferme & reposé, sans aucune crainte ou doute d'estre trompé: & le Philosophe qui n'est tel peut veritablement dire & affirmer qu'il ne sçait rien. Galien eut ceste mesme consideration, quand il dist,

Sapientie,
chap. 9.

*Scientia
ratione de
losofpos
tantur in
imò vt
dem ven
conuen
s'eslong
rez és Pl
ils reche
cores m
pour le
homme
auoir la
ne peut
pinion
sans au
re ou f
Galien
phie &
incerta
cela est
sophie
fait par
tant ob
pustian
ble: en
doutes
quoy o
delque
nous a
sance i
& à la*

Scientia est conueniens, firma & nunquam à ratione declinans cognitio: eam neque apud Philosophos præsertim, dum rerum naturas perscrutantur inuenies, multò sauè minus in re medica, imò vs verbo expediam, ne ad homines quidem venit. Science est vne connoissance conuenable, ferme & laquelle iamaïs ne s'eslongne de la raison: vous ne la trouuez es Philosophes, quand principalement ils recherchent les statures des choses: encores moins en l'affaire de medecine, & pour le dire en vn mot, elle ne paruiet aux hommes. Suyuans cela, l'homme ne peut auoir la vraye connoissance des choses: il ne peut auoir qu'une certaine maniere d'opinion, qui le tient incertain & craintif sans aucune resolutiõ de ce qu'il doit croire ou faire. Mais ce que principalement Galien note en cecy, est que la philosophie & la medecine sont les sciéces les plus incertaines, qu'ayent les hommes. Et si cela est vray, que dirons nous de la philosophie que nous traitons, en laquelle se fait par l'entendement, anatomie de chose tant obscure & difficile, comme sont les puissances & habitez de l'ame raisonnable: en laquelle matiere s'offrent tant de doutes & argumens, qu'il n'y a rien surquoy on se puisse fonder & arrester. Vne desquelles & la plus principale, est que nous auons fait à l'entendement vne puissance instrumentale (cõme à l'imagination & à la memoire) & l'auons donné au cer-

*Au liure
introdu-
ctoire,
chap. 5.*

*Au liure
3. de l'ame
chap. 4.*

teau, avec siccité, pour instrument, duquel il puisse exercer son office: chose fort esloignée de la doctrine d'Aristote & de tous les sectateurs, lesquels (constituans l'entendement separé de l'organe corporel) prouuoient facilement que l'ame raisonnable estoit immortelle, & qu'estant sortie du corps, elle dure à iamais: & se pouuant disputer & debaure l'opinion contraire, la porte demeure close, pour ne se pouoir demonstrier. D'auantage, les raisons esquelles s'est fondé Aristote, afin de prouuer que l'entendement n'estoit puissance corporelle & composee, sont de telle efficace, que l'on ne scauroit conclurre autre chose, pource qu'il appartient à ceste puissance de cognoistre & entendre la nature & estat de toutes les choses materielles qui sont au monde: de maniere que si elle estoit coniointe à aucune chose corporelle, elle mesme empescheroit la cognoissance des autres, comme nous le voyons és sens extérieurs: en ce que si le goüst est amer, tout ce que la langue touche, tient la mesme saveur: & si l'humeur cristallin est verd, ou de couleur pasle, l'œil inge tout ce qu'il void, de la couleur mesme qu'il tient. La cause de cela est que, *Intus existēs prohibet extraneum*. Ce qui est dedans, empesche le dehors. Aristote dit aussi que si l'entendement estoit meslé avec quelque instrument corporel, il seroit en qualité, pource qu'à celui qui se ioint avec le chaud ou le froid,

necessaire
congluti
est chau
propos.
phes na
qu' Arist
stiruent
tendeme
qui sont
nir, & l
ste reig
Les pus
Ils se tr
tendeme
trouuen
consequ
cede l'e
tant seu
auons p
ment, i
pinion
autre ch
res espe
qu'ya
stement
telle co
l'office
stiruer a
face fort
represe
qu'il est
goffe, p
Dauant

necessairement luy doit estre la chaleur
 conglutinee. Et de dire que l'entendement
 est chaud, froid, humide ou sec, c'est vn
 propos abominable à l'ouye des Philoso-
 phes naturels. L'autre principal doute est
 qu'Aristote & tous les Peripatetiques con-
 stituent deux autres puissances, outre l'en-
 tendement, l'imagination & la memoire:
 qui sont la Reminiscence, ou le resouue-
 nir, & le sens commun, se fondans sur ce-
 ste teigle, *Potentia cognoscuntur per actiones*,
 Les puissances se cōgnoissent par les actiōs.
 Ils se trouuent qu'outre les œuures de l'en-
 tendement, imagination & memoire, s'en
 trouuent deux autres fort differentes. Par
 consequent de cinq puissances naist & pro-
 cede l'esprit de l'homme & non de trois
 tant seulement, comme iusques icy nous
 auons prouué. Nous auons dit pareille-
 ment, au chapitre precedent, suyuant l'o-
 pinion de Galien, que la memoire ne fait
 autre chose au cerueau que garder les figu-
 res especes des choses, ni plus ni moins
 qu'en vn coffre tient & à en garde les accou-
 stremens lesquels y sont mis. Et si par vne
 telle comparaison, nous deuons entendre
 l'office de ceste puissance, il est besoin con-
 stituer autre faculté de la raison, qui tire &
 face sortir les figures de la memoire, & les
 represente à l'entendement, ni plus ni moins
 qu'il est necessaire de trouuer qui ouvre le
 coffre pour en tirer ce qui a esté mis dedās.
 D'autantage, nous auons dit, que l'entende-

L' E X A M E N

*Auz. li-
ure de
l' Ame.*

ment & la memoire estoient puissances
contraires & que l'une combattoit avec
l'autre, pource que l'une demande beau-
coup de siccité, & l'autre beaucoup d'hu-
midité & mollesse au cerueau. Et si cela est
vray, pourquoy est ce que Platon & Ari-
stote ont dit que les hommes ayans la chair
molle & delicate, ont bon entendement,
veu que la douceur & mollesse est vn effet
d'humidité? Nous aucns dit aussi, que pour
auoir bonne memoire, il falloit que le cer-
ueau fust mol, d'autant que les figures se
doyuent imprimer en iceluy, en pesant
dessus, comme on fait le cachet sur la cire
molle: car s'il estoit dur, il ne pourroit pas
facilement receuoir telle impression. Il est
bien vray que pour receuoir promptement
la figure, il est necessaire d'auoir le cerueau
mol: mais pour conseruer & garder lon-
guement les especes des choses qui s'y im-
priment, tous les Philosophes tiennent que
la durté & siccité est necessaire: comme il
appert en la cire & autre chose molle que
la figure imprimee en icelle, s'efface aisé-
ment; laquelle ne s'en va iamais en ma-
tiere dure & seche. Par ce moyen voyons
nous plusieurs hommes, qui mettent aisé-
ment les choses en leur memoire, mais ils
les oublient incontinent. Dequoy Galien
donne la raison, & dit que ceux là, par vne
grande humidité, ont la substance du cer-
ueau coulante & non ferme, au moyen de-
quoy la figure imprimee en icelle, est in-

*Au liure
de l'art
de med.
chap. 12.*

continen
si l'on v
contrain
de diffi
qu'ils o
ble. il c
ference
d'appren
temps. A
me il es
res ense
les vnes
voyés a
le, en la
res, il es
autres,
qui nou
est de s
memoi
noir le
cice, n
encore
la chair
comme
tendeme
la resolu
ueau, p
se les g
melanc
stres hu
que l'er
que de
plus gra

continent effacee , ni plus ni moins que si l'on vouloit sceller en l'eau. Autres au contraire , mettent en memoire avec grande difficulté, mais ils n'oublient iamais ce qu'ils ont aprins vne fois. Et pourtant semble-il chose impossible d'auoir ceste difference de memoire que nous auons dit, d'apprendre facilement & de retenir long temps. Aussi est-il difficile d'entendre comme il est possible d'imprimer tant de figures ensemble au cerueau, de maniere que les vnes n'effacent les autres, comme nous voyôs aduenir en vn morceau de cire molle, en laquelle si l'on imprime diuerses figures, il est certain, que les vnes effaceront les autres, par le meslange d'icelles. Et ce qui nous donne plus de peine & difficulté, est de sçauoir d'où vient que s'exerçant la memoire, elle se rend plus facile à recevoir les figures : estant certain, que l'exercice, non seulement du corps, mais aussi encores plus, de l'esprit, desleche & essuye la chair. Encores est-il difficile d'entendre comme l'imagination est contraire à l'entendement (s'il n'y a chose plus vrgente que la resolution des parties subtiles du cerueau, par le moyen de la chaleur, qui laisse les grosses & terrestres) attendu que la melancolie est vn des plus gros & terrestres humeurs de nostre corps. Aristote dit que l'entendement ne sert de nul autre tant que de cestuy-là : mais la difficulté est plus grande, quand on vient à considerer

L'EXAMEN

que la melancolie est vn humeur gros, froid, sec, & la colere de substance delicate, & de temperament, chaud & sec: & ce neantmoins la melancolie est plus propre à l'entendement que n'est la colere. Ce qui semble repugner à la raison: pource que c'est humeur aide, par le moyen de deux qualitez à l'entendement. & luy contredire pour vne seule, qui est la chaleur: & la melancolie aide par la siccité & non d'auantage: & contredit & nuist par la froideur & grosseur de substance, qui est ce que plus l'entendement a en horreur. Ainsi donc Galien a donné plus d'esloit & de prudence à la colere qu'à la melancolie, quant il a dit, *Animi dexteritas & prudentia à bitrose humore proficiuntur, integritas & constantia erit auctor humor melancolicus.* La dexterité & prudence vient de la colere: l'intégrité & constance de l'humeur melancolic. Finalement on demande d'où vient que le travail & la continuelle contemplation, en l'estude, en fait plusieurs sçauans & sages, lesquels au commencement auoyent faute de la bonne nature des qualitez que nous auons dit: de maniere que donnant & receuant, par le moyen de l'imagination, ils viennent à acquerir la cognoissance de maintes choses qu'ils ignoroient au precedent. Ils n'auoyent pas le temperament requis à icelles: car s'ils en eussent esté pourueuz, il ne leur eust pas esté besoin d'y travailler beaucoup. Toutes ces difficultez & plusieurs

*Au liu.
de la nature
humaine,
tom. II.*

plusieurs
seigneur
la Philo
pes ma
& Phil
nicien)
mais v
de Me
tes, &
pe, (s'a
matique
& pour
mau m
omiseri
cin ne
qu'il se
mis au
mais l
marthe
sable
tes les
de fa
facior
ne fa
faute à
ce que
cipal d
tender
n'eust
deux
tes les
uroir
mesm

pluseurs autres sont contre la doctrine enseignée au precedent chapitre, pource que la Philosophie naturelle n'a pas ses principes mathematiques, esquelles le Medecin & Philosophe (estant ensemble Mathematicien) peut tousiours faire demonstration: mais venant à exercer son office, selon l'art de Medecine, il y cōmettra plusieurs fautes, & non pas toutes les fois par sa coulpe, (s'acertenant tousiours par les mathematiques) mais par l'incertitude de son art: & pour ceste cause Aristote à dit, *Non ideo malus medicus, si non semper sanat, dum nihil omiserit eorum quæ sunt ex arte.* Si le Medecin ne guarit tousiours, ce n'est pas à dire qu'il soit mauuais, pourueu qu'il n'ait obmis aucune chose qui concerne son art: mais si le mesme faisoit quelque faute, es mathematiques, il ne pourroit estre excusable: car employant en telle science, toutes les diligences requises, il est impossible de faillir. Parquoy, combien que nous ne facions demonstration de ceste doctrine, il ne faut pas toutesfois attribuer toute la faute à nostre esprit, n'y penser estre faux ce que nous auons dit. Au premier & principal doute peut l'on respondre que si l'entendement estoit separé du corps, & qu'il n'eust que faire avec la chaleur, la froideur, l'humidité & la siccité, ni avec toutes les autres qualitez corporelles, s'ensuyuroit que tous les hommes seroyent d'un mesme entendement, & que l'arraisonne-

*Au liure
i. des Topiques.*

ment de chacun seroit egal. Et nous voyons par experience, qu'un homme entend mieux que l'autre, & qu'il discourt mieux que l'autre, à cause de la puissance organique de l'entendement qui est en l'un mieux disposé qu'en l'autre, & non pour autre raison. Car toutes les ames raisonnables, & leurs entendemens separez du corps, sont d'egale perfection & sçavoir.

Ceux qui suyuent la doctrine d'Aristote, voyans par experience qu'aucuns hommes discourent mieux que les autres, ont trouué un eschappatoire tout apparent, disans que l'un ne discourt mieux que l'autre, à raison de la puissance organique de l'entendement, & pource que le cerueau est mieux disposé, es uns qu'aux autres: mais pource que l'entendement humain (cependant que l'ame raisonnable demeure au corps) à besoin des figures & fantasies qui sont en l'imagination & en la memoire. A faute dequoy, l'entendement vient à discourir mal, & non par la faute, ni pour estre ioint à une matiere mal organizee. Mais ceste response est contre la doctrine du mesme

*Au liure
de la memoire &
reminiscence.*

*En la 30.
si. prob.*

Aristote, lequel prouue que l'entendement est d'autant meilleur que la memoire est mauuaise: & au contraire, que plus la memoire est grande, plus l'entendement est lasche & abastardi: ce que nous auons prouué ailleurs, touchant l'imagination. Et pour la confirmation de cela, Aristote demande, pourquoy estans vieils, nous auons tant

quand
bonne
Vne c
cela, &
la ma
la bon
tesfoi
ment
de la
ne poi
prins
outre
nent
cela, si
sique,
ne sç
lent d
n'y a
nuisa
me
la M
phie
de la
xelle.
Les
fonde
suir p
cogn
ue au
rel,
qui se
n'altre

mauvaise memoire, & bon entendement: & quand nous sommes ieunes, nous auons bonne memoire & mauvais entendement? Vne chose nous monstre l'experience de cela, & ainsi le note Galien, que quand en la maladie se corrompt le temperament & la bonne composition du cerueau, souuentefois se perdent les œuures de l'entendement, & demeurent en leur entier celles de la memoire & de l'imagination: ce qui ne pouuoit aduenir si l'entendement n'eust prins pour soy vn instrument particulier, outre celuy que les autres puissances tiennent. Je ne sçay que l'on peust respondre à cela, si n'est par quelque relation metaphisique, composee d'acte & puissance: car ils ne sçauent pas eux mesmes ce qu'ils veulent dire, & n'y a homme qui les entende. Il n'y a rien qui face tant de dommage & nuisance au sçauoir de l'homme, que le meslange des sciences: & que de traiter en la Metaphisique, ce qui est de la philosophie naturelle: & au contraire, ce qui est de la philosophie naturelle, en la surnaturelle.

Les raisons sur lesquelles Aristote se fonde, sont de peu d'efficace: car il ne s'en suit pas que, pource que l'entendement doit cognoistre les choses materielles, il ne doive auoir vn organe ou instrument corporel, pource que les qualitez corporelles qui seruent à la composition de l'organe, n'alterent & ne changent pas la puissance

*Empedocle disoit
que les
puissances*

L'EXAMEN

Il n'y a
rien de
nature de
l'objet,
afin de le
pouvoir
recevoir,
& pour-
tant il a
dit en ce-
ste manie-
re: Nous
sentons la
terre, par
la liqueur
par la li-
queur: la
substance
aérée, par
l'air, &
le feu par
le feu. Ce
que Galien
apprenue
au 7. li.
De pla-
citis.

ce, n'y d'elles sortent les fantasies: & sont
comme, *Sensibile positedum supra sensum, quod
non causat sensationem*. Cela se voit claire-
ment au toucher: car estant composé de
quatre qualitez materielles, & ayant en
soy quantité & mollesse ou dureté, ce neât-
moins la main cognoist si vne chose est
chaude ou froide: dure, ou molle, grande,
ou petite. Et si l'on demande comment la
chaleur naturelle qui est en la main, n'em-
pêche au toucher de cognoistre la cha-
leur qui est en la pierre: nous respondrons
que les qualitez qui seruent à la compo-
sition de l'organe, ne changent point ni n'al-
terent le propre organe, ni d'icelles sortent
especes pour les cognoistre. Il appartient
à l'œil de cognoistre toutes les figures &
quantitez des choses, & nous voyons que
l'œil mesme à sa propre figure & quantité,
& des humeurs & tuniques qui le compo-
sent, aucunes ont couleurs: & les autres
sont transparoissantes: ce qui n'empêche
point que par le moyen de la veüe, nous
ne cognoissions les figures & quantitez de
toutes les choses qui sont mises deuant
nous. Et c'est, pource que les humeurs &
tuniques, la figure & quantité seruent à la
composition de l'œil, & ces choses là ne
peuvent alterer ni changer la puissance de
la veüe: au moyen dequoy elles n'empê-
chent pas la cognoissance des choses de
dehors. Nous en auons autant dit de l'en-
tendement: que le propre instrument d'i-

celuy
d'icelu
le puis
est que
non car
libre,
tenelle
che. C
Aristo
l'enten
est
de soy
il imp
ceruea
des qu
ce mo
cerue
humie
Qua
nent
faire
nique
pour
sonna
argum
quels
uant
ment
demo
comm
ginati
celte

celuy (bien qu'il soit materiel, & ioinct avec luy) ne le peut entendre, pource que d'iceluy ne sortent especes intelligibles qui le puissent alterer ou changer : & la cause est que, *Intelligibile possum supra intellectum, non causat intellectionem*. Et ainsi demeure-il libre, pour entendre toutes les choses materielles de dehors, sans auoir qui l'empesche. Or l'autre raison sur laquelle se fonde Aristote est plus légère que l'autre : car ni l'entendement, ni aucun autre accident peut estre (qualis) attendu qu'ils ne peuuent estre de soy, suiet d'aucune qualité. Et ainsi donc il importe peu que l'entendement ait le cerueau pour organe, avec le temperament des quatre premieres qualitez, afin que par ce moyen, il s'appelle (qualis) puis que le cerueau est le suiet de chaleur, froideur, humidité & siccité, & non l'entendement. Quant à la troisième difficulté qu'ameinent les Peripateriques, disans que pour faire à l'entendement vne puissance organique, se laisse vn principe qu'il auoit, pour prouuer l'immortalité de l'ame raisonnable: nous disons donc qu'il y a autres argumens plus certains, pour ce faire, desquels nous traiterons au chapitre ensuyuant. On peut respondre au second argument que chacune difference d'œuvre, ne demonstre pas diuersité de puissances : car comme nous prouuerons cy apres, l'imagination fait des cas tant estranges, que si ceste maxime estoit aussi vraye que les

philosophes vulgaires pensent, ou si elle auoit l'interpretation qu'ils luy donnent, se trouueroyent d'auantage dix ou douze puissances au cerueau. Mais aussi pource que toutes ces œures conuiennent en vne principale raison, elles ne denotent pas plus d'une imagination, laquelle se diuise en apres, en plusieurs particulieres differences, à raison des diuerses actions d'icelle. Or composer les especes en presence des abiects, ou en leur absence, ne denote ie ne diray seulement diuersité de puissances generales (comme sont le sens commun & l'imagination) mais n'aussi de particulieres. On peut donc respondre au troisieme argument, que la memoire n'est qu'une mollesse de cerueau, disposee (par une certaine maniere d'humidité) à recevoir & garder ce que l'imagination perçoit, en la mesme sorte que l'on voit au papier blanc, & en celuy qui doit escrire. Car comme l'escruiant escrit au papier les choses qu'il ne veut estre mises en oubly, & lesquelles il retourne lire apres les auoir couché par escrit: ainsi doit-on entendre que l'imagination escrit en la memoire les figures des choses que les cinq sens & l'entendement ont cogneu, & autres qu'elle forge elle-mesme. Et quand elle se veut souvenir d'icelles, Aristote dit qu'elle retourne les voir & contempler. Platon s'est donc seruy de ceste maniere de comparaison, quand il a dit, que craignant le peu de me-

*An 4. li-
ure de l'a-
mo.*

moire
vne au
ain qu
luy qui
presen
criuar
à y lire
store a
ce: &
en cest
ginat
videt
imagi
morer
bien cl
nous i
vn gr
memo
legere
Et ai
bonn
uient
ou se
cerue
ment
mesme
lesquel
& l'au
peue
ne &
propr
dies
qu'aut

moire de la vieillesse, il se hastoit d'en faire
 vne autre de papier (qui sont les liures)
 afin que son travail ne se perdist: & que ce-
 luy qui le vouldroit lire en apres, se le re-
 presentast. L'imagination en fait autât, ef-
 criuant en la memoire ce qu'elle retourne
 à y lire, quand elle s'en veut souuenir. Ari-
 stole a touché le premier de ceste senten-
 ce: & puis apres Galien, lequel à ainsi dit
 en ceste maniere, *Pars enim anima duæ ima-*
ginatur quæcunque ea sit, hæc eadem recordari
videtur. Car la partie de l'ame, laquelle
 imagine, quelle elle soit, il semble reme-
 morer les mesmes choses. Ainsi voit-on
 bien clairement, pourquoy les choses que
 nous imaginons soigneusement, & avec
 vn grand souci, s'impriment bien en la
 memoire: & ce que nous traitons par vne
 legere consideration, s'oublie incontinent.
 Et ainsi comme l'escriuain qui fait vne
 bonne lettre, la rend propre à lire, ainsi ad-
 uient à l'imagination: car si elle imprime
 ou scelle avec force, la figure demeure au
 cerueau bien imprimée & marquée: autre-
 ment, à peine se peut-elle cognoistre. Cela
 mesme aduient aussi aux escrits anciens,
 lesquels, pource qu'une partie est entiere,
 & l'autre gastee, (avec le temps) ils ne se
 peuuent bien lire, si n'est avec grande pei-
 ne & discretion. Or l'Imagination en fait
 proprement autant (quand ils se sont per-
 dues en la memoire, aucunes figures &
 qu'autres demeurent) dequoy est, aussi

*Au 3. li.
 ure de l'a-
 me.*

*Au 2. li.
 du mou-
 uement des
 muscles.*

L'EXAMEN

procedé l'erreur d'Aristote, lequel a pensé que la reminiscence, par ceste raison, estoit puissance differente de la memoire. Et outre ce, il a dit, que ceux-là qui ont vne grande reminiscence ou souuenance, sont de grand esprit: ce qui est pareillement faux, pource que l'imagination (qui est celle qui cause la souuenance) est contraire à l'entendement. De maniere que mettre en memoire les choses, & aussi se souuenir d'icelles, apres les auoir sceües, est œuvre de l'imaginatiō: comme escrire quelque chose, & la retourner lire, est œuvre de l'escriuain, & non pas du papier. Et ainsi la memoire demeure pour puissance passive & non active, comme le blanc du papier n'est autre chose qu'une commodité, à ce qu'un autre y puisse escrire. Au quatriesme doute se peut respondre, que ne sert donc rien à l'esprit d'auoir la chair dure ou delicate & douce, si le cerueau ne tient aussi la mesme qualité: lequel nous voyons fort souuentefois auoir un temperament separé de toutes les autres parties du corps: mais quand bien ils conuiendroyent en la mesme qualité & mollesse, c'est un mauuais signe pour l'entendement, & pour l'imagination aussi. Si nous considerons la chair des femmes & des enfans, nous trouuerons qu'elle est plus douce & delicate que celle des hommes: & ce neantmoins, les hommes communément, ont meilleur esprit que les femmes. Et la raison de cela est

naturelle
douce,
sont tou
uons d
qu'ils se
au cou
la chair
dont pr
homme
douce &
gne, qu
es hom
partout
lire la m
ou mol
le est d
entend
elle est
traire
tender
pour
dant,
s'ils so
l'indica
bon en
doux,
non d
disting
ment
sont d
quelle
au rir
que tel

naturelle que les humeurs qui font la chair douce, sont flegme & sang, pource qu'ils sont tous deux humides (comme nous l'auons desia noté) desquels Galien a dit, qu'ils font les hommes simples & bous: & au contraire les humeurs qui endureissent la chair, sont la colere & la melancolie: dont procede la prudence & le sçauoir des hommes: de maniere que d'auoir la chair douce & delicate, c'est vn plus mauuais signe, que de l'auoir seche & dure. Parquoy es hommes ayans vn égal temperament, par tout le corps, il est fort aisé de recueillir la maniere de leur esprit, par la douceur ou mollesse, ou durté de la chair: car si elle est dure & aspre, elle demonstre ou bon entendement ou bonne imagination: & si elle est molle & delicate, elle denote le contraire qui est bonne memoire, & peu d'entendement & moins d'imagination. Et pour sçauoir si le cerueau est correspondant, il faut considerer les cheveux: car s'ils sont gros, noirs, aspres & espais, c'est l'indice d'une bonne imagination, ou d'un bon entendement: & s'ils sont delicats & doux, c'est signe d'une grande memoire & non d'autre chose. Mais celuy qui voudra distinguer & cognoistre si c'est entendement ou imagination (quand les cheveux sont de ceste maniere) doit considerer de quelle forme est le ieune homme, quant au rire: car ceste passion descouure fort que telle est l'imagination. Quant à l'oc-

*les mols
blancs &
gras n'ont
l'humeur
melanco-
lic.
Gal. azli-
ure, des
lieux affe-
ctez, c. 6.*

*Entre les
bestes bru-
tes, nulle
n'appro-
che de la
prudence
humaine
tant qu'a
fait l'Ele-
phant qui
a la chair
la plus du-
re & ris-
de de tous.*

*Ieris des
dents & le
marquer
de l'homme
declarent
iceluy.
Eccle. ch.
19.*

L'EXAMEN

Hippo. 6.
des Apho-
ris. 53.

raison du ris, plusieurs philosophes se sont efforcez la sçauoir: mais personne n'en a dit chose qui se puisse entendre: toutesfois chacun conuient en ce que le sang est vn humeur qui prouoque l'homme à rire, combien que nul ne declare quelles sont les qualitez de cest humeur plus que des autres qui facent l'homme suier à rire. *Desipientia quæ cum risu fiunt, securiores: quæ uerò cum solitudine, periculosiores.* Comme s'il vouloit dire, Quand les malades transportez rient, c'est bon signe, & sont plus asseurez: mais s'ils sont souciez & fachez, ils sont en danger: car le premier se fait par le moyen du sang, qui est vne humeur fort benigne: & l'autre au moyen de la melancolie. Mais cela repugnant à la doctrine que nous traittons, on vient facilement à entendre tout ce qu'en ce cas, on desire sçauoir. La cause du ris n'est autre (à mon aduis) qu'une approbation de la puissance d'imaginer (quand l'on voit ou que l'on entend quelque fait ou dit, qui agree & conuient fort bien) & comme ceste puissance reside au cerueau, estant contente d'aucune de ces choses, il en est mené, comme sont menez pareillement les muscles de tout le corps: à raison dequoy, nous approuuons souuentefois les propos aigus & subtils, en baissant la teste. D'auantage, quand l'imagination est fort bonne, elle ne se contente de chacun propos, mais seulement de ceux, qui viennent fort

bien: d
conuen
plustost
que nou
le, les h
ce qui
voyons
parler,
mais de
tendent
l'imagi
la prop
deuis, n
me ils
iouïss
sition
le & n
prop
aussi a
l'hom
mace
l'abb
en cel
figure
nance
ment,
si pour
ce qu'
grace
qu'il
qui se
pouri
grace

bien : de maniere que s'ils ne sont bien conuenables & à propos, elle en reçoit plustost peine qu'alegresse. De là vient que nous voyons rire, par grande merueille, les hommes de grande imagination : & ce qui est encores plus notable, nous voyons que ceux-là lesquels ont grace à parler, & qui sont facétieux, ne rient iamais de ce qu'ils disent, ni de ce qu'ils entendent dire aux autres : pource qu'ils ont l'imagination tant delicate & subtile, que la propre grace de leurs paroles & gentils deuis, ne correspond & ne leur agree, comme ils voudroyent. A quoy l'on peut adiouster que la grace (outre la bonne proposition qu'elle doit auoir) doit estre nouuelle & non iamais ouye ni veüe : ce qui n'est propre seulement à l'imagination, mais aussi aux autres puissances qui gouvernent l'homme. Parquoy nous voyons que l'estomac s'ennuye d'une mesme viande, & qu'il l'abhorre, quand il en use deux fois : la veüe, en ceste maniere a en horreur vne mesme figure & couleur : l'ouye, vne mesme resonance, pour bonne qu'elle soit : & l'entendement, vne mesme contemplatiõ. C'est aussi pourquoy le beau parleur ne rit de la grace qu'il a en son parler : car deuant que la grace sorte de sa bouche, il sçait desia ce qu'il doit dire. Parquoy ie conclu que ceux qui sont beaucoup facétieux, sont tous despourueus d'imagination : & ainsi toute grace & propos sortât de leur bouche (bien

Chose notable.

L'EXAMEN

qu'il soit paraenture assez maigre & froid) leur conuient fort bien. Et pource que ceux là qui sont fort sanguins, ont beaucoup d'humidité (laquelle nous auons dit estre contraire & nuire à l'imagination ils sont aussi fort faceueux. C'est le propre de l'humidité, laquelle, pour sa mollesse & douceur, oste les forces à la chaleur, & fait qu'elle ne brusle pas tant. Et ainsi elle se trouue mieux avec la siccité, pource qu'elle aguise les actions. ioint que là où se trouue beaucoup d'humidité, c'est signe que la chaleur est lasche & remise: car il ne la peut resoudre ni consommer: & avec vne chaleur tant peute, la puissance imaginatiue ne peut exercer son operation. De là s'ensuit que les hommes de grand entendement sont fort faceueux, pource qu'ils sont despourueus d'imagination. Comme on lit de ce grand philosophe Democrite, & de plusieurs autres que i'ay veu & noté. Ainsi nous cognoissons par le moyen du ris, si les hommes ou les ieunes gens, de chair dure, & aspre, ayant les cheueux noirs & espais, durs & aspres, excellent ou entendement ou en imagination: de maniere qu'Aristote se trompe en cest endroit, & ne rencontre bien en ceste doctrine. On peut respondre au cinquiesme argument que se trouuent deux sortes d'humidité au cerueau: vne qui vient de l'air (quand cest element domine en la mixtion) & l'autre de l'eau, de laquelle se sont amassez les

*Cal.li. 6.
de la con-
seruation
de la san-
té.*

autres e
la prem
bonne
tenir l
l'hum
se, à la
nent fo
faites d
cun do
niere d
quelqu
de l'eff
stee &
lire, se
reluire
se & de
de hum
car s'i
aussi d
l'hum
laque
& ioi
se cog
de l'air
rend h
pond a
des ch
comm
en per
mani
gles,
figure
peuue

autres elemens. Si le cerueau est mol avec la premiere humidité, la memoire sera fort bonne, facile à recevoir & puissante à retenir long temps les figures: pource que l'humidité de l'air est fort gluante & grasse, à laquelle les especes des choses tiennent fort, comme l'on voit aux peintures faites à huyle, lesquelles ne reçoivent aucun dommage du Soleil ni de l'eau: de maniere que si l'on espend de l'huyle, sur quelque esécriture, il n'est possible en apres, de l'effacer: voire meime celle qui est gaste & tellement effacee qu'on ne la peut lire, se rend lisible avec l'huyle, qui la fait reluire & transparoistre. Mais si la mollesse & douceur du cerueau vient de la seconde humidité, l'argument vient fort bien: car s'il le reçoit aisément, la figure se vient aussi à effacer aussi aisément, pource que l'humidité de l'eau n'a point de graisse, à laquelle les especes se puissent congutiner & ioindre fermement. Ces deux humiditez se cognoissent és cheuaux: celle qui vient de l'air les rend gras, & replets: & l'eau les rend humides, maigres & plats. On respond au sixiesme argument que les figures des choses ne s'impriment pas au cerueau, comme la figure du seau en la cire, si n'est en penetrant, pour y estre assise: ou en la maniere que les oy'eaux se prennent à la gles, & les mouches au miel, pource que ces figures n'ont point de corps & quelles ne se peuuent mesler ni corrompre les vnes les

L'EXAMEN

autres. On peut respondre à la septiesme difficulté que les figures adoucissent & amolissent la substance du cerueau (ni plus ni moins que la cire s'amollit, en la maniant entre les doigts) bien que les esprits vitaux, ayent la vertu d'amollir & humecter les membres durs & secs, comme la chaleur le fait par dehors, par le moyen du fer. Et que les esprits vitaux facent ce que i'ay dit ci dessus, & amolissent le cerueau, pour le rendre propre à la memoire, nous l'auons desia prouué en vn autre endroit. Or tout exercice corporel & spirituel desseche, voire mesme les medecins disent que le moderé engraisse. On respond à l'argument huitiesme qu'il y a deux genres de melancolie : vne naturelle, qui est comme la lie du sang, duquel le temperament est froideur & siccité, avec vne fort grosse substance : elle ne sert de rien à l'esprit, ains rend les hommes ignorans, laches & suiets à rire : & pource qu'ils ont faute d'imagination, elle s'appelle (*atrabilis*) ou colere aduste & bruslante, laquelle selon l'opinion d'Aristote, fait les hommes tressages, de laquelle le temperament est diuers, comme celuy du vinaigre. Aucunes fois a l'effet de chaleur, aucunes fois il refroidit : mais il est tousiours sec & de substance fort delicate. Ciceron confesse qu'il estoit tardif d'esprit, pource qu'il n'estoit pas melancolique aduste : en quoy il dit vray : car s'il eust esté tel, il n'eust pas

Calien au
li. 2. de la
conserua
tion de la
santé.

En la 3.
fact. prob.
h

esté si el
liques a
quelle
pareil.
qui sert
d'estre
au moy
ne lum
les figu
pinion
sieur,
naturel
noir e
apres o
d'auoir
esclair
On p
ment.
sprit o
natio
gnoir
se Ci
vrai p
du pass
air. La
appelle
pourta
callidi
babe
rusé,
auoir
mes d
manie

esté si eloquent, pource que les melancoliques aduſtes ont faite de memoire, à laquelle appartient le parler avec grand apppareil. Ceste colere a vne autre qualité, qui sert beau coup à l'entendement, qui est d'estre resplendissante, comme l'agathe, au moyen de laquelle splendeur, elle donne lumiere au dedans du cerueau, afin que les figures se voyent bien. Et ceste est l'opinion d'Heraclite, quand il a dit: *splendor siccus, animus sapientissimus*. La melancolie naturelle n'a pas ceste splendeur, ains son noir est mort. Or nous prouuerons ci apres comme l'ame raisonnable a besoin d'auoir au cerueau vne lumiere & d'estre esclairee, pour voir les figures & especes. On peut respondre au neuſiesme argument, que la prudence & dexterité de l'esprit que dit Galien, appartient à l'imagination, par le moyen de laquelle se cognoist ce qui est à venir: & pour ceste cause Ciceron a dit, *Memoria præeritorum, futurorum prudentia*. C'est à dire, La memoire est du passé, & la prudence de ce qui est à venir. La dexterité del'esprit, est ce que nous appellons subtilité, engin, finesse & ruse: & pourtant Ciceron a ainsi dit, *Prudentia est calliditas que ratione quadam potest delectum habere bonorum & malorum*. Prudence est vne ruse, laquelle par certain moyen, peut auoir le choix du bien & du mal. Les hommes de grand entendement n'ont pas ceste maniere de prudence, pource qu'ils ont

*Horace
dit d'Oro:
ste qu'e-
stant sol,
il ne fai-
soit mal à
personne:
mais qu'il
trouuoit
propos
fort sub-
tils, à cau-
se de la
splendeur
de sa co-
lere: &
pourtāt il
a dit, In-
sit quod
splendida
bilis, ser-
3.*

*Au Dia-
logue de
la vicil-
lesse.*

*Aux
Tuscula-
nes.*

L'EXAMEN

faute d'imagination : & ainsi le voyons nous par experience aux hommes de grād sçauoir, és lettres qui appartiennent à l'entendement : lesquels uiez de tel exercice, ne veulent rien aux autres affaires du monde. Galien a tresbieu dit que ceste maniere de prudence, procede de la colere, car Hippocrate contant à Democrite comme il trouua Democrite, quand il le vit voir & medeciner, écriu qu'il estoit au champ, dessous vn Plane debout sur la plante des pieds & sans habillemens, appuyé d'une pierre, & entourné de bestes brutes, mortes & depecees : dequoy Hippocrate, fut fort esmerueillé, & luy demanda que luy seruoient ces animaux ainsi : à quoy il respondit qu'il cherchoit l'humour qui rend l'homme vacillant, rusé, double & cauteleux : & qu'il auoit trouué (en faisant anatomie de ces bestes brutes) que la colere estoit cause d'une propriété tant mauuaise : & que pour se venger des hommes rusés & cauteleux il vouloit faire en eux, ce qu'il auoit fait, au renard, au serpent, & au singe. Ceste maniere de prudence est non seulement odieuse aux hommes, mais aussi S. Paul dit d'icelle, *Prudentia carnis inimica est Deo*. La prudence de la chair est ennemie de Dieu. Platon en donne la raison, quand il dit. *scientia quæ est remota à iustitia, calliditas potius, quam sapientia est appellanda*. La science qui est estoignée de iustice, merite plustoit le nom de ruse & finesse

En l'Epi-
stre à Da-
ma.

Noter
que les
hommes de
grand en-
tendement
ne se sou-
cient pas
de l'orne-
ment de
leur corps
ils sont
tous mal
propres
ordz &
crasseux
nous en
donnōs la
raison au
cha. 8. &
14.

Aux
Rom. ch.
8.

que de l'ay
il n'est p
quelle es
science: r
malice :
iours, q
Ista sapi
terrena, a
ste sapien
est terrie
y a vne a
ce, con
par laq
bon, & r
qu'elle a
ce qu'en
prinse l
sçait pa
est en i
clarité.
niere d
pour c
piuer
harang
pelle d
plicité
ceron d
bonor
iuste, &
froiden
strume
science
parties

que de sapience. Comme s'il vouloit dire, il n'est pas raisonnable qu'une science laquelle est separee de la iustice s'appelle science: mais elle se doit appeller astuce ou malice: de laquelle le Diable se sert tousiours, quâd il veut faire mal aux hommes:

Ista sapientia non est de sursum descendens, sed Chap. 3.
terrena, animalis & diabolica, c'est à dire, ceste

sapience ne descend du ciel, mais elle est terrienne, inhumaine & diabolique. Il y a une autre maniere de sapience ou science, coniointe à la droiture & simplicité: par laquelle les hommes cognoissent le bon, & reprennent le mauvais: Galien dit

*Au livre
3. des prognos.*

qu'elle appartient à l'entendement, pour ce qu'en ceste puissance n'est point comprise la malice ni l'astuce, & qu'elle ne sçait pas comme se peut faire le mal: le tout est en icelle, droiture, iustice, simplicité & clarté. L'homme qui raconte ceste maniere d'esprit, s'appelle droit & simple: & pour ceste cause Demosthene voulant captiuier la bien-veillance des iuges, en une

harangue qu'il fist cōtre Æschines, les appelle droits & simples, eu esgard à la simplicité & integrité de leur office, duquel Ciceron dit ainsi, *simplex est officium, atque una*

En la harangue pour Syl-la.

bonorum omnium causa. L'office est simple & iuste, & la cause de tous les bons, une. La froideur & siccité de la melâcolie sert d'instrument à ceste maniere de sçavoir ou science: mais elle doit estre composee de parties subtiles & delicates. On peut re-

L'EXAMEN

*Noter cō-
biē impor-
te de tra-
uailier
aux lei-
tres, puis
que defail-
lāt au cer-
ueau le tē-
perament
conuenā-
ble, la ve-
rité d'une
chose s'ac-
quiert par
la cōtem-
plation.*

Respondre au dernier doubte, que quand l'homme se met à contempler quelque verité qu'il veut sçauoir, s'il ne la trouue incontinent, c'est pource que son cerueau est priué d'un temperament à ce conuenable: mais demeurant vn peu en la contemplation de ce qu'il veut sçauoir, incontinent accourt au chef la chaleur naturelle (qui sont les esprits vitaux, & le sang des artères) qui surmonte le temperament du cerueau, iusqu'à tant qu'elle vienne au point nécessaire. Il est vray que la grande consideration nuit aux vns & sert aux autres: car si au cerueau defaut peu, pour venir au point de la chaleur conuenable, il faut aussi contempler, peu de temps: car s'il passe outre, & s'il contemple plus long temps, incontinent l'entendement se trouble, par la presence de beaucoup d'esprits vitaux: au moyen dequoy il ne paruiet & ne touche à ceste verité qu'il cherche. Parquoy nous voyons plusieurs hommes, lesquels, sans premediter, tout soudain disent fort bien: mais quand ils ont pensé à ce qu'ils doyuent dire, ils ne tiennent propos qui vaille. Les autres ont l'entendement si petit (où à cause de la grande froidur, ou siccité) qu'il leur est besoin mettre & employer beaucoup de temps à la contemplation, afin que la chaleur demeure bonne piece en la teste, & face en sorte que le temperament vienne aux degrez qui luy defaillent: & ainsi ceux-là disent

enieux qu'y penser.

Combien tempera- tant po- vir & s'en suis- gelle.



quelle (re rie, & dit Pla- raison- me, de- frir les- mēchā- stre & C- felicité- nōmēl- telle qu- ne l'a p- ains re- radote- ita le- re, le v-

mieux quand ils ont premedité, que sans y penser.

Combien que l'ame raisonnable ait besoin de temperamenti des quatre premieres quantitez, tant pour demeurer au corps que pour discou- vir & raisonner, il est deminstré icy, qu'il ne s'ensuit pas qu'elle soit corruptible & mor- gelle.

CHAP. VII.



PLATON tient pour chose ve-
rifiable que l'ame raisonnable
est vne substance sans corps,
spirituelle, non suiette à cor-
ruption, ni à la mort, com-
me celle des bestes brutes: la-
quelle (sortie du corps) à vne autre meilleu-
re vie, & plus tranquille: mais cela s'entend,
dit Platon, quand l'homme a vecu selon la
raison: car autrement mieux eust valu à l'a-
me, d'emeurer tousiours au corps, que souf-
frir les tourmens, desquels Dieu chastie les
meschās. Ceste cōclusion est bien tant illu-
stre & Catholique, que s'il l'a trouuee par la
felicité de son esprit, à iuste cause, est il sur-
nōmé le diuin Platon. Mais biē qu'elle soit
telle que l'on voit, iamais toutesfois Galien
ne l'a peu comprendre en son entendemēt:
ains tousiours l'a eu pour suspecte voyant
radoter l'hōme, & sortir de son sens, quand
il a le cerueau trop eschauffé: & au contrai-
re, le voyant retourner en son bon sens, en

Au Pre-
dre.

En l'A-
pologie.

Platon
diuin.

Au livre
Quod ani-
mi mores,
ch. 3 & 9.
de placit.

*Hippo. &
Plat.*

luy appliquât medecines froides. Et pour-
tant il a dit, qu'il eust esté bien aisé, que
Platon eust esté en vie, pour luy demander,
comme il estoit possible que l'ame raison-
nable fust immortelle, veu qu'elle se chaau-
ge & altere si aisément, par la chaleur, froi-
deur, humilité & siccité: attendu mesme-
ment qu'elle s'en va du corps par vne gran-
de ardeur de fieure continuë, ou par vne
grande perte de sang, ou en beuuant la ci-
gue, ou par autres alterations corporelles
qui ont accoustumé d'oster la vie. Et si elle
estoit sans corps, & spirituelle comme dit
Platon la chaleur (estant qualité materielle)
ne luy feroit perdre ses puissances, & ne
luy empescheroit ses operations. Ces rai-
sons ont confondu Galien, & l'ont fait de-
sirer que quelque Platonique l'en resoluist,
& pense qu'il n'en ait trouué en sa vie: mais
depuis qu'il fut mort, l'experience luy mon-
stra ce que son entendement ne peut com-
prendre. Parquoy, il est certain que la cer-
titude infallible de l'immortalité de nostre
ame, ne se tire pas des raisons humaines, &
encores moins se trouuent argumens, qui
prouuent qu'elle soit corruptible: car on
peut facilement respondre aux vns & aux
autres: nostre seule foy diuine nous fait
certains & resolu de l'immortalité d'icel-
le. Ce neantmoins Galien n'a point eu rai-
son de s'empescher & embrasser en ceste
maniere par argumens si legers: car ce
n'est pas bien recueilly en philosophie na-

*As dia-
log. e de la
nature.*

*Il est cer-
tain que
Galien, en
mourant,
descendit
en enfer,
& vit
par expe-
rience que
le feu ma-
teriel brus-
loit les a-
mes, ne les
pouant co-
sommer:
ce mede-
cin eut co-
gnissance
de la do-
ctrine E-
uangelique*

*turelle,
uent fai-
ment, de
ne sortir
bien, te
art, n'est
uans, il
uaites:
ser que
faut en
plume.
chose.
ueilleu-
sçauoir
donnee
au mor-
pas des
parole
renuie
point
nel. E
raison
soit p
corps
telliger
vn arg
rer & d
est de
l'ame
que si
à bien
chaufl
radotte*

naturelle, de dire que les œuvres qui se doy-
uent faire, par le moyen de quelque instru-
ment, defaillent en l'agent principal, pour
ne sortir à l'adventure. Le peintre qui peint
bien, tenant le pinceau conuenable à son
art, n'est pas coupable, quand avec le mau-
uais, il fait quelques traits & lignes mau-
uaises: aussi n'est ce bien argumēt de pen-
ser que l'escriuain ait aucune lesion ou de-
faut en la main, quand par faute de bonne
plume, forceluy est d'escrire, avec autre
chose. Galien considerant les œuvres mer-
ueilleuses qui sont en l'vniuers, & de quel
sçauoir & prouidēce elles sont faites & or-
donnees, a recueilly qu'il y auoit vn Dieu
au monde: encore que nous ne le voyons
pas des yeux corporels, duquel il a dit ces
paroles, *Deus nec factus est aliquando, cum pe-*
renniter ingenuitus sit, ac sempiternus. Dieu n'a
point esté fait, veu qu'il est increé & eter-
nel. Et en vn autre endroit, il dit, que l'ame
raisonnable, ni la chaleur naturelle ne fai-
soit pas le bastiment & composition du
corps humain: mais Dieu, ou quelque in-
telligence fort sage. De là se peut former
vn argument contre Galien, pour rembar-
rer & desfaire sa mauuaise conséquence, qui
est de ceste maniere. Tu as soupçon que
l'ame raisonnable soit corruptible, pource
que si le cerueau est bien temperé, il vient
à bien discourir & philosopher: & s'il s'es-
chauffe, ou refroidit plus qu'il ne faut, il
radoute & dit mille absurditez. Cela meisme

*On ne la
regent: au
liure 2. de
diffé. pul.
chap. 3.*

*Au liure
de la for-
mation
du fœtus.*

*Argumēt
contre Ga-
lien, qui
pense l'a-
me corrup-
tible.*

L'EXAMIN

se peut inferer & conclurre en considerant les œuvres que tu dis estre de Dieu: car s'il fait vn homme en lieux temperez (esquels la chaleur n'excede la froideur, ni l'humidité, la siccité) il le rend fort ingenieux & discret: mais si la region n'est temperee, tous les hommes qui y sont engendrez sont fols & ignorans. Et pour ceste cause le mesme Galien dit, qu'e Scithie par merueille, naquit vn homme sage, & qu'en Athenes tous naissent Philosophes. D'auantage, de penser que Dieu est corruptible, de ce que par certaines qualitez il fait bien ces œuvres là, lesquelles, par les contraires, se font mauuaises. Galien ne le peut aduoier, puis qu'il a dit que Dieu est eternal.

*Au liure,
Duquel ani
ent mores
chap. 10.*

Platon va par vn autre chemin plus certain, disant que cōbien que Dieu soit eternal, tout puissant & de science infinie, il s'accommode au peuple naturel, en ses œuvres & s'assuiettit à la dispositiō des quatre premieres qualitez: de maniere que pour engendrer vn hōme tressage & semblable à luy, il a esté besoin trouuer vn lieu le plus temperé qui fust en tout le monde, où la chaleur de l'air ne surpassast point la froideur: ni l'humidité, la secheresse, & pourtāt il a dit: *Deus verò quasi belli ac sapientia studiosus, locum qui viros ipsi simillimos produclurus esset, electum, imprimi incolendum praeiuit.* Et si Dieu vouloit faire vn homme tressage en Scithie, ou en autre region iatempere,

*Au Dia
logue de
la nature.*

ree, ne se
fontroit,
raison de
mieres. N
clurtoit p
corrupti
pource
empesch
recueilli
rant en v
de disere
ser qu'à
le & cor
du corps
leur, ni l
hommes
ment qu
le du c
rer enie
fitions
de l'an
desque
posez &
à les œ
luy est
L'erreu
rer par
relle, si
meurt
vne qu
science
tains:
son arg

ree, ne se seruant de sa toute-puissance, il sortiroit, par necessité, lourd & ignorant, à raison de la contrariété des qualitez premières. Mais Platon n'infereroit & ne conclurroit pas (comme Galien) que Dieu soit corruptible ni suiet à aucune alteration, pource que la chaleur & la froideur luy empeschét ses œuvres. Cela mesme se doit recueillir, quād l'ame raisonnable (demeurant en vn cerueau enflammé) ne peut vser de discretion & prudence : & ne faut penser qu'à ceste occasion là, elle soit mortelle & corruptible. Et quant à ce qu'elle sort du corps, ne pouuant souffrir la grāde chaleur, ni les autres alterations qui tuent les hommes, cela arguē & monstre seulement que c'est vn acte & forme substantielle du corps humain : & que pour demeurer en iceluy, elle requiert certaines dispositions materielles, accommodees à l'estre de l'ame qu'elle a : & que les instrumens desquels elle doit ouurer, soyent bien composez & vnis, avec le temperament requis à ses œuvres : ce que defaillant du tout, il luy est force d'errer & s'absenter du corps. L'erreur de Galien est en ce qu'il veut auer par principes de la philosophie naturelle, si l'ame raisonnable (sortāt du corps) meurt incontinent ou non : veu que c'est vne question qui appartient à vne autre science supérieure & de principes plus certains : en laquelle nous prouuerons que son argument n'est vallable, & que ce n'est

L' E X A M E N

pas bien conclud de dire que l'ame de l'hō-
me soit corruptible, sous ombre qu'elle de-
meure paisiblement au corps avec quel-
ques qualitez, & qu'elle s'en absente, à rai-
son d'autres qualitez contraires. Ce qui
n'est difficile à prouuer: car autres substan-
ces spirituelles de plus grande perfection
que l'ame raisonnable, estisent lieux alte-
rez par qualitez materielles, esquels, elles
semblent habiter à leur contentemēt: mais
si autres dispositions contraires viennent
en leur place, incontinent elles s'en vont,
pource qu'elles ne les peuuent pas souffrir.
Ainsi donc il est certain que le trouuent au
corps, certaines dispositions, que le diable
appete tellement, que pour iouir d'icelles,
il entre en l'homme qui les a: au moyen
dequoy, il demeure endiablé: mais estans
corrempuës & alterees par medecines cō-
traires, & ayant esté faite euacuation des
humeurs noirs, pourris & puans, naturel-
lement il vient à sortir de là. Cela se voit
clairement par experience, en ce que, s'il
y a vne grande maison, obscure, sale, orde,
puante, triste, & inhabitee, incontinent y
accourent les esprits familiers & démons
succubes & incubes: mais si on la nettoye, si
l'on ouure les fenestres & portes d'icelle,
afin que le Soleil & la clarté y entre, incontin-
ent ces esprits & démons s'en vont, specia-
llement si plusieurs y demeurent, si l'on
y a plaisirs & passe-temps, & mesme si l'on
y touche plusieurs instrumens de musique.

Or que

l'harmonie & bonne proportion offense grandement le diable, est clairement démontré par ce que dit le texte de l'écriture Sainte: que quand Dauid prenoit sa harpe, & qu'il en touchoit, incontinent le diable fuyoit, & sortoit du corps de Saül. Et combien qu'il possédast son esprit, l'entens que naturellement la musique molestoit le diable, & qu'il ne la pouuoit pas souffrir. Le peuple d'Israël sçauoit desia par experience que le diable estoit ennemy de la musique: & pour ceste cause, les seruiteurs & domestiques de Saül dirent en ceste maniere, *Ecce spiritus Dei malus exagitate: inbeat dominus noster rex, ut serui tui qui coram te sunt, quarant hominem scientem psallere cithara, ut quando arripueris spiritus domini malus, psallat manus sua, & lenius feras.* De maniere qu'il y a des paroles & coniurations, qui font trembler le diable, lequel, pour ne les ouyr, abandonne le lieu, qu'il auoit choisi pour son habitation. Et ainsi Iosephe raconte que Salomon laissa par escrit certaines manieres de coniurer, par le moyen desquelles non seulement, pour l'heure, on chassoit dehors le diable, mais aussi cest esprit malin n'osoit iamais retourner au corps d'où vne fois il estoit sorti. Le mesme Salomon monstra pareillemēt vne racine d'une odeur tant abominable, pour le diable, que l'appliquant aux narines du patient, on chassoit incontinent le diable dehors. Le diable est si ord, triste & ennemy

Au I. des
Rois, cha.
10.

Au 8. li.
des anti-
quitex,
chap. 20.

des choses nettes, gayer & claires, que Iesus Christ entrant au pays des Geraseens, saint Mathieu raconte qu'il trouua en son chemin certains diables, qui s'estoyent mis en deux corps morts, qu'ils auoyent tirez du monument, lesquels parloyent & disoyent: Iesus fils de Dauid, quelle indignation as-tu contre nous, d'estre venu deuant le temps nous tourmenter? nous te prions, que si tu nous chasses du lieu où nous sommes, tu nous laisses entrer en ce troupeau de pourceaux qui est là. Et pour ceste cause la sainte escriture les appelle esprits immondes: au moyen dequoy est clairement entendu que l'ame raisonnable non seulement veut au corps dispositions qui le puissent informer & estre commencement de ses œuvres, mais aussi pour demeurer en luy, comme en lieu propre & accommodé à son naturel. Et puis les diables (estans de substance plus parfaite) abhorrent aucunes qualitez corporelles, & reçoient plaisir & contentement des contraires. Parquoy l'argument de Galien ne veut rien (l'ame raisonnable s'en va du corps, par vne grande & excessiue chaleur, elle est donc corruptible) puis que le diable fait cela (de la maniere que nous auons dit) lequel neantmoins n'est point mortel. Mais ce qui est le plus à noter, à ce propos, est que le diable non seulement appete les lieux alterez avec qualitez corporelles, pour y demeurer à son plaisir, mais aussi

quand il veut faire quelque chose qui luy importe beaucoup, il se sert des qualitez corporelles, qui aident à ceste fin. Et pourtant si ie demande maintenant pourquoy le diable, voulant deceuoir Eue, se transforma en vn serpent veneneux, plustost qu'en vn cheual, en vn ours, en vn loup, & en plusieurs autres animaux qui n'estoyent pas de si espouuentable figure? ie ne sçay pas que l'on me pourra respondre: Ie sçay bien que Galien ne reçoit pas les dits & sentences de Moÿse, ni de Christ, nostre Redempteur, pource que tous deux, dit-il, parlent sans demonstratiō. Mais i'ay toujours desiré sçauoir la solution de ce doute, & personne ne me la peut donner. Il est certain (comme nous l'auons desia prouué) que la colere aduste ou bruslee, est vne humeur qui enseigne à l'ame raisonnable, comme se doyent brasser les embusches & tromperies. Entre les bestes brutes, ne se trouue aucun animal, qui participe tant de ceste humeur que fait le serpent: voire mesme l'escriture sainte porte tesmoignage qu'il en a plus que tous les autres, pource qu'il est fin & malicieux. L'ame raisonnable, posé le cas qu'elle est la moiudre de toutes les intelligences, est de la mesme nature que le diable & les Anges. Et comme elle se sert de ceste colere veneneuse, afin que l'homme soit fin & cauteleux, aussi le diable (mis au corps de ceste cruelle beste) il se fit le plus ingenieux & subtil.

*An li. 2.
de la dis-
tinction
des pouls,
chap. 3.*

*Mais le
serpent
estoit plus
cauteleux
que tous
les autres
animaux
de la terre
que
Dieu
auoit fait.
Gen. ch. 3.
En cela se
cognoist
la grandeur de*

L'EXAMEN

*Dieu, lequel
est
tout
puissant,
sans
avoir
aucune
nécessité
de
ses
créatures,
se
sert
d'elles,
comme
s'il
estoit
agent
naturel.*

Ceste maniere de philosopher n'estonnera pas beaucoup les philosophes naturels, pource qu'elle a quelque apparence de verité : mais ce qui leur paiera le iugement, est que Dieu voulant deliurer & comme desenchainer le monde qui estoit deceu, & luy enseigner à plain la verité (œuvre contraire à celui diable) il vint en figure de colombe, & non d'aigle, ni de paon, ni d'autres oiseaux, qui sont de plus belle figure : ce qu'il fit pource que la colombe participe fort de l'humeur qui tend à droiture, verité & simplicité : & n'a point de colere, qui est l'instrument de l'astuce & malice. Galien n'accepte aucune de ces choses, ni les philosophes naturels, pource qu'ils ne peuuent entendre comme l'ame raisonnable & le diable (qui sont substances spirituelles) se peuuent alterer ou changer par qualitez materielles (comme est la chaleur, la froideur, l'humidité & la siccité) car si le feu introduit vne chaleur au bois, c'est pource que tous deux ont corps & quantité, pour suiet : ce qui defaut es substances spirituelles, mais il est impossible que les qualitez corporelles puissent changer la substance spirituelle. Quels yeux à le diable, & l'ame raisonnable, pour voir les couleurs & figures des choses? quel sentiment & flair, pour receuoir les odeurs? quelle ouye pour la musique? quel toucher, pour estre offensé de la grande chaleur? à quoy sont nécessaires les organes corporels. Et si l'ame rai-

sonnat
poit de
son na
corro
ont tr
nostr
quan
prop
stre iu
corpo
espec
prieté
que le
stances
me au
fondé
la phi
quels
sont
rité
mon
sent
deux
vn m
peue
rez, le
bles)
tionn
peuu
ltane
rend
corp
voir,

raisonnable separee du corps, est offensee, reçoit douleur & tristesse, il n'est possible que son naturel ne change & ne vienne à se corrompre. Ces difficultez & argumens ont trompé Galien & les philosophes de nostre temps, mais ils ne me font rien: car quand Aristote a dit que la plus grande propriété que la substance tienne, est d'estre suiet des accidens, il ne l'a pas liee à la corporelle ni spirituelle, pource que les especes participent egallement de la propriété du genre. Et pour ceste cause il a dit, que les accidens du corps passent à la substance de l'ame raisonnable: & ceux de l'ame au corps: sur lequel principe il s'est fondé, pour escrire tout ce qu'il a escrit de la phisionomie. Ioint que les accidens desquels se changēt & alterent les puissances, sont tous spirituels, sans corps, sans quantité & matiere: & ainsi se multiplient en vn moment, par vn milieu ou moyen, & passent par vne verriere sans la rompre: & deux contraires accidens peuuent estre en vn mesme suiet, avec toute l'estendue qu'ils peuuent auoir: & à raison de ces proprietiez, le mesme Galien les appelle, (Indiuisibles) & les philosophes vulgaires (Intentionnels) & estans de ceste maniere, ils se peuuent bien proportionner avec la substance spirituelle. Je ne peux laisser d'entendre que l'ame raisonnable (separee du corps) & le diable aussi, ayent puissance de voir, de sentir, d'ouyr, & de toucher. Ce qui

L' E X A M E N

me semble facile à prouuer: car s'il est vray que les puiffances se cognoiffent par les actions, il est certain que le diable à la puiffance de sentir & flairer, puis qu'il sentoit la racine que Salomon enuoyoit appliquer aux narines des demoniaques: & qu'il a la puiffance d'ouyr, puis qu'il entendoit la musique que Dauid donnoit à Saül. Mais de dire que le diable recenoit ces qualitez avec l'entendement, cela ne se peut pas affirmer en la doctrine des philosophes vulgaires: car ceste puiffance est spirituelle, & les obiects des cinq sens, sont materiels: & pour ceste cause est besoin trouuer autres puiffances en l'ame raisonnable, & au diable, avec lesquelles ils se puiffent proportionner. Autrement posons le cas que l'ame du riche auare, obtiendra d'Abraham que l'ame du Lazare vienne au monde à prescher ses freres, & leur persuader d'estre bons, afin de ne venir au lieu de tourmens, où il estoit. Je demã le à ceste heure, comme l'ame du Lazare pourra certainement venir en la ville, & en la maison de ceux-là? S'il les rencontrera en chemin (en compagnie d'autres) s'il les cognoitra par leurs visages, & s'il les sçaura remarquer & choisir certainement d'entre ceux qui seront en leur compagnie? Et si ces freres du riche auare luy demanderont qu'il est, & qui l'enuoyer: s'il a aucune puiffance pour ouyr leurs paroles? On peut demander cela mesme, du diable, quand il alloit apres Iesus

Christ nostre Redempteur, qu'il en eût doict
 precher, & faire miracles, quand ils dispu-
 terent & eurent propos ensemble au de-
 sert: on peut demander par quelle ouye, le
 diable entendoit les paroles & responce
 de Iesus Christ. C'est certainement faute
 d'esprit & bon entendement, penſer que le
 diable ou l'ame raisonnable (ſeparee du
 corps) ne puiſſe cognoiſtre les obieſts des
 cinq ſens, combien qu'elle ſoit priuee d'in-
 ſtrumens corporels. Car par la meſme rai-
 ſon ie leur prouueray que l'ame raisonna-
 ble(eſtant ſeparee du corps) ne peut enten-
 dre, imaginer, ni exercer office de memoire,
 en ce que ſi elle ne peut voir dedans le
 corps, qui a perdu les deux yeux, elle ne
 peut auſſi raiſonner, ni meſmes ſe ſouuenir,
 ſi le cerueau eſt enflammé. Et puis
 apres, de dire que l'ame raisonnable, eſtant
 ſeparee du corps, ne puiſſe raiſonner &
 entendre, pource qu'elle n'a point de cer-
 ueau, c'eſt vne grande folie. Ce qui ſe
 prouue donc par la meſme hiſtoire d'A-
 braham. *Fili, recordare, quia accepisti bona, in
 vita, & Lazarus, ſimiliter mala: nunc autem
 hic conſolatur, tu vero cruciaris: & in iis omni-
 bus inter nos & vos chaos magnum firma-
 tum eſt, vt hi qui volunt: hinc tranſire ad vos,
 non poſſint: nec inde, huc tranſire, Et ait Rogo
 ergo te, pater, vt mittas eum in domum patris
 mei: habeo enim quinque fratres, vt teſtetur illis
 ne & ipſi veniant in hunc locum tormento-
 rum.* Fils, ſouuienne toy que tu as eu des

EXAMEN

biens en ta vie, & le Lazare semblablement des maux : lequel maintenant est consolé, & tu demeures en tourment: & en tout cela il y a vne grande confusion entre vous & nous, de maniere que ceux qui veulent venir icy, ne peuuent: ni ceux qui veulent aller ou vous estes aussi. Et il dit, Je vous prie donc pere, de l'enuoyer en la maison de mon pere: car i'ay cinq freres, qu'il aduertira de ne venir en ce lieu de tourmens. De là ie concluds, que comme ces deux ames s'arraisonnerent ensemble, & que le riche auare se souuient qu'il auoit cinq freres en la maison de son pere, qu'Abraham luy remit en memoire la bonne vie qu'il auoit menee au monde & les travaux du Lazare, sans qu'il fust besoin du cerueau: ainsi les ames peuuent voir sans yeux corporels: ouyr sans oreilles: goustier sans langue: sentir, sans nez: & toucher, sans nerfs ni chair: voire mesme beaucoup mieux sans comparaiſon. Cela mesme est entendu du diable, lequel est doüé d vne mesme nature que l'ame raisonnable. L'ame du riche auare, pourra resouldre toutes ces doutes là: duquel S. Luc raconte qu'estant en Enfer, il ſeu les yeux, & vid le Lazare qui estoit au sein d'Abraham: au moyen dequoy il parla, & dit ainsi: Pere Abraham, ayez pitié de moy: enuoyez le Lazare mouïller seulement le bout du doigt en l'eau, afin de rafraichir ma lague, car ceste flâme me tourmente beaucoup. On peut recueillir par

la doctrine susdite, & par ces paroles du riche auare, que le feu qui brusle les ames en enfer est materiel, comme celuy que nous auons ici, & qu'il fait mal au riche auare, & aux autres ames (par la volonté & disposition de Dieu) au moyen de la chaleur: & que si le Lazare luy portoit vne seillee d'eau froide, il sentiroit vne grande recreation, en se mettant en icelle. La raison en est fort claire: car si l'ame de ce riche n'a peu demeurer au corps, par l'excessiue chaleur de la fièvre: & quand il beuuoit de l'eau froide, s'il est certain que son ame sentoit vne grande recreation, pourquoy n'entendrons nous cela mesme, estant ioinie aux flammes du feu infernal? Le leuer des yeux du riche auare, la langue alteree, & le doigt du Lazare, sont tous noms des puissances de l'ame, afin que l'escriture se puisse expliquer: ceux qui ne vont par ce chemin, & qui ne se fondent en la philosophie naturelle disent mille absurditez. Mais aussi peu encor peut-on inferer & conclurre, que si l'ame raisonnable est atteinte de douleur & tristesse (pource que son naturel est alteré & change par qualitez contraires) elle est corruptible & mortelle. On voit que les cendres sont composees de quatre elements, & neantmoins de fait ni de puissance il n'y a agent naturel au monde qui les puisse corrompre: ni qui leur face perdre les qualitez conuenables à leur naturel. Nous sçauons tous que le naturel

L'EXAMEN

temperament des cendres est froid & sec: & neantmoins combien que nous les mettions dedans le feu, elles ne perdront jamais leur froideur radicale: & combien qu'elles demeurent cent mille ans dedans l'eau il est impossible, estans tirees, qu'elles demeurent avec humidité propre & naturelle, & neantmoins on ne laissera pas de confesser que par le moyen du feu, elles reçoivent chaleur: & par le moyen de l'eau, humidité. Mais ces deux qualitez sont superficielles és cendres, & durent peu au sujet: pource qu'estans separees du feu, elles retournent prendre leur propre qualité froide, & apres qu'elles sont tirees de l'eau, l'humidité ne leur dure pas vne heure. Mais vn doute se presente au propos & colloque du riche auare, avec Abraham, qui est, pourquoy, & comment l'ame d'Abraham sçeut raisons plus subtiles & hautes que celle du riche auare, veu que nous auons dit ailleurs, que toutes les ames raisonnables (sorries du corps) sont d'egalle perfection & sçauoir? Auquel on peut respondre en deux manieres. La premiere est, que la science & le sçauoir qu'aur l'ame, estant au corps, ne se perd, quand l'homme se meurt, ains deurent plus parfaite, pource qu'elle se resout d'aucuns erreurs. L'ame d'Abraham partit, tressage de ceste vie, & plaine de plusieurs reuelations & secrets que Dieu luy communiqua, pource qu'il luy estoit amy: mais il estoit force que cel-

le du riche auare sortist sans sapience: premierement, pour le peché que l'ignorance nourrit en l'homme, & puis pource que les richesses produisent effet contraire à celuy de la pauvereté: laquelle donne esprit à l'homme; comme nous prouuerons ci apres, & la prosperité & richesse le luy oste. Il y a vne autre responce, suyuant nostre doctrine, qui est, Que la matiere de laquelle ces deux ames parloyent, estoit Theologie scolastique: car de sçauoir, si estant en enfer, il y auoit lieu de misericorde: & si le Lazare pouuoit passer du Lymbe en Enfer, s'il estoit conuenable d'enuoyer au monde quelque mort, qui declarast aux viuans la peine, & les horribles tourmens des condamnez, ce sont tous poincts scolastiques, desquels la decision appartient à l'entendement, comme ie prouueray en apres. Et entre les premieres qualitez, ne s'en trouue pas vne qui trouble tant ceste puissance que fait l'excessiue chaleur, de laquelle le riche auare estoit fort tourmenté: mais l'ame d'Abraham demeueroit en vn lieu fort temperé, où elle receuoit grand plaisir & recreation: au moyen dequoy ne se faut pas esbahir si les raisons estoient meilleures. Parquoy ie conclus que l'ame raisonnable & le diable ou l'esprit malin se seruent en leurs œuures des qualitez materielles, & que par aucunes ils sont offensez, & par autres contraires, ils reçoynent contentement. Et pour ceste cause ils appetēt de

L' E X A M E N

demeurer en certains lieux, & fuyent la demeure d'autres, sans estre corruptibles.

Comme est donnée à chacune difference d'esprit, la science qui luy respond en particulier: en luy estant celle qui luy est repugnante & contraire.

C H A P . V I I I .

Pour Archis Poëte.

*Est Deus in nobis, &c.
Ouid. de Fastis.*



TO V S les arts (dit Ciceron) sont constitués & establis sous certains principes vniuersels, lesquels se peuuent apprendre, par estude & travail. Mais l'art de poësie est en cela tât particulier, que si Dieu, ou la nature ne font l'homme poëte, on ne gagne gueres de luy enseigner par reigles & preceptes, comme il doit faire des vers: & pour ceste cause il dit, *Ceterarum rerū studia & doctrina & preceptis, & arte constanti: Poëta natura ipsa valet & mētis viribus excitatur, & quasi diuino quodam spiritu afflatur.* Les estudes & doctrines des autres choses gisent en preceptes & art: le Poëte se sert de nature, & est excité par les forces de l'esprit, & quasi inspiré de l'esprit diuin. Mais Ciceron n'a point de raison en cela: car de fait ne se trouue science, ni art inuenté en la Republique, que l'homme puisse apprendre, luy defaillant l'esprit, combien qu'il travaille toute sa vie pour apprendre reigles & preceptes: au lieu que

si d'avanture il s'adonne à celle que requiert son habilité naturelle, nous voyons qu'il y est enseigné en deux iours. Cela mesme se voit en la poésie, sans aucune difference: car si celuy duquel le naturel y est propre, se met à composer des vers, il les fait avec grande perfection: autrement, il est tousiours vn mauuais Poëte. Estant donc ainsi, il m'est aduis qu'il est temps de sçauoir par art, à quelle difference d'esprit respond en particulier chacune difference ou maniere de science, afin que chacun entende avec distinction (sçachant desia son naturel) à quel art l'on peut estre naturellement disposé. Les arts & sciences qui s'acquierent par le moyen de la memoire, sont celles qui s'ensuyuent, la Grammaire Latine, ou de quelque autre langue: la Theorique de la Iurispudence, ou du Droit: la Theologie positive: la Cosmographie & l'Arithmetique. Celles qui appartiennent à l'entendement sont telles, la Theologie scolastique: la theorique de Medecine: la Dialectique: la Philosophie naturelle & morale: pratique de Iurispudence, que l'on appelle Aduocacerie. De la bonne imagination naissent & procedent tous les arts & sciences qui consistent en figure, correspondance, harmonie, & proportion: qui sont la Poësie, l'Eloquence, la Musique, & sçauoir prescher. Quant à la pratique de Medecine, Mathematique, Astrologie, art Militaire, gouvernement d'une Republique:

L'EXAMEN

quant à peindre, tracer, escrire, lire : quant à ce que nous voyons vn homme gracieux, affable, beau parleur, gentil & subtil: quant à tous les esprits, desseins, & œuvres que font les ouuriers, & quant à la grace aussi de laquelle le vulgaire s'esmerueille, qui est de dicter à quatre escriuains ensemble, matieres diuerſes, de maniere qu'elles ſoyent toutes bien ordonnees : nous ne pouuons en faire euidente demonſtrance, ni prouuer chacune chose à part, pource que ce ne seroit iamais fait : mais le faisant en trois ou quatre ſciences : la meſme raiſon pourra ſeruir aux autres. Au catalogue des ſciences que nous auons dit appartenir à la memoire, nous auons mis la langue Latine, & les autres que parlent toutes les nations du monde : ce que nul homme ſage ne peut nier, car les langues ont esté inuentees par les hommes, afin de communiquer ensemble, & expliquer les conceptions les vns aux autres, ſans plus grand miſtere, ni autres principes naturels, de s'eſtre les premiers inuenteurs aſſemblez, ie veux bien (comme dit Ariſtote) former les vocables, & donner à chacun ſa ſignification. De là vient vn ſi grand nombre d'iceux, & tant de manieres de parler, ſans principe ni raiſon, de ſorte que ſi l'homme n'a bonne memoire, il luy eſt impoſſible les comprendre, par aucune autre puisſance. Et quant à ce que l'imagination & l'entendement ne ſont propres pour

*Au i. li-
ure de
l'inter-
pretatiō.*

appre-
ler, l'e-
l'age
ueu de
Ariste
mieu
hom
sonna
ment.
perien
nous
quara
n'app
s'il est
il sem
la lan
mon
lieux
le plu
dem
mieu
de n
guez
par la
puiss
confi
ce m
est n
la fig
mem
que
mem
peut

apprendre les langues & manieres de parler, l'enfance le prouue clairement, qui est l'aage auquel l'homme est le plus despourueu de ces deux puissances : & neantmoins Aristote dit, que les enfans apprennent mieux quelque langue que ce soit, que les hommes fais, bien qu'ils soyent plus raisonnables, & qu'ils ayent meilleur entendement. Et sans que personne nous le dic, l'experience nous le montre clairement, car nous voyons que si vn Biscain de trente ou quarante ans vient demeurer à Castille, il n'apprend iamais le naturel langage: mais s'il est ieune homme, en deux ou trois ans il semble natif de Toledé. Autant en est de la langue Latine, & de toutes les autres du monde: car ceste mesme raison sert en tous lieux. Veu donc qu'en l'âge auquel regne le plus, la memoire, (& moins sert l'entendement & l'imagination) l'on apprend mieux les langues, que quand il y a faute de memoire (estant l'entendement en vigueur) il est certain qu'elles s'acquierent par la memoire, & non par aucune autre puissance. Aristote dit que les langues ne consistent en discours ni raison, & que par ce moyen on ne les peut auoir: & pourtant est necessaire ouyr d'un autre le vocable & la signification d'iceluy, & le mettre en memoire: au moyen dequoy, il prouue, que si l'homme naist sourd, necessairement il doit estre muet: pource qu'il ne peut entendre d'un autre, la prononciation

*En la 30.
siēt. pro-
ble. 3.*

*As 4. li.
de l'histo-
re des a-
nimans.
c. 9.*

L' E X A M E N

des mots, ni la signification que les inuen-
teurs leur ont donné. Que les langues
soyent inuentees au plaisir & volonté des
hōmes, se prouue clairement, par ce qu'en
toutes, se peuuent enseigner les sciences, &
en chacune se peut dire & declarer ce que
l'autre veut entendre. Parquoy ne se trou-
uera pas vn des graues autheurs, qui ait esté
chercher vne langue estrangere, & aussi
pour donner à entendre ses conceptions;
ains les Grecs ont escrit en Grec, & les
Romains en Latin, & les Hebreux, en
Hebreu, & les Mores en Arabe, & ainsi
ay-ie escrit en Espagnol, pour ce que ie scay
mieux ceste langue que nulle autre. Les
Romains comme seigneurs du monde,
voyans leur estre necessaire auoir vne lan-
gue commune, au moyen de laquelle, tou-
tes nations pussent communiquer ensen-
ble, & eux mesmes ouyr & entendre ceux
qui viendroyent vers eux, leur demander
iustice, & choses concernant leur gouver-
nement: commanderent d'ouuir escole
par tous les endroits de leur empire, en la-
quelle l'on enseignast la langue Latine: à
raison de quoy elle a duré iuiques aujour-
d'huy. Il est certain que la Theologie sco-
lastique appartient à l'entendement: atten-
du que les ceuures de ceste puissance, sont,
distinguer, inferer, raisonner, iuger & esli-
re, pour ce que rien ne se fait en ceste facul-
té, que ne soit douter, par inconueniens:
respondre, par distinction, & contre la res-

*Pour-
quoy l'au-
teur a es-
crit en E-
spagnol.*

posse i
ce pe
iulq
soit co
qui se
ner à
siculté
Theol
remena
soit en
sa que
certain
lequel
raison
la The
que pl
Latine
elegan
mode
cause
(par l
a par
du ch
bons
de m
royeu
qui n
grand
contr
en v
ueme
tant
puiss

penſe inferer ce qu'en bonne conſequence ſe peut recueillir: & retourner reſpondre juſqu'à tant que l'entendement ſ'appaïſe & ſoit content. Mais la plus grande preuve qui ſe puiſſe faire ſur ce poinct, eſt de donner à entendre, avec combien grande difficulté ſ'aſſemble la langue Latine avec la Theologie ſcolastique: & comme ordinairement on ne voit aduenir, qu'un homme ſoit enſemble bon Latin & profond ſcolastique. Duquel effet ſe ſont eſmerueillez certains curieux (qui ſ'y ſont rencontrez) leſquels en ont voulu trouver la cauſe & raiſon, & ont veu comme ainſi ſoit que la Theologie ſcolastique eſt eſcrite en langue plaine & commune, & que les bons Latins preſtent volontiers l'oreille au ſtile elegant de Ciceron, ils ne ſe peuuent accommoder à icelle. Copourroit bien là eſtre la cauſe aux Latins, pourquoy forçant l'oye (par l'vſage) leur mal reçoit remede: mais à parler à la verité, c'eſt pluſtoſt douleur du chef, que mal de l'oye. Ceux qui ſont bons Latins: ont conſequemment vne grande memoire: car autrement ils ne pourroyent deuenir ſi excellens, en vne langue, qui n'eſt à eux propre. Et pource que la grande & heureuſe memoire eſt comme contraire au grand & haut entendement, en vn ſuer, elle l'abaïſſe & deprime aucunement. Et delà vient que celuy qui n'a tant bon & haut entendement (qui eſt la puiſſance à laquelle appartient, diſtinguer,

L'EXAMEN

conclurre, raisonner, iuger & eslire) n'acquiert le parfait point de la Theologie scolastique. Quiconque ne se contentera de ceste raison, lié S. Thomas, l'Escot, Durand & Caietan (qui sont les premiers & principaux de ceste faculté,) & il trouuera grandes subtilitez en leurs œuvres, dites & écrites en grōs & commun Latin. Dequoy n'y a autre raison, sinon que ces grandes auteurs ont eu, dès leur enfance, fort pauvre mémoire, pour estre excellens en langue Latine. Mais estans venus à la Dialectique, Metaphysique, & Theologie scolastique, ils ont obtenu la cognoissance telle que nous voyons, pource qu'ils auoyent vn grand entendement. J'ay cogneu vn Theologien scolastique, (& plusieurs autres l'ont cogneu & hanté) lequel estant le premier en ceste faculté, ne parloit tant s'en faut, elegamment, que meismes en lisant, ses disciples notoient qu'il parloit grossierement Latin: au moyen dequoy, ils luy conseillerent, cōme gens qui ignoroient ceste doctrine, de laisser aucunefois l'estude de la Theologie scolastique, pour employer secrettement quelques heures, à la lecture de Ciceron. Et cognoissant que ce conseil luy estoit baillé, par ses bons amis, il tascha de remedier à ce defaut non seulement en secret, mais aussi en public: car atheuant de lire la matiere de la Trinité (ou comme le Verbe diuin à peu prendre chair humaine) il entroit pour ouyr vne leçon en Latin;

mais c'
rēps qu'
aucune
moyen
qu'il s'
force l'
Et com
dast qu'
cile de
luy dist
gien El
mens,
dignes
voir &
il luy n
sçauoir
au Co
luy fist
rir, &
prom
luy de
bastir
tifier
aduiz.
& si co
palet
gne (q
nes gr
luy fa
strair
En fi
qu'il i
si peu

mais c'est vne chose notable qu'en long
tēps qu'il fist ainſi, il n'aprint nō ſeulement
aucune chose de nouveau, mais par ce
moyen il vint à perdre le Latin commun
qu'il ſçauoit auparauant : à raiſon dequoy
force luy fut lire en ſa langue maternelle.
Et comme le Pape Pie quatrième deman-
daſt quels Theologiēſ eſtoient au Con-
cile de Trente, pour les plus ſignalez, on
luy diſt qu'il y auoit vn ſingulier Theolo-
gien Eſpagnol, duquel la reſolution, argu-
mens, reſponſes & diſtinctionſ eſtoient
dignes d'admiration. Et le Pape deſirant
voir & cognoiſtre vn homme tant ſigné,
il luy manda qu'il vint à Rome, pour luy
ſçauoir dōner raiſō de ce qui s'eſtoit paſſé
au Concile, & quand il fut à Rome, le Pape
luy fiſt beaucoup de faueurs, l'enuoya que-
rir, & le prenant par la main, le mena en ſe
promenant, iuſques au chasteau S. Ange &
luy deuifa en Latin fort elegant, de certains
baſtimens, qu'il y faiſoit faire, pour le for-
tifier dauantage, & luy en demanda ſon
aduſ. A quoy il reſpondit avec telle peine
& ſi conſulément (pource qu'il ne ſçauoit
parler Latin) que l'Ambaſſadeur d'Eſpa-
gne (qui eſtoit lors dom. Loys de Requeſe-
nes grand conmandeur de Caſtille) vint
luy faire honneur avec ſon Latin, pour di-
ſtraire le Pape à autre matiere differente.
En fin le Pape diſt à ceux de ſa chambre,
qu'il n'eſtoit poſſible qu'un hōme entendant
ſi peu Latin, fuſt ſi ſçauant en Theologie

L' E X A M E N

que l'on disoit. Mais comme il l'esproouua en ceste lague (qui est œuure de la memoire) & au bastiment (qui appartient à la bonne imagination) s'il eust sondé en choses concernans l'entendement, il luy eust dit & amené considerations diuines. Nous auôs mis du commencement, la poësie au catalogue des sciences qui appartiennent à l'imagination, non point d'auanture, ni par faute de consideration: mais pour donner à entendre, combien sont esloignez d'entendement ceux qui ont bonne veine, pour faire des vers. Et ainsi trouuerons nous, qu'il y a telle difficulté & encores plus grande, sans comparaison, entre ceste faculté & l'art de versifier, qu'il y a de ioindre la langue Latine avec la Theologie scolastique. Cest art est tant contraire à l'entendement, que par la mesme raison qu'aucun se redra excellent en la poësie, il peut donner congé à toutes les sciences qui appartiennent à ceste puissance: & mesmes à la langue Latine, pour la contrariété qui est entre la bonne imagination & la bonne memoire. Aristote n'a point trouué la raison du premier: mais confirme mon opinion, par vne experience, disant: *Marcus cinis Syracusanus poeta erat prestantior, dum mente alienaretur.* C'est à dire, Marc de Siracuse estoit meilleur Poëte, quand il estoit hors du sens: & c'est pourquoy la difference de l'imagination (à laquelle appartient la poësie) est celle qui requiert trois degrez de chaleur: &

En la 30.
sect. prob.

celle cha
diraurre
ment. A
il dit qu
derer au
qu'il ne
faut de
rence
œuure.
comme
vers les
l'heure
le auoit
ainsi:

O for

Et pour
la scien
homme
taxe en
pronoi
Antoin
il ne t
que la
reuelat
n'estans
Dieu,
qui soi
raison
libre iu
Aristo
ne n'est
tion di

ceste chaleur si grande, comme nous auons dit autre part, fait perdre du tout l'entendement. Ainsi l'a noté le mesme Aristote: car il dit que Marc de Siracuse se venant à moderer auoit meilleur entendement: mais qu'il ne composoit pas si bien, pour le defect de la chaleur, par laquelle ceste difference d'imagination vient à exercer son œuvre. De laquelle Ciceron estoit priué, comme il a montré voulant escrire en vers les faits heroïques de son consulat, & l'heureuse naissance de Rome, en ce qu'elle auoit esté par luy gouvernee: car il dit ainsi:

O fortunatam natam, me consule, Roman!

Et pource que Iuuenal n'entendoit pas, que la science de Poësie estoit contraire à vn homme de si bon esprit que Ciceron, il le taxe en ses satyres, & dit. Si tu eusses dit & prononcé tes Philippiques, contre Marc Antoine, au ton de ce vers tant mal raboté, *Au sôphiste*
il ne t'eust pas cousté la vie. Platon a dit *sic.*
que la poësie n'estoit sciëce humaine, mais reuelation diuine, pource que les Poëtes n'estans hors d'eux mesmes & plains de Dieu, ne peuuent composer ni dire chose qui soit excellente. Ce qu'il prouue par vne raison, disant que l'homme estant en son libre iugement ne peut faire des vers: mais *En la 30.
sict. prob.*
Aristote le reprend disant, que l'art de poësie n'est pas habilité humaine, mais reuelation diuine: & aduoué que l'homme d'e-

L'EXAMEN

Esprit, & qui est en son bon & libre iugement, ne peut estre Poëte. La raison est que là où il y a beaucoup d'esprit, il est force d'auoir faute d'imagination, à laquelle appartient l'art de composer : ce qui peut estre demōstré plus clairement sçachant que depuis que Socrates eut apprins l'art poëtique, il ne peut avec tous ces preceptes & reigles, faire vn vers : & neantmoins il fut iugé, par l'oracle d'Apollon, le plus sage hōme du monde. Ainsi donc ie tiens pour chose certaine & manifeste que le ieune hōme lequel a bonne veine, pour faire des vers, & qui trouue legerement ce qui y est nécessaire, sans grande consideration, ne sçait ordinairement avec eminence la langue Latine, la Dialectique, la Philosophie, la Medecine, la Theologie scolastique, ni les autres arts & sciences qui appartiennent à l'entendement & memoire. Et ainsi le voyons nous par experience : car si nous baillons à vn de ces ieunes là, vn nominatif à apprendre par cœur, il ne le sçaura en deux ni trois iours : mais si on luy baille vn papier escrit en vers, pour représenter quelque comedie, il le retient incontinent tout le contenu d'iceluy. Ceux-là se gastent à lire les liures de cheualeries, Roland, Boiscan, Diane de Mont-maior & autres semblables, pource que toutes ces œuvres-là appartiennent à l'imagination. Et puis que dirons-nous du chant, & des musiciens, desquels l'esprit est fort mal propre au La-

vin, & à
paruennu
Autant en
de tout g
emples o
Theolo
entend
ble : &
sion sus
preuve p
ces. L'es
maginat
mes de
bien : de
& specia
gien se
ché de v
n'osoit
ne, ni n
rant qu
vn mai
gner a
faisoit.
en cela
fist au
& le ma
voir vn
inhabil
sçay bi
de l'œu
pour vi
voir &
gaigner

tin, & à toutes les autres sciences qui appartiennent à l'entendement & memoire? Autant en est du toucher des instrumens & de tout genre de musique. Par cestrois exemples que nous auons tiré du Latin, de la Theologie scolastique & de la poésie, nous entendrons que ceste doctrine est veritable: & que nous auons bien fait la diuision susdite, combien que nous facions preuue particuliere des autres arts & sciences. L'écriture descouure pareillement l'imagination: & par ainsi voit-on peu d'hommes de grand entendement qui escriuent bien: dequoy i'ay noté plusieurs exemples: & speciallement i'ay cogneu vn Theologien scolastique fort sçauant, lequel fâché de voir la mauuaise lettre qu'il faisoit n'osoit escrire aucunes missiues à personne, ni respōdre à celles qu'on luy enuoyoit, tant qu'il delibera faire venir secretement vn maistre en sa maison, pour luy enseigner aucunement à mieux escrire qu'il ne faisoit. Mais ayant trauaillé plusieurs iours en cela, il perdit son temps pource qu'il n'y fist aucun profit: & partant il laissa tout: & le maistre qui l'enseignoit fut esbahi de voir vn homme si sçauant en sa faculté, tant inhabile à l'écriture. Mais quāt à moy, qui sçay bien que la bonne écriture depend de l'œuvre de l'imagination, i'ay prins cela pour vn effet naturel. Si quelqu'un le veut voir & noter, considere les estudians qui gaignent leur vie aux vniuersitez à escrire

& copier papiers en bonne lettre, & l'on
trouuera qu'ils sçauent peu de Grammai-
re, peu de Dialectique, & peu de Philoso-
phie: & s'ils estudient en medecine ou en
Theologie, ils n'y sont iamais profonds.
Parquoy le ieune homme, lequel avec la
plume sçaura fort bien peindre & tirer vn
cheual, & vn homme, & faire vn bon trait,
n'est propre à aucun genre de lettres, mais
doit estre mis avec vn bon peintre, pour
faciliter son naturel, par le moyen de l'art.
Lire bien & facilement descouure aussi vne
espece d'imagination: & si est-ce chose fort
notable que celuy qui lit ainsi, n'a que faire
de perdre le temps à l'estude des lettres,
mais faire seulement qu'il gaigne sa vie à
lire des procez. Il y a en cela vne chose di-
gne de noter: c'est que la difference de l'i-
magination, qui rend les hommes gracieux,
affables, & beaux parleurs, est contraire à
celle qui est necessaire à l'homme pour lire
facilement: & ainsi nul ayant ceste grace
que j'ay dit, peut apprendre à lire parfaite-
ment. Sçauoir iouer à la prime, & enuier
fussément & vn vray vouloir & ne vou-
loir en son temps, & par coniectures co-
gnoistre le point de son contraire, & sça-
uoir bien escarter, est œuvre appartenant
à l'imagination. Autant en est de iouer au
cent, & à la tr onse, combien qu'il semble
qu'il y ait plus d'imagination en la prime,
qui demonstre non seulement ceste diffe-
rence d'esprit, mais aussi descouure toutes
les

Les vertus & vices de l'homme: pource qu'à toute heure s'offrent en ce ieu occasions, par lesquelles l'homme demontre ce qu'il feroit aussi bié en autres choses plus grandes, s'il y estoit. Le ieu des eschets est vne des choses qui découure le plus l'imagination: & pour ceste cause, celuy qui entend fort bien ce ieu, est en danger d'estre mal propre aux sciences qui appartiennent à l'entendement & memoire: si n'estoit qu'il eust deux ou trois puissances assemblees, comme nous l'auons desia noté. Et si vn certain Theologien scolastique que i'ay cogneu fort sçauant, eust acquis ceste doctrine, il eust eu resolution d'vne chose, de laquelle il doutoit. Cestuy iouïssouuent avec vn sien domestique, & perdant il luy disoit: Qu'est ce ci? tu ne sçais ni Latin, ni Dialectique, ni Theologie (combien que tu y ayes estudié) & tu me gagnes, nonobstant que ie sois plain de l'escot & de S. Thomas. Est-il possible que tu ayes meilleur esprit que moy? ie pense que le diable te reuele ce ieu, & ne le puis croire autrement. Tout le mystere qui estoit en cela est, que le maistre auoit grand entendement, par le moyen duquel il paruenoit aux subtilitez de l'Escot & de S. Thomas, & estoit despourueu de la difference d'imagination, par laquelle on ioué aux eschets: mais le ieune homme auoit mauuais entendement & memoire, & l'imagination fort grande. Les estudians qui ont leurs liures liés dres-

L'habille-
ment du
corps dō-
ne indice
de l'hom-
me.
Ecol. cha.
19.

Es sophi-
stes.

fez & arrangez en leur estude (estant cha-
cune chose en son lieu propre) ont vne cer-
taine difference d'imagination fort con-
traire à l'entendement & memoire. Les
hommes propres, mistes, nets, & gentils
qui vont chercher les poils de la cappe, &
qui sont faschez des rides & plis d'un ac-
coustrement, sont d'un mesme esprit: ce qui
procède certainemēt del'imagination. Car
si vn homme ne sçauoit faire des vers, &
qu'il y fust mal propre, si d'auanturē il de-
uiēt amoureux. Aristote dit, qu'il se fait
bon poète: pource que l'amour eschauffe
& desseche le cerueau, qui sont les qualitez
de l'imagination. Or Iuuenal note que
l'indignation en fait de mesme, qui est vne
passion, laquelle pareillemēt aussi eschauf-
fe le cerueau.

Si natura negat facit indignatio versum.

C'est à dire,

Si nature ne veut, l'indigné fait des vers.

Les beaux parleurs, plaisans, & qui sçauent
donner vn bon traict, ont aussi vne certai-
ne difference d'imagination fort contrai-
re à l'entendement & memoire. Et pour
cette cause, ils ne sont iamais bons Gram-
mairiens, Dialecticiens, Theologies, Sco-
lastiques, Medecins, ni Legistes. Ceux qui
sont subtils, fins, & rusez en tout ce qu'ils
entreprennent: prompts à parler & respon-
dre à propos, sont propres pour seruir au

palais, pour solliciter & manier les affaires des marchands, & mesme pour acheter & vendre: mais ils ne sont pas bons aux lettres. Or en cecy le vulgaire se trompe bien grandement de penser que ceux qui sont ainsi adroits & subtils à toutes choses, seroyent propres à l'estude des lettres s'ils y estoient mis: car, de fait, il n'y a aucun esprit qui soit plus contraire & repugnant aux sciences, que de ceux-là. Les ieunes hommes qui tardent beaucoup à parler ont en la langue & au cerueau beaucoup d'humidité: & quand elle est consommée par laps de temps, ils deuiennent fort eloquens & grands parleurs, à cause de la grande memoire qu'ils ont, depuis que ceste humidité se vient à moderer. Ce que nous scauons estre autrefois aduenü à ce grand Orateur Demosthene, duquel nous auons dit que Ciceron s'estoit esmeruillé, sachant que de ieunesse il auoit esté fort rude à parler, & qu'à ceste heure là il estoit deuenü si eloquent. Les ieunes hommes aussi qui ont bonne voix, & qui fredonnent de leur gorge, sont fort inepties, & mal propres à toutes les sciences, pource qu'ils sont froids & humides: lesquelles deux qualitez iointes ensemble, font perdre la partie raisonnable. Les estudians qui recitent leur leçon, ni plus ni moins que le maître la leur a faite, demonstrent bien qu'ils ont bonne memoire: mais l'entendement le doit bien payer, lequel ils n'ont pas bon.

tardent à parler.

a

L' E X A M E N

Aucuns Problemes & doutes se presentent en ceste doctrine. La responce ausquels, pourra parauanture mieux seruir, pour entendre estre veritable, ce que nous auons dit. Pour le premier, on peut demâder d'où vient que les bons Latins sont plus arrogans & presomptueux en leur sçauoir, que ne sont les hommes fort doctes au genre de lettres qui appartiennent à l'entendement: de maniere que pour entendre que c'est du Grammairien, on peut dire en ceste maniere, *Grammaticus ipsa arrogantia est*. Le Grammairien n'est autre chose que la mesme arrogance. Pour le second, d'où vient que la langue Latine est tant contraire à l'esprit des Espagnols, & tant propre & naturelle aux François, Italiens, Allemands, Anglois, & à tous les autres qui habitent vers le Septentrion: comme l'on voit par leurs œuvres: car voyans vn liure couché en bon Latin, nous cognoissons incontinent que l'auteur d'iceluy est estrangier, & si nous en voyons vn autre en langage barbare, & mauuais Latin, nous cognoissons qu'il a esté fait par vn Espagnol. Pour le troisiéme, comme les choses qui se disent & escriuent en langue Latine, sonnent mieux, sont plus agreables, & ont plus d'elegance, qu'en quelqu'autre langue, tant bonne soit elle: ayant dit autrefois que toutes les langues dépendent de la volonté & plaisir de ceux qui les ont inuentees, sans aucun fondement naturel. Pour le qua-

L'esprit
des Espa-
gnols re-
pugnant à
la langue
Latine.

triefme; comment se peut faire, qu'estans toutes les sciences qui appartiennēt à l'entendement, eſcrites en Latin, ceux qui ſont depourueuz de memoire les peuuent lire & eſtudier dedans les liures, veu que par ceſte raiſon, la langue Latine leur eſt repugnant. On peut reſpondre au premier, que pour cognoiſtre ſi vn homme eſt depourueu d'entendement, ne ſe trouue plus certain ſigne, que de le voir hautain, preſomptrueux, enſi, ambicieux, poignant, & plein de ceremonies. La raiſon de cela eſt, que tout cela eſt oeuvre d'une difference ou mauuiere d'imagination, qui ne demande pas plus d'un degre de chaleur, avec lequel compatit ailement vne bien grande humidite, qui demande la memoire, pour n'auoir la vertu & force de la reſoudre. Au contraire, l'homme qui eſt naturellement humble, qui ne fait cas de ſoy, ni de ſes beſongnes, qui ne ſe vante ni ne ſe loue, mais ſe falche des loiianges que les autres luy donnent, & qui eſt ennemy des lieux & ceremonies honorables, demonſtre certainement, & par vn indice infaillible, qu'il eſt pourueu d'un entendement merueilleux, & qu'il a peu d'imagination & memoire. I'ay dit naturellement humble, car ſ'il l'eſt avec artifice, ce ſigne la n'eſt pas certain, c'eſt pourquoy l'on voit, que comme ainſi ſoit que les Grammairiens ſont de grand memoire, & aſſemblent l'imagination avec ceſte difference, & par conſequent

*On trouue
qui s'hum-
ilicieuſe-
ment: du-
quel l'in-
terieur eſt
plein de
trouperie.
Eccleſiaſt.
chap 9.*

*Au liure
que les
mœurs de
l'esprit.
chap. 9.*

*En la 14.
sect. pro-
ble. 15.*

ils sont despourueus d'entendement, & tels
que dit le prouerbe, Que le Grammairien
n'est autre chose qu'une pure arrogance:
Quant au second. on peut respondre, que
Galien recherchant l'esprit des hommes par
le temperament de la region en laquelle
ils habitent, dit que ceux qui demeurent au
dessous de Septentrion, ont tous faute d'en-
tendement: & ceux qui sont situez entre le
Septentrion & la Zone torride ou bruslan-
te, sont fort prudens & aduisez: laquelle
situation respond iustement à nostre pays
d'Espagne, qui n'est pas si froid que le
Nort, ni si chaud que la Zone torride du
milieu. Aristote est de ceste opinion, quand
il demande pourquoy ceux qui habitent en
pays fort froids, n'ont pas tant bon en-
tendement que ceux qui naissent en re-
gions plus chaudes: En la response il traite
fort mal les Flameus, Allemans, Anglois,
& ceux de ces regions là disent que leur
esprit ressemble à celuy des yurongnes: à
raison dequoy ils ne peuuent sçauoir la
nature des choses. Dequoy est cause la
grande humidité qu'ils ont au cerneau, &
és autres parties du corps: ce que demon-
stre la blancheur du visage, & la couleur
iaune des cheueux: car c'est merueille,
quand on voit un Alemant chauue: ils sont
tous grands, à cause de la grande humidi-
té qui est en eux, qui leur fait dilater les
membres. Ce qui se trouue tout au contrai-
re aux Espagnols, qui sont un peu basanez:

me le
plu pa
que C
chaud
qu'ils
enten
qui c
men
sçau
leme
prou
habit
Que
que &
dedan
dequ
& ch
d'un
& d
hor
l'ea
espr
pou
sont
Philo
decin
para
mes
ger
lega
qui
bati
fachu

avec le poil noir, de moyenne stature, & la pluspart chauues: qui est vne disposition que Galien dit venir du cerueau qui est chaud & sec. Ce qu'estant vray, il est force qu'ils ayent mauuaise memoire & grand entendement: au contraire des Allemans, qui ont grande memoire, & peu d'entendement. Au moyen dequoy les vns ne peuuent sçauoir Latin, & les autres l'apprennēt facilement. La raison que donne Aristote, pour prouuer le peu d'entendement de ceux qui habitent au dessous du Septentrion, est, Que la grande froideur de la region, reuoque & fait retirer la chaleur naturelle au dedans, & ne la permet s'espandre: au moyē dequoy ceux-là ont vne grande humilité & chaleur, qui fait qu'ils sont pourueus d'une grande memoire, pour les langues, & d'une bonne imagination, pour faire horloges, trouuer les moyens d'aller sous l'eau, forger machines & œuvres de grand esprit, que les Espagnols ne peuuent faire, pour estre priuez d'imagination. Mais s'ils sont mis sur les poincts de Dialectique, Philosophie, Theologie scolastique, Medecine & Loix, vn Espagnol dira sans comparaison, de plus grandes choses, en ses termes barbares, que ne fera pas vn estrangier en son beau Latin, lequel hors mis l'elegance & netteré du parler, ne dit chose qui soit excellente. Galien dit, pour approbation de ceste doctrine, *In Scythijs, vnum vir factus est philosophus: Athenis autem multi*

*Au liure
de l'art
medec.
ch. 14 &
15.*

*Au liure,
des
mœurs de
l'esprit.
ch. 10.*

tales. C'est à dire, En Scithie prouince Septentrionale, par merueille est sorty vn homme Philosophe, & en Athenes tous naissent tels. Mais combien que ces Septentrionaux ne soyent nez à la philosophie, ni aux autres sciences que nous auons dit, les Mathematiques & l'Astrologie leur sont conuenables, pource qu'ils ont bonne imagination. La réponse au troisieme probleme dépend d'une question fort celebre qui est entre Platon & Aristote. L'un dit se trouuer noms propres, qui naturellement signifient les choses, & qu'il faut vn grand esprit pour les trouuer: qui est vne opinion que la sainte escriture fauorise: disant, qu'Adam imposoit nom propre & conuenable à toutes les choses que Dieu auoit mis deuant luy. Mais Aristote ne veut pas accorder qu'il y ait en aucune langue, nom, ni maniere de parler, qui signifie naturellement la chose: pource que tous les termes & noms sont inuentez à l'appetit & volonté des hommes. Et ainsi voit on par experience, que le vin a plus de soixante noms, & le pain autant (vn, en chacune langue) & ainsi ne peut-on dire lequel est le propre, naturel, & conuenable, pource que tous les hommes du monde en vseroient. Et ce neantmoins l'opinion de Platon est la plus veritable: car, posé le cas que les premiers inuenteurs des vocables & termes, les ayent forgez à leur plaisir, ils ont eu, neantmoins, vne volonté bien raison-

*Auli. 1.
de l'inter
pre, ch. 2.*

ables,
de la ch
tion, n
autres
vne lai
pronon
lieu d
tions
elegan
de Pla
prenoi
cheual
d'une
conue
menso
duslan
deme
qui fu
se: &
que i
son d
de la
santos
porte
ment
mor, T
tit bie
garde
sieurs
que i
geant
fictio
encon

nables, communiqee à l'ouye, à la nature de la chose, & à la grace de la prononciation, ne fuisans les mots courts ni longs: autrement n'eust esté nécessaire monstrier vne laideur de la bouche, au temps de la prononciation, en mettant l'accent au lieu conuenable. & gardant autres conditions que doit auoir la langue, pour estre elegante & non barbare. De ceste opinion de Platon fut vn cheualier Espagnol, qui prenoit tout son plaisir à escrire liures de cheualleries, pource qu'il estoit pourueu d'une certaine maniere d'imagination, qui conuie & appelle l'homme à fictions & menfonges. On dit de cestui-là qu'introduisant en ses ceuures vn geant furieux, il demeura long temps à imaginer vn nom, qui fust du tout correspondant à son audace: & iamais ne le peut trouuer, iusqu'à ce que iouant vn iour, aux cartes, en la maison d'un sien amy, il ouyt dire au maistre de la maison ces mots, *O là mochocho tra qui tantos à esta mesa*: c'est à dire, O garçon apporte ici des iettons ou marques pour mettre en ieu. Incontinent il trouua ce mot, *Traquitantos* de bonne grace, & le sentit bien sonner à ces oreilles: & sans regarder dauantage, il se leua, disant: Messieurs, ie ne iouë plus, car il y a long temps que ie cherche vn nom conuenable à vn geant furieux que j'introduy en certaines fictions que ie compose: & ie ne l'ay peu encores trouuer iusques à ceste heure, que

L'EXAMEN

ie suis venu en ceste maison, où ie reçois
 tousiours quelque plaisir & faueur. Les
 premiers inuenteurs de la langue Latine,
 auoyent la curiosité de ce chevalier, &
 par ce moyen ont trouué vn langage bien
 sonnant aux oreilles. Parquoy aussi ne se
 faut pas esbahir si les choses qui se disent
 & escriuent en Latin sonnent tant bien, &
 aux autres langues, si mal: pource que les
 premiers inuenteurs d'icelles ont esté bar-
 bares. I'ay esté contraint de mettre le der-
 nier, pour satisfaire à plusieurs, qui s'y
 sont trompez, veu que la solution en est
 fort aisée: car ceux-là qui ont grand enten-
 dement, ne sont pas du tout priuez de me-
 moire: pource que n'en ayant point du
 tout, l'entendement ne pourroit iamais dis-
 scourir ni raisonner, d'autant que ceste
 puissance est celle, qui a la matiere & les
 fantasies, sur lesquelles se fondent les con-
 siderations. Mais pource qu'elle est remise
 ou lasche de trois degrez de perfection qui
 se peuuent acquerir en la langue Latine;
 qui sont, l'entendre, l'escrire & le bien par-
 ler, elle ne peut passer la premiere, si ce n'est
 mal & grossierement.

*Comme il est prouué que l'eloquence &
 netteté de parler, ne peut estre
 aux hommes de grand
 entendement.*

CHAP. IX.

bles e
 exem
 tiere q
 ction
 ginari
 peut p
 sert à e
 au mo
 concep
 ble qu
 sembl
 & pro
 ce ab
 l'hum
 Athe
 se sui
 homi
 parler
 parler
 parole
 taines
 par de
 gues
 tion.
 lesqu
 rité &
 expres



Le vulgaire pense & se persuade, que l'homme est fort sage & prudent, quand il l'entend parler avec vne grande eloquence, & ornement de langage, avec vne quantité de vocables elegans & gracieux, vsant de plusieurs exemples accommodez à propos, en la matiere qu'il traite: ce qui vient d'vne conioction qui se fait de la memoire avec l'imagination, au degré de chaleur: laquelle ne peut pas resoudre l'humidité du cerueau, & sert à esleuer les figures & les faire soudre: au moyen dequoy se descouurent plusieurs conceptions & choses à dire. Il est impossible que l'entendement se trouue en ceste assemblée, pource que nous auons desia dit & prouué vne autre fois, que ceste puissance abomine grandement la chaleur, & que l'humidité ne la peut souffrir. *Que* si les Atheniens eussent eu ceste doctrine, ils ne se fussent pas tant esmerueillez de voir vn homme si sage que Socrate, qui ne scauoit parler, de maniere que ceux qui entédoyēt parler de sa grande sagesse, disoyēt que ses paroles & sentences ressembloyent à certaines caisses de matiere rude & mal polie par dehors, qui auoyent au dedans besonges riches & peintures dignes d'admiration. En la mesme ignorāce ont esté ceux lesquels voulans donner raison de l'obscurité & mauuais stile d'Aristote, dirent que expressément, afin que ses ceuures eussent

Ciceron dit que l'honneur de l'homme est d'auoir l'esprit propre à l'eloquence.

Platon le conte au dialogue de la science, & au banquet.

L'EXAMEN

Cicéron
louant l'e-
loquence
de Platon
dit, que si
Iupiter
eust vou-
lu parler
en Grec,
il eust par-
lé comme
Platon.
De claris
orator.

plus grande autorité, il a escrit sans ornement de langage, & belles phrases de parler. Et si nous considerons pareillement comme Platon y procede, le rude stile d'iceluy & la briefuete de laquelle il escrit l'obscurité de ses raisons, la mauuaise collocation des parties de l'oraison, nous trouuerons que la cause n'en est autre. Si nous lisons les œuvres d'Hippocrate, voyons nous pas comme il procede aux noms & verbes? comme il colloque mal ses dits & sentences: la mauuaise liaison de ses raisons, le peu de chose qu'il a à dire, pour emplir ceux qui sont vuides de doctrine? Que diray-je plus? sinon que voulant raconter à Damagete son amy, cōme Artaxerxe Roy des Perses l'auoit mandé, avec promesse de luy donner tout l'or & l'argent qu'il voudroit, & de le tenir entre les plus grands de son royaume, (ayant sur ce plusieurs demandes & responce) il dist ainsi, *Persarum rex accersuit, ignarus quod apud me maior est sapientie ratio quàm auri. Vale.* C'est à dire; Le Roy des Perses m'a mandé, ne sçachant que l'estime plus la sagesse que l'or. Si ceste matiere fust tombee entre les mains d'un Erasme ou de quelque autre de bonne imagination & memoire comme luy, il en eust empli plus d'une main de papier d'écriture pour la dilater. Mais qui eust osé amener exemple de ceste doctrine, par l'esprit naturel de saint Paul, & affirmer qu'il estoit homme de grand entende-

mét & de peu de memoire, & qu'il ne pou-
uoit par ses forces, sçauoir les langues, ni
le parler avec ornement & elegance, s'il
n'eust dist ainsi: *Nihil meminus fecisse à ma-* 2. Cor. c. 11.
gnis Apostolis existimo: nam imperitus sum ser-
mone. sed non scientia. C'est à dire, Je cou-
fesse que ie ne sçay parler, toutesfois en
sçauoir & science, personne des Apostres
ne me surpasse. Ceste difference & manie-
re d'esprit estoit fort propre à la publica-
tion de l'Euangile, & n'eust esté possible en
choisir vne meilleure: car en ceste charge
n'estoit pas conuenable d'estre eloquent,
ni se seruir d'un ornement de langage: at-
tédud que la force des orateurs de ce temps
là se descouuroit, à faire entendre au peu-
ple les choses faulx pour vrayes, & luy
persuader par les preceptes de leur art, le
contraire de ce qu'il receuoit pour bon &
profitable. Qu'ils soustenoyent mesmes
qu'il valloit mieux estre pauvre que riche:
malade, que sain: ignorant que sçauant &
autres choses qui estoient manifestement
contre l'opinion du vulgaire: & pour ceste
cause les Hebreux les appelloient *Gen-
nin*, qui signifie trompeurs. Caton le vieil
fut de ce mesme aduis & trouua qu'il
estoit dangereux de tenir telle maniere de
gens à Rome: veu que les forces de l'empi-
re Romain estoient fondees sur les armes:
& que ceux-ci commençoient desia à per-
suader qu'il estoit bon que la iuinessse Ro-
maine les laissast, pour s'adonner à ce gen-

re de science: & ainsi en brief, il les fit chasser de Rome, de maniere que la demeure en icelle leur fut defendue. Dauantage si Dieu eust trouué vn prescheur eloquent, qui fust entré en Athenes ou dedans Rome, pour certifier que les Iuifs ont crucifié en Hierusalem vn homme qui estoit vray Dieu, & qu'il est mort de sa propre & agreable volonté, pour racheter les pecheurs: qu'il est resuscité le troisieme iour & qu'il est monté au ciel où il est maintenant: qu'eussent pensé les auditeurs de ce theme, sinon quelque folie & vanité telle que les orateurs ont coustume de mettre en auant la force de leur art? Et pour ceste

i. Cor. ch. 1. cause saint Paul a dit, *Non enim misit me Christus: baptizare sed euangelizare, non in sapientia uerbi, ut non euacuatur crux Christi.* C'est à dire, Iesus Christ ne m'a pas enuoyé pour baptiser, mais pour prescher, non par l'art oratoire, afin que le peuple ne pensast que la croix de Christ fust quelque vanité, de celles que les orateurs ont coustume de persuader. L'esprit de S. Paul estoit propre à ce ministere: car il auoit grand entendement pour soutenir & prouuer aux synagogues & aux Gentils que Iesus Christ estoit le Messie promis en la Loy: & qu'il n'en falloit attendre vn autre: ce neantmoins il estoit de peu de memoire: à raison dequoy il ne pouuoit parler avec ornement de paroles douces & miellees, aussi la publication de l'Euangile

auoit
pas di
des la
bien c
pour
de fo
res, si
auoit
dons
meill
vn ho
rant.
me en
quand
qu'vn
Hier
les q
& H
à ce
la m
cun
leur
uen
scau
stre,
lem,
ganc
né, &
Hier
au n
en s
nean
lu ser

auoit besoin d'un tel ministre. Je ne veux pas dire pourtant que S. Paul n'eust le don des langues : car il parloit en toutes aussi bien que la sienne: j'entens aussi peu, que pour defendre le nom de Christ, les forces de son grand entendement fussent suffisantes, sans la grace particuliere que Dieu luy auoit faite : ie veux dire seulement que les dons supernaturels œurent & produisent meilleurs effets en vne bonne nature, qu'en vn homme de soy mesme tardif & ignorant. A quoy fait ce que dit saint Hierosme en son proëme sur Esaye & Hieremie, quand il demande pourquoy n'y ayant qu'un S. Esprit qui a parlé par la bouche de Hieremie & d'Esaye, l'un propose les choses qu'il escriit, avec vne grande elegance, & Hieremie à peine peut parler. Il respond à ce doute, que le S. Esprit s'accommode à la maniere naturelle de proceder de chacun Prophete, sans changer leur naturel, & leur enseigner le langage par lequel ils doivent publier la prophetie. Et partant il faut sçauoir qu'Esaye estoit vn cheualier illustre, nourri en la cour & cité de Hierusalem, & pour ceste cause il parloit avec elegance & ornement. Mais Hieremie estoit né, & auoit esté nourri en vn village de Hierusalem, qui s'appelloit Anathoth, au moyen dequoy il fut rude & grossier en sa maniere de proceder, & parler : & neantmoins le saint Esprit s'est bien voulu seruir de son stile en la prophetie qu'il

L'EXAMEN

Bien que l'Epistre aux Hebreux soit de S. Paul plusieurs ont voulu dire à cause du stile diuers, qu'il ne l'auoit faite : ce que l'Eglise tient pour heretique. luy a communicee. L'on en peut dire autant des Epistres de saint Paul, auquel le saint Esprit assistoit en les escriuant, afin qu'il ne peust errer: ce neanmoins saint Paul parloit son naturel langage, propre & accommodé à la doctrine qu'il escriuoit, pource que la verité de la Theologie scolastique abhorre l'abondance de paroles. A la Theologie positive se ioint fort bien l'industrie des langues, & l'ornement du langage, pource que ceste faculté appartient à la memoire, & n'est autre chose qu'un amas de dits & sentences Catholiques, prinſes des saints Docteurs, & de l'Eſcriture ſainte, & gardees en ceste puissance. Comme fait vn Grammairien, des fleurs des Poëtes, Virgile, Horace, Terence, & de tous les autres auteurs Latins qu'il lit: lequel cognoiſſant l'occafion de les alleguer, met en auant quelque choſe de Ciceron ou de Quintilian, au moyendequoy il monſtre aux auditeurs ſon ſçauoir & erudition. Ceux là qui ont enſemble l'imagination avec la memoire, & qui travaillent à recueillir le grain de tout ce qui a eſté dit & eſcrit en leur faculté le ſçauent bien mettre en auant, quand l'occafion ſe preſente, avec vn grand ornement de paroles, & gracieuſes manieres de parler, deſquels l'industrie en toutes ſciences, eſt ſi grande, qu'il ſemble à ceux qui ignorent ceste doctrine, qu'ils ſont fort profonds, & hauts: mais auſſi quand ils viennent à

ſonder
affirme
ction. C
(auque
choſes
l'orne
roles. L
ceſte n
quer
me aya
tiers d
dence.
nation
courage
ture, leu
beaueo
Latin.
le vray
dent :
bles d
de par
ficatio
puis, p
tend
ſi vn eſ
le peut
de deu
le plus
que les
nent i
differe
ſenten
les : ca

sonder les fondemens de ce qu'ils disent & affirment, ils descouurent leur imperfection. Ce qui vient de ce que l'entendement (auquel appartient sçauoir la verité des choses dès leur racine) ne se peut ioindre à l'ornement du langage & abondance de paroles. De ceux-là l'escriture sainte parle en ceste maniere, *Vbi verba sunt plurima, ibi frequentius egetas*, comme voulât dire, L'homme ayant beaucoup de paroles est volontiers despourueu d'entendement & de prudence. Ceux qui sont pourueuz de l'imagination & de la memoire, entrent de grand courage à l'interpretatiō de la sainte escripture, leur semblant aduis que pour sçauoir beaucoup d'Hebrieu, beaucoup de Grec & Latin, ils ont le chemin ouuert pour tirer le vray sens de la lettre. Et de fait, ils se perdent: premierement pource que les vocables de la sainte escripture & les manieres de parler d'icelle ont plusieurs autres significations que celles que sçauoit Ciceron: & puis, pource que telles gens ont faute d'entendement (qui est la puissance qui verifie si vn esprit est Catholique ou depraué) elle peut eslire, par la grace supernaturelle, de deux ou trois sens de lettre, celui qui est le plus veritable & Catholique. Platon dit que les tromperies & deceptions n'aduient iamais és choses dissemblables & fort differentes, sinon lors que plusieurs se presentent qui ont grande similitude entre elles: car si nous mettons deuant vn clair-

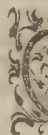
*sermo corum
Boni facit
fieri in Xpo
et. Ap. 1.*

L' E X A M E N

voyant vn peu de sel, de sucre, de farine, & de chaux viue, le tout bien broyé & moulu à part, que feroit vn homme priué du goust, si avec les yeux il pensoit remarquer & cognoistre chacune de ces choses? disât, C'est là du sel, c'est là du sucre. voila de la farine, voila de la chaux: ie ne fay pas doute qu'il ne se trompast, pour la grâde similitude que toutes ces choses ont ensemble. Mais s'il voyoit vn monceau de bled, vn autre d'auoyne, vn autre de paille, vn autre de terre, & vn autre de pierre, il est certain qu'il ne s'e tromperoit iamais à remarquer chacune chose, encor qu'il ne vist gueres, pource que chacune de ces choses est de tant diuerse maniere & figure. Nous voyôs tous les iours la mesme chose aduenir au sens que les Theologiens dônent à la sainte Ecriture: car de prime face, tout sens apparence d'interpretation Catholique, qui conuient bien à la lettre, combien qu'il ne soit tel, & le S. Esprit n'ait voulu dire ni entendre telle chose. Pour eslire de tel sens le meilleur, & reprouuer le mauuais, il est certain que le Theologien ne se sert pas de la memoire, ni de l'imagination, mais de l'entendement seul. Parquoy ie dy que le Theologien positif se doit conseiller au scolastique, pour le requerrir de luy donner de ces sens & interpretations, celle qu'il trouuera la meilleure, s'il ne veut tomber en l'inquisition. C'est pourquoy les heresies ont en telle horreur la Theologie scolasti-

que, &
monde
raison
verité,

Comm
logi



que, s
étrin
prelè
contr
teur,
seu
que:
concl
stique
contr
est g
beau
pour
s'offr
n'y a

que, & taschent de l'oster & extirper du monde: pource qu'en distinguant, inferant, raisonnant, & iugeant se vient à sçauoir la verité, & descouurir le mensonge.

Comme se prouue que la Theorique de la Theologie appartient à l'entendement, & la predication (qui en est la pratique) à l'imagination.

CHAP. X.



EST vne question fort commune, non seulement entre les hômes sçauans, mais aussi entre les vulgaires, de demander pourquoy vn Theologien estant grãd scolastique, subtil, facile à respondre, & d'une doctrine admirable à escrire & à lire, ne peut prêcher quã il est monté en chaire: & au contraire celuy qui est excellent predicateur, eloquent, & agreable au peuple, ne sçait pas beaucoup de Theologie scolastique: & pour ceste cause n'est-ce pas bien conclu. Vn tel est grand Theologien scolastique, il sera donc bon predicateur. Et au contraire, ne peut-on accorder cecy. Vn tel est grand predicateur, il s'ensuit qu'il sçait beaucoup de Theologie scolastique: car pour desfaire l'une & l'autre consequence, s'offriroyét à chacun plus d'instances qu'il n'y a de cheueux en la teste. Personne iusques

L' E X A M E N

à ceste heure, n'a peu respondre à ceste demande, autre chose que l'ordinaire, qui est d'attribuer le tout à Dieu, & à la distribution de ses graces. Je trouue bon que l'on n'en sçache plus particulièrement la cause: ce neantmoins nous auons aucunement respondu à ce doute, au chapitre passé, mais non pas tant en particulier qu'il est conuenable. I'ay dit que la Theologie scolastique appartient à l'entendement: maintenant ie dy, & veux prouuer que la predication (qui en est la pratique) est oeuvre de l'imagination: Et comme il est difficile d'assembler en vn mesme cerueau & grand entendement & imagination, aussi ne se peut faire qu'un homme soit grand Theologien scolastique, & fameux predicateur. Que la Theologie scolastique soit oeuvre de l'entendement, nous l'auons demonstté ailleurs, prouuant comme elle est contraire & repugnante à la langue Latine: & pourtāt n'est besoin vser en cest endroit de redue. Je veux seulement donner à entendre que la grace des bons predicateurs, & le moyen qu'ils ont d'attirer à eux le peuple, despend du tout de l'imagination, & en partie de la bonne memoire, qui besongne en cela. Et afin que ie le puisse mieux expliquer, & que ie face toucher cecy au doigt, il faut supposer. premierelement que l'homme est animal raisonnable, politique, & amateur de societé: & afin que la nature d'iceluy se fist & dressast mieux avec l'art,

les Philo
Iesques
voit dis
pres: ce
des cho
courir
il est in
& afin
il estoit
ner a en
ses qu'il
ne les
ont trou
Rhetori
embelli
termes,
affectio
plus ni
gne pas
en vne
distinc
à parle
en la se
en tou
tions tr
re que
Dialec
le conf
science
iurisdic
d'icell
leurs r
Medec

les Philosophes anciens ont inuété la Dialectique, pour luy monstrier comme il deuoit discourir, par quelles reigles & preceptes: comme il deuoit definir les natures des choses, distinguer, diuiser, inferer, discourir, iuger & eslire: desquelles ceuvres il est impossible qu'aucun se puisse passer: & afin de pouoir estre sociable & politique; il estoit nécessaire qu'il sceust parler, & donner à entendre aux autres hommes les choses qu'il cōcetoit en son esprit. Et afin qu'ils ne les expliquast sans ordre ni raison, ils ont trouué vn autre art, qu'ils appellent Rhetorique, laquelle par ces preceptes, luy embellit sa parole par le moyen des beaux termes, & elegantes manieres de parler, par affections & couleurs gracieuses. Mais ni plus ni moins que la Dialectique n'enseigne pas l'homme à discourir & philosopher en vne seule science, ains en toutes, sans distinction. La Rhetorique aussi enseigne à parler en la Theologie, en la Medecine; en la science des loix, en l'art militaire, & en toutes les autres sciences, & conuersations traitées par les hommes: de maniere que si nous voulons feindre vn parfait Dialecticien ou Orateur, il n'est possible de le considerer, sans qu'il sçache toutes les sciences, pource qu'elles sont toutes de leur iurisdiction, & qu'ils peuuent en chacune d'icelles, sans aucune distinction, pratiquer leurs regles & preceptes. Non comme la Medecine, de laquelle la matiere est limi-

La science humaine consiste en deux: au langage ordonné, & en la distinction des choses. Paul en la 2. aux Col. cha. 1.

L'EXAMEN

En liure
du parfait
Orateur.

tee : comme la philosophie naturelle , mo-
rallye, Metaphysique, Astrologie, & les au-
tres: & pour ceste cause Ciceron dit, *Orato-*
rem vrbicunque constiterit, consistere in suo. Et
en vn autre endroit, *In Oratore perfecto, inest*
omnis philosophorum scientia. Et pour ceste
cause le mesme Ciceron a dit, Qu'il n'y a
ouurier plus difficile à trouuer qu'un par-
fait Orateur : ce qu'il eust dit avec plus de
raison, s'il eust sçeu la repugnance qu'il y
a d'assembler toutes les sciences, en vn
particulier. Les Iuriconsultes estoient an-
ciennement en grand prix par le nom & of-
fice d'Orateur, pource que la perfection de
l'auocacerie, requiert la cognoissance de
tous les arts du monde, à cause que les loix
iugent vn chacun. Et pour sçauoir le droit,
& la deffence que chacun art s'attribuë,
il estoit besoin auoir vne particuliere co-
gnoissance de tous : au moyen dequoy Ci-
ceron à dit, *Nemo est in oratorum numero ha-*
bendus, qui non sit omnibus artibus perpolitus.
Mais voyant qu'il estoit impossible d'ap-
prendre toutes les sciences, à cause de la
briefueté de la vie, & mesme pource que
l'esprit de l'homme est limité, ils ont laissé
cela, & au besoin se sont contentez, d'ajou-
ster foy aux maistres de l'art qu'ils entre-
prennent deffendre. Apres ceste maniere
de deffendre les causes, est venue incont-
inent la doctrine Euangelique, laquelle se
pouuoit persuader par art oratoire mieux
que tant de sciences qu'il y a au monde,

pour est
mais Cl
saint P
oratoire
que le p
menfon
Orateur
uant &
Mais el
d'annee
presche
bien di
mainten
pouuoir
ains voy
quent p
diteurs
de Rhe
d'un pa
manife
soyent
ses pou
art) l'a
mieux,
tifice e
du que l
manier
pretati
necessa
Misi a
besoin
de nos
re : car

pour estre la plus certaine & veritable: mais Christ nostre Redempteur enuoya saint Paul, pour n'estre annoncee par art oratoire, qu'il dit en *la sapience du mot*, afin que le peuple ne pensast point que ce fust mensonge fardé semblable à ceux que les Orateurs ont accoustumé de mettre en auant & persuader, par la force de leur art. Mais estant desia la foy receuë, depuis tant d'annees, il est maintenant bien permis de prescher par lieux communs, & se seruir du bien dire, pource que nous ne craignons maintenant le danger & l'inconuenient qui pouuoit aduenir du temps de saint Paul: ains voyons nous que le predicateur eloquent profite plus, & a beaucoup plus d'auditeurs, que celuy qui se sert des couleurs de Rhetorique, & qui n'a les conditions d'un parfait Orateur. La raison en est toute manifeste: car si les anciens orateurs faisoient entendre au peuple, les choses fausses pour vrayes (s'aydans en cela de leur art) l'assemblée des Chrestiens se gagnera mieux, si on luy persuade, par ce mesme artifice ce qu'elle entend & croit desia: attendu que la sainte escripture est, en certaine maniere, toute chose, pour la vraye interpretation de laquelle toutes sciences sont necessaires, suyuant ce dit tant celebre, *Misit ancillas suas vocare ad arcem*. Il n'est pas besoin d'en charger cela aux predicateurs de nostre temps, ni de les aduiser de ce faire: car (oultre le profit qu'ils pretendent

*Aux pro-
uirs. c. 9.*

faire par le moyen de leur doctrine) leur principal estude est de trouuer vn bõ suiet, auquel ils puissent appliquer à propos, plusieurs gentiles sentences tirees de la sainte escriture, des saintes docteurs, des poëtes, historiens, medecins & legistes; sans obmettre aucune science, & parlent avec elegance & quantité de paroles: au moyen dequoy ils dilatent & estendent leur suiet, par l'espace d'une heure ou de deux, s'il est besoin. Ciceron mesme dit que c'estoit là proprement la profession du parfait Orateur, en son temps. *Vis oratoris professioque ipsa bene dicendi, hoc suscipere ac polliceri videtur, ut omni de re quæcunque sit preposita, ab eo ornate copioseque dicatur.* C'est à dire, La force de l'Orateur, & la profession mesme de bien dire semble entreprendre & promettre de traiter & parler avec ornement & elegance de toute chose que l'on puisse proposer. Or si nous prouons maintenant que les graces & conditions que doit auoir le parfait Orateur, appartiennent toutes à l'imagination & à la memoire, nous scauons que le Theologien, qui les aura, sera grand predicateur: mais si on le met en la doctrine de S. Thomas & de l'Escot, il n'y entendra gueres de choses, pour estre vne science, qui appartient à l'entendement: en laquelle puissance, il est force, qu'il soit beaucoup remis, c'est à dire lache & tardif. Nous auons desia dit ailleurs quelles choses appartiennent à l'imagination, & comment

*Au liure
de l'Orateur.*

ment on les doit cognoistre: & maintenant nous le retournons dire, pour en rafraischir la memoire. Tout ce qui est dit bonne figure, bon propos & suiet, qui est bien compris & deduit, depend des graces de l'imagination, comme les facecies, le liarges, broquards, figures & comparaisons. Pour la premiere chose que doit faire le parfait orateur (qui sçait desia ce qu'il doit deduire) il doit chercher argumens & sentences accommodees, pour dilater & prouver son fait, non avec toutes sortes de paroles, mais seulement avec celles qui sonnent bien aux oreilles, & pour ceste cause Ciceron a dit, *Oratorem eum esse puto, qui & verbis ad audiendum incundis & sententiis accommodatis ad probandum uti possit*: C'est à dire, l'estime celuy Orateur, qui se peut servir de ioyeuses paroles, pour delecter, & de sentences propres & accommodees à prouver. Il est certain que cela appartient à l'imagination, puis qu'il y a consonance de paroles gracieuses, & bonne proposition aux sentences. Secondement, le parfait Orateur, ne doit auen faute de beaucoup de lecture & d'invention: car s'il faut qu'il dilate & prouve quelque theme qui se presentera à luy, par plusieurs dits & sentences tirecs à propos, il a donc besoin d'estre pourueu d'une grande imagination, qui sont comme le chien veneur qui cherche & luy mette en la main sa proye & pourchas: & quand il ne sçaura plus que

*Sçavoir
choisir &
retenir
en l'ame
entre plu-
sieurs, ap-
partient à
l'imagi-
nation.*

L' E X A M E N

dire, qu'il face vne fin, comme s'il auoit assez parlé. Pour ceste cause, nous auons dit vne autre fois que la chaleur estoit l'instrument par lequel l'imagination exerce son office, pource que ceste qualité eleue les figures, & les fait bouillir. Et pourtant se descouure tout ce que l'on peut voir en icelles: & s'il n'y a rien plus à considerer, l'imagination est contrainte, non seulement de composer vne figure qui s'accommode avec les autres, mais aussi de ioindre celles qui sont estranges & impossibles, selon l'ordre de nature, de maniere que d'icelles il vienne à faire des montagnes d'or & des bœufs qui volent. Au lieu de la propre inuention, les Orateurs se peuent seruir de la grande lecture, quand l'imagination defaut: mais ce que les livres enseignent est défini & limité: & la propre inuention est comme la bonne source & fontaine qui iette toujours l'eau fraische. Pour retenir ce que l'on a leu, il est besoin d'auoir grand de memoire: & de le reciter fort aisément deuant vne assemblée, & ne se peut faire, sans la mesme puissance: & pour ceste cause Ciceron à dit: *Is Orator erit, in ea quidem sententia, hoc. am graui dignum nomini, qui quæcunque res inciderit, qua si. d. etione explicanda prudenter, copiose, ornate & memor ter dicat.* C'est à dire, L'orateur à mon aduis, sera digne d'un si graue nom, qui pourra deduire tout ce qui se presentera prudemment (qui est de s'accommoder aux auditeurs, au-

lieu, au temps, & occasion) elegamment, & par cœur. Or nous auons desia dit & prouué autre part, que la prudence appartient à l'imagination: l'elegance & quantité de uocables & sentences à la memoire: & l'ornement & appropriation encores à la puissance imaginative: & de reciter tant de choses sans se reprendre, & faire pause, il est tout certain que cela se fait par le moyé de la bonne memoire. Et à propos de ce que Ciceron a dit, que le bon Orateur il doit parler par cœur, & non pas par escrit, il faut sçauoir que maistre Anchoine de Nebrixe estoit venu, à cause de la vieillesse, à tel defect de la memoire, qu'il lisoit en vn papier, & aussi la leçon de rhetorique qu'il faisoit à ses escoliers: & selon qu'il estoit fort excellent en sa faculté, ayât son intention bien prouuee, il ne regardoit point son escrit. Mais ce qui ne se peut souffrir, fut que mourant tout soudainement d'une apoplexie, il recommanda l'vniuersité d'Alcala, & la harangue funebre d'iceluy à vn fameux predicateur, lequel inuenta & disposa ce qu'il deuoit dire le mieux qu'il luy fut possible: mais le temps fut si court, qu'il n'eut loisir d'apprendre sa harangue par cœur: à raison dequoy il monta en chaire avec le papier en la main, & commença à dire ainsi: Messieurs, j'ay delibéré faire comme faisoit ordinairement cest excellent personnage, quand il lisoit à ses disciples: & ce à cause de sa mort

L'EXAMEN

tant soudaine : il m'a enchargé de faire sa harangue funebre : mais il est mort si soudain que ie n'ay eu ni le temps ni le loisir d'estudier ce qu'il falloit dire, ni me mes de le mettre en memoire: i'ay par escrit en ce papier, ce que i'ay peu faire cette nuit. Je vous supplie l'entendre avec patience, & excuser ma petite memoire. Ceste maniere de prescher par escrit sembla si mauuaise au peuple, quel'on ne fist que sous-rire & murmurer: & pourtant Cicero a bien dit, qu'il falloit haranguer par cœur, & non par escrit. Ce predicateur, de fait, n'auoit aucune propre inuention: il la deuoir tirer toute des liures, & pourtant est besoin de grande estude & memoire: mais ceux qui inuentent de leur teste, n'ont besoin d'estudier, n'ont besoin du temps ni de la memoire, pource qu'ils trouuent tout ce qu'ils ont à dire, heureusement en leur cerueau. Ceux là pourroient prescher toute leur vie, à vn peuple, sans redire deux fois ce qu'ils ont presché vingt ans auparauant: & au contraire, ceux qui n'ont point d'inuention en deux Carismes, ceuillent & leuent la fleur de tous les liures du monde, & acheuent avec leurs petits papiers & memoires: de maniere qu'à la troisieme, il est besoin qu'ils s'en aillent precher ailleurs: autrement on diroit d'eux, Cestuy-ci ou cestuy-là presche comme il faisoit l'annee passée. Tiercement, le bon Orateur doit sçauoir disposer ce qu'il a inuenté, mettant

chacun dir & sentence en son lieu, de maniere que par vne conuenable proportion, toute chose responde à l'autre: & pourcant Ciceron à dit, *Oratio est ordo & distributio rerum que demonstrat quid quibus in locis, collocandum sit*: comme s'il eust dit, La disposition n'est autre chose qu'un ordre & moyé qu'il faut tenir à distribuer les dits & sentences que l'on doit alleguer, demonstrent en quel lieu, chacune chose doit estre assise, afin qu'estant bien accommodée avec le demeurant, il en reuienne vne bonne figure. Ceste grace (n'estant naturelle) à coustume de donner beaucoup de peine aux predicateurs: car apres auoir trouué dedans les liures beaucoup de choses à dire, chacun ne les peut pas aisément disposer en lieu conuenable. Il est certain que ceste propriété d'ordonner & distribuer, est vne œuvre de l'imagination, puis que par conuenable figure & forme le tout doit estre bien correspondant en soy. La quatriesme propriété des bons Orateurs, & la plus importante de toutes, est l'action, par laquelle ils donnent estre & vie aux choses qu'ils disent, & par laquelle mesme, ils mouuent l'auditeur, & l'incitent à croire estre veritable, ce qu'ils luy veulent persuader. Et pourtant Ciceron à dit en ceste maniere, *Actio que motu corporis, que gestu, qua vultu, que vocis confirmatione ac varietate moderanda est*. C'est à dire, L'action se doit moderer par le mouuement du corps, par les ge-

En la rhétorique à Herennius.

Au liure du parfait Orateur.

stes qui sont requis, & par la contenance du visage, en haussant la voix & l'abaissant, en se fâchant, & retournant soudain à s'appaiser: parlant aucunes fois viste, aucunes fois à loisir: en tantant & adoucissant, demenant le corps ores d'un costé, ores de l'autre, retirant les bras, & les despliant, en riant & pleurant, & donnant vn coup, ou frappant à bonne occasion. Ceste grace est de si grande importance aux predicateurs, qu'elle leur suffit, sans l'inuention & disposition des choses de peu de consequence, à faire vn sermon qui rende le peuple tout esmerueillé, à cause de ceste actiō qui s'appelle autrement esprit ou prononciation. Il y a en cela vne chose notable par laquelle se descouure, combien peut ceste grace: qui est que les sermons qui se trouuent tant excellens par le moyen de l'esprit & de l'actiō, ne valent riē en vn papier, par escrire, & ne se peuuent lire: & la cause de cela est que par le moyen de la plume, il n'est possible de peindre & représenter les gestes & mouuemens de l'actiō, qui fait trouuer les predications agreables en vne chaire. Autres sermons se trouuent bons par escrire, lesquels estans preschez ne se peuuent ouyr, pource qu'on ne leur donne l'actiō qu'ils requierent. Et pour ceste cause Platon à dit, que la maniere de parler est bien differente de la maniere que requiert l'escriure: & pour ceste cause voyons nous plusieurs hommes qui parlent fort bien, &

En l'A-
tel. g.

escriuent mal: autres, au contraire, escriuent fort bien, qui discourent fort mal. Ce qui le doit enuierement reduire & rapporter à l'action, laquelle est certainement œuvre de l'imagination, pource que tout ce que nous auons dit d'icelle fait figure, correspondance, & bonne consonance, qui sont œuvres de l'imagination. La cinquième grace qu'il doit auoir, est de sçauoir dire le mot, tirer exemples propres, & bonnes comparaisons: ce que les auditeurs goustent plustoit qu'aucune autre chose: car par vn bon exemple, ils entendent facilement la doctrine. Et sans exemple ils ne comprennent rien: & pourtant Aristote demande, pourquoy ceux-là qui entendent les Orateurs prennent plus grand plaisir aux exemples & fables dont ils vident, pour prouuer ce qu'ils veulent persuader qu'à tous les argumens & raisons qu'ils alleguent. A quoy il respond, que par les exemples & fables, les hommes apprennent mieux, pour estre preuue laquelle appartient au sens: ce qu'ils ne font pas tant bien, par les argumens & raisons, pour estre chose qui requiert grand entendement. Et pour ceste cause, Christ nostre Redempteur vloit en ses sermons de plusieurs similitudes & paraboles, par le moyen desquel es il donnoit à entendre beaucoup de secrets diuins. Or donc est il certain que ceste maniere de faire & de remonstrier par fables & comparaisons appartient à l'imagination: pource

En la 18.
s. 2. pro.
ble. 3.

L'EXAMEN

que c'est figure qui correspond, & à consonance. La sixième propriété du bon Orateur est d'auoir bon langage, propre, & non affecté, termes purs, & maintes gracieuses manieres de parler: desquelles graces nous auons parlé maintefois ailleurs, prouuant qu'une partie d'icelles appartient à l'imagination, & l'autre partie à la memoire. Le septième point que doit auoir le bon Orateur, est ce que dit Ciceron, *Instructus uoce, actione, et lepore*. Instruit & doilé d'une bonne voix, action & grace: d'une voix sonante, paisible, non aspre, enrouée, ni trop deliée. Et combien qu'il soit vray que cela vienne du temperament de l'estomac & de la gorge, si est-il certain que du mesme temperament que vient la bonne imagination (qui est la chaleur) vient aussi la bonne voix: ce qu'il faut bien scauoir, pource que les Theologiens scolastiques (pour estre de froid & sec temperament) ne peuuent auoir bonne voix & organe, ce qui leur est vne grande imperfection, pour monter en chaire. Aristote le prouue ainsi, par l'exemple des vieilles gens qui sont froids & secs. Pour auoir bonne voix, il est besoin de beaucoup de chaleur, pour dilater les chemins, & d'une moderee humeur, pour les adoucir. Et pour ceste cause Aristote demande pourquoy ceux qui sont naturellement chauds, qu'ils ont tous vne voix ferme & bonne. Et nous voyons donc cela, par le contraire, aux femmes, & aux

En la section ii.
probl. 34.

En la section iii.
probl. 6.

eunuques. lesquels pour la grande froideur de leur temperament, comme dit Galien, ont la voix fort dedee, de maniere que quand nous entendrons quelque bonne voix, nous sçaurons bien dire qu'elle vient de beaucoup de chaleur & humidité de l'estomac: lesquelles deux qualitez (venans iusques au cerueau) font perdre l'entendement, & caulent vne bonne memoire, & bonne imagination, qui sont les deux puiffances desquelles se seruent les bons predicateurs, pour contenter les escoutans. Ciceron dit, que la huitième propriété du bon Orateur, est d'auoir la langue à commandement, prompte & bien pendue: grace qui ne peut eschoir aux hommes de grand entendement: car pour estre prompte, est besoin de beaucoup de chaleur, & de siccité moyenne: ce qui ne peut aduenir aux melancoliques tant naturels, que par aüstion. Aristote le prouue quand il demande pourquoy ceux là qui hesitent & sont longs à parler, sont tous de complexion melancoliques: à quoy il respond fort bien, disant que les melancoliques ont vne grande & forte imagination, & que la langue ne peut proferer si viste que l'imagination va dictant: & ainsi elle l'a fait faillir & hesiter en parlant. Ce qui ne vient d'autre chose sinon que les melancoliques ont tousiours grande abondance d'eau & de saluue en la bouche: au moyen dequoy ils ont la langue humide & fort lasche: chose.

*Au liure
de la science,
164*

*Au liure
de l'Orateur.*

*En la se-
ction 1.
Probl 53.*

qui se peut voir clairement par l'abondance de la salive qu'ils crachent. Aristote donne ceste mesme raison; quand il a demandé pourquoy aucuns hesitent & demeurent à parler: à quoy il respond que ceux là ont la langue fort froids & humide, qui sont deux qualitez qui l'endorment, & qui la rendent tardive, tellement qu'elle ne peut pas suiure l'imagination. Pour à quoy remedier il dit, qu'il est bon de boire vn peu de vin: ou deuant qu'aller discourir en la presence d'un peuple, exercer la voix, & parler fort & ferme, afin que la langue s'eichauffe & se desseiche. Mais Aristote dit aussi, que ce defect de la parole peut venir aussi de la trop grande chaleur & siccité de la langue, & ameine l'exemple des coleriques, lesquels estans fâchez, ne parlent certainement, & quand ils sont sans aucune passion, ils sont fort eloquens au contraire des hommes flegmatiques, lesquels estans en paix, ne peuuent parler: mais estans fâchez, ils alleguent sentences, & parlent avec eloquence. La raison de cela est fort manifeste, car combien qu'il soit vray que la chaleur aide à l'imagination, & à la langue aussi, si est ce qu'il se peut faire qu'elle aide à la perdre: d'un costé, pource que ne luy viennent les dits & sentences aiguës, & pource que la langue ne peut bien preferer à cause de la grande siccité d'icelle, & ainsi voyons nous que beuuant vn peu d'eau, l'homme

parle mieux. Les coleriques estans en paix, parlent bien & certainement, pource qu'ils ont la chaleur moderee, qui est necessaire à la langue, & pource qu'ils ont bonne imagination: mais quand ils sont fâchez, la chaleur monte plus qu'il ne faut, & trouble l'imagination. Les flegmatiques estans sans fâcherie, ont beaucoup de froideur & humidité au cerueau: au moyen dequoy ils ne sçauent que dire, & leur langue est trop lasche, à cause de la grande humidité. Mais qu'à ils sont fâchez & mis en colere, la chaleur monte incontinent, & esleue l'imagination: & pourtant ils ont dequoy parler, & n'est leur langue empeschee; pource qu'elle s'est eschauffee à raiſon de ceste colere. Ceux là n'ont pas bonne veüe ne pour faire des vers, à cause qu'ils sont froids de cerueau, & quand ils sont fâchez ils font de meilleurs vers, & avec plus grande facilité, contre ceux qui les ont irrités, à ce propos Iuuenal a dit,

Si natura negat, facit indignatio versum.

C'est à dire,

Nature ne voulant l'indigné fait des vers.

Les hommes de grand entendement ne peuuent estre bons orateurs, ni bons precheurs, pour ce defect de la langue: ioint que l'action requiert aucunesfois de parler haut, aucunesfois bas. Et aussi ceux qui sont trauallez de la langue, ne peuuent

L' E X A M E N

orer ni haranguer, sans crier à haute voix: ce qui est vne des choses qui desgoustent les auditeurs. Et ainsi Aristote demande, Pourquoi les hommes qui hésitent de la langue ne peuvent parler à voix basse : à quoy il répond fort bien, disant que la langue laquelle tient au palais, à cause de la grande humidité, se desnouë mieux avec force que sans effort : comme celuy qui veut leuer vne lance, en la prenant par la pointe, la leue mieux avec force, & tout d'un coup, que peu à peu. Il m'est aduis que j'ay suffisamment prouué que les bonnes proprieté de nature que doit auoir l'orateur parfait, viennent pour la pluspart de la bonne imagination, & aucunes, de la memoire. Et si il est vray que les bons predicateurs de nostre temps contentent les auditeurs pour estre douiez des mesmes graces, il s'en suit que celuy qui sera grand predicateur, sçaura peu de theologie scolastique : & le grand scolastique ne sçaura pas prescher, à cause de la contrariété qui est entre l'entendement & l'imagination avec la memoire. Aristote a bien veu par experience, que combien que l'Orateur apprenne la philosophie naturelle & morale, la Medecine, Metaphysique, Iurispudence, Mathematique, Astrologie, & toutes les autres sciences: il ne sçait de chacune que les fleurs & sentences auerées; sans sçauoir la raison d'icelles. Mais il pensoit que de ne sçauoir la Theologie, ni la raison des cho-

En la se.

tion 11.

l'ob. 55.

les, ve
adon
nous
l'orat
Philo
loio
la ra
teur,
plus.
soph
men
font
la ph
cielle
ce est
positi
che
prop
Par
ait l
peu
teur
faill
la ve
nous
stre S
conia
dun l
C'est
se m
pis
n'on
appr

tes, venoit de ce que l'on ne s'y estoit point adonné: & pourtant il demande en quoy nous pensons que le Philosopher differe de l'orateur, puis qu'ils estudient tous deux en Philosophie. A quoy il respond que le Philosopher employe tout son estude à sçauoir la raison & cause de chacun effet: & l'orateur, à cognoistre seulement l'effet, & non plus. Ce qui aduiet pource que la Philosophie naturelle appartient à l'entendement, de laquelle puissance les orateurs sont priuez: & ainsi ne peuuent ils auoir de la philosophie autre chose qu'une superficielle cognoissance. Ceste mesme difference est entre le Theologien scolastique, & le positif: car l'un sçait la raison de ce qui touche & concerne la faculté: & l'autre, les propositions auerees & non d'auantage. Parquoy il y a danger que le predicateur ait la charge & autorité d'enseigner au peuple Chrestien la verité, & que l'auditeur soit obligé à le croire. Or que leur defaille la puissance, par laquelle on cognoist la verité des choses, & les causes d'icelles, nous pourrons alleguer ceci de Christ nostre Sauueur, *Laissez les, ils sont aueugles & conducteurs des aueugles*: Or si l'aueugle conduit l'aueugle, ils tomberont tous deux en la fosse. C'est grand cas de voir de quelle hardiesse se mettent à prescher ceux qui ne sçauent pas vn mot de Theologie scolastique, & n'ont habilité naturelle, pour la pouuoir apprendre. S. Paul se plaint grandement de

*En S. Mathieu, ch.
15.*

L' E X A M E N

En la i. ceux là, disant, Or la fin de la Loy de Dieu est l'ie
à Timot. charuë, de cœur pur, de bonne conscience, & de
chap. 1. foyn non feinte: desquelles trois choses tous se sepa-
rans, se tournent & ont recours à vne vaine ma-
niere de parler, voulans estre docteurs de la Loy,
sans entendre ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils affir-
ment. Le vain langage & parler des Theolo-
giens Allemans Anglois, Flamans, Fran-
çois, & de tous les autres qui habitent le de-
p'tement, a fait perdre & gaster l'assem-
blee Chrestienne, par vne lig' a de cognou-
sance des langues, par vn tel ornement &
grace à prescher, pource qu'ils n'ont l'en-
tendement propre pour trouuer la verité.
Or auons nous delia prouué que ceux là
sont despourueus d'entendement, suiuant
l'opinion d'Aristote, sans plusieurs autres
raisons & experiences que nous auons
ameenees à cest effet. Mais si les auditeurs
Anglois & Allemans scauoient bien ce que
sainct Paul escriit aux Romains (qui estoient
pareillemēt seduits d'autres faux predica-
teurs) ils ne se fussent parauenture pas trō-
pez si tost, Or ie vous prie, mes freres, que vous
Chap. 16. regardez à ceux qui causent dissensions &
scandales, & qui vous enseignent autre doctrine
que celle que vous auiez apprise: separez vous
d'eux, car ils ne seruent pas à nostre Seigneur,
mais seulement à leur ventre & par leurs douces
paroles & benedictions ils seduysent les cœurs
des innocens, & abusent ceux là qui ne scauent
gueres. Suuiant cela, nous auons prouué
autre part, que ceux là qui sont pourueus

de grande imagination, sont coleres, fins, malicieux & cauteleux, lesquels sont tous enclins à mal, & le sçauent faire avec vne grande astuce & prudence. Aristote, touchant les orateurs de son tems, demande, pourquoy nous appellons l'orateur fin & caut & non pas le musicien ni le basteleur: & la difficulté eust esté plus grande, si Aristote eust sçeu que la musique & la representation sont œuures de l'imagination. A quoy il respond que les musiciens & les representans n'ont autre fin que de donner contentement à ceux qui les entendent: mais l'orateur tasche d'acquérir pour soy, & pour ceste cause il a besoin d'vser d'astuce & cautelle, afin que les auditeurs n'entendent à quel but il tend. Ces choses là sont propres à ces faux predicateurs, desquels l'Apostre escrit ainsi aux Corinthiens, *Or ie crains que comme le serpent à seduit Eue, par son astuce, vos sens soient ainsi corrompus: car ces faux apostres sont cauteleux ouuriers, qui se trāsformēt en apostres de Chr:st: de quoyne se faut pas esmerveiller: car Satan mesme se tran:forme en Ange de lumiere: il ne se faut donc pas esbahir si ces ministres se changent comme en ministres de iustice, l'œuure desquels sera leur fin.* L'on entēd bien que toutes ces proprietēz sont œuures de l'imagination, & qu'Aristote a tresbien dit que les orateurs sont cauteleux & fins: pource qu'ils pēsent tousiours à leur profit. Nous auōs desia dit vne autre fois, que ceux là qui ont vne forte

En la 18.
sect. prob.
4.

2. ch. iii.

& grande imagination, sont de tempera-
ment fort chaud: & de ceste qualité proce-
dent trois principaux vices de l'homme,
l'Arrogance, la Gloutonnie & la Luxure: &
pour ceste cause l'Apostre a dit, *Telle manie-
re de gens, ne seruent pas à Christ nostre Sau-
ueur, mais à leur ventre.* Et pourtant ils met-
tent peine d'interpreter l'écriture sainte,
de maniere que ce soit selon leur inclina-
tion naturelle, donnans à entendre à ceux
qui ne sçauent gueres, que les prestres se
peuent marier: qu'il n'est pas besoin d'un
careme, ni de ieunes, qu'il ne faut pas ma-
nifester au confesseur les pechez que nous
commettons contre Dieu. Et vsans de ceste
ruse, par l'écriture mal appropriée, ils
font paroistre leurs vices, vertus, & le peu-
ple les estime saints. Que de la chaleur
paruiennent ces trois mauuaises inclina-
tions, & de la froideur, les vertus contrai-
res, Aristote le prouue disant, *Et quoniam*
vim eandem obtinet morum instituendum, mo-
res enim calidum cōdit & frigidum omnium ma-
ximè quæ in corpore nostro habentur: idcirco nos
morum qualitate afficit & informat. Comme
s'il vouloit dire. De la chaleur & de la froi-
deur procedent toutes les costumes &
mœurs de l'homme: pource que ces deux
qualitez alterét plus nostre nature que nul-
le autre. Et delà vient que les hommes de
grande imagination sont ordinairement
malins & vicieux, pource qu'ils se laissent al-
ler apres leurs naturelles inclinacions & vo-

*En la 30.
sect. prob.
1.*

lontez, & qu'ils ont l'esprit & habilité pour faire mal. Et pourtant Aristote demande. *En la 29.^e sect. pre.^{re}* Pourquoi l'homme de tant grande erudition est le plus iniuste de tous les animaux. 7.

A quoy il respond que cest homme à grand esprit & grande imagination: à raison de quoy il trouue maintes imaginations à faire mal: & d'autant qu'il appete naturellement ses plaisirs, & d'estre plus grand & plus heureux que les autres, il s'ensuit qu'il doit offenser & faire mal, pource que ces choses-là ne se peuent acquerir, sans faire tort à plusieurs. Mais Aristote n'a pas bien sceu coucher ce probleme, ni respondre à iceluy comme il falloit: il eust mieux fait de demander: Pourquoi les mauuais ordinairement sont de grand esprit? entre lesquels ceux qui ont meilleur esprit ou habilité plus grande, sont de plus grâdes meschancez & desordres, veu qu'il est raisonnable, que le bon esprit de l'homme s'incline plustost à la vertu & bonté qu'aux vices & maux. A quoy l'on peut respondre que ceux là qui ont beaucoup de chaleur, sont hommes de grande imagination, & que la mesme qualité qui les fait ingenieux les semôl à estre mauuais & vicieux. Mais quand l'entendement domine, l'homme ordinairement s'incline à la vertu, pource que ceste puissance tend à froideur & siccité, desquelles deux qualitez procedent plusieurs vertus, comme la continence, l'humilité, & la temperance: au lieu que de la cha-

E X A M E N

En la 10.^e leur procedent les contraires. Si Aristote
 scilicet prob. 2. eust trouué ceste philosophie, il eust sceu
 respondre à ce probleme, par lequel il de-
 mande, *Cur genus id hominum, quod Dionysia-*
cos technas id est, artifices bacchanales aut hi-
friones appellamus, improbis esse moribus, ma-
gna ex parte consueuerunt? Comme s'il de-
 mandoit. Pourquoy les comediens, caba-
 retiers, cuisiniers & ceux qui se trouuent en
 tous les banquets & festins, pour ordonner
 les viandes, sont ordinairement mauvais &
 vicieux? A quoy il repond, disant, que pour
 estre occupez en ces offices de Bacche, ils
 n'ont eu le moyen d'estudier, & qu'ils pas-
 sent ainsi leur vie avec incōtinence: à quoy
 mesme fait la priuureté, laquelle a de cou-
 stume d'amener beaucoup de maux: mais
 de fait ce n'en est pas la raison: ains faut di-
 re que la representation des comedies, & la
 maniere de commander aux festes de Bac-
 che, vient d'une difference d'imagination,
 laquelle inuit l'homme à ceste maniere de
 viure. Et pource que ceste difference d'i-
 magination consiste en chaleur, tous ceux
 là ont bon estomac, & vn grand appetit de
 boire & de manger: & combien qu'ils ad-
 donnaissent aux lettres, ils n'y feroient au-
 cun profit, voire mesmes encores qu'ils fu-
 sent riches, ils ne laisseroyent pas d'est e-
 affectiōnez à tels offices, quand bien ils se-
 roient beaucoup plus vils, pource que l'e-
 sprit & habilité attire vn chacun à l'art, qui
 luy correspond en proportion. Et pour ce-

ste cau-
 dus que
 tridum p
 uestiorib
 torem as
 quàm ad
 sibi dele
 uent au
 medien
 mēs, q
 il re. po
 sent inc
 ment di
 qui le lu
 ture, pa
 cōbien
 di. gne
 moins
 les autr
 que non
 spirit, c
 predica
 nus do
 d'habil
 particu
 d'esprit
 mettre à
 vne cho
 publicq
 que coi
 trefois
 & com
 grand e

ste cause Aristote demande, *Cur in iſtius- En la 18.
dus que aliqui ſibi delegerint quanquam in- ſect. prob.
terdum prauis, libentius tamen quam in ho- 6.
neſtioribus verſantur? verbi gratia, preſtigia-
terem aut minum, aut tibicinem ſe potius eſſe,
quam aſtronomum aut oratorem velit, qui hæc
ſibi delegerint? C'eſt à dire, Pourquoy ſe trou-
uent aucuns qui ayment mieux eſtre co-
mediens, baſteleurs, ou ioïeurs d'inſtru-
mẽs, que Orateurs & Aſtologues? A quoy
il reſpond ſoit bien, diſant, que l'homme
ſent incontinent à quel art il eſt naturelle-
ment diſpoſé: pource qu'il a en ſoy meſme
qui le luy enſeigne: & peut bien tant la na-
ture, par ſon inſtigation & pourſuite que
cõbien que l'art & office ſoit mal ſeant à la
dignité de celuy qui l'aprend, il faut neant-
moins qu'il ſ'y addonne, & qu'il laiſſe tous
les autres honorables exercices. Mais puis
que nous auons reietté ceſte maniere d'e-
ſprit, comme mal propre à la charge de la
predication & puis que nous ſommes te-
nus donner & departir à chacune differẽce
d'habilité, les lettres qui luy reſpondent en
particulier, il faut monſtrer quelle ſorte
d'eſprit doit auoir celuy, que l'on doit cõ-
mettre à la charge de la predication: qui eſt
vne choſe de grande importance à la Re-
publique Chreſtienne. Il faut donc ſçauoir
que combien que nous ayons prouué au-
trefois qu'il y a vne naturelle repugnance
& contrariété de ioindre & aſſembler vn
grand entendement avec vne grãde imagi-*

nation & memoire, il n'y a toutesfois reigle tant generale en tous les arts, qui n'ait quelque exception. Nous prouuerons au chapitre penultieme de cest oeuvre, fort au long, qu'estant nature avec les forces, & n'ayant aucune chose qui l'empesche, elle fait vne differēce d'esprit tant parfait, qu'elle assemble en vn mesme suiet, grand entendement avec vne grande imagination & memoire, comme si ces trois choses n'estoyent contraires & ne fussent naturellement opposees. Ceste est la propre & conuenable habilité, pour l'office & charge de la predication, s'ils se trouuoient plusieurs suiets qui la peussent obrenir: mais comme nous dirons au lieu allegué, il y en a si peu, que de cent mille esprits à peine s'en trouue vn qui soit tel. Et pourtant nous faudra trouuer vne autre differēce d'esprit plus familiere, bien qu'elle ne puisse estre si parfaite que la susdicte. A ceste cause, il faut sçauoir qu'entre les Medecins & Philosophes, il y a grande dissention pour auerir le temperamēt & les qualitez du vinaigre, de la colere aduste, & des cendres, voyans que ces choses là produisent aucunes fois effet de chaleur: aucunes fois, de froideur: au moyen dequoy leurs opinions se sont trouuees differentes: mais la verité est que toutes ces choses qui souffrent le brusler, & que le feu a consommé, sont de diuers temperament. La plus grande partie du suiet est froid & sec: mais se trouue en-

*Galien au
liure 1.
des Simp.
chap. 19.*

tre deux
cates &
combre
elles son
cace a
meur
que le
sion et
leur, &
grande
De là p
ques pa
tendeme
mais il
re, a ca
l'aoustr
bons po
qui le p
faits qu
bien qu
pre iuu
imagin
souuen
res & le
d'aucun
ceux qu
mor, le
tout cou
matiere
colie, pa
perame
tender
tion, A

tre deux autres parties tant subtiles & delicates & de si grande chaleur & ferueur, que combien qu'elles soient en petite quantité: elles sont neantmoins de plus grande efficace à exercer leur œuvre, que tout le demeurant du suiet. Et par ainsi voyons nous que le vinaigre & la melancolie par adustion ouurent la terre, à raison de la chaleur, & ne la ferment, combien que la plus grande partie de ces humeurs soit froide. De là peut on inferer, que les melancoliques par adustion, assemblent un grand entendement avec vne grande imagination: mais ils sont tous desjouueus de memoire, à cause de la grande siccité & durté que l'adustion a fait au cerueau. Ceux là sont bons pour prescher, au moins les meilleurs qui se puissent trouuer, hors mis ces parfaits que nous auons dit ci dessus: car combien qu'ils ayent faute de memoire, leur propre inuention est si grande que la mesme imagination leur sert de memoire & de resouuenance, & leur suggere plusieurs figures & sentences à alleguer, sans auoir faute d'aucune chose. Ce que ne peuuent faire ceux qui apprennent leur sermō mot apres mot, lesquels venans à faillir demeurent tout court, sans auoir qui leur fournisse matiere, pour passer outre. Que la melancolie, par adustion, ait ceste variété de temperament, froideur & siccité pour l'entendement, & la chaleur pour l'imagination, Aristote le dit en ceste maniere, Ho-

L'EXAMEN

mines melancholici varij inequalisque sunt : qui a
vix a: rabilu varia & inequalu est , quippe que
vehementer tum frigida , tum calida reddi ea-
dem possit. C'est à dire. Les hommes me-
lancoliques, par adustion, sont diuers &
de complexion inegale, pource que la co-
lere aduste est fort differente, & inegale: au-
cunefois fort chaude, aucunefois fort froi-
de. Les signes par lesquels se cognoissent
les hommes qui tiennent ce temperament,
sont tres manifestes: ils ont la couleur du
visage pale & cédree: les yeux fort enflam-
mez & ardans. A raison dequoy se dit, (Il est
homme qui a du sang en l'œil) le poil noir,
& la teste chauue: peu de chair, aspre & ve-
luë: les veines grosses: ils sont affables &
de bonne compagnie: mais ils sont luxu-
rieux, superbes, hauts, renieurs, cauteleux,
doubles, iniurieux, vindicatifs & enclins à
faire mal. Cela s'entend lors que la melan-
colie s'enflamme: mais elle se refroi-
dit, incontinent naissent en eux les vertus
contraires, Chasteré, Humilité, crainte &
reuerence de Dieu, charité, misericorde,
& grande recognoissance de leurs pechez,
avec souspirs & larmes. Et pour ceste cau-
se ils vivent en vne perpetuelle guerre, sans
auoir aucun repos. Aucunefois le vice sur-
monte en eux: aucunefois la vertu: mais
nonobstant toutes ces imperfections, ils
sont les plus ingenieux & habiles au mini-
stere de la predication, pource qu'ils ont
entendement pour trouuer la verité, &

*Aussi ont
ils la venue
courte à
cause de
la grande
siccité du
correau.
Arist. au
liure du
Dormir
& veiller.*

grande
indeter.
il voulu
si mere.
au m d
charge
estoit le
trouuer
ment &
gardant
colere &
contide
le il per
receure
virent c
vn hom
leur cul
contra
par les
raison
& iuge
sonne
terité
stoit a
fort pri
té, à la
colique
ces des
deuant
lement
estoit
cureur
grand

grande imagination pour la sçauoir persuader. Sinon, voyons que fit Dieu, quand il voulut former vn homme au ventre de sa mere, afin qu'il fust habile de descouvrir au mōde la venuë de son fils, & qu'il eust la charge de prouuer & persuader que Christ estoit le Messie promis en la loy : & nous trouverons que le faisant de grand entêtement & imagination, par consequent (regardant à l'ordre naturel) il l'a tiré & fait colere & aduste. Cela se voit clairement, en considerant le grā l'feu & ardeur de laquelle il persecutoit l'Eglise, & la peine que reçurent les Sinagogues, quand elles le virent conuerti, comme s'ils eussent perdu vn homme de grande consequence, qui leur eust peu gagner & vaincre la partie contraire. Cela se voit aussi manifestement par les repoliques & defences de colere raisonnable, qu'il amenoit aux proconsuls & iuges qui le prenoient, defendant sa personne, & le nom de Christ, avec telle dextérité, qu'il les rendoit tous confus. Il estoit aussi imparfait de la langue, & n'estoit fort prompt à parler: qui est vne propriété, à laquelle Aristote dit, que les melancoliques par adustion, sont suiets. Les vices desquels il confesse auoir esté entaché, deuant sa conuersion, demonstrent pareillement qu'il auoit ceste temperatūre. Il estoit blasphemateur, iniurieux, & persecuteur: ce qui vient entierement de la trop grande chaleur. Mais le signe plus euidēt

*Quand il
a pleu a
Dieu qui
m'a sepa-
ré du ven-
tre de ma
mere, &
m'a appel-
lé par sa
grace,
pour reue-
ler son fils
en moy S.
Paul aux
Gal.c.1.*

*En la 1.^{re}
Tim.c.1.*

L' E X A M E N

qui le demonstre auoir esté coleric aduste, se prend de ceste bataille cōinuelle: que luy mesme confesse auoir esté en luy, entre la partie superieure & inferieure, disant: *Video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meae & ducentem me in captiuitatem peccati.* Je voy vne autre loy en mes membres qui repugne à la loy de mon ame, & qui me cōduit en captiuité du peché. Nous auons prouué, suivant l'opinion d'Aristote, que les melancoliques par adesttion, ont ceste mesme guerre & debat: il est vray qu'aucuns expliquent & fort bien, que ceste bataille procede du desordre que fait le peché originel, entre l'esprit & la chair: & quant à ce qu'elle estoit si grande, ie croy bien aussi qu'elle venoit de l'inegalité de la colere aduste, que l'on dit bile noire, qu'il auoit en sa naturelle composition. Le prophete Royal Dauid participoit esgaliemēt du peché originel, & ne se plaignoit pas tant que faisoit saint Paul, ains disoit qu'il trouuoit la partie inferieure, accordant avec la raison, quand il se vouloit resioiir avec Dieu: *Cor meū & caro mea exultauerunt in Deum viuum*: Mon cœur & ma chair se sont esioiis en Dieu viuāt. Et comme nous dirōs au chapitre penultieme, Dauid auoit la meilleure temperature qu'il estoit possible à la nature de donner, laquelle nous prouuerons par l'opinion de tous les Philosophes, incliner ordinairement l'homme à l'estat de vertu, sans grande cōtradiction de la

de la chair. Doreques les esprits qui se doivent eslire pour prescher, sont en premier lieu, ceux qui assemblent vn grand entendement avec vne grande imagination & memoire: dont nous alleguerons les signes au penultième chapitre. A faute de ceux-là, succedent en leur place les melancoliques par adustion, lesquels ioignent vn grand entendement, avec vne grande imagination: mais ils sont despourueus de memoire. Et pourtant ils ne peuuent auoir abondance de paroles, ni prescher par vn torrent d'eloquence deuant vn peuple. Au troisième lieu succedent les hommes de grand entendement, lesquels neantmoins sont despourueus d'imagination & memoire. Ceux-là preschent avec vne grande disgrâce: mais ils enseignent la verité. Les derniers auxquels ie ne voudrois recommander la charge de la predication, sont ceux qui assemblent beaucoup de memoire avec vne grande imagination, & sont despourueus d'entendement. Ceux-là attirent vn peuple à eux, & le tiennent esmerueillé & bien content. Mais quand nous n'y pensons point, ils tombent en

l'inquisition, pource que par des

ces paroles & benedictions ils seduysent les cœurs des peuples innocens.

Aux Ro.
cha. 16.

L'EXAMEN

Comme la theorique des loix appartient à la mémoire : il aduocacer & iuger (qui en est la pratique) à l'entendement : & la maniere de gouverner vne Republique à l'Imagination.

CHAP. XXI.



N langue Espagnole, ce mot (*letrado*) est vn terme commun pour tous les hommes de lettres, Theologiens, Legistes, Medecins, Dialecticiens, Philosophes, Orateurs, Mathematiciens, & Astrologues: & neantmoins en disant: *En la no es letrado*, nous entendons d'un commun consentement, que la profession d'un tel est la cognoissance des loix, comme si c'estoit vn nom propre & particulier. La response à ce doute est facile, mais pour la donner telle qu'il faut, est propre de sçauoir premierement que c'est de la loy: & à quoy s'obligent ceux qui se mettent à estudier en ceste faculté, pour se seruir d'icelle estans iuges ou aduocats. La loy n'est autre chose, qu'une volonte raisonnaible du Legislateur, par laquelle il explique & declare en quelle maniere il veut que se determinent les cas, qui ordinairement aduiennent en la Republique; pour entretenir les suiets en paix, & leur enseigner comme ils doiuent viure, & de quoy ils se doiuent garder. I'ay dit que la loy estoit volonte raisonnaible,

Que c'est
la Loy.

pource qu'il ne suffit pas que le Roy & l'Empereur (qui sont la cause efficiëe de la loy) expliquent & declarent leur volonté en quelque maniere que ce soit, afin qu'elle soit loy: car si elle n'est iuste, & conforme à la raison, elle ne peut estre appelée loy, pource qu'elle ne l'est pas aussi: comme celui ne seroit pas homme, qui seroit priué d'ame raisonnable. Et pourtant a esté aduisé que les Roys establisent leurs loix par le conseil & aduis des hommes fort sages & entendus, afin qu'elles se face avec droiture & equité, & que les suiets les reçoient de bon cœur, & soient dauantage tenus à les garder & accomplir. La cause materielle de la loy est, qu'elle se face des cas qui ordinairement escheent en la Republique, suiuant l'ordre de nature & non des choses impossibles, & qui n'aduennent pas souvent. La cause finale est, ordonner la vie de l'homme, & luy enseigner ce qu'il doit faire; & ce qu'il doit fuir, afin que la Republique bien ordonnée soit entretenue en paix & tranquillité. Et pour ceste cause ils font escrire les loix par paroles claires, non equiuoques, ni obscures, ni ayans diuers sens: sans chiffres ni abreuuiures, & tant manifestes que chacun les peut facilement entendre & retenir en la memoire. Et afin que nul n'en pretende cause d'ignorance, ils les font publier à son de trompe & cri public, afin que celui qui les entreindra puisse estre châtié. Aussi en apres, veule

L'EXAMEN

soin & diligence que les bons législateurs
employent, à ce que leurs loix soient iustes
& manifestes, ils enoignent aux iuges &
aueocats que, *Nemo in aeternum vel iudicis*
suo ier. uisatur, sed legim auctoritate ducatur:
comme voulans dire, Nous desfendens à
tous iuges & aueocats d'vser de leur en-
tendement, de disputer si la loy est iuste ou
iniuste, & de luy donner autre sens que ce-
luy que declare la composition de la let-
tre. Dont s'ensuit que les Legistes doivent
construire le texte de la loy, & prendre le
sens qui resulte de la construction, & non
autre. Ceste doctrine donc estant ainsi sup-
posée, c'est vne chose fort claire de sça-
uoir, pourquoy le Legiste s'appelle *Letrado*,
& non pastours les autres hommes de let-
tres: c'est pource qu'il est (*à lettradado*) fort
adonné à la lettre, c'est à dire, homme qui
n'a liberté d'opiner selon son entendement,
mais qui est contraint de suivre la com-
position de la lettre. Et pour entendre cela,
ceux qui sont fort excellens en ceste pro-
fession, n'osent nier ni affirmer aucune
chose, touchant la decision de quelque cas,
s'ils n'ont deuant eux la loy, qui les deter-
mine en propres termes. Et si aucunes fois
ils parlent de leur teste, & entendent
leur iugement & raison, sans s'arrestier au
droit, ils le font avec vne crainte & hon-
te: & pour ceste cause ils disent en com-
mun prouerbe, *Erubescimus dum sine lege lo-*
quimur. C'est à dire, Nous auons honte de

Nesaites
à part, ce
qui vous
semble bon
mais s'ay
seulement
ce que ie
te coman-
de, n'ad-
iouste rien
au Sei-
gneur ni
ne dimi-
nue.
Deut. ch.
32.

inger & conseiller, quand nous n'auons loy au deuant, laquelle determine le fait qui nous est proposé. Or les Theologiens ne se peuvent appeller lettrez en ceste signification, pource qu'en la sainte écriture, *Lit 1 Cor.  .3. tera occidit: spiritus autem uiuificat.* La lettre occit, & l'esprit uiuifie. La sainte écriture est pleine de misteres, de figures, & chiffres: elle est obicure, & non manifeste   tous. Les termes & manieres de parler d'icelle, ont vne signification fort differente de celle que s euent les vulgaires lettrez. A raison dequoy, celuy qui construira la lettre, & qui prendra le sens qui resulte de la constructi  grammaticalle, tombera en plusieurs erreurs. Les Medecins aussi ne s'assiettissent   la lettre: pource que si Hippocrate & Galien, & les autres grans auteurs de ceste faculté, disent & affirment vne chose, & l'experience & raison monstrent le contraire, ils ne sont tenus de les suyure, pource qu'en la medecine l'experience   plus de force que la raison: & la raison plus que l'autorité. Mais aux loix aduient tout le c traire: car l'autorité d'icelles, & ce qu'elles decernent   plus de force & vigueur que toutes les raisons qui se peuvent alleguer au contraire. Ce qu'estant ainsi, nous auons desia le chemin ouuert, pour remarquer l'esprit que les loix requierent: car si le Legiste doit auoir l'entendement & l'imagination propre   suyure ce que dit la loy, sans y adiouster ni di-

L'EXAMEN

minuer, il est certain que ceste faculté appartient à la memoire: & que l'on doit travailler à sçauoir le nombre des loix & reigles du droit, & se souuenir de chacune à part, dire par cœur la sentence & decision d'icelle, afin que l'occasion se presentant l'on sçache qu'il y a vne loy qui determine ce qui se presente de telle & telle maniere. Et pourtant il m'est aduis qu'il est meilleur au Legiste d'auoir grande memoire, & peu d'entendement, que beaucoup d'entendement & peu de memoire. Car s'il ne se doit seruir de son esprit & habilité, & regarder à vn si grand nombre de loix qu'il y a, tant differētes les vnes des autres, avec tant d'imperfections, limitations, & amplifications, il vaut mieux sçauoir par cœur ce qui est determiné au droit, pour chacune chose qui se presente, que discourir avec l'entendement, comme elle se pourra determiner: car l'vn est necessaire, & l'autre impertinent, ioint que ne doit auoir l'aduis d'autrui plus d'efficace que la decision de la loy. Parquoy il est certain que la Theorique de la iurisprudence appartient à la memoire, & non à l'entendement ni à l'imagination. Ainsi donc veu que les loix sont tant positives, & aussi que les Legistes ont l'entendement tant adonné à la volonté du Legislatteur; ne pouuans entremesler leur opinion, sans sçauoir certainement la decision de la loy, quand quelque plaident va au conseil à eux, ils ont cōgé de

dire. le
que si l
mande
Theol
les tie
facult
ces or
uerse
cont
seien
lemen
despe
deux
est bie
estudi
garde
au ce
se d
qu'e
qui
(oy
pas
seu
uon
lun
expe
men
se ou
bien
lon
cela
à l'e
tion

dire. Je regarderay mes liures sur ce fait: ce que si le medecin disoit, quand on luy demande remede sur quelque maladie, ou le Theologien en cas de la conscience, on les tiendroient pour gens peu sçauans en leur faculté. Et la raison est, que ces deux sciences ont leurs definitions, & principes vniuersels, au dessus desquelles choses, sont contenus les cas particuliers. Mais en la science de droit, chacune loy contient seulement vn cas, sans que celle qui suit, en despende, combien qu'elles soyent toutes deux sous vn mesme titre. Et partant il est bien necessaire sçauoir toutes les loix, estudier chacune particulièrement, & les garder distinctement en la memoire. Mais au contraire de cela, Platon note vne chose digne de grande consideration: c'est qu'en son temps, il soupçonnoit le lettré, qui sçauoit beaucoup de loix par cœur, (voyant par experience que tels n'estoyent pas tant bons iuges & aduocats, comme il sembloit à les voir) duquel effet il ne deuoit toucher la cause, puis qu'il ne la dit en li tant conuenable: il vid seulement par experience, que les Legistes ayans bonne memoire, qui venoyent desfendre vne cause ou la iuger, n'apliquoyent le droit tant bien qu'il estoit conuenable. Il est aisé, selon ma doctrine, de donner la raison de cela, supposé que la memoire est contraire à l'entendement & que la vraye interpretation des loix, amplification, restriction

*Au liure
des loix.*

L'EXAMEN

& composition d'icelles, avec leurs opposés & contraires, se fait en distinguant, inférant, discourant, iugeant & eslisant: qui sont ceures de l'entendement, lesquelles le lettré ayant grande memoire ne peut faire en sorte quelconque. Nous auons desia dit vne autre fois, que la memoire n'a en la teste, autre office que de garder fidelement les figures & fantasies des choses: & que l'entendement & l'imagination les mettent en ceure. Et si le lettré à tout l'art en la memoire, & que l'entendement & l'imagination luy defaillent, il n'a non plus d'esprit & moyen de iuger & aduocacer, que le Code mesme & le Digeste, lesquels comprenant toutes les reigles & loix du droit, ne peuuent neantmoins faire vn escrit. D'auantage, combien que la loy deust estre telle que porte la definition d'icelle, si est ce qu'à grand peine se trouuent les choses tant parfaites que l'entendement les feint. Que la loy soit iuste & raisonnable, qu'elle serue à tout ce qui peut aduenir, qu'elle se escriue par termes clairs & manifestes, que elle n'ait point de doutes, ni de contrarietez, & qu'elle ne reçoie diuers sens, ne se peut pas tousiours faire, pource qu'en fin, elle a esté establie par vn conseil humain, lequel n'a force pour donner ordre à tout ce qui est à venir. Ce qui se voit tous les iours par experience: car depuis qu'une loy a esté faite, par bon conseil & meure deliberation, en peu de temps elle se dé-

Les pen
ses les
himes ti-
miles, &
nos pro-

filz, po
descou
person
ble. E
Rois
corrig
font li
sils es
seuro
compr
tes les
mine,
marua
faits,
pource
ment
dit: N
possunt
compre
accidu
ble d'
les co
eschoi
aduen
uenoie
en pro
de p
Iuge
seuon
vraye
la pen
plus d
ge ou

fait, pource que par l'usage d'icelle; se sont
 descouuers mille inconueniens; ausquels
 personne n'auoit pensé, quand elle fut éta-
 blie. Et pour ceste cause le droit aduise les
 Roys & les Empereurs de n'auoir honte de
 corriger leurs loix, pource qu'en fin, ils
 sont hommes, & ne se faut pas estonner
 s'ils errent: veu mesmement que l'on ne
 sçauroit trouuer aucune loy, qui puisse
 comprendre par sentences ni paroles tou-
 tes les circonstances du fait qu'elle deter-
 mine, pource que l'astuce & cauteils des
 mauuais est plus grant pour inuenter
 faits, que la prudence des bons, pour se
 pouruoir de defence, & preuoir quel iuge-
 ment se doit asseoir: & pour ceste cause est
 dit: *Neque leges, nec senatus consulta ita scribi*
possunt, ut omnes casus, qui quandoque inciderint, ge-
comprehendantur: sed sufficit ea quæ plerumque
accidunt contineri. C'est à dire, Il n'est possi-
 ble d'escrire les loix de telle maniere, qu'el-
 les comprennent tous les cas qui peuvent
 eschoir: c'est assez de determiner ceux qui
 aduennent ordinairement: & si autres ad-
 uenoient, qui n'eussent loy, qui les decidant
 en propres termes le droit n'est pas tant
 despourueu de reigles & principes, que si le
 Juge ou l'Auocat a bon entendement, pour
 sçauoir inferer & conclure, il ne trouue la
 vraye decision & defence, & le lieu d'où il
 la peut tirer. De maniere que si se trouuent
 plus d'affaires que de loix, il faut que le Ju-
 ge ou l'Auocat ayent beaucoup d'enten-

*uidence
 sont incert-
 taines.
 Sap. c. 9.*

*L. Nec lē
 ff. de
 le.*

dément, pour les faire de nouveau : & non en quelque maniere que ce soit, mais conformes & non contredisantes au droit. Les lettrez qui ont grande memoire ne peuvent faire cela : car si les cas que l'art leur met en la bouche ; ne sont tous raillez & maschez, ils ne sont habiles à d'avantage. L'on a coustume de comparer le lettré qui sçait beaucoup de loix par cœur, au frappeur ou cousturier qui a beaucoup de sayes en monstre en sa boutique : lequel pour en bailler vn, à la mesure de celuy qui le demande, les fait tous essayer, & s'il ne s'en trouue aucun bien seant, il l'enuoye le marchand : mais le lettré de bon entendement est comme le bon cousturier, qui a les ciseaux en la main ; & la piece de drap en la maison : lequel prenant la mesure, taille vn saye à la maniere de celuy qui le veut : les ciseaux du bon aduocat, est l'entendement aigu, par lequel il prend la mesure au cas, & luy baille vestement de la loy, qui le determine, & s'il ne la trouue entiere, pour le decider en propres termes, il luy fait vn accoustrement de pieces du droit, pour le defendre. Les Legistes qui sont douiez d'un tel esprit, ne se doiuent pas appeller lettrez, pource qu'ils ne construisent la lettre, & ne s'amusent aux paroles formelles de la loy : ains ils semblent Legislateurs ou Iuriconsultes, ausquels les mesmes loix demandent. Parquoy, s'ils ont pouoir & autorité de les interpreter, reserver,

amplifier : & d'en tirer exceptions, s'ils les
 peuuent corriger & amender, ie di bien
 qu'ils semblent Legislateurs. On dit d'un
 tel sçauoir que cestuy, *Scire leges non hoc est* ff. de leg.
verba earum tenere, sed vim ac potestatem habere. *Glo. in co-*
l. l. scire
leges. Comme si l'on vouloit dire, Personne ne
 pense que sçauoir les loix, soit la memoire
 des formelles paroles, esquelles on les a es-
 crites : mais sçauoir les loix, est entendre
 iusques où s'estendent leurs forces, & que
 c'est qu'elles peuuent determiner : pource
 que la raison d'icelles est suiuite à plusieurs
 diuersitez à cause des circonstances, du
 temps, de la personne, du lieu, du moyen, de
 la matiere, cause & de la chose. Tout cela
 fait changer la determinaison de la loy. Et
 si le iuge ou l'aduocat n'a bon entendement,
 pour tirer de la loy, soustraire & adiouster
 ce qu'elle ne peut dire par paroles, il fera
 beaucoup de fautes, suiuant la terre. Et
 pourtant est dit, *Verba legis non sunt capienda*
Iudaice. C'est à dire, Les termes de la loy ne
 se doiuent prendre à la maniere Iudaïque,
 qui est cōstruire la lettre & en prendre seu-
 lement le sens. Parce que nous auons dit,
 nous concluons que l'aduocacie est ocu-
 rance de l'entendement & que si le lettré à grā-
 de memoire, il n'est aucunement propre à
 iuger ni aduocacer, pour la repugnance de
 ces deux puissances, & c'est pourquoy les
 lettrez ayans grande memoire, que note
 Platon, ne defendoient pas bien les causes
 & n'appliquoient le droit, comme il fal-

*Glo. in l.
 dñi. pa.
 si is. verb.
 aliquas.
 de damno
 infcto.*

L' E X A M E N

loit. Mais il y a vne difficulté, en ceste doctrine, & non legere à mōa a luis: car si l'entendement est celuy qui assier le cas en la propre loy, qui le determine, en distinguant, limitant, amplifiant, inferant & respondant aux argumens de la partie contraire, comment est-il possible que l'entendement face cela si la memoire ne luy fournit tout le droit: car comme nous venons de dire, il est enioint que, *Nemo in actionibus vel iudiciis suo sensu utatur, sed legum autoritate ducatur.* C'est à dire, Que personne aux actions & iugemens ne se serue de son sens, ains soit induit par l'autorité des loix. Suuant cela, il faut premierement scauoir toutes les loix & reigles du droit deuant que venir à ce qui fait à la cause: car eacores que nous ayons dit que l'Aduocat de bon entendement est maistre des loix, si est ce que toutes les raisons & argumens d'iceluy doiuent estre fondez & appuyez sur les principes de ceste faculté, sans lesquels ils sont de nul effet & valeur. Et afin de pouoir faire cela, il est besoin d'une grande memoire, laquelle garde & retienne vn si grand nombre de loix escrites aux liures. Cest argument prouue estre necessaire au parfait Aduocat d'auoir grand entendement & memoire: ce que ie confesse. Mais, quant à moy ie veux dire, que là où ne se trouuera vn grand entendement ioint à vne grande memoire (à cause de leur repugnance) il vaut mieux que l'aduocat soit

pourue
de men
ayant p
pleer à
medes
res & a
s'il a fa
d'y rem
les hor
qu'ils se
vne gr
ce, au m
ne cog
veu vne
rant, il
bien qu
medes
l'entend
vne te
ciens
loy ra
l'Aduoc
ou cor
uant se
res, si
les Em
adiuen
tendeme
decisio
apres
nous
aucun
champ

pourueu d'un haut entendement, & de peu de memoire, que d'une grande memoire, ayant peu d'entendement: car pour suppleer à la memoire, il y a beaucoup de remedes, comme les liures, tables abecedaires & autres inuentions des hommes: mais s'il a faute d'entendement, il n'est possible d'y remedier. D'auantage, Aristote dit que les hommes de grand entendement (bien qu'ils soient de pourueus de memoire) ont une grande reminiscence ou resouuenance, au moyen de laquelle ils ont une certaine cognoissance confuse de ce qu'ils ont veu une fois, ouy ou leu, surquoy discorant, ils la remettent en memoire. Et combien que ne se peussent trouuer tant de remedes, pour représenter tout le droit à l'entendement, les loix sont fondees sur une telle & si grande raison, que les anciens (comme dit Platon) appelloient la loy raison & prudence. Parquoy le Iuge ou l'Aduocat de grand entendement (iugeant ou conseillant) bien qu'il n'eust la loy deuant soy & toute preste, ne failliroit gueres, s'il auoit avec soy l'instrument duquel les Empereurs ont fait les loix. Ainsi donc aduient maintesfois qu'un Iuge de bon entendement donne sentence, sans scauoir la decision de la loy, qu'il va trouuer puis apres dedans les liures: ce que mesmes nous voyons aduenir aux aduocats, quand aucunesfois ils donnent leur aduis sur le champ, Les loix & reigles de droit sont la

*Au liure
de la Me-
moire &
resouue-
nance.*

L' E X A M E N

fontaine & l'origine, d'où les Aduocats ti-
rent leurs argumens & raisons, pour prou-
uer ce qu'ils veulent, ce qui se fait avec l'en-
tendement, de laquelle puissance si l'aduo-
cat est despourueu, ou qu'il l'ait lasche &
de peu de force, il ne sçaura iamais former
vn argument, encores qu'il sçache tout le
droit par cœur. Nous voyons clairement
cela en ceux qui estudient l'oratoire, & qui
ont faute de l'habilité pour l'apprendre: car
combien qu'ils apprennent par cœur les
Topiques de Ciceron, (qui sont les lieux &
fontaines d'où sourdent les argumēs, pour
prouuer chacun probleme & question, par
la partie affirmative & negative) ils ne peu-
uent neantmoins former vne raison. Au-
tres viennent de grand esprit & habilité,
lesquels sans voir liure, & sans estudier les
Topiques, & lieux des argumens, en for-
ment neantmoins mille, accommodez au
propos duquel il est question. Ceste mesme
choie se voit aux Legistes de grande me-
moire, qui reciteront fidellement tout le
droit par cœur, & ne sçauront tirer d'vn si
grand nombre de loix qu'il y a, vn argu-
ment sur lequel ils se puissent fonder. Au-
contraire s'en trouuent autres, lesquels
ayans mal estudié à Salamanque, sans li-
ures, sont merueilles en l'aduocacerie. Par-
quoy se peut facilement entendre combien
importe à la Republique de faire ceste ele-
ction & examen d'esprits pour apprendre
les sciences, puis que les vns, sans art, sça-

*Examen
et electio
d'esprits,
d'import-
ance à
la Repu-
blique.*

uent &
& les a
gles (po
uque
donc
fait en
essilant
mettra
ment,
rient à
ni à l'i
voir en
le ieun
ce d'es
premier
meu,
que n
quelle
Quar
bien o
plus
de dig
qui s
qu'ell
prouu
ritabl
plusp
remen
on ve
grau
giés,
uerlé
n'y a

uent & entendent ce qu'ils doiuent faire, & les autres chargez de preceptes & reigles (pource qu'ils n'ont l'esprit que la pratique requiert) font mille abiurditez. Si donc la maniere de iuger & aduocacer se fait en distinguant, inférant, discourant & eslisant, il est raisonnable que celuy qui se mettra à l'estude des loix, ait bon entendement, puis que telles œuures appartiennent à ceste puissance & non à la memoire ni à l'imagination. Mais il est bon de sçauoir en quelle maniere se peut eutendre, si le ieune homme est doiü de ceste difference d'esprit ou non : & faut dire & auerir premierement les qualitez de l'entendement, & toutes les differences d'iceluy, afin que nous sçachions distinctement à laquelle d'icelles les Loix appartiennent. Quant au premier, il faut sçauoir que combien que l'entendement soit la puissance la plus noble de l'homme, & de la plus grande dignité, il n'y en a pas vne neantmoins qui se trompe si aisément entour la verité qu'elle fait. Aristote a commencé à le prouuer, disant que le sens est tousiours veritable, mais que l'entendement, pour la pluspart, discourt mal. Ce qui se voit clairement par experience: car si ainsi n'estoit, on verroit de grandes dissensions entre les graues Philotophes, Medecins, Theologies, & Legistes: on verroit sur chacune diuerles opinions & iugemens, attendu qu'il n'y a qu'une verité. Il est donc bien aisé à

*Au 3.
liure de
l'ame.*

L'EXAMEN

entendre d'où vient que les sens sont si certains, ne se trompans iamais à l'endroit de leurs obiets, au lieu que l'entendement est tant suiet à se tromper entour le sien : ce que nous entendrons en considerant que les obiets des cinq sens, & les especes par lesquelles ils se cognoissent, sont fermes & stables, naturellement deuant que les cognoistre. Mais la verité (que l'entendement doit contempler) n'a de soy aucun estre formel, si l'entendement meisme ne l'a fait & composé : elle est entierement desiointe & dissipée en ses materiaux, comme la maison conuertie en pierres, terre, briques, mortier, bois, & chaulx, desquels se pourroient faire autant d'erreurs au bastiment, par la mauuaise imagination, que viendroient d'hommes pour edifier. Autant en est de l'edifice que l'entendement fait (composant la verité) car si n'est celuy qui a bon esprit, tous les autres commettent mille fautes, avec mesmes principes. Delà vient la diuerse opinion des hommes touchant vne mesme chose, pource que chacun fait vne telle composition & figure que porte son entendement. Les cinq sens sont exempts de ces errears & opinions : car les yeux ne font pas la couleur : ni le goust, les saveurs : ni le toucher, les qualitez qui se touchent : le tout est fait & composé par la nature, deuant que chacun cognoisse son obiet. Et pource que les hommes ne sont aduertis de cette mau-

vaise con-
nent l'ar-
certaine
leur esp-
verité.
mes de
& conf-
gomen-
que ten-
entend-
compos-
confessi-
puis ils
nant. A
uent m-
ce que l-
posé la
sous &
autre f-
meime
a eu ar-
& dep-
ont po-
leur en-
quand
gure, n-
citent :
de fait
de l'en-
que de
les dis-
nous
de est

uaise condition de l'entendement, ils don-
 nent hardiment leur aduis, sans cognoistre
 certainement la maniere & difference de
 leur esprit, & s'il compose bien ou mal la
 verité. Sinon, demandons à aucuns hom-
 mes de lettres, lesquels (apres auoir escrit
 & consumé leur opinion par plusieurs ar-
 gumens & raisons) ont changé d'auis, quel-
 que temps apres, comment ils pouuoient
 entendre qu'ils se fussent trompez à ceste
 composition de verité? Premièrement ils
 confessent eux-mesmes qu'ils ont failly, &
 puis ils se retractent de ce qu'ils ont dit de-
 quant. A la seconde fois ie di qu'ils se doy-
 uent moins fier à leur entendement, pour
 ce que la puissance, qui a vne fois mal com-
 posé la verité, se confiant trop en ses rai-
 sons & argumens, peut encores faillir vne
 autre fois ayant la mesme raison, veu mes-
 mement que s'est veu par experience, qu'il
 a eu au commencement la vraye opinion,
 & depuis vne pire, & moins probable. Ils
 ont pour indice suffisant, & croient que
 leur entendement compose bien la verité,
 quand ils le voyent affectionné à ceste fi-
 gure, muni d'argumens & raisons qui l'in-
 citent à composer de telle maniere. Mais
 de fait ils se trompent, car il y a tel regard
 de l'entendement avec les fausses opinions,
 que des autres puissances inferieures, avec
 les differences de leur obiet: pource que si
 nous demãdons aux Medecins quelle vian-
 de est la meilleure & la plus salubre de tou-

*Hip au
biere des
alimens.*

*As. li-
bre de la
faculté
des ali-
mens.*

tes celles que l'homme mange, ie pense qu'ils diront ne s'en trouuer aucune (pour les hommes intemperez & de mauuais estomac) qui soit absoluëment bonne ni mauuaise, si elle n'est conforme à l'estomac qui la reçoit. Car Galien parle d'aucuns estomacs, qui se trouuent mieux de manger de la chair de bœuf, que des chappons, perdrix & truites: autres qui abhorrent les œufs & le lait, & autres qui aymēt cela merueilleusement. Et en la maniere d'apprester les viandes, les vns veulent la chair rostie: les autres la demandent bouillie: & en la rostie, aucuns la veulent sanglante: autres la veulent toute bruslee de cuire: & ce qui est encores plus noté, aucuns mangent au iourd'huy vne viande de bon appetit, qui l'ont en horreur le lendemain, & en appetent vne autre pire. Tout cela s'entend lors que l'estomac est bon & sain: car s'il est malade & vicié, il appete des choses que la nature humaine abhoire, & ayme mieux manger du plastre, de la terre & des charbons que poulets & perdrix. Si nous passons à la faculté generatiue, nous trouuerons en icelle autant d'appetits & diuersitez: car se trouuent aucuns hommes qui appetent vne laide femme, & abhorrent la belle: autres aiment mieux vne ignorante, qu'une accorte: autres, la maigre que la grasse: autres haïssent celles qui sont propres & bien parees, & aiment les femmes au contraire. Cela s'entend quand les

membre
tomben
corrom
ribles &
faculté
qui se
doux,
trouuer
pource
en vu l
vn mol
firé de
uent es
fait: ca
de le
que que
men,
me ar
si qu
ble, à
voyon
me ra
en vn
& en
nous
d'auis
entend
te de l
les au
du cer
uent l
be en
à ceste

membres genitaux sont en santé : mais s'ils tombent en la maladie susdite de l'estomac corrompu & vicié, ils appetent choses horribles & illicites. On voit le semblable en la faculté sensitive, pource que des qualitez qui se peuent toucher, dur, mol, aspre, doux, chaud, froid, humide, sec, ne se trouuera pas vne qui contente vn chacun, pource que quelques vns reposent mieux en vn liét dur qu'en vn mol : & autres en vn mol qu'en vn dur. Toute ceste diuersité de goust & appetits estranges se trouuent es compositions que l'entendement fait : car si nous assemblons cent hommes de lettres, & si nous leur proposons quelque question, chacun en iuge particulièrement, & en parle de diuerse sorte : vn mesme argument semble à l'vn, raison sophistique, à vn autre vray semblable & probable, à vn autre tres-certaine : voire-mesme voyons nous par experience qu'une mesme raison se trouue certaine & veritable en vn mesme entendement, en vn temps & en vn autre, non. Et pourtant voyons nous tous les iours les hommes changer d'avis : les vns recourans avec le temps vn entendement plus subtil, cognoissent la faute de la raison qui les menoit auparauant : les autres (en perdant le bon temperament du cerueau) abhorrent la verité, & approuuent le menzonge. Mais si le cerueau tombe en la maladie susdite, * nous verrons à ceste heure là des iugemens & compo-

* Que l'on
appelle
Malacia

L' E X A M E N

sions estranges: les faux & debiles argumens ont plus de force que les certains & veritables: telles gens respondent à vn bon argument, & le mauvais les fait rendre. Des choses premieres mises en aui, ils tirent fausse conclusion, & par argumens estranges, & raisons mal fondees, ils prouuent leurs mauuaises imaginatiōs. A quoy ayās esgard les hommes graues & sçauans, ils tachent de donner leur aduis, en trouuant les raisons en quoy ils se fondent: car les hommes se persuadent qu'autant vaut l'autorité humaine, que la raison en quoy elle se fonde peut auoir de force & selon que les argumens sont tant differens pour conclurre (à cause de la diuersité des entendemens) chacun iuge de la raison, selon l'esprit qu'il a: & ainsi tient on pour vne plus grande grauité de dire. C'est mon aduis, pour certaines raisons qui me meuent à cela, que d'expliquer les argumens ausquels ils se tiennent. Mais estans contrains de donner raison de leur aduis, ils ne laissent aucun argument en arriere, quelque petit qu'il soit, pource que celuy qu'ils ne pensent pas, conclud mieux aucunes fois, & est de plus grande force & vertu que le bon. Enquoy se montre la grande misere de nostre entendement, qui compose & diuise argumente & discourt, & depuis qu'il a conclud, n'a preuue pour cognoistre si son opinion est veritable. Les Theologiens ont ceste incertitude és matieres qui ne sont de

la foy: &
r pect u
celle ou
sons. &
aduis c
dre au
tie con
davan
du e p
court
tie con
ccz: &
ge, & s
dre qu
En cas
peut tr
dant c
incert
pe, il
porta
ment
ou tre
l'Egli
pour p
qu'il
reuele
ces hu
raison
foy, m
uent &
le Car
quelq
sont ce

la foy: car apres avoir bien discouru, il n'y a preuve infallible, ni succez evident qui descouvre qu'elles sont les meilleures raisons: & ainsi chacun Theologien donne tel aduis qu'il luy semble ben. Et de respondre avec apparence aux argumens de la partie contraire, il suffit, & n'y faut regarder davantage. Mais és affaires du medecin & du capitaine general: apres avoir bien discouru, & reprenué les fondemens de la partie contraire, l'on doit prendre garde au succez: & s'il est bon, on le doit tenir pour sage, & s'il est mauvais, chacun doit entendre qu'il s'est fondé en mauvaises raisons. En cas de la foy que l'Eglise propose, ne se peut trouver aucun erreur: car Dieu entendant combien les raisons de l'homme sont incertaines, & comme aisément il se trompe, il n'a permis que choses de si grande importance, & si hautes, fussent par luy seulement determinees: mais s'assemblans deux ou trois en son nom, avec la solennité de l'Eglise, il se met incontinent au milieu, pour president de l'acte, où il prouve ce qu'ils disent de bon: il rejette les erreurs & revele ce qui ne se peut trouver par les forces humaines. Ainsi donc, pour prouver les raisons qui sont alleguees és matieres de la foy, il faut regarder seulement si elles prouvent & inferent ce que dit & declare l'Eglise Catholique: car si l'on peut recueillir quelque chose du contraire, telles raisons sont certainement mauvaises. Mais en tou-

Dieu revele des choses profondes & cachees.
Dan. 2. 22.

L'EXAMEN

res les autres questions où l'entendement à liberté d'opiner, n'a esté trouuee aucune maniere, pour sçauoir queiles raisons concluent, ni mesmes quand l'entendement compose bien la verité. On se tient seulement en la bonne consonance ou conformité d'icelles: ce qui est vn argument qui peut tromper: car on trouue maintes faussetez, qui ont plus grande apparence de verité, que les choses vrayes. Les medecins & ceux-là qui gounernent en la guerre, tiennent le succez & l'experience, pour la preuue de leurs raisons: car si dix capitaines prennent par plusieurs raisons qu'il est conuenable de donner la bataille, & autant d'autres deffendent le contraire, le succez confirmera vne opinion, & reprouuera l'autre. Et si deux medecins debattent sur la mort ou la vie du malade, guarissant ou mourant, on descouurira lequel auoit raison. Mais neantmoins, le succez n'est pas preuue suffisante, pource qu'ayant vn effet plusieurs causes, le succez peut estre bon d'vn costé, & pour vne d'icelles: mais les raisons peuvent estre fondees en vne autre contraire. Aristote dit aussi que pour sçauoir les raisons qui concluent, il est bon de suiure la commune opinion: car quand plusieurs sçauans hommes disent & affirment vne mesme chose, & quand tous concluent par mesmes raisons, c'est vn argument (bien qu'il soit topique) qu'ils sont concluans & qu'ils composent bien la verité.

*Aut lieu
des Topi-
ques.*

Mais n
vne pre
ces de l
ce sert p
pas cor
quand
entomb
beaucou
de gens
pour tro
mieux
qui ne
les eue
sieurs n
tu du co
Multi pa
mille. C
quite
aux m
vn seul
tence l
instar
Au pla
son op
dr en
dicout
aucece
compo
dr. Ca
que le
par le
sçaura
me les

Mais si l'on regarde bien, c'est pareillemēt vne preue qui trompe, pource qu'ēs forces de l'entendement, l'inuention ou force sert plus que le nombre: car il n'en prend pas comme des forces corporelles, où quand plusieurs s'amassent & se ioignent ensemble pour leuer vn fardeau, ils peuuent beaucoup: & au contraire, quand il y a peu de gens, ils ne peuuent gueres aussi. Mais pour trouuer vne verité plus cachee, vaut mieux vn haut entendement, que cent mille qui ne sont tels, & la cause de cela est que les entendemens ne s'aident pas, & de plusieurs ne se peut faire vn, comme en la vertu du corps. Et pourtant le Sage a bien dit. *Multi pacifici sint tibi, & consiliarius vnus de mille.* C'est à dire, Ayez beaucoup d'amis qui te deffendent, s'il est question de venir aux mains: mais pour prendre conseil, esly vn seul entre mille. Suiuant laquelle sentence Heraclite dit pareillement, *Vnus mihi instar est mille.* Vn m'est autant que mille. Au plaider des causes, chacun leurré doane son opiniō, selon que mieux il la peut fonder en droit: mais apres auoir fort bien discouru, il n'a point d'art pour cognoistre avec certitude, si son entendement a fait la composition que la vraye iustice demande. Car si vn Aduocat prouue par le droit, que le demandeur a raison: & l'autre deffend par le mesme droit, quenon, comment saura l'on lequel des deux Aduocats forme les meilleures raisons: La sentence du

L'EXAMEN

Iugene demontre la vraye iustice, & ne se peut appeller succcz: pource que sa sentence est pareillement opinion, & qu'il ne fait qu'approcher & se ioindre à la cauié de l'un des deux Aduocats: & croist le nombre des lettrez, en vn mesme aduis, n'est pas argument pour estimer que ce qu'ils disent & alleguent soit verité: car nous auôs desia dit & prouué que plusieurs mauuais entendemens, encores qu'ils se ioignent pour descouurir quelque verité sort cachee, iamaïs ne viendront au poinct de la vertu & forces d'un seul, s'il est fort haut & excellent. Que la sentence du Iuge ne preuue & demontre certainemét, se voit assez, pour ce que la partie condamnée en appelle en vn autre siege superieur, où elle est reuouquée par vn autre iugement: & ce qui est pis, il peut aduerir que le iuge inferieur a meilleur entendement que le superieur, de maniere que sa sentence sera plus conforme à la raison. Or que la sentence du Iuge superieur ne soit pareillement preuue de la iustice, est chose encores plus manifeste: car nous voyons tous les iours des mesmes actes & des mesmes iuges sortir sentences contraires: de maniere qu'il est à presumer que celuy, lequel est trompé vne fois, se cōfiant trop en ses raisons, se trompera encores vne autre fois: & ainsi se doit-on moins fier en sa sentence: car, *Qui semel est malus eijce*. Les Aduocats voyans la grande diuersité des entendemens des Iuges, comme chacun

En la Sapience.
chap. 9.

chacun est affectionné à la raison, qui con-
vient à son esprit, & comme aujourdhuy
ils concluent par vn argument, & vn autre
jour, par le contraire, le hazardent de des-
fendre chacun procez, pour la partie affir-
mative & negative: voyans mesmement
par experience, que de deux manieres ils
obtiennent sentence en leur faueur: & ainsi
est veritable ce qu'à dit la Sapience, *Cogi-
tationes mortalium: imide, & incerta providen-
tia nostra.* Les pensees des hommes sont ti-
mides, & nos providences incertaines. Le
remede qu'il y a en cela (puis que les rai-
sons de la cognoissance du droit, n'ont
point de preüve ni d'experience) est d'eslire
personnages de grand entendement, pour
estre iuges & aduocats: car Aristote dit que
les raisons & argumens de ceux là sont
aussi certains & fermes que la mesme expe-
rience. Et faisant ceste eslection, il semble
que la Republique sera asseuree de l'admi-
nistration de iustice par ses officiers. Mais
si on permet en ce cas, que les hommes en-
trent en ces charges, à la foule, sans faire
preüve de leur esprit (comme maintenant
est la coustume) tousiours aduiendront les
desordres & erreurs que nous auons noté.
Nous auons desia dit aucunement ailleurs
par quels signes on pourra cognoistre si
celuy qui veut estudier les loix, à la discre-
ce de l'entendement que ceste faculté re-
quier: mais pour en rafraischir la memo-
re, & le monstrier plus amplement, il faut

*Au liu.
de la Me-
taphis-
que.*

T E X A M E N

ſçauoir que l'enfant, le quel apprenant à lire, cognoiſtra bien toſt les lettres, & nommera facilement chacune en ſon alphabet, à grande memoire, pource que ceſte facilité qu'il a d'apprendre en eſt l'indice: car il eſt certain que l'entendement ne fait pas ceſt œuvre, ni l'imaginatiō auſſi, ains eſt ce l'office de la memoire de garder les figures des choſes, & de dire le nom de chacune, quand il eſt beſoin: & ſ'il a grande memoire, nous auons deſia prouué autre fois, que par conſequent il a faute d'entendement. Nous auons dit auſſi que la facile eſcriture, & les bons traits & lettres deſcourent vne grande imagination: & pourtant quand vn enfant en peu de iours ſçait bien aſſoir la main, faire ſes lignes droites & la lettre parfaite, & de bonne forme & figure, c'eſt vn mauuais ſigne pour l'entendement, pource que ceſt œuvre ſe fait par le moyen de l'imaginatiō: & ces deux uiſſances ſont contraires, comme nous auons dit & noté. Et eſtant mis à la Grammaire, ſ'il l'apprend aſſément, ſ'il parle Latin en peu de temps, ſ'il eſcrit elegamment, & à l'imitation de Ciceron, il ne ſera iamais bon Iuge ni Aduocat, pource que c'eſt vn ſigne qu'il a vne grande memoire, de maniere que c'eſt grâd cas d'auanture, ſ'il n'eſt deſpourueu d'entendement. Mais ſi ceſtuy-là ſe met à l'eſtude des loix, & ſ'il demeure aux eſcoles long temps, il ſera fameux lecteur, & aura pluſieurs auditeurs, pource que la langue Latine

ne est fort gracieuse en la chaire: & pour lire avec grande apparence, sont necessaires plusieurs allegations, & mesmes faut amonceller en chacune loy, tout ce qui est escrit sur icelle: à quoy la memoire est plus necessaire que l'entendement. Et combien qu'en la chaire on doive distinguer, inferer, discourir, iuger & eslire pour tirer le vray sens de la loy, si est-ce qu'en fin le lecteur expose le cas comme il luy semble, resoult les doutes & contrarietez à son plaisir, & donne son aduis comme il veut, sans que nul luy contredise: à quoy faire suffit vn mediocre entendement. Mais quand vn aduocat parle pour vne partie: & vn autre, pour l'autre, & qu'entr'eux il ya vn luge pour decider le different: c'est vn vray procez, où n'est parlé comme si l'on escrimoit sans aduersaire. Et si l'enfant ne profite bien en la Grammaire, il y a soupçon qu'il puisse auoir bon entendement: ie di qu'il y a soupçon: car il ne s'enluit pas que celuy qui ne peut apprendre Latin, ait bon entendement, ayant prouué ailleurs, que les enfans de grande imagination ne profitent iamais en la langue Latine. Mais la Dialectique peut decouurer cela, pource que ceste science se rapporte avec l'entendement, comme la pierre de touche avec l'or. Et pourtant il est certain, que si en vn mois ou deux, celuy qui oit les arts, ne commence à discourir & ne se presentent à luy argumens & responses en la maniere qui se traite, il n'a au-

L'EXAMEN

cun entendement: mais s'il profite bien en
 ceste science, c'est vn argument infallible,
 qu'il a vn tel entendement que les loix de-
 mandent: & pourtant peut-il aller incon-
 tinent les estudier, sans y regarder long
 temps. Toutesfois estimay ie qu'il vaut
 mieux ouïr premierement tout le cours des
 arts: car la Dialectique n'est non plus à l'en-
 tendement, que les trauers que l'on met
 aux pieds d'une mule, pour la faire aller
 l'amble, & d'une maniere gracieuse & po-
 see. L'entendement prend en les disputes
 ceste mesme maniere d'aller à l'aise, l'ayant
 aprins par les reigles & preceptes de la Dia-
 lectique. Mais si ce ieune homme (que nous
 examinons) ne profite en Latin ni en la Dia-
 lectique, comme il faut, il est besoin de voir
 s'il est pourueu de bonne imagination, de-
 uant que nous l'ostions de l'estude des loix:
 car en cela se trouue vn fort grand secret,
 & est bon que la Republique le sçache,
 c'est que se trouuent des lettrez, lesquels
 mis en chaire, sont merueilles en l'interpre-
 tation du droit, & autres à l'aduocacerie,
 ausquels si l'on met vn baston ou sceptre
 en la main, ils n'ont l'esprit de gouverner
 non plus que si les loix n'auoient esté fai-
 tes à ce propos. Et au contraire se trouuent
 autres avec trois loix mal entendues, ap-
 princes à Salamanque, lesquels commis à
 vn gouvernement, s'en sçauent acquiter le
 mieux du monde. Dequoy sont et merueil-
 lez aucuns curieux, pource qu'ils n'en peu-

uent ſçauoir la raiſon : qui eſt que le gou-
uernement appartient à l'imaginacion, &
non pas à l'entendement ni à la memoire.
Et qu'ainſi ſoit, il eſt aisé à le prouuer, con-
ſiderant que la Republique doit eſtre gou-
uernee par bon ordre & conſeil, mettant
chacune choſe en ſon lieu, de maniere que
tout ioint face vne bonne figure, & ſoit cor-
reſpondant. Ce que nous auons prouué
beaucoup de fois, eſtre l'œuvre de l'imagi-
nation. Et ne gaigneroit on non plus de
bailler vn gouuernement à vn grand lettré,
que de faire vn ſourd iuge de la muſique:
mais cela ſe doit entendre communément,
& non pas cōme reigle generale. Car nous
auons deſia prouué, qu'il y a moyen de fai-
re que nature puiſſe ioindre grand enten-
dement avec grande imaginatiō. Parquoy
n'eſt-ce choſe repugnante d'eſtre grand ad-
uocat, & fameux gouuerneur, voire meſ-
mes deſcouriſons nous cy apres qu'eſtant
la nature garnie de toutes les forces qu'elle
peut auoir, & avec vne matiere bien fai-
ſonnee, elle fera vn homme de grande me-
moire, de grand entendement, & de grande
imaginacion: lequei eſtudiant les loix, il ſe-
ra fameux l'eſteur, grand aduocat, & non
moindre gouuerneur: mais nature forme
tant peu de ceux-là, que ceſte reigle peut
paſſer pour generale.

L'EXAMEN

*Comme se prouue qu'une partie de la Theorique
de Medecine appartient à la memoire, l'au-
tre partie à l'entendement, & la prati-
que à l'imagination.*

CHAP. XII.

DV temps que la Medecine
des Arabes fleurissoit, y auoit
vn Medecin fort renommé,
sçauant à lire, comme à escrire,
argumenter, distinguer, re-
spondre & conclurre: duquel
le bruit estoit (veu son grãd esprit) qu'il de-
uoit ressuscciter les morts, & guarir toute
maladie: ce qui luy auenoit tant au re-
bours, qu'il ne gouuernoit aucun malade,
duquel il peust sortir à son hõneur, & qu'il
ne fist mourir. Dequoy estant merueilleu-
sement irrité, il se rendit moyne, se plaignãt
de la mauuaise fortune, & n'entendant pas
d'où elle pouuoit proceder. Et pource que
les exemples plus frais font meilleure preu-
ue, & conuainquẽt mieux les sens, plusieurs
graues Medecins ont opinion que lean
Argentier, medecin moderne de nostre
temps, a surpassé de beaucoup Galien, à re-
duire l'art de Medecine en meilleure me-
thode: & neantmoins on dit qu'il estoit tãt
infortuné en la pratique, que nul malade,
le cognoissant, ne s'osoit commettre à luy,
craignant les mauuais succez d'iceluy: de-

quoy il semble que le vulgaire à bien occasion de s'esmerveiller, voyant par experience non seulement en ceux que nous auons dit, mais aussi en plusieurs autres que nous voyons, qu'estant vn Medecin fort leturé, par la mesme raison, il est inhabile à medeciner: dequoy Aristote à voulu donner la raison, mais il n'y a peu venir. Quant à ce qu'il n'aduenoit que les Medecins raisonnables de son temps peussent guarir, il pensoit que cela venoit de ce que ils auoyent vne commune cognoissance de l'homme, & qu'ils ignoroient la nature du particulier (au contraire des Empiriques, qui mettoient peine de sçauoir les proprietiez indiuidues des hommes, sans s'adonner aucunement à l'vniuersel) mais il n'auoit raison, car les vns & les autres s'exercent à guarir les singuliers, & travaillent tant qu'ils peuuent a auerir cest nature particuliere. Ainsi donc la difficulté n'est, qu'à sçauoir pourquoy les Medecins fort lettrez, bien qu'ils s'exercent toute leur vie à guarir, ne sont iamais bons Praticiens: & autres ignorans avec trois ou quatre reigles de medecine qu'ils ont aprins à l'escole, en beaucoup moins de temps, sçauent mieux pratiquer & faire la medecine. La vraye responce à ce doute est fort difficile, veu qu'Aristote ne l'a peu trouuer, combien qu'il en ait approché aucunement: mais nous tenans aux principes de nostre doctrine, nous y respondrons aucunement. Ainsi donc

L' E X A M E N

*Galen au
lin. 9 de
la meth.
cap. 9.*

il faut sçauoir que la perfection du Medecin consiste en deux choses, autant necessaires pour obtenir la fin de son art, que sont les deux plantes des pieds pour cheminer. La premiere est de sçauoir par methode les preceptes & reigles de medeciner l'homme en commun, sans venir au particulier. L'autre, des'estre long temps exercé à medeciner, & cognoistre à l'œil le grand nombre des malades: car les hommes ne sont pas tant differens entr'eux, que ils ne conuiennent en plusieurs choses: ni tant conformes aussi, qu'il n'y ait d'entr'eux certaines particularitez de telle nature que elles ne se peuuent dire ni escrire, ni enseigner, ni recueillir, de maniere qu'o les puisse reduire en art: mais seulement cognoistre en ceux qui les ont. Ce qui se peut facilement entendre en considerant qu'estant le visage de l'homme composé de si petit nombre de parties, comme sont les deux yeux, le nez, les deux iouës, la bouche, le front, nature fait tant de compositions particulieres, que si l'on voyoit cét mille hommes assemblez, chacun se pourroit remarquer avec son visage tant singulier & propre, qu'à peine s'en trouueroient deux qui se ressemblassent entierement. Le mesme cas à lieu aux quatre elemens, & quatre premieres qualitez, la chaleur, froideur, humidité, & siccité, de l'harmonie desquelles se compose la vie & santé de l'homme. De tant petit nombre de parties que cel-

lesci,
si cent
fort au
pour
à l'im
de ce
roier
re de
roien
prop
ment
que re
le doi
tion,
remet
meur
dent
ce fa
le M
plu
luy
coul
temp
il ser
de se
quel
mier
rique
qu'il
men
qu'v
rais
te, A

les ci, nature fait tant de proportions, que si cent mille hommes s'engendrent, chacun sort avec sa santé tant singuliere & propre pour soy, que si Dieu miraculeusement, & à l'improuiste leur troquoit la porportion de ces premieres qualitez, ils demeureroient tous malades, exceptez parauenture deux ou trois, lesquels se rencontreroient conformes, & de mesme paste & proportion. Dequoy s'inferent necessairement deux conclusions: La premiere est, que tout homme qui tombera en maladie, se doit guarir selon sa particuliere proportion, de maniere que si le Medecin ne le remet à la conuenance & accord des humeurs & qualitez qu'il auoit au precedent, il ne demeure guarir: l'autre, que pour ce faire, comme il faut, il est necessaire que le Medecin aye veu & manié le malade plusieurs fois, quand il estoit en santé, en luy touchant le pouls, voyant son vrine, la couleur de son visage, & remarquant sa temperature, afin qu'il puisse iuger quand il sera malade, de combien il est esloigné de sa santé, & le guarissant, qu'il sçache en quel estat il se doit restituer. Pour le premier (qui est d'entendre & sçauoir la theorique & composition de l'art.) Galien dit qu'il est necessaire d'auoir grand entendement, & beaucoup de memoire, pource qu'une partie de la medecine consiste en raison, & l'autre en experience & hystoire. A quoy, pour le premier, est requis

L'EXAMEN

l'entendement, & pour l'autre, la memoire; & selon qu'il est tant difficile d'assembler ces deux puissances en degré intentif, necessairement le Medecin doit defaillir en la theorique, & ainsi voyons nous plusieurs Medecins, grands Latins & Grecs, grâds anatomistes & herboristes(desquels les œuvres appartiennent à la memoire) lesquels estans mis aux argumens & disputes pour auer la cause de quelque effet (qui appartiennent à l'entendement) n'y entendent rien. Autres se voyent au contraire, lesquels en la Dialectique & Philosophie de l'art se montrent de grand esprit & habilité: mais estans mis au Latin & Grec, aux herbes & à l'anatomie ils n'y font pas grand profit, pource qu'ils sont despourueus de memoire, & pour ceste cause.

Un liure de l'ordre de ses livres. Galien a dit, *Merum non est in tanta hominum multitudine, qui in medica, & Philosophica exercitatione, studioque versantur, inueniri tan paucos, qui recte in illis profecerint.* C'est à dire, Je ne suis pas esmerueillé, qu'en vn si grand nombre d'hommes qui s'addonnent à la medecine, peu deuiennent bons Medecins: dequoy donnant la raison, il dit, qu'à peine se trouue l'esprit requis en ceste science, ni maistre qui l'enseigne avec perfection, ni qui l'estudie soigneusement. Mais avec toutes ces raisons, Galien ne vient pas au point, pource qu'il ne sçait pas en quoy consiste, que personne ne deuient parfait medecin. Toutesfois quand il a

dit, q
mes vn
a dit v
com m
estre
rende
sonne
de la
gnan
tion
nant
niere
ne se t
cogno
theori
contr
bien
à pro
ce,
guoi
pas l
ne d
peut
feren
le ten
qui se
me d
dequ
ancu
rend
laqu
pou
pour

dit, qu'à peine se trouue, entre les hommes vn esprit conuenable à ceste science, il a dit vray, bien qu'il n'ait spécifié cela, comme nous ferons maintenant: car pour estre tant difficile d'assembler vn grand entendement avec vne grande memoire, personne ne deuient parfait en la theorique de la medecine. Et pource qu'il y a repugnance entre l'entendement & l'imagination (à laquelle nous prouuerons maintenant que la pratique appartient & la maniere de guarir avecques certitude) à peine se trouue vn Medecin qui ait la parfaite cognoissance de la medecine que l'on dit theorique, & qui soit bon praticien: ni au contraire, vn bon praticien, qui sçache bien la theorique. Or donc e. t. il bien aisé à prouuer que l'imagination est la puissance, de laquelle le medecin se sert en la cognoissance & cure des particuliers: & non pas l'entendement, en supposant la doctrine d'Aristote qui dit que l'entendement ne peut cognoistre les singuliers, ni faire difference d'vn avec l'autre, ni cognoistre le temps & lieu, ni autres particularitez qui sont differer les hommes entr'eux, & medeciner chacun de differente maniere: dequoy la raison est (selon que disent les anciens Philosophes vulgaires) que l'entendement est vne puissance spirituelle, laquelle ne se peut alterer des singuliers, pour estre remplis de matiere. Et aussi pour ceste cause Aristote a dit, que le

L' E X A M E N

sens est des singuliers, & l'entendement des vniuersels. Si donc les cures se doiaient faire à l'endroit des singuliers & non des vniuersels (qui ne se peuuent engendrer, & sont incorruptibles) l'entendement est vne puissance impertinente pour curer ou guairir. La difficulté est maintenant de sçauoir pourquoy les hommes de grand entendement ne peuvent auoir bon sens extérieurs, pour les singuliers, estans puissances tant différentes? La raison en est fort claire, qui est que les sens extérieurs ne peuvent bien ouurer, si la bonne imagination ne leur assiste. Nous prouuerons cela par l'opinion d'Aristote, lequel voulant

Ar. li. 3.
de l'ame.

declarer que c'est de l'imagination, dit estre vn mouuement causé du sens extérieur, de maniere que la couleur (qui se multiplie de la chose coloree) altere l'œil, ce qui est ainsi: car ceste mesme couleur qui est en l'humeur cristallin, passe plus auant en l'imagination, & fait en icelle la mesme figure qui estoit en l'œil. Et si l'on demande de laquelle de ces deux especes se fait la cognoissance du singulier, tous les Philosophes disent fort bien que la seconde figure est celle qui altere l'imagination: & des deux est causée la cognoissance, suivant ce dit tant commun, *Ab obiectis & potentia paritur notitia*. Des obiects & de la puissance la cognoissance s'engendre. Mais de la premiere, qui est en l'humeur cristallin, & de la puissance de la veue, n'est

causée
de l'im
preuue
l'on co
de, les
leur
strait
tion.
ce en
strait
voye:
gouste
en mar
que l'i
gement
tuculie
exter
Med
que,
ou g
mau
auoi
re, c
conse
à dire
la gra
blera
mour
peut
sans
que
imag
nous

causee aucune cognoissance, sans l'esgard de l'imagination : ce que les Medecins preuuent manifestement, disant : Que si l'on coupe ou brusle la chair à vn malade, lequel pourtant ne sente point de douleur, c'est signe que l'imagination est distraite en quelque profonde contemplation. Et ainsi le voyons nous par experience en ceux qui sont sains : car s'ils sont distraits en quelque imagination, ils ne voyent les choses qui sont deuant eux, & ne goustent les bonnes viandes, encor qu'ils en mangent : à raison dequoy il est certain que l'imagination est celle qui cause le iugement, & la cognoissance des choses particulieres, & non l'entendement, ni les sens extérieurs. Il s'ensuit donc fort bien, que le Medecin qui sçaura beaucoup de theorique, ou pource qu'il a grand entendement ou grande memoire, sera indubitablement mauuais Practicien, pource qu'il doit auoir faute d'imagination : & au contraire, celuy qui sera grand Practicien, par consequent sera mauuais Theoricien, c'est à dire, n'aura pas la theorique, pource que la grande imagination ne se peut assembler avec beaucoup d'entendement & memoire. Et voila pourquoy personne ne peut estre parfait Medecin & pratiquer sans faillir : car pour ne errer en la pratique, il faut sçauoir l'art, & auoir bonne imagination, pour la pouuoir exercer : & nous auons prouué que ces deux choses là

Quiconque est malade en quelque partie du corps & ne sente douleur, à l'esprit malade. Hip. 2. des Aph. 6.

L' E X A M E N

sont incompatibles. Le Medecin ne va ia-
mais cognoistre & curer quelque maladie,
qu'il ne face en soy-mesme vn illogisme en
Darg, combien qu'il soit empirique: par le-
quel vne partie de sa preuue appartient à
l'entendement, & l'autre à l'imagination.
Et pour ceste cause les plus grands theori-
ciens errent ordinairement en la mineur,
& les grâds praticiens en la maieur: com-
me si nous disions ainsi, Toute chaleur qui
despend des huueurs froids & humides, se
doit curer par medecines chaudes & sei-
ches (prenant l'indice de la cause) la chaleur
que souffre cest homme despend des hu-
meurs froids & humides, il se doit donc cu-
rer par medecines chaudes & seiches. L'en-
tendement prouuera bien la verité de la
maieur, pour estre vniuerselle, disant que
la froideur & l'humidité, pour leur mode-
ration demandent chaleur & siccité: pour
ce que chacune qualité se diminue de for-
ce, par son contraire: mais pour prouuer
la mineur, l'entendement ne sert de rien,
pour estre chose particuliere & d'autre iu-
risdiction, dont la cognoissance appartient
à l'imagination, en prenant des cinq sens
exterieurs les propres & particuliers signes
de la maladie. Et si l'indice se doit prendre
de la chaleur, ou de sa cause, l'entendement
ne le peut scauoir. Il enseigne seulement à
prendre l'indice de ce qui promet plus de
danger: mais la seule imagination demon-
stre, lequel des indices est le plus grand,

conferant le mal que fait la chaleur, avec
celuy du symptome, la cause, le peu de force,
ou grande vertu. Pour auoir ceste cognoissance,
l'imagination a certaines proprietiez infallibles,
par lesquelles elle at-
taint aux choses qui ne se peuvent dire ni
entendre, & ne se trouuent arts, pour icel-
les. Et pourtant nous voyons entrer vn me-
decin vers vn malade, lequel par la veüe,
l'ouye, le sentir, le toucher, trouue ce qui
semble impossible, de maniere que si nous
demandions à ce medecin mesme, comme
il a peu attein- dre à vne si haute cognois-
sance, il n'en pourroit donner raison: car
c'est vne grace qui vient d'vne secondité
de l'imagination, qui s'appelle autrement
Soleria, qui veut dire Industrie, laquelle
par signes communs, incertaines coniectu-
res & de peu de fermeté en moins d'vn
rien, trouue mille differences de choses es-
quelles consiste la force de medeciner &
pronostiquer certainement. De ceste ma-
niere d'industrie sont priuez les hommes
de grand entendement, pour estre vne par-
tie d'imagination. Et ainsi, ayant les signes
deuant les yeux, que ceux qui sont adu-
tez de la maladie, ne reçoient en leurs sens
aucune alteration, pource qu'ils sont des-
pourueus de la puissance imaginative, vn
medecin me demanda vne fois secrette-
ment, pourquoy ayant estudié curieuse-
ment toutes les reigles & considerations
de l'art de pronostiquer, & les içachâs fort.

E X A M E N

bien, il n'aduenoit iamais que son pronostic fust veritable. Auquel il me souuient auoir respondu que par vne puissance s'apprend l'art de medecine, & que par vne autre ce mesme art se met en execution. Cestuy là auoit fort bon entendement : mais il estoit despourueu d'imagination. Mais il y a en ceste doctrine vne grande difficulté, qui est, de sçauoir comme les medecins de grande imagination peuuent apprendre l'art de medecine, veu qu'ils sont despourueus d'entendement, & s'il est ainsi qu'ils pratiquent mieux que ceux qui la sçauent bien, dequoy sert aux hommes d'aller l'apprendre aux escoles ? On peut respondre à cela, estre chose de grande importance sçauoir premierement l'art de medecine, pour ce qu'en deux ou trois ans, l'hōme apprend tout ce que les anciens ont trouué en deux mille : de maniere que s'il le deuoit acquérir par experience, il luy faudroit viure trois mille ans : en quoy esprouuant les medecines, il tueroit, deuant que sçauoir leurs qualitez, vne infinité d'hommes : en quoy il fera excusé s'il lit les liures des medecins raisonnables & experimentez : lesquels aduisent les estudians de ce qu'ils ont trouué durant leur vie, afin que les nouueaux medecins se seruent hardiment d'une chose, & se gardēt d'une autre, pource qu'elle est veneneuse. D'auantage il faut sçauoir que les choses communes & vulgaires de tous les arts, sont fort claires & faciles à apprendre.

mais elles sont les plus importantes en l'œuvre: & au contraire les plus curieuses & hautes sont les plus obscures & les moins nécessaires pour la pratique. Les hommes de grande imagination ne sont totalement priuez d'entendement ni de mémoire. Et ainsi par la diminution de ces deux puissances, ils peuuent apprendre le plus nécessaire de la medecine, pource qu'il est le plus aisé & le plus clair: & par la bonne imagination, ils peuuent mieux cognoistre la maladie & la cause, que les plus raisonnables & entendus: veu que l'imagination est celle qui trouue l'occasion du remede qui se doit appliquer: enquoy consiste la plus grande partie de la pratique. Et pourtant Galien a dit, que le propre nom du medecin est, *Inuentor occasionis*: & sçauoir cognoistre le temps, le lieu & l'occasion, il est certain qu'il appartient à l'imagination, puis qu'elle porte figure & correspondance. La difficulté est maintenant de sçauoir, à laquelle de tant de differences de l'imagination, appartient la pratique de la medecine: car il est certain qu'elles ne conuiennent toutes en vne mesme raison particuliere: laquelle cōsideration m'a donné plus de peine & travail d'esprit que toutes les autres. Et neantmoins ie ne luy ay peu donner le nom qu'il faut, sinon qu'elle viét d'un degré de chaleur moins que n'a la difference de l'imagination, par laquelle se font les vers & couplets. Toutesfois ie ne certifie

*Au 6. des
Epid. par
Galen.*

L'EXAMEN

pas cela du tout, pource que la raison en laquelle ie me fonde est, Que ceux que j'ay considéré bons praticiens, sont tous vn peu addonnez à l'art de versifier, & n'est leur cōtemplation trop haute, ni leurs vers merueilleux: ce qui peut aduenir aussi de ce que defaut la chaleur du poinct que la Poësie requiert: & si c'est pour ceste raison, la chaleur doit estre telle, qu'elle touche vn peu la substance du cerueau, sans resoudre beaucoup la chaleur naturelle: combien que si elle passe outre, elle ne fait mauuaise difference d'esprit, pour la medecine, pource qu'elle ioinct l'entendement avec l'imagination par aduersion. Mais ceste imagination n'est pas tant bonne pour guarir, comme celle que ie cherche: car elle inuite l'homme à estre superstitieux, magicien, sorcier, interprete, chiromancien, iuge & deuineur: car les maladies des hommes sont tant cachees & secretes, qu'ils font tousiours deuiner ce qui en est. Ceste difference d'imagination est faicheuse à trouver en Espagne: car nous auons prouué ailleurs que ceux-là qui demeurent en ceste region ont faute d'imagination & de memoire & sont pourueus de bon entendement. L'imagination aussi de ceux qui habitent au dessus du Septentrion ne vaut rien pour la medecine: car elle est fort tardifue & lasche: elle est bonne seulement pour faire horloges, peintures, aiguilles & autres mesmes besongnes pour le seruice de l'homme. Il n'y a

que l'Ez
celte ma
les hist
bien-les
& prom
trouver
phe pou
de Salo
fust japi
ustus acc
etiam E
benur. S
qu'il a
mesme
les plus
que les
mes du
qui est
l'imagi
la est v
ces qui
esté in
thema
que, P
l'argun
le plus
est qu
nime
molest
que les
luy do
la chal
sible q

que l'Egypte qui engendre en ses habitans. ceste maniere d'imagination : & pourtant les historiés ne disent iamais du tout, combien les Gitains sont magiciés & sorciers, & prompts à cognoistre les choses, & à trouver les remedes à leurs necessitez. Iosephe pour louer & priser la grande sagesse de Salomon, dit en ceste maniere, *Tanta fuit sapientia & prudentia quam Salomon diuinitus acceperat, ut omnes priuscos superaret atque etiam Egyptios qui omnium sapientissimi habentur.* Salomon a esté si sage & prudent, qu'il a surmonté tous les anciens voire mesme ceux d'Egypte, qui sont estimez les plus sages de tous. Platon dit bien aussi que les Egyptiens surpassent tous les hommes du monde, à sçauoir gagner la vie : qui est vne habilité laquelle appartient à l'imagination. Il appert clairement que cela est veritable, pour ce que toutes les sciences qui appartiennent à l'imagination ont esté inuentees en Egypte : comme les Mathematiques, l'Astrologie, l'Arithmetique, Perspective, Iudiciaire & autres. Mais l'argument qui à ce propos, me conuainc le plus & me semble de plus grande force, est qu'estant le tres-Chrestien & magnanime François de Valois Roy de France molesté d'une longue maladie, & voyant que les medecins de sa maison & court ne luy donnoyent remede, toutes les fois que la chaleur luy croissoit il disoit n'estre possible que les medecins Chrestiens le sceussent.

Peuples
de Ceste
cité de
Palestine.

L'EXAMEN

sent guarir, de maniere qu'il n'esperoit iamais aucun remede d'eux. Parquoy estant fasché de se voir tousiours en chaleur, il depescha vne fois vn courrier en Espagne, par deuers l'Empereur Charles Quint, pour luy prier de luy enuoyer vn medecin Iuif, le meilleur qu'il eut en sa Court, duquel il pensoit pouoir trouuer remede à sa maladie, si aucun y en auoit en l'art: de laquelle demande on se mit à rire en Espagne: & tous conclurent que c'estoit l'appetit d'un homme qui estoit en chaleur. Ce neantmoins l'Empereur fit chercher vn tel medecin, iusques hors le royaume, & ne le pouuant trouuer, il enuoya vn medecin nouveau Chrestien, pensant que par iceluy la volonté du Roy seroit accomplie. Mais quand le medecin fut en France, deuant le Roy, se passa entre eux deux vn deuis fort gracieux, auquel fut descouuert que le medecin estoit Chrestien, & pour ceste cause le Roy ne se voulut seruir de luy. Le Roy (auec l'opinion qu'il auoit du medecin qui estoit Iuif) luy demanda par maniere de deuis, s'il estoit point las d'attendre le Messie promis en la loy? Sire (respondit le Medecin) ie n'attés pas le Messie promis en la loy Iudaïque. Et vous sage en cela, dit le Roy: car les signes notez en la sainte escripture, pour cognoistre sa venue, sont desia accomplis long temps y a. Nous autres Chrestiens (respondit le Medecin) sçauons bien le temps qu'il y a qu'ils sont accom-

plis : car il y a auourd'huy & compté l'an
mil cinq cens quarante & deux ans qu'il
vint : il fût au monde trente trois ans , au
bout desquels il mourut crucifié , & le troi-
iesme iour resuscita : & puis il monta aux
cieux où il est maintenât. Vous estes donc
Chrestien, dist le Roy? Ouy, Sire, respon-
dit le Medecin, par la grace de Dieu. Puis
qu'ainsi est, dit le Roy, retournez à la bon-
ne heure , en vostre pais : car i'ay en ma
Court de grands medecins Chrestiens: i'en
voudrois auoir de Iuifs, lesquels à mon ad-
uis, sont ceux qui ont vne naturelle habili-
té de guarir & pratiquer. Parquoy il ren-
uoya sans luy vouloir bailler le poulx, sans
luy faire môltrer son vrine, & sans luy tou-
cher aucun mot de sa maladie. Et tout sou-
dain il enuoya en Constantinople pour fai-
re venir vn Iuif , lequel le guarit avec du
laid d'asnesse seulemēt. Ceste imagination
du Roy François (à ce que ie pense) est fort
veritable, & croy qu'il est ainsi : car aux
grandes intemperatures chaudes du cer-
ueau, i'ay expérimenté autrefois que l'ima-
gination trouue ce que l'homme estant en
santé, elle ne peut faire. Et afin qu'elle ne
semble que cela soit dit sans fondement, il
faut sçauoir que la diuersité des hommes,
tant en la composition du corps, comme
en l'esprit , & conditions de l'ame , vient
d'habiter regions de differente tempera-
ture, de boire eaux contraires, & de n'vs-
er tous de mesmes & semblables alimens : &

L'EXAMEN

Audialogue de la nature.

pour ceste cause Platon à dit, *Alij ob varios ventos & actus, & moribus, & specie diuersi inter se sunt: alij ob aquas qui dem, propter alimentum ex terra prodiens, quod non solum in corporibus melius ac deterius, sed in animis quoque id genus omnia patere non minus potest.* C'est à dire, aucuns hommes different des autres, à cause des vents contraires, ou pource qu'ils boient eaux differentes, ou pource que tous n'vsent de mesme viande: & ceste difference non seulement se trouue au vilage & composition du corps, mais aussi en l'esprit de l'ame. Or si ie prouue maintenant que le peuple d'Israel demeura plusieurs ans en Egypte, & que sortant de là, il eut la nourriture propre à ceste difference d'imagination, nous aurons auéré l'opinion du Roy de France, & sçaurons aussi par mesme moyen quels esprits se doiuent eslire en Espagne pour la medecine.

Quant au premier, il faut sçauoir qu'Abraham demandant les signes pour entendre que luy ou ses successeurs deuoient posseder la terre, qui luy auoit esté promise, le texte dit, qu'en dormant Dieu luy respondit en ceste maniere, *Scito prænoscere quod peregrinum futurum sis semini tuum, in terra non sua: & subiciunt eos seruituti, & affligent quadringentis annis: verum amen gentem cui serituri sunt ego iudicabo: & postea egredientur cum magna substantia.* C'est à dire: Sçaches Abraham, que tes successeurs erreront en païs estrange, où ils seront assuiettis quatre-cens

En Gen. chap. 15.

ans: mar
peuple q
lueray
ray beau
accomp
tain rel
uancag
tio aut
pio, sui
lus expl
tus lom
peuple
tre cens
ce mela
fut delu
re d'Eg
dis: ma
ademe
pte, v
d'anse
pte d'l
qu'il e
Egypte
declars
li net
uecles
d'Israel
en lase
la dem
sustian
dre les
fut per
hors, q

ans : mais sois certain que ie chastieray le peuple qui les opprimeray , & que ie les deliureray de ceste seruitude , & leur donneray beaucoup de biens. Ceste prophetie s'est accomplie , combien que Dieu , pour certain respect , y ait adiousté trente ans d'auantage : & ainsi dit le texte diuin, *Habitatio autem filiorum Israël, quamauerunt in Egypto, fuit quadringentorum triginta annorum, qui-
lus expleti, eadem die egressus est omnis exercitus domui, de terra Egypti.* C'est à dire, Le peuple d'Israël a demeuré en Egypte quatre cens & trente ans : lesquels accomplis, ce mesme iour tout l'exercite du Seigneur fut deliuré de seruitude , & sortit de la terre d'Egypte. Mais combien que ce texte dise manifestement que le peuple d'Israël a demeuré quatre cens trente ans en Egypte, vne glose declare que par ce nombre d'ans est entendu tout le temps que le peuple d'Israël fut vagabond , iusqu'à tant qu'il eust vne terre propre, & qu'il ne fut en Egypte que deux cens & dix ans : laquelle declaration ne s'accorde bien à ce qu'à dit saint Estienne en ce propos qu'il eut avec les Iuifs, il faut sçauoir que le peuple d'Israël demeura quatre cens & trente ans en la seruitude d'Egypte. Et combien que la demeure des deux cens & dix ans fust suffisante au peup'e Romain , pour prendre les qualitez d'Egypte, si est-ce que ne fut perdu pour luy , le temps qu'il en fut hors, quāt à ce qui touche l'esprit : car ceux

L' E X A M E N

qui vivent en seruitude, en tristesse & en-
nuy en vn pais estrange, engendrent beau-
coup de colere aduste, pource qu'ils n'ont
pas liberte de parler, ni se venger du tort
qu'on leur fait: & cest humeur estant rostie,
est l'instrument de l'astuce ou ruse de l'in-
dustrie & de la malice. Et pourtant voit
on par experience, ne se trouuer pires cou-
stumes & conditions que celles de l'escla-
ue, lequel imagine tousiours comment il
endommagera son maistre, & se deliurera
de seruitude. Dauantage la terre par la quel-
le chemina le peuple d'Israel n'estoit pas
fort estrange ni esloignee des qualitez d'E-
gypte, car eu esgard à sa misere & sterili-
re, Dieu promit à Abraham, qu'il luy en
donneroit vne autre abondante & fertile.
Or est il certain, tant en bonne philosophie
naturelle qu'en experience, que les regions
steriles, maigres, & qui n'abondent en
fruits de la terre, produisent des hommes
d'esprit fort subtil: & au contraire les terres
grasses & fertiles engendrent les hommes
membrus, courageux, & de grandes forces
corporelles, mais fort lourds & pesans d'e-
sprit. Les historiens ne cessent de dire & ra-
conter la propriété de la region de Grece,
pour produire des hommes de grand esprit:
& particulièrement Galien dit par merueil-
le, qu'à Athenes nasquit vn homme igno-
rant, & notez que c'estoit la terre la plus
pauvre & sterile de toute la Grece. Parquoy
il collige que par les qualitez d'Egypte, &

En son
raison.

des

des atri
ella, il
saut sca
gypte ex
ce qui e
là le So
se ceux
brulé,
ment d
dequoy
bus (m
sant, p
naturel
faits des
quoy il
pais br
les fait
& par
cheueu
ceux-là
plus ad
par l'o
Cur loc
figrâs
meur é
ceux q
ne resp
distinc
desia p
de pr
Platon
callidi
La sci

des autres provinces où le peuple d'Israël alla, il se fit d'un esprit fort subtil, mais il faut sçavoir pourquoy la temperature d'Egypte crée ceste difference d'imagination: ce qui est fort clair: sçachant qu'en ce pais là le Soleil est fort ardât, & pour ceste cause ceux qui y habitent ont le cerueau tout bruslé, & la colere aduste, qui est l'instrument de la finesse & del'industrie: à raison dequoy Aristote demande, *Cur blasipedi- En la 14.
lus sunt Aethiopes & Egyptij.* Comme di- sict. prob.
sant, Pourquoy les noirs d'Ethiopie, & les 4.
naturels d'Egypte sont difformes & contre-
faits des iambes, & ont le nez camus? A
quoy il respond que la grande chaleur du
pais brusle la substance de ces membres, &
les fait griller comme le cuir aupres du feu:
& par la mesme raison se crespent leurs
cheueux. Nous auons desia prouué que
ceux-là qui habitent en pais chaud, sont
plus aduisez que ceux qui habitent au froid,
par l'opinion d'Aristote, lequel demande.
*Cur loci calidi homines sapientiores sunt quam Sect. 14.
frigidi?* D'où vient que les hommes qui de- probl. 5.
meurent en pais chauds sont plus sages que
ceux qui demeurent en pais froids: mais il
ne respond pas bien au probleme, & ne fait
distinction de la sagesse: car nous auons
desia prouué ailleurs, qu'il y a deux sortes
de prudence en l'homme: vne de laquelle
Platon à dit, *Scientia que est remota à iustitia,*
calliditas potius quam sapientia est appellanda.
La science qui est sepaece de la iustice, se

doit plustost appeller ruse que sagesse: l'autre est iointe à la droiture & simplicité, sans aucune tromperie: & ceste là est proprement appelée sagesse, pource qu'elle est toujours assistee de la iustice & droiture. Ceux qui habitent en pais fort chauds, sont sages, au premier genre de sagesse, & sont ceux d'Egypte. Voyons maintenant apres que le peuple d'Israël fut sorti d'Egypte, & mis au desert, quelles viandes il mangea, quelles eaux il beut, & de quelle temperature estoit l'eau ou il alla: afin que nous entendions, si pour ceste raison il changea l'esprit qu'il auoit quand il sortit de ceste captiuité, ou s'il le retint toujours.

En Exode c. 17. L'écriture dit, que Dieu nourrit & entretenit ce peuple, avec la manne, par l'espace de quarante ans: qui estoit la viande la plus delicate que iamais homme mangea: de maniere que Moysse voyant la delicatesse & gracieuse saueur d'icelle, il en chargea à son frere Aaron, d'emporter vn vaisseau d'icelle pour le mettre en l'arche de l'alliance: afin que ceux qui descendoient de ce peuple (estans en la terre promise, vissent le pain duquel Dieu auoit nourri & subsisté leurs peres, cheminans par le desert, & l'ingratitude d'iceux enuers sa Maiesté, pour vn tel benefice. Et afin que nous autres qui n'auons veu ceste nourriture, cognoissions qu'elle estoit telle, il est bon que nous nous representiōs la manne que nous produir la nature, & y adioustant vne plus

En Exode c. 16.

grande delicatelle, nous pourrons entiere-
ment imaginer la bonté d'icelle. La cause
materielle, dont la manne s'engendre, est
vne vapeur fort delicate, que le Soleil enle-
ue de la terre, par la force de sa chaleur, la-
quelle estant parvenue au haut de la region
se cuit & se parfait: & suruenant le froid de
la nuit, elle tombe sur les arbres, & pier-
res, d'où on l'amasse, & la met on en cer-
tains vases pour manger: on l'appelle *Mel*
rosidum & *uereum*: miel de rosee & d'air,
pour la semblance qu'elle a avec la rosee,
& pour en auoir faite en l'air: sa couleur
est blanche & est de saueur douce, comme
le miel: la figure d'icelle ressemble à celle
du coriandre: lesquels signe l'écriture sain-
te donne pareillement à la manne que le
peuple d'Israel mangea au desert: au moyē
dequoy ie pense que les deux auoient vne
mesme nature. Et si la manne que Dieu crea
estoit d'une substance plus friande & deli-
cate, nous confirmerions d'autāt mieux nos-
tre opinion: mais l'ay tousiours creu que
Dieu s'accommode des moyens naturels,
quand par le moyen d'iceux, il peut faire ce
qu'il veut: suppléant au defaut de nature,
par sa toute puissance. Je le di, pource que
de bailler à ce peuple la manne à manger
au desert (horsmis ce que par icelle Dieu
vouloit signifier) il semble qu'elle pouuoit
venir de la disposition de la terre, laquelle
aujourd'huy produit la meilleure manne
qui soit au monde: & pourtant Galien dit,

L'E X A M E N

qu'au mont Liban (qui n'est pas loin de là) elle se fait en grande quantité, de maniere que les laboureurs ont coustume de chanter par plaisir, que Jupiter en ce pais là, enuoye vne pluye de miel. Et combien que Dieu créait à ceste heure là miraculeusement la manne, en si grande quantité, à iours determinez, si est-ce qu'il se peut faire qu'elle fust de la mesme nature de la nostre, comme l'estoit l'eau que Moysé tira des pierres, & le feu qu'Elie fit tomber du ciel, par sa parole: qui furent choses naturelles, combien qu'elles fussent miraculeusement tirees. La manne depeinte en la sainte escriture estoit comme rosee, *Quasi semen coriandri, album, gustusque eius quasi simile cum melle.* C'est à dire, ressembloit à la semence de coriandre, estoit blâche & douce comme miel: qui sont les conditiōs propres à la manne que la nature nous produit. Les Medecins disent que le temperament de ceste nourriture est chaud, & de parties subtiles & fort delicates: qui est vne composition que deuoit auoir pareillement la manne que les Hebreux mangèrent. Et pourtant ils s'ennuyeroient de sa delicatessē, & dirēt ainsi: *Anima nostra tam nau-seat super cibo isto leuißimo.* C'est à dire, Nostre estomac ne peut plus souffrir cest aliment tant leger. La philosophie de cela estoit qu'ils auoient forts estomacs, entretenus d'aulx, oignons, & porreaux, de maniere que venans à manger vn aliment de

En Exo-
de, c. 16.

Mesme au
2. liure,
chap. 16.

si peu
tout en
derend
nature
gers a
& au
suy.
leur n
co'le
meu
que c
ter, A
ouli n
che &
auu
uoye
dema
le, D
tant
les ca
uenin
uoye
ge de
laque
sortir
de ma
te eos
suyue
reux.
des e
cont
boire
corro

si peu de resistance il se conuertissoit du tout en colere. Et pour ceste cause Galien defend à ceux qui ont beaucoup de chaleur naturelle, de manger du miel, & autres legers alimens, pource qu'ils se corrompent, & au lieu de se cuire, se brüsseroyent comme fuye. Ce qui aduint aux Hebreux, avec leur manne, qui se conuertissoit en eux en colere aduste: à raison dequoy ils estoient merueilleusement secs & maigres, pource que cest aliment n'est propre pour engraisser, *Animansit arida est, nihil aliud respiciunt oculi nostri nisi manna.* Nostre ame est seiche & consommee, & nos yeux ne voyent autre chose que manne. L'eau qu'ils beuoyent avec ceste viande, estoit telle qu'ils demandoient: & s'ils ne la trouuoient telle, Dieu monstroit à Moysé vn baillon de tant diuine vertu, que le mettant dedans les eaux grossies & troubles, il les faisoit deuenir bonnes & delicates: & quand ils n'auoyent aucune eau, Moysé prenoit la verge de laquelle il ouurit la mer rouge, de laquelle frappant les pierres, il en faisoit sortir de l'eau fort agreable à leur goust, de maniere que S. Paul a dit, *Petra consequente eos.* Comme disant, L'eau de la pierre les suuoit, ayât vn goust delectable & sauoureux. Et ils auoyent l'estomac fait à boire des eaux grosses & ameres: car Galien raconte qu'en Egypte elles se cuisent, pour boire, à cause qu'elles sont mauuaises & corrompues: de maniere que beuant des

*Au li. 1.
de la vertu
des ali-
mens, ch. 1.*

*Aux Nō-
bres, c. 11.*

*En Exode
c. 15.*

*En la 12.
aux Cor.
chap. 10.*

*An 6. des
Epid. p.
4. con. 11.*

L'EXAMEN

eaux tant delicates, elles ne pouuoient faillir de se conuertir en eux en colere, pource qu'elles auoyent peu de resistance. Galien dit que l'eau pour se bié cuire en l'estomac, & ne se corrompre, doit auoir les mesmes qualitez que l'alimēt solide que nous mangeons. Si l'estomac est fort, il luy faut bail-
 ler aliment correspondant: mais s'il est petit & delicat, les alimēs doyuent estre semblables. On doit auoir semblable esgard en l'eau & ainsi voyons nous par experience que si vn homme est accoustumē à boire de grosses eaux, iamaïs n'appaise sa soif, avec les eaux delicates; & ne les sent en l'estomac, ains l'alterent d'auantage, pource que la grande chaleur de l'estomac les brulle & resoult incontinent à l'entree, d'autant qu'elles n'ont resistance. Nous pourrons dire aussi qu'ils iouyssoient au desert d'un air subtil & delicat: car allans par pays & lieux non peuplez à toute heure il s'offroit à eux frais, clair, & sans aucune corruption: pource qu'ils n'arrestoyent en nul lieu. Ils l'auoyēt tousiours temperé: car de iour, se mettoit vne nuē. deuant le Soleil, afin qu'ils n'eussent trop grād chaud: & la nuēt apparoiſſoit vne colomne de feu, pour temperer l'air. Aristote dit, que la iouissance d'un tel air, rend l'esprit fort vif. Considerons maintenant combien deuoit estre delicate la semēce de ce peuple, mangeant vne viande tant sauoureuse, & beuuant les eaux que nous auons dit, avec la

*An 1. des
Aph. 26.*

*En Exo.
chap. 15.*

*En la 14.
scl. i. rel.*

l'ouyffance d'un air tant purifié & net : &
 combien estoit subtil le sang menstrual des
 Hebreux, & nous souuenons de ce qu'à dit
 Aristote, qu'estant ce sang subtil & delicat,
 l'enfant qui s'en engendrera, sera homme
 de bon esprit. Nous prouuerons bien au long
 au dernier chap. de cet œuvre, combien im-
 porte aux peres de manger viandes delica-
 tes, pour engendrier enfans de grand esprit.
 Et pource que tous les Hebreux mangerēt
 vne mesme viande tant spirituelle & delica-
 te, & beurent vne mesme eau, tous leurs en-
 fans furent de grand esprit, & choses de ce
 siecle. Or estant le peuple d'Israel en la ter-
 re de promission, avec un esprit tant subtil,
 comme nous auons dit, il eut en apres tant
 de maux & aduersitez, en iura faim, fut en-
 uironné des ennemis, & soubmis à tant de
 peines & mauuais traitemens, que combi-
 qu'il n'eust tiré d'Egypte & du desert cerē-
 perament chaud, sec, & rosti, que nous auōs
 dit, il l'eust rendu tel, en ceste mauuaise &
 triste vie: pource que la continuelle tristesse
 & fâcherie assemble les esprits vitaux,
 & le sang des arteres au cerueau, au foye
 & au cœur: & estā là, les vns sur les autres,
 iis se viennent à brusler & rostir. Parquoy
 souuent ils font leuer vne chaleur, & ordi-
 nairement causent la melancolie par adu-
 sion: de laquelle quasi tous participent
 iusques auourd huy, veu ce que dit Hip-
 pocrate, *Melus & n'aspitia diu durans, melan-*
coliam significat. Nous auons dit autrefois

Au 2.^e.
 des par-
 ties des
 animaux.

6.^e des A.
 [hor. 23.

que ceste colere rostie est l'instrument de l'industrie, astuce, cautelle, & malice: laquelle est accommodée aux coniectures de la medecine: & par le moyen d'icelle cognoir l'on la maladie, la cause & le remede qu'elle peut auoir. Et pour ceste cause le tres Chrestien Roy François rencontra merueilleusement, & eut grande raison en ce qu'il dist, si l'on ne pense que par la grande chaleur long temps soufferte, & par la tristesse de se voir malade, & sans remede, le cerueau se brussa en luy, & s'eleva soudain l'imagination, laquelle (comme nous auons prouué autrefois) ayant le temperament qu'il luy fait, fait dire incontinent à l'homme ce que iamais il n'aprint. Mais contre tout ce que nous auons dit se presente vne difficulté fort grande: qui est, que si les enfans ou neveux de ceux qui ont esté en Egipte, & qui ont iouy de la manne, des eaux & de l'air, que nous auons dit cy dessus, estoient esleus pour medecins, il semble que l'opinion du Roy François auroit quelque probabilité, pour les raisons que nous auons dit. Mais que ceux qui sont descendus d'eux ayent gardé iusqu'aujourdhuy les dispositions de la manne, de l'eau, de l'air, des afflictions & traux que leurs predecesseurs endurerent en la captiuité de Babilone, c'est chose qui ne se peut entendre: car si en quatre cens & trente ans que ce peuple d'Israel fut en Egipte, & quarante ans au desert, la semence d'iceluy peut

acquies
pouoie
mille au
desert
Espagne
& ou il
des eau
ramen
l'homme
plante
les max
vivant
tre par
ploys
sans co
tion d
pour se
lurent
la teste
telle fi
meres
avec d
ce sign
qu'à la
qu'au
bles qu
pou
l'art &
ayans
la con
peu pr
au pr
au pr

acquérir ces dispositions d'habilité, elles se pouuoient plus aisément perdre en deux mille ans qu'il y a que ce peuple est sorti du desert : & principalement estant venu en Espagne, region tant contraire à l'Egypte, & où il a mangé viandes differentes & beu des eaux qui ne sont pas d'un si bon temperament & substance que là. La nature de l'homme est telle & de quelque animal & plante que soit, que tout aussitost il prend les mœurs & coustumes du pays où il est viuant, & perd celles qu'il a apporté d'autre part, & en quelque chose qu'il s'emploie, en peu de iours il en vient à bout, sans contradiction. Hippocrate fait mention d'une maniere d'hommes, lesquels pour se rendre differens du vulgaire, voulurent auoir pour marque de leur noblesse, la teste pointuë, & pour faire, par art, une telle figure, quand l'enfant naissoit, les commeres auoient le soin de luy serrer la teste avec certaines bades, iusqu'à ce qu'elle eust ce signe. Et cest artifice fit de tel pouuoir qu'à la fin il se conuertit en nature. pource qu'avec laps de temps, tous les enfans nobles qui naissoient, auoient desia la teste pointuë : au moyen de quoy vint à cesser l'art & diligence des commeres. Mais ayans lanté un temps, la nature libre, sans la contraindre par art, elle retourna peu à peu prendre la figure qu'elle souloit auoir au precedent. Il en peut aduenir de mesme au peuple d'Israël : car posé le cas que le

*Au liure
de l'air,
lieux, &
eaux.*

L' E X A M E N

païs d'Egypte, la manne, les eaux delicatës & la truitelle causassent ces dispositions d'esprit en leur semence, si est-il que cessans ces raisons & causes suruenans autres contraires, il est certain que se doiuent perdre peu à peu, les qualitez de la manne, & succeder autres differentes, conformes à la region qu'ils habitoient, aux viâdes, & eaux, dont ils se nourrissoient, & à l'air qu'ils respiroient. Ce doute, en Philosophie naturelle, n'a pas grande difficulté: car il y a des accidens qui s'introduisent en vn moment, & durent tousiours au suiet, sans se pouoir corrompre: autres se trouuent, qui demeurent autant à se perdre, qu'ils ont demeuré à s'engendrer, & aucunes fois plus, aucunes fois moins, selon la force de l'agent, & la disposition de celuy qui patit. Pour exemple du premier, il faut sçauoir que d'une grande peur & espouuementement qui fut fait ~~une~~ une fois à vn homme, il demeura tât desfait & descoloré, qu'il ressembloit vn mort: ce qui luy dura non seulement toute sa vie: mais aussi fut transferé en ses enfans, qu'il engendra depuis, de maniere qu'il n'y auoit remede pour oster celle couleur. Suiuant ce propos, peut estre qu'en quatre cens & trente ans que le peuple d'Israël fut en Egypte, quarante au desert, & soixâte en la captiuité de Babylone, qu'eussent esté necessaires plus de trois mille ans à faire que la semence d'Abraham achast de perdre les dispositions de l'es-

spirit ca
corrom
frayeur
plus de
fonds
faut re
propo
dre. Le
les via
comm
stoma
contra
me ma
sans en
sté. L
frome
subita
ou la
se ni
route
failla
route
blen
ces de
quoy
d'Isra
dens,
men
qui le
roft.
le, de
quel
dout

spirit causees par la manne: puis que pour corrompre la mauuaise couleur, que ceste frayeur suscita en vn momēt, furent requis plus de cent ans. Mais afin de sçauoir de fonds en cime la verité de ceste doctrine, il faut respondre à deux doutes, qui sont à ce propos, que iamais l'on n'acheue de soul-dre. Le premier est, D'où vient que tāt plus les viandes sont delicatēs & sauoureuses, comme chapōs & perdrix, tant plustost l'estomac les vient à hayr & abhorrer: & au contraire d'où vient, que nous voyons l'hōme manger la chair de bœuf toute l'annee, sans en estre aucunemēt ennuyé & desgousté. L'autre est, pourquoy n'estāt le pain de froment, & la chair de mouton de si bonne substance ne si delicate, comme le chapon ou la perdrix, iamais l'estomac ne les refuse ni abhorre, combien que nous en vīōs, toute nostre vie, de maniere que nous de-faillant le pain, nous ne pouuons manger toutes les autres viandes, & ne nous semblent bonnes. Celuy qui aaura respondie à ces deux doutes entendia facilement pour-quoy ceux qui sont descendus du peuple d'Israel n'ont perdu les dispositions & acci-dens, que la manne auoit introduit en la se-mence, de maniere que la subtilité d'esprit qui leur est venue à ceste raison, ne cesse si tost. On trouue en la Philosophie naturel-le, deux principes certains & veritables, des-quels despēd la responce & solution de ces doutes. Premier est, q̄ les puis-sances qui gou-

*Tout rece-
nant des*

L' E X A M E N .

estre des- uernent l'homme sont desnuées & priuées
inné de la des conditions & qualitez de leur obier
nature de afin qu'elles puissent cognoistre & iuger de
la chose toutes les differences. Les yeux ont cela,
reçeu au lesquels ayans à recevoir toutes les figures
lin. 2. de & couleurs, par consequent sont priuez to-
l'Aut. tallement d'icelles: car s'ils estoient pailles,
C. au 3. comme de ceux qui sont Ictériques, tout ce
 qu'ils regarderoient, leur sembleroit de la
 mesme couleur. La langue aussi, qui est l'in-
 strument du goust, doit estre priuée de tou-
 tes saveurs, & si elle est douce ou amere,
 nous sçauons par experience que tout ce
 que nous mangeons & beuuons tient la
 mesme saveur. Autant en est de l'ouye du
 serer & toucher. L'autre principe est, que
 toutes les choses créées appetent naturelle-
 ment leur conseruation & taschent de du-
 rer toujours, de maniere que l'estre reçu
 de Dieu & de nature, ne prenne iamais fin,
 combien qu'en apres elles doiuent obtenir
 vne meilleure nature. A ceste cause, toutes
 choses naturelles qui ont cognoissance &
 sens abhorrent ce qui altere & corrompt
 leur naturelle composition, & le fuyent.
 L'estomac est desnué & priué de la substan-
 ce & qualitez de toutes les viandes du
 monde (comme l'œil l'est des couleurs &
 figures) & quand nous en mangeons aucu-
 ne, combien que l'estomac la vainque, si est
 ce que le mesme aliment, oppugne l'esto-
 mac (pour estre contraire au principe) alte-
 re & corrompt sa temperature & substan-

Arist. au
lin. 2. de

ce il n'y a agent si fort, lequel faisant & exerçant sa force, ne patisse à l'encontre. Les alimens fort delicats & sauoureux alterent grandement l'estomac: l'un, pource qu'il les cuit & reçoit d'un grand appetit: l'autre, pource qu'ils sont tant subtils & sans excremens, ils demeurent en la substance de l'estomac & n'en peuuent sortir. Et puis l'estomac sentant bien que cest aliment luy altere la nature, & luy oste les autres qui luy sont conformes & conuenables. il le vient à haïr: & si d'auenture il le mange, il luy faut faire plusieurs fausses, pour le mettre en appetit & le deceuoir par ce moyé. La manne a eu tout cela dès le commencement: car combien qu'elle fust delicate & gracieuse à manger, en fin le peuple d'Israel en fut ennuyé, & dist, *Anima nostra iam nauseat, super cibo isto leuissim.* Plainte indigne d'un peuple tât fauorité de Dieu, qui l'auoit pourueu de ce remede, faisant que la manne eust un goust & saueur agreable. *Panem de celo prestitisti eis, omne delectamentum in se habentem.* Vous leur auez baillé un pain du ciel, conuenant en soy toute delectation & saueur. Et pourtant plusieurs de ce peuple le vindrent à manger de bon appetit, & avec plaisir, pource qu'ils auoient les os, les nerfs, & la chair tant imbuë de la manne & de ses qualitez, que pour la semblance ils n'appetoient plus autre chose. Autant en est du pain de froment que nous mangeons à present, & de la chair de mouton.

L'Amc & Gal. au liure des causes des simples.

Aux Nombres, chap. 21.

Ceux qui sont acoustumés à manger perdrix & chapons iamaïs ne les abhorrent: pour ce qu'ils ont desia

*Gestomac
conuerti
en ces vi
des.*

Les grosses viandes, qui ne sont de bonne substance (comme la chair de bœuf & de vache) ont beaucoup d'excremens, & l'estomac ne les reçoit d'une telle conuaitise, cōme les delicates & sauoureuses: & pourtant il demeure d'auantage à s'alterer d'icelles. Dont s'ensuit que pour corrompre l'alteration que la manne auoit faite en vn iour, il falloit manger autres viandes contraires, vn mois entier. Et suiuant cela, pour desfaire les qualitez que la manne auoit introduit en la semence en quarante ans, en sont requis quatre mille & d'auantage. Autrement feignons qu'ainsi que Dieu tira d'Egypte les douze lignees d'Israël, il ait pareillement tiré douze negres masles & autant de femelles, qu'il ait enuoyez en nostre region: en combien d'annees pensez vous que ces negres & leurs successeurs viendront à perdre leur couleur, ne se messans point avec les blancs: il m'est aduis qu'il en faudroit beaucoup, & qu'ils demeureroient long temps deuant que la perdre: car combien qu'il y ait plus de deux cens ans que les premiers Gitains vindrent d'Egypte en Eipagne, leurs neveux & successeurs n'ont peu neanmoins perdre la subtilité d'esprit, & l'indoltrie que leurs peres auoient apporté d'Egypte, ni mesme la couleur basannee, tant est grande la force de la semence humaine, quand elle reçoit en soy quelque qualité bien enracinee. Et comme les negres communi-

quent e
dans, le
de la se
le peu
muniq
prit, f
la man
aussi b
d'estre
ne son
estoi
celler
seurs ce
ceste vi
nant, p
traies
l'Egyp
delicat
se son
dus de
ste diff
nier qu
confesi
ceste n

Comme
lié

quent en Espagne à leur neveux & descendants, leur naturelle couleur, par le moyen de la semence, sans estre en Ethiopie : ainsi le peuple d'Israël y venant aussi, peut communiquer à ses successeurs la subtilité d'esprit, sans estre en Egypte, & sans manger la manne: car estre ignorant ou sçauant est aussi bien accident de l'homme, comme d'estre blanc ou noir. Il est bien vray qu'ils ne sont maintenant si aigus & subtils qu'ils estoient il y a mil ans, pource que dès qu'ils cessèrent à manger la manne, les successeurs commencerent à perdre peu à peu ceste vigueur d'esprit, iusques à maintenant, pource qu'ils vsent de viandes contraires, & qu'ils sont en païs différent de l'Egypte, qu'ils ne boient les eaux tant delicates comme au desert, & pource qu'ils se sont meslez avec ceux qui sont descendus des Gentils, lesquels sont priuez de ceste difference d'esprit: mais on ne leur peut nier qu'ils n'en tiennent tousiours, & faut confesser qu'ils n'ont perdu entierement ceste naturelle habilité.

Comme icy se declare à quelle difference d'habilité appartient l'art militaire, & par quels signes se doit cognoistre l'homme pourueu de ceste maniere d'esprit.

CHAPITRE XIII.

En la 27.
sect. pro-
ble. 8.



RISTOTE demande pour-
quoy, n'estant la vaillance la
plus grande vertu de toutes,
mais plustost la iustice & pru-
dence: la Republique neant-
moins & quasi tous les hommes, d'un com-
mun consentement, estiment plus en leur
cœur, vn vaillant homme, & luy font plus
d'honneur qu'aux iustes & prudens, bien
qu'ils soient constituez en grâdes charges
& dignitez: Il respōd à ce probleme, & dit:
Qu'il n'y a Roy au mōde qui ne face guer-
re a vn autre, ou qui ne la souffre, & comme
ainsi soit que les vaillans hommes main-
tiennent les Rois en leur empire, & les ven-
gent de leurs ennemis, ils font plus d'hon-
neur, non à la vertu suprême, qui est la iu-
stice, mais à celle qui leur est plus profita-
ble: car s'ils ne traitoient ainsi les vaillans
hommes, comment leur seroit-il possible
de trouuer capitaines & soldats qui de bon
cœur hazardassent leurs vies pour la des-
fense de leurs maiestez & estats: On dit que
ceux d'Asie estoient estimez fort courageux,
ausquels comme l'on eust demandé pour-
quoy ils ne vouloient point de Roy, ni de
loix: ils respondirent que les loix les fai-
soient cōuards, & qu'ils trouuoient que
c'estoit vne grāde bestise de se mettre aux
hazards de la guerre, pour agrandir l'Estat
d'autrui, qu'ils aimoient mieux comba-
tre pour eux mesmes, & recueillir le
fruct de la victoire que de le bailler à vn

Hippo. au
liure de
l'air,
lieux, &
caux.

autre: n
barbares
qui est c
blique &
mes se p
te a fort
autre m
Rome l
paruio
ni guer
lance de
la iustice
teuē en
quelle or
rance, de
mes, &
le iugem
me la p
vn Che
se doit p
courage
gece, il
pitaines
etes: &
necessair
combatt
quelle est
de quelle
uen celu
& ne m
estē tro
dont ell
cela, est

autre : mais ceste response est d'hommes
barbares, & non d'un peuple raisonnable,
qui est certain que sans Roy, sans Repu-
blique & loix, il est impossible que les hom-
mes se pussent maintenir en paix. Aristo-
te a fort bien respondu bien qu'il y ait vne
autre meilleure response: qui est, Que quād
Rome honoroit ses capitaines de guerre,
par triōphes & passetemps, elle ne prenoit
ni guerdonnoit seulement la vertu & vail-
lance de celuy qui triomphoit, mais aussi
la iustice par laquelle l'armee estoit main-
tenue en paix & concorde: la prudence, la-
quelle on procedoit aux affaires: la tempe-
rance, dont elle usa, ostant le vin, les fem-
mes, & la gourmandise, qui font troubler
le iugement, & errer le conseil. Voire mes-
me la prudence se doit trouuer plustost en
vn Chef de guerre & capitaine General, &
se doit plustost premier & honorer, que le
courage & vaillance. Car comme a dit Ve-
gece, il n'aduient pas souuent que les Ca-
pitaines fort vaillans facent de grands a-
ctes: & la cause est, que la prudence est plus
necessaire en la guerre, que la hardiesse de
combattre. Mais Vegece n'a oncques dit
quelle est ceste prudence, & n'a sceu denoter
de quelle difference d'esprit doit estre pour-
ueu celuy qui doit gouverner vne armee:
& ne m'en esbathy, pour n'auoir encores
esté trouuee la maniere de philosopher,
dont elle depend Il est vray que d'auerer
cela, est contre l'intention qui nous meine.

(qui est d'eslire les esprits que les lettres requièrent) mais la guerre est bien tant perilleuse, & est choie tant importante & nécessaire au Roy de sçauoir à qui sa maiesté doit commettre sa puissance & son Estat, que nous ne ferons moindre seruice à la Republique, de noter ceste difference & signes d'esprit, que nous auons fait, à dependre toutes les autres. Et pour.â. il faut sçauoir que la malice & malicie, (qui veut dire guerre) conuiennent quasi de nom, & ont aussi vne mesme definition, pource que comme par eschange, de l'vn aillement se fait l'autre. Ciceron allegue quelles sont les proprietiez & nature de la malice, quand il dit, *Malicia est versuta & fallax nocendi ratio*. La malice n'est autre chose qu'un double, cauteleux & fallacieux moyen de faire mal: & poutant en la guerre on ne parle que des moyens d'offenser l'ennemy, & de le vaincre. Parquoy la meilleure propriété que puisse auoir vn capitaine general, est d'estre malicieux à l'endroit de son ennemy, & luy faire du pis qu'il pourra: ce qui ce prouue par cecy, *Non credas inimico tuo in aeternum: in labiis suis indulcat, & in corde suo insidiatur vt subuertat te in foueam: in oculis suis lachrymatur, & si venerit tempus non satiabitur sanguine*. Ne croy iamais ton ennemy, car il t'vsera de paroles emmiellees, & il te trahyra en son cœur, pour te tuer & te faire choir en la fosse: il pleure, & s'il trouue l'opportunité, il ne se

Au liure
de la nature
des
dieux.

En l'Eccle.
c.ii.

sauiera
vnexemp
re: Car ce
en Bethu
la fameu
uer Ho
des Affir
les & gar
lou: & e
des Hebr
m'enuy
rôber en
libré de
voulu se
ayie del
lus desce
finé, &
trer en l
Quâd l
ietra à l
comme
plus fall
le fut vo
tous ceu
paroles.
dedans la
pos. elle
la condi
il doit e
eust val
qu'il es
grand z
son gra

saoulera de ton sang. Nous auons de cela vn exemple manifeste en la sainte Escriture: Car comme le peuple d'Israël fut assiégé en Bethulie, & trauaillé de soif & de faim, la fameuse Iudith sortit, en intention de tuer Holoferne: & cheminant par l'armee des Assiriens, elle fut prinse par les sentinelles & gardes, qui luy demãderent où elle alloit: & elle respondit fin. ment, Je suis fille des Hebreux, que vous tenez assiez, & m'enfuy, pource que ie sçay qu'ils doyuent tōber entre vos mains, & que vous auez delibéré de les traiter mal, pource qu'ils n'ont voulu se rendre à vous. Et pour ceste cause ay-ie delibéré m'en aller à Holoferne, pour luy descouvrir les secrets de ce peuple obstiné, & luy enseigner comme il pourra entrer en Bethulie sans perdre vn seul soldat. Quand Iudith fut deuant Holoferne, elle se ietta à ses pieds, & ioignant les mains elle commença à l'adorer, & vser de propos les plus fallacieux du mōde, de maniere qu'elle fut volōtiers enredé, & Holoferne avec tous ceux de son conseil, adiouta foy à ses paroles. Adonc n'oubliant ce qu'elle auoit dedans le cœur, trouuant l'occasion à propos, elle luy trancha la teste. L'amy tient la condition contraire, & pour ceste cause il doit estre tousiours creu: & ainsi mieuc eust valu à Holoferne croire A. hior, puis qu'il estoit son amy, lequel luy dist d'vn grand zele, afin qu'il ne leuast ce siege, à son grand deshonneur. Sire, sçachez pre-

*Iudith;
chap. 10.*

L' E X A M E N

mierement si ce peuple à offensé son Dieu: car s'il est ainsi, il le vous liurera, sans que vous vous mettiez en peine de vaincre: mais s'il est en sa grace, soyez certain que nous ne le pourrons vaincre. Mais Holoferne ne print bien cest aduis comme vn homme credule, addonné aux femmes, & qui beuuoit du vin: lesquelles trois choses peruertissent le conseil, qui est necessaire en l'art militaire. Et pour ceste cause Platon a dit, qu'il trouuoit bonne la loy des Carthaginois, par laquelle ils defendoient au chef general, estant en l'armee, de boire du vin: pource que ceste liqueur, comme dit Aristote, trouble l'esprit des hommes, & leur donne vn merueilleux courage (ainsi que se demontre en Holoferne, par les paroles tant furieuses qu'il dist à Achior) Ciceron à touché l'esprit qui est necessaire, tant pour dresser embulches, que pour les cognoistre, & y trouuer le remede qu'il faut, amenant l'etimologie de ce mot (*versutus*,) & a dit qu'il vient de ce verbe, (*versor, ris*) pource que ceux là qui sont fins & cauteleux, sentent incontinent la tromperie & y touchent facilement: & ainsi l'a môstré Ciceron par exemple, disant, *Chrysippus homo sine dubio versutus & callidus: versutos appello quorum celeriter mōs versatur*. Ceste proprieté de toucher incontinent au poinct est industrie, & subtilité, qui appartient à l'imagination, pource que les puïssances qui consistent en chaleur, sont in-

*Au liure
des loix.*

*En l. 14.
sect. pro
ble. 15.*

*Au liure
de la na-
ture des
dieux.*

continēt
hommes
propres à
fort cardu
droiture,
corde: ce
Dauanca
sçauent p
tendent le
son de que
pez, pour
sont prop
amis, ent
prudence:
la droiture
lequel ne
ni permet
Mais ceu
ennemis.
cautele:
té, pour
tant Chr
si les dis
in medio
sente: &
uoye com
soier don
ples com
prudence
avec l'am
croire son
iours, qu'i
vne d'inter

continent l'œuvre, & pour ceste cause les hommes de grand entendement ne sont pas propres à la guerre: car ceste puissance est fort tardive en son œuvre, & est amie de droiture, de simplicité, bonté, & miséricorde: ce qui est fort contraire à la guerre. Dauantage les hommes d'entendement ne sçauent point de ruses & cautelles, & n'entendent les stratagemes de la guerre, à raison dequoy ils sont le plus souuent trompez, pour ce qu'ils se fient en tous. Ceux là sont propres pour auoir affaire avec les amis, entre lesquels n'est besoin auoir la prudence de l'imagination, mais seulement la droiture & simplicité de l'entendement, lequel ne veut admettre aucune tromperie ni permettre que l'on face mal à personne. Mais ceux là ne sont pas propres avec les ennemis, qui ne pense qu'à surprendre par cautelle: & est besoin de la mesme dextérité, pour se garder des embusches. Et pourtant Christ nostre Redempteur auise ainsi ses disciples, & dit, *Ecce mitto vos sicut oues in medio luporum: estote ergo prudentes sicut serpentes: & simplices sicut columbe.* Il vous enuoye comme brebis au milieu des loups, soyez donc aduisez comme serpens, & simples comme colombes. Il se faut seruir de prudence avec l'ennemy, & de simplicité avec l'amy. Si donc le capitaine ne doit croire son ennemy, & s'il doit penser tousiours, qu'il le veut tromper, il faut qu'il ait vne difference d'imagination, deuinerelle,

En S. Mat.
thieu, ch.
10.

L'EXAMEN

ingenieuse, & qu'il sçache cognoistre les embuiches qui se brassent sous quelque couuerture: car la mesme puissance qui les inuite & trouue, peut y trouuer remede conuenable. L'autre difference d'imaginati-
 on semble estre celle, qui trouue & feint les subtils moyens & machines, pour gaig-
 ner les forces inexpugnables, celle qui ordonne le camp, qui pose chacun esca-
 dron en son lieu, qui cognoit quand il faut combattre, & se retirer, & celle qui fait les traitez, accords, & appointemens avec l'en-
 nemy. A toutes lesquelles choses l'entende-
 ment n'est non plus propre, que l'oüie, à la veuë. Parquoy ie ne fay aucun doute, que l'art militaire n'appartienne à l'imagina-
 tion: car toute ce que le bon capitaine doit faire, emporte consonance, figure, & corres-
 pondance. La difficulté est maintenant de noter particulièrement, par quelle diffe-
 rence d'imaginatiõ se doit exercer & faire la guerre. En quoy ie ne me sçauois resou-
 dre certainement, pour estre vne cognois-
 sance haute: toutesfois ie pense que l'art militaire requiert vn degré de chaleur plus
 que la pratique de medecine. Or qu'elle at-
 tire la colere à se bruster du tout, se veit
 clairement parce que les capitaines fort
 cauteleux, ne sont beaucoup courageux, &
 n'aiment à rompre ni donner bataille, ains
 procedent au fait de la guerre par embus-
 ches, surprises & deceptions: laquelle pro-
 prieté est trouuee meilleure de Vegece que

ouïe au
 m. est
 fonger a
 font, hoste
 à dire, l
 qui com
 vne bata
 mun: ma
 porte de
 les etou
 gnoiss
 minere
 meux & v
 quident
 venus a R
 re de lea
 faisoient
 mes, del
 freres, e
 ioüisso
 raison d
 meurez
 libera d
 peu crai
 nō pas
 demand
 me vn Q
 mettroi
 mains, p
 de Rom
 pouoir
 son ind
 my, & c

nulle autre, *Boni enim duces non aperto praelio in quo est commune periculum, sed ex occulto semper astant, ut integris suis, quantum possunt, hostes interimant certe aut terreamt.* C'est à dire, Les bons capitaines ne sont ceux, qui combattent ouvertement & donnent vne bataille, en laquelle le danger est commun: mais ceux qui par embusches, sans la perte de leurs gens, tuent les ennemis, ou les esbouuantent. Le Senat de Rome connoissoit bien le profit qui vient de ceste maniere d'esprit: car combien qu'aucuns fameux & vaillans capitaines qu'il auoit, vainquistent plusieurs batailles, si estoit ce qu'estas venus à Rome receuoir le triôphe & gloire de leurs faits, les pleurs & plaintes que faisoient les peres de leurs enfans: les femmes, de leurs maris, & les freres, de leurs freres, estoient si grands, que l'on ne s'elioiissoit point des ieux & passetemps, à raison de la perte de ceux qui estoient demeurez en la bataille. Parquoy le Senat delibera de trouuer capitaines qui fussent vn peu craintifs & fort aduisez & cauteleux, nō pas de ces vaillans & courageux qui ne demandent qu'à combattre: & trouua, comme vn **Q** Fabius, duquel est escrit, qu'il ne mettroit iamais en danger l'armee des Romains, principalement quand il estoit loin de Rome, & en lieu où ayant du pire, il ne pouuoit estre promptement secouru: toute son industrie estoit de faire place à l'ennemy, & trouuer ruses & embusches, par les-

L' E X A M E N

quelles il a fait de grandes choses, & obtenu de grandes victoires, sans perdre vn seul soldat. Cestuy-là estoit reçu à Rome en grande allegresse, d'vn chacun: car s'il en auoit leué cent mille combatans, il les remenoit tous (hors mis ceux qui mourroient de maladie) de maniere que le cri de ioye estoit ce qu'à dit Ennius,

Vnus homo nobis cunctando restituit rem.

C'est à dire,

Vn homme en delayant remit la Republique.

*Cicerō au
dialogue
de la vraye
sagesse.*

Comme voulant dire, Vn seul faisant place à l'ennemy, nous fist seigneurs du monde & nous retourna nos soldats. Depuis, quelques capitaines se sont efforcez de l'imiter, & pource qu'ils n'estoient pourueus de son esprit & rule, ils ont laissé passer plusieurs fois l'occasion de combattre: dequoy sont suruenus plus grandes pertes & inconueniens, qu'ils eussent promptement combattu. Aussi pouuons nous amener pour exemple ce vaillant Capitaine des Carthaginois, duquel Plutarque escrit ces paroles. Quand Hannibal eust acquis ceste grande victoire, il commanda que sans rançon, on donnast congé à plusieurs qui auoient esté prius, du nom Italien, afin que la renommee de son humanité & pardon, se diuulgast entre les peuples: bien que son esprit fust bien loin de ces vertus. Il estoit naturellement fier & inhumain, tellement instruit dès sa premiere enfance, qu'il n'auoit appris les loix ni coustumes ciuiles,

mais

mais se
Et pour
malicie
toujours
surprend
uoit vai
recours
stré lege
par celle
ptonius
gnes par
me qui a
fort est
& pour c
qui sera
nous tra
conditio
der ce c
vaillâc
qualite
est imp
rageux
que la
re. afin
crainte
où se tr
ce qu'ell
ce & fal
cest ce
mais ne
lance &
& d'ice
noter,

mais seulement guerres, morts & trahisons. Et pourtant fut il fort cruel capitaine, & malicieux à decevoir les hommes, pensant toujours comme il pouroit tromper & surprendre son ennemy. Et quâd il ne pouuoit vaincre par bataille manifeste, il auoit recours aux embusches, comme il a monstré legerement en la presente bataille, & par celle qu'il eut auparauant contre Sempionius auprès de la riuere Trebia. Les signes par lesquels se doit cognoistre l'homme qui aura ceste difference d'esprit, sont fort estranges, & dignes de contemplation: & pour ceste cause Platon dit, que l'homme qui sera fort sage (en ce gère d'habilité que nous traitons) ne peut estre vaillant ni bien conditionné: car Aristote dit que la prudence consiste en froideur, & le courage & vaillâce en chaleur. Et pource que ces deux qualitez sont repugnantes & contraires, il est impossible qu'un homme soit fort courageux & prudent. Parquoy il est nécessaire que la colere se brusle & se face la bile noire, afin que l'homme soit prudent: mais la crainte & couardise naist incontinent, là où se trouue le genre de melancolie, pour ce qu'elle est froide. De maniere que l'astuce & fallace demande la chaleur, pour ce que ceste ceuvre qui appartient à l'imagination: mais non pas en si haut degré, que la vaillance: & ainsi se contredient en l'intention & force. Mais en cela y a vne chose digne à noter, que des quatre vertus morales, Ju-

Au dialogue de la science.

En la secte 14. probl. 8.

Les enfans qui seront vetez crainctifs demostrent certains mēti qu'ils serent bō

L' E X A M E N

*mes fort
prudent,
pour ce que
la sentence
de laquel-
le ils ont
esté engen-
drez, es-
t si fort
veste, &
de la na-
ture de la
bile noire.*

flice, Prudence, Force & Temperature, les deux premieres ont besoin d'esprit & d'un bon temperament, pour estre exercees: car si vn Iuge n'a entendement pour trouver le point de la Justice, il sert de peu d'auoir la volonte, d'adiuger le bien à qui il appartient: il peut errer avec sa bonne intention, & l'oster à celuy qui y a droit. Le mesme s'entend de la prudence: car si la volonte suffisoit pour faire les choses bien ordonnees, les homes ne failliroient iamais quoy qu'ils fissent. Il n'y a pas vn larron, qui ne pense à faire mal, de maniere qu'il ne soit veu, & n'y a capitaine qui ne desire vne prudence pour vaincre son ennemy: mais le larron qui n'a esprit de desrober finement, est incontinent descouuert, & le capitaine despourueu d'imagination, est bien tost vaincu. La Force & Temperance sont deux vertus que l'homme tient en main (comme bien que luy defaile la disposition naturelle) car s'il veut faire peu de cas de sa vie, & estre vaillant, il le peut faire: mais s'il est vaillant par disposition naturelle. Aristote & Platon disent fort bien qu'il est impossible qu'il soit prudent, encor qu'il le voulust: de maniere que suivant cela, il n'y a point de repugnance d'assembler la prudence, avec le courage & la vaillance, pource que le prudent & sage tient pour certain, que pour l'ame il doit mettre l'honneur, pour l'honneur, la vie, & pour la vie, le bien. De là vient que les nobles, pour estre tant ho-

noir. lo
mauile
ayent est
ces, de p
Parquoy
ble de ie
pour est
cognoit
Par ceste
gion des
te la nob
& cōstit
te soient
peniant
batra, p
Mais si
d'assoir
s'il n'au
les affai
tez: car
hōnes
der vne
roit bie
turelle
se dou
sunt sou
corrige
l'homme
disposit
adulte
coliat
propri
ra pour

noirez, sont si vaillans, & n'y a personne qui
trauaille plus en la guerre, combien qu'ils
ayent esté nourris en tous plaisirs & deli-
ces, de peur qu'on ne les appelle couiards.
Parquoy l'on dit (Dieu nous deliure du no-
ble de iour, & du moine de nuict) car l'un
pour estre veu, & l'autre pource qu'on ne le
cognoit pas, combat d'un cœur double.
Par ceste mesme raison est fondée la reli-
gion de Malte: car sçachant combien impor-
te la noblesse, pour estre vaillant, elle veut
& cōstituer, que tous les cheualiers de Mal-
te soient nobles de race, de pere & de mere,
pensant que pour ceste cause chacun com-
battra, pour deux genealogies & maisons.
Mais si l'on enchargeoit à un gēulhomme
d'assoir un camp, & desfaire son ennemy,
s'il n'auoit l'esprit pour donner ordre à tel-
les affaires, il seroit & diroit mille absurdi-
tez: car la prudēce n'est pas au pouuoir des
hōmes: mais si on luy enchargeoit de gar-
der vne tranchee ou rampart, on s'en pour-
roit bien fier en luy, combien qu'il fust na-
turellement couiard. La sentence de Platon
se doit entendre quand l'homme prudent
suit son inclination naturelle, & qu'il ne la
corrige par la raison. Ainsi e t il vray que
l'homme fort sage ne peut estre vaillant: par
disposition naturelle: pource que la colere
adulte qui le fait prudent, le fait craintif &
couiard, cōme dit Hippocrate. La seconde
propriété (que ne peut auoir l'hōme, qui se-
ra pourueu de ceste difference d'esprit) est

6 des A-
phor. 23.

L' E X A M E N

d'estre doux & de bonne complexion : car
 ſçachant que pour quelque erreur & negli-
 gence ſe vient à perdre vne armée, il poſe
 le cas de ce qu'il faut. Mais le peuple de peu
 de ſçauoir appelle le ſouci, negligence &
 empetchement ſans repos : le châtiment,
 cruauté: la remiſſion, miſericorde: le ſouf-
 frir & diſſimuler des choſes mal faites, vne
 bonne nature & complexion. Et de fait, ce-
 la vient de ce que les hommes ſont igno-
 rans qui ne cognoiſſent la valeur des cho-
 ſes, ni où elles tendent : mais les prudens &
 ſages n'ont point de patience, & ne peu-
 uent ſouffrir les choies qui vont mal, com-
 bien qu'ils n'y ayent intereſt : & pour ceſte
 cauſe ils ne viuent gueres, & ont pluſieurs
 douleurs d'eſprit. Et pourtant Salomon di-
 ſoit, *Dedi quoque cor meum vt ſcirem pruden-*
tiam atque diſcretam, errorē quē & ſulcitiam,
& agnouī quod in hiis quoque eſſet labor & af-
flictio ſpiritus: eo quod in multa ſapientia, multa
ſit indignatio, & qui addit ad ſcientiam addit
& dolorem. Comme s'il vouloit dire, i'ay
 eſté ignorant & ſage, & l'ay trouué qu'il y a
 en tout de la peine. Celuy qui apprend beau-
 coup de ſageſſe, acquiert par conſequent
 mauuaile condition & douleurs : par leſ-
 quelles paroles, il ſemble que Salomon dō-
 ne à entendre, qu'il viuoit plus écontent en
 ſon ignorance, que quand la ſageſſe luy fut
 donnée. Et de fait les ignorans viuent en
 plus grand repos que les autres, pour ce que
 ils n'ont aucune peine ni ennuoy, & ne pen-

En l'Eccleſi. c. i.

ſent qu'
 laſſels
 royast
 nuyent
 faites,
 couſide
 Anges
 conue
 tion. C
 ſou, iut
 ſou au
 que not
 ce qu'il
 leur à n
 vant l'u
 paroles
 nous le
 compl
 ge, du
 Hero
 lippe,
 ils luy
 gaire
 u au h
 ciel, el
 tre les
 a point
 que l'a
 moire
 aucun
 aucun
 mord
 cieux

sent qu'en ſçauoir perſonne les ſurpaſſe :
 leſquels le vulgaire appelle : Anges du ciel,
 voyant que riē ne les offeufe, qu'ils ne ſ'en-
 nuient qu'ils ne reprennent les chōs mal
 faites , & qu'ils paſſent par tout : Mais ſ'ils
 conſideroyent la ſageſſe & condition des
 Anges , ils verroyent comme cete parole
 conuient mal, & que c'eſt vn cas d'inquiſi-
 tion. Car dès que nous auons vſage de rai-
 ſon, iuſques à l'heure de noſtre mort, ils ne
 font autre choſe que nous reprendre de ce
 que nous faiſons de mal , & nous aduiſer de
 ce qu'il nous faut faire. Et comme ils par-
 lent à nous en leur langage ſpirituel, mou-
 uant l'imagination, ſ'ils nous diſoyent par
 paroles expreſſes & materiellles, leur aduiſ,
 nous les tiendrions pour importuns & mal
 complexionnez. Regardons que c'eſt An-
 ge, duquel parle S. Matthieu , ſembla tel à
 Herodes & à la femme de ſon frere Phi-
 lippe, veu que pour n'ouyr ſa reprehension,
 ils luy firent trancher la teſte. Mais le vul-
 gaire ignorant parleroit plus certainemēt,
 ſi au lieu d'appeller ces hommes Anges du
 ciel, il les appelloit aſnes de la terre: car en-
 tre les beſtes brutes. Gaiien ſit qu'il n'y en
 a point de plus doux , & de moindre eſprit
 que l'aſne, combien qu'il ait meilleure me-
 moire que toutes les autres : il ne reſoſe
 aucune charge , il va où l'on le chaſſe , ſans
 aucune contradiction: il ne ruē point, ni ne
 mord : il ne fuit point, & n'eſt point mali-
 cieux : & ſi on le frappe, il ne ſ'en faſche

M. iij.

*S. Ieā Ba-
 ptiſte e-
 ſtoit An-
 ge en ſon
 officiē.
 Mat. c. 11.*

*Au 2.
 Mat. c. 7.
 Notez, cō-
 biē ſi cō-
 traire la
 memoire
 de l'apuiſ-
 ſance qui
 diſcours,
 voir emeſ-*

L'EXAMEN

mes os,
b s'abruti-
tes.

point : il est du tout fait au plaisir & contentement de celuy qui en a affaire. Les hommes que le vulgaire appelle Anges du Ciel tiennent ces mesmes proprietes, auxquels ceste complexion tant douce vient de ce qu'ils sont ignorans & despourueus d'imagination, & pource qu'ils ont la faculté de l'ire imbécille : ce qui est vn grand defect en l'homme, demonstiant qu'il est mal composé. Il n'y eut iamaïs au monde Ange, ni homme de meilleure complexion que Iesus Christ nostre Redempteur, lequel neantmoins entrant vn iour au Temple, donna de bons coups à ceux qu'il trouua y vendre certaines marchandises. La cause de cela est, Que la puissance de l'ire est le baston & l'espee de la raison : & l'homme qui ne reprend les choses mal faites, on le fait comme ignorant, ou pource qu'il est despourueu d'ire: de maniere que l'homme sage à peine est doux, ni de la complexion que desireroient les mauvais. Et pour ceste cause ceux qui escriuent l'histoire de Iules Cesar, sont estonnez de voir comme les soldats pouuoient souffrir vn homme tant rude & reuesche : ce qui luy procedoit de l'esprit qu'il auoit propre à la guerre. La troisieme proprieté de ceux qui sont pourueus de ceste maniere d'esprit, est de ne se soucier de l'ornement de leur corps : car ils sont quasi tous mal propres, sales, & ords: ils ont les chausses rompues, la cappe mal agécée, ils sont vestus de vieux accou-

stremens
ce dic de
des ima
de se co
mains,
contre,
de nati
& dit,
soucio
sonne,
armee,
Et cer
faisoit
fet natu
d'imag
proprie
grand
comm
auoit
racor
lit, c
voir
prop
iama
soldat
uoit i
requi
Silla
quel
en se
leur
à di
faut

strements, & ne les changent iamais. Horace dit de ceux qui sont occupez en profondes imaginations, qu'ils ne se soucient pas de se couper les ongles, ni de se laver les mains, tant ils sont sales. Lucius Florus raconte, que ce fameux capitaine Viriatus, de nation Portugais, auoit ceste propriété: & dit, louant sa grande humilité, qu'il se soucioit tant peu de l'agencement de sa personne, qu'il n'y auoit soldat en toute son armee, qui fust en pire equipage qu'il estoit. Et certainement n'estoit ce vertu, & ne le faisoit par art, ni expressément: c'est vn effet naturel de ceux qui ont ceste difference d'imagination que nous cerchons. Le mal propre de Iules Cesar deceut & trompa grandement Cicéron: car apres la bataille, comme il luy eut demandé pourquoy il auoit suiuy le party de Pompee, Macrobe raconte qu'il respondit, *Præcincturam se felicit*, comme voulât dire, J'ay esté trompé de voir que Iules Cesar estoit vn homme mal propre en ses accoustremens, qui ne portoit iamais de ceinture, & pour ceste cause les soldats se rioient de luy: mais cela les deuoit inciter à entendre qu'il auoit vn esprit requis pour le conseil de la guerre: comme Silla le touche, ainsi que dit Tranquille: lequel voyant Iules Cesar enfant mal propre en ses habits, aduisa les Romains de cela, & leur dit: *Cauete puerum malè præinctum*. C'est à dire, Gardez vous, Romains, de cest enfant mal ceint. Les historiens ne cessent

Par le
vestement
se cognoit
l'homme,

L' E X A M E N

Et s'il est bien pari, d'autant plus le faut faire, ripp, au lieu de l'accoustumement communable.

de reciter d'Hannibal le peu de souci qu'il auoit de se tenir propre en ses accoustumens. Ceste propriete & netteté appartient à vne difference d'imagination fort basse, qui contredit à l'entendement, & à la difference d'imagination que l'art militaire requiert. Le quatriesme signe est, d'auoir la teste chauue: dequoy la raison est fort claire, car ceste difference d'imagination reside en la partie de deuant de la teste, comme aussi toutes les autres. Et l'extreme chaleur brulle le cuir de la teste & clost les pores & lieux par où les cheueux doiuent passer: ioint que la matiere de laquelle ils s'engendrent, est l'excrement du cerueau, comme disent les Medecins, au tēps de sa nourriture: de maniere que par le grand feu qui y est, tous les excremens sont consummez, & deuant la maniere pour engēdrer le poil. Si Iules Cesar eust sçeu ceste philosophie, il ne se fust pas tant fāché d'auoir la teste chauue, lequel pour la couvrir, faisoit rebrousser sur son front vne partie des cheueux qui luy pendoit sur le derriere de la teste. Tranquile dit qu'il estoit bien aise de porter tousiours la couronne de laurier sur sa teste (comme si le Senat luy eust enchargé) seulement pource qu'elle estoit chauue, & qu'il la vouloit couvrir. Il y a vne autre maniere de chauues, qui ont le cerueau dur, terrestre, & de grolle composition: qui est signe que l'homme est despourueu d'entendement, d'imagination & de memoire.

Le cinq
lent ceux
maginat
sentenç
ueau du
ueus de
bondan
l'homme
semble
magna
Ceux e
des deu
menteu
pos, en
lixième
ference
stes, &
les des
caute
sonna
re, la
honte
de leur
bellu
y fche
mer. C
nation
uail
chapi
& le
desp
sont
ce qu

Le cinquiésme signe par lequel se cognoissent ceux qui tiennent ceste difference d'imagination est, Que tels parlent peu & sentencieusement, pource qu'estant le cerueau dur, il est force qu'ils soient despourueus de memoire, à laquelle appartient l'abondance des paroles. Et quant à ce que l'homme parle beaucoup cela vient de l'asssemblée qui se fait de la memoire avec l'imagination au premier degré de chaleur. Ceux qui obtiennent ceste conioction des deux puissances sont ordinairement menteurs, qui n'ont iamais faute de propos, encor qu'on les escoute tousiours. La sixième propriété de ceux qui ont ceste difference d'imagination, est d'estre honnestes, & de s'offenser notamment des paroles deshonestes & vilaines. Et pour ceste cause Ciceron dit que les hommes fort raisonnables, imitent l'honnesteré de la nature, laquelle a caché les parties laides & honteuses, qu'elle a fait, pour les pouruoir de leurs necessitez, & non pas pour les embellir: car mesmes elle ne consent que l'on y fache le regard, ou qu'on les enté de nommer. Cela se peut bien attribuer à l'imagination, & dire qu'elles s'offense par la mauuaise figure de ces parties. Mais au dernier chapitre nous donnons raison de cest effet, & le rapportons à l'entendement & iugeons despourueus de ceste puissance ceux qui ne sont offentez de la deshonnesteré. Et pour ce que la difference de l'imagination que

*Am 2. li-
ure des
Offices.*

L' E X A M E N

Part militaire requiert, se joint quasi à l'entendement, les bons capitaines sont très-honnêtes, & pourtant en l'histoire de Iules Cesar se trouuera vn acte d'honnesteté le plus grand que iamais fir homme. Car ainsi qu'on le poignardoit au Senat (voyât qu'il ne pouuoit fuir la mort) il se laissa choir en terre, & s'agença de l'accoustrement Imperial, de telle maniere que depuis qu'il fut mort, on le trouua estendu, avec grand honnesteté; ayant les pieds couuerts, & toutes les autres parties, qui pouuoient offenser la veüe. La septième propriété, & la plus importâte de toutes, est que le Chef general soit bien fortuné & heureux: par lequel signe, nous entédrons clairement, qu'il a l'esprit habilité requise au fait de la guerre: car veritablement il n'y a rien qui face les hommes infortunez, & quand les affaires ne leur succedent à souhait, cela aduiét pource qu'ils ont faute de prudence, & qu'ils n'employent les moyens conuenables aux affaires qu'ils entreprennent. Pource que Iules Cesar estoit pourueu d'une grande prudence en ce qu'il faisoit, il estoit bien le plus heureux & fortuné qui fut iamais au monde, de maniere qu'aux grands dangers, il encourageoit ses soldats, disant. Ne craignez point, car la bonne fortune de Cesar vous accompagne. Les Philosophes Stoïques ont entendu que comme il y a vne cause premiere, eternelle, toute puissante, de sçauoir, infini, cogneue par l'ordre & di-

position de ses œuvres admirables, il y en
 a aussi vne autre imprudente, nonchalante
 & incertaine, de laquelle les œuvres sont
 sans ordre ni raison, & despourueës de
 sçauoir: car par vne affection irraisonna-
 ble, elle donne & oste aux hommes les ri-
 chesses, dignitez, & honneurs. Iis appelle-
 rent de ce nom, *Fortune*, voyant qu'elle
 estoit amie de ceux qui font leurs affaires
fortuitement, c'est à dire, à l'auanture, sans
 prudēce & raison. On la representoit (pour
 donner à entendre ses mœurs & manieres)
 en forme de femme, avec vn sceptre Royal
 en la main, ayant les yeux bandez, & les
 pieds sur vne boule ronde, accompagnee
 d'hommes ignorans, tous sans art & ma-
 niere de viure. Par la figure de femme on
 denotoit sa grande legereté & inconstan-
 ce: par le sceptre Royal on la confessoit da-
 me des Richesses & honneurs, & par les
 yeux bandez on donnoit à entendre le peu
 d'esgard qu'elle a à departir ses biens & ho-
 neurs, & quant à ce qu'elle a les pieds sur
 vne boule ronde, c'estoit pour signifier le
 peu de fermeté qu'elle a és faueurs qu'elle
 donne: car elle les oste aussi facilement com-
 me elle les donne, sans estre aucunement
 stable. Mais le pis qui se trouue en elle, est
 qu'elle fauorise les mauuais, & persecute
 les bons: qu'elle aime les ignorans, & ab-
 horre les sages: qu'elle abbaisse les nobles,
 & esleue les vils & ignobles: que le laid luy
 est agreable, & le beau en horreur. En

Fortune

L' E X A M E N

laquelle propriété se confians plusieurs hommes qui cognoissent leur bonne fortune, osent bien faire actes fols & temeraires, qui leur succedent fort bien, & autres hommes sages, & aduisez n'osent entreprendre les choses qu'ils peuvent conduire avec grande prudence, sçachant par experience que telles choses ont touuent mauvais succez. Aristote prouue combien la fortune est amie des meschans, quand il demande, Pourquoi les hommes meschans sont volôriers pour la pluspart, plustost riches que les gens de bien, qui sont volontiers pauvres? A quoy il respond & dit, Est-ce pource que la Fortune est aucegle, & qu'elle n'a discretion pour eslire le meilleur? Mais ceste response est indigne d'un si grand Philosophe: car il n'y a point de Fortune qui donne les richesses aux hommes, & quand il y en auroit, elle n'a point de raison, pource qu'elle fauorise tousiours les meschans, & chaste les bons. La vraye solution de ceste demande est, Que les meschans sont fort ingenieux, & ont vne forte imagination, pour tromper, en achetant & vendant: ils sçauent amasser le bien, & comme il en faut auoir. Mais les bons ont faute d'imagination, plusieurs desquels ont bien voulu imiter les mauvais, mais aussi en fin ils s'y sont trouuez courts.

En la 29.
siè. pro-
ble. 8.

De Sagesse
Lib. de Provi-
dence.

En 8. Luc
chap. 16.

Christ nostre Redempteur nota bien cela, voyant l'habilité de ce maistre d'ho-

ciel auq
l'admi
prudem
qu'il eu
son ma
(encore
si j'hu
ratione
ce siecl
tions &
de Dieu
bon ent
ils s'aff
pnuer
apparu
ainsi p
pource
mauva
& veri
pouua
né vne
comm
les bon
pruden
On trou
d'hom
qu'on l
uent q
tres le
ne tou
ve vne
dis à
cun or

ftef auquel le maiftre demanda compte de
 l'adminiftration de la maifon : ce que fit
 prudemment le difpenfateur , combien
 qu'il eult diffipé beaucoup des biens de
 fon maiftre. Et Dieu loüa cefte prudence
 (encores qu'elle fult en mal) & dift, *Quia
 filij huius feculi prudentiores filijs lucis in gene-
 ratione fua funt.* C'eft à dire , Les enfans de
 ce fiecle font plus aduifez en leurs inuen-
 tions & fineffes, que ceux qui font du cofté
 de Dieu : car ceux cy font volontiers de
 bon entendement : par laquelle puiffance
 ils s'attachent à la loy de Dieu, & font
 priuez d'imagination: à laquelle puiffance
 appartient le moyen de viure au monde, &c.
 ainfi plufieurs font bons moralement,
 pource qui n'ont l'efprit & habilité d'eftre
 mauuais : cefte refponce eft plus certaine
 & veritable. Les Philofophes naturels ne
 pouuans toucher à ce point, ont controu-
 ué vne caufe autant fotte & impertinente,
 comme la Fortune, à laquelle ils attribuent
 les bons & mauuais fucces, & non à l'im-
 prudence & peu de fçauoir des hommes.
 On trouue quatre differences ou manieres
 d'hommes en chacune Republique, li quel-
 qu'un les veut rechercher : aucuns le trou-
 uent qui font fages & ne le femblent : au-
 tres le femblent, qui ne font pas tels : au-
 tres ne font fages, ni ne le femblent. On trou-
 ue vne maniere d'hommes taciturnes, tar-
 difs à parler, à repondre, & n'ayans au-
 cun ornement de paroles, lesquels ont en

quatre di-
 vers d'ho-
 mmes en
 Repub.

L' E X A M E N

eux vne puissance nouvelle, touchant l'imagination, par le moyen de laquelle ils cognoissent le temps, l'occasion, & l'adresse de mener les affaires sans le donner à entendre à personne. Or le vulgaire appelle ceux là fort heureux & bien fortunez, pensant que toutes choses leur viennent bien à souhait, avec peu de sçauoir & prudence. Et au contraire se trouuent autres hommes de grande eloquence qui parlent beaucoup, manient beaucoup, parlent de gouverner tout le monde, & pensent comme avec peu d'argent on pourroit gagner à viure, & ceux-là, au dire du peuple, sont sçauans : mais quand ils viennent à l'œuvre, tout leur foud entre les mains. Ceux là se plaignent de la fortune & l'appellent aveugle, forte & brutalle, pource qu'elle fait que les choses par eux ordonnees avec prudence, ont mauuaise issue. Mais s'il y auoit vne Fortune qui peust respondre pour soy, elle leur diroit, Vous estes fols & ignorans: car vous vous estimez sages, au lieu que vous estes mal aduisez : vous vsez de mauuais moyens, & vous demandez les bons succès. Ceste maniere d'hommes est pourueuë d'une difference d'imagination qui establit vn ornement & grace aux paroles & raisons: qui les fait sembler & paroistre ce qu'elles ne sont pas. Parquoy ie concluds que le Chef general, qui aura l'esprit propre & requis en l'art militaire, & qui regardera bien premierement

dequ'il
runeau
obtiens
Dieu co
es arme
faisoit l
qu'il eu
ble aux
ni de se
lire: il
n'y a au
diligent
le ieu de
liraire, f
& conse
en rien
fortune
ioieur
faire: a
appelle
infortu
choie
donnan
demeur
dre que
siste au
gouver
cela, l'
piece,
luy qui
a defai
vous pl
ioueur

ce qu'il veut faire, sera bien heureux & fortuné: autrement est ce folie de penser, qu'il obtienne aucune victoire: si n'est que Dieu combatte pour luy, comme il faisoit és armées d'Israël, & neantmoins, il choisissoit les plus sages & prudens capitaines qu'il eust, pour ce qu'il n'est pas conuenable aux hommes de remettre tout à Dieu, ni de se fier trop aussi en leur esprit & habilité: il vaut mieux assembler le tout: car il n'y a autre fortune que Dieu, & la bonne diligence de l'homme. Celuy qui inuenta le ieu des eschets, fit vn modele de l'art militaire, representant en iceluy tous les tours & contemplations de la guerre, sans faillir en rien. Et comme en ce ieu n'y a point de fortune, & ne se peut appeller heureux, le ioueur qui vaine & surmonte son aduersaire: aussi le Capitaine qui vaincra, se doit appeller sage, & le vaincu ignorant, & non infortuné ni malheureux. La premiere chose qui a esté ordonnée en ce ieu, est qu'en donnant eschet & mat au Roy, le contraire demeure victorieux: pour donner à entendre que toutes les forces d'une armée, consiste au bon sens & cerueau de celuy qui la gouuerne & conduit. Et pour demonstrier cela, l'inventeur de ce ieu donne autant de piece, à l'un, comme à l'autre, afin que celuy qui perdra sçache, que le sçauoir luy a defailli & non pas la fortune. Ce qui se voit plus euidentement en ce que vn bon ioueur, donne à vn moindre que luy, la

Non. 55e.
Lout
da. Ieu de
Eschets.
Vide. Poma
Hut. 10e.
Sartorius
101. 3e. 1e.
Philosophie
Rouli. 2e.
Sijets Du Roy
rat.

L' E X A M E N

An 3. li.

moitié des pieces, & neantmoins il le gaigne. Et en ceste maniere la bien noté. Vegece, disant: *Pauciores numero & inferioribus viribus superuentus & insidias facientes sub bonis ducibus, reportarunt sepe victoriam.* C'est à dire, Il aduient souuent que le petit nombre de soldats & de peu de forces, surmonte le grand nombre de ceux qui sont forts & robustes, quand il est gouuerné par vn Chef bien sage & aduisé. Il a fait aussi en sorte, que les pions ne peussent tourner arriere, pour aduiler le Chef general de regarder diligemment à son fait, deuant que faire marcher ses soldats, & les mettre en oeuvre: car s'ils s'auancent legerement & à l'auanture, il leur conuient demeurer plus tost & mourir en la place que tourner le dos: car le soldat ne doit sçauoir le temps de fuir & de combattre en la guerre, sinon par le moyen & adresse de celuy qui le gouuerne, & ainsi, tant qu'il viura, il se doit garder d'infamie. Auec ce, il a fait vne autre loy, que le pion qui parviendra iusques au septième lieu de l'eschiquier, reçoie estre nouveau de piece d'honneur, & puisse aller où il vouldra & s'astoi: aupres du Roy, comme piece affranchie & noble. En quoy est donné à entendre, qu'il importe beaucoup, en la guerre (afin de rendre les soldats vaillans.) de recompenser ceux qui ont fait de grandes proïesses & actes magnanimes. Et si les successeurs doiuent iouir des honneurs & profits, ils employent va

plus gran
ste caue
plus l'est
particulie
il fiste fait
portoit,
d'autre m.
maistrat
C'est à d
ra du Ro
luy don
ptera la n
sides. Sur
Espagne
pour ses
ures d'p
l'on don
meurast
mais ex
Les Mo
d'echets
mitatio
pion, p
d'une pa
ques a
dar & le
ti vaillan
on la lu
appelle
de gran
en Espa
de cela
elle: c

*Au 2 li.
des Ames;*

plus grand cœur & vaillance. Et pour ceste cause Aristote dit, que l'homme estime plus l'estre vniuersel de sa race, que sa vie particulière. Saul entendit bien cela, quand il fist faire vne crice en son exercice, qui portoit, *Virum, qui percussit eum dixit rex dantis magnis, & filiam suam dabit ei, & domum patris eius faciet abique tributo in Israël.*

*Au 1. li.
des Rois,
chap. 27.*

C'est à dire, Le soldat qui tuera Goliath aura du Roy beaucoup de richesses, lequel luy donnera sa fille en mariage, & exemptera la maison de son pere de tailles & subsides. Suyuant ce cry, y auoit vne Court en Espagne, qui ordonnoit, que le soldat qui pour ses bons seruices auoit vingtcinq liures de paye & salaire (qui estoit le plus que l'on donnoit à vn soldat en la guerre) demeurast & tous ses successeurs aussi, à iamais exempt de payer tailles & impôts. Les Mores (selon qu'ils sont grands ioueurs d'echets) gardent sept degrez de paye, à l'imitation des sept lieux que doit passer le pion, pour estre dame: & ainsi ils haussent d'vne paye à deux, & de deux à trois: iusques à venir au sept, selon les actes du soldat & les seruices qu'il aura fait: & s'il est si vaillant qu'il merite la plus grande paye, on la luy donne: & pour ceste cause l'on appelle ceux là Septenaires, lesquels ont de grandes libertez & exemptions, comme en Espagne les gentils hommes. La raison de cela est fort claire en philosophie naturelle: car il n'y a pas vne faculté de routes:

En la 4.
sect. prob.
16.

celles qui gouernent l'homme, qui vucil-
le travailler & ceuurer de bon cœur si elle
ne voit le profit deuant soy, qui la mou-
ue. Ce que prouue Aristote de la puissan-
ce generatiue ou qui engendre, & s'en peut
autant dire des autres. Nous auons desia
dit autrefois que l'honneur & le profit est
l'obiet de la faculté de l'ire. Si c'est obiet
defaut, le courage & la vaillance cesse in-
continent. De tout cela s'entendra la gran-
de signification qu'emporte le pion, en ce-
ste maniere qu'il a desé faire dame & piece
d'honneur, quand il passe (sans estre prins)
les sept carreaux du tablier. Car toute la no-
blesse qui a esté au monde, est & sera à ia-
mais, est venuë & viendra de pions & hom-
mes particuliers, lesquels par la vertu de
leurs personnes ont tant fait qu'ils ont me-
rité & meritent pour eux & leur posterité,
titre de gentils hommes, cheualiers, no-
bles, Comtes, Marquis, Ducs & Roys. Il est
vray, qu'aucuns se trouuent tant ignorans,
& priuez de consideration, de dire que leur
noblesse n'a receu commencement, mais
qu'elle est eternelle & conuertie en sang,
non par grace speciale & particuliere du
Roy, mais par la supernaturelle & diuine.
A propos de cela, encores que ie m'eslon-
gne vn peu de nostre suiet, ie veux raconter
icy vn gétil deuis qui se passa entre le Prin-
ce dom Charles nostre Seigneur, & le Do-
cteur Suarez de Toledé, estant President de
la Court en Alcala de Henares.

L E P

Q V E
L
seigneur
pays qui

L E
choisi te
l'vniuers

L E D

L E P

& en laq

eice de le

L E D

faire gy

par ain

que dit

L E

L E

gneur.

L E

Salama

L E

Le n

destudi

degrez

L E

que la

laman

fuyenc

se gra

que l'h

LE PRINCE, LE DOCTEUR.

QUE vous semble de ce peuple?
LE DOCTEUR. Tout bien, Monseigneur: car il iouït du meilleur ciel & pays qui soit en Espagne.

LE PRINCE. Les medecins l'ont choisi tel, pour ma santé: avez vous veu l'vniuersité?

LE DOCT. Non, Monseigneur.

LE PRIN. Voyez-là, elle est celebre, & en laquelle on me dit qu'il y a bon exercice de lettres & sciences.

LE DOCT. Certainement l'en ay ouy faire grand cas: elle est fort renommee: & par ainsi doit elle bien estre telle d'estre, que dit vostre Altesse.

LE PRIN. Où avez vous estudié?

LE DOCT. A Salamanque, Monseigneur.

LE PRIN. Estes-vous Docteur passé à Salamanque?

LE DOCT. Non, Monseigneur.

LE PRIN. Il me semble fort mauuais, d'estudier en vne vniuersité, & prendre ses degrez en vne autre.

LE DOCT. Vostre Altesse doit sçauoir, que la despense, des degrez, est excessiue à Salamanque: & pour ceste cause les pauures fuyent cela, & vont en lieu où ils puissent se graduer à meilleur marché, sçachans que l'habilité & les lettres ne s'acquierent

pas du degré, mais par l'estude & le travail, combien que mon pere ne fust si pauvre, que s'il eust voulu, il n'eust eu le moyen de me graduer à Salamanque : mais vostre Altesse sçait bien, que les Docteurs de ceste Vniuersité iouissent les meimes franchises, que les nobles d'Espagne (qui s'appellent *Hidalgos*;) & à nous qui le sommes de nature ceste exemption nous fait toir, au moins à nos nepveux & à ceux qui viendront apres nous.

LE PRINCE. Quel Roy de mes predecesseurs a fait vostre race noble?

LE DOCT. Nul: car vostre Altesse doit sçauoir qu'il y a deux sortes de nobles en Espagne. Aucuns le sont de sang les autres, par priuilege: ceux qui sont nobles de sang, comme ie suis, n'ont receu leur noblesse de la main du Roy: mais ceux qui le sont par priuilege, ouy bien.

LE PRIN. Je ne peux bien entendre: celai ie serois bien aise que vous me l'eussiez déclaré, en termes manifestes: car si mon sang Royal (contant de moy, à mon pere, de mon pere à mon ayeul & de luy aux autres par ordre) vient à commencer en Delaye (lequel par la mort du Roy dom Rodrigue, fut esleu Roy, ne l'estant au precedent) si nous contons ainsi, & regardons à vostre race, viendrons nous pas à acheuer en quelqu'un qui n'estoit noble?

LE DOCT. Ce discours ne se peut passer, car toutes choses ont prins commen-

cement.

LE P

nant d'ou

cement

sienne:

franchi

ques là,

Roy: ca

s'eleuer

pastat.

vn si ma

là. Il s'e

& le fist

eurs la no

LE V

bien: e

* vraye

& qui n

appelle

cement

ne le sç

comme

ce. La

beauco

d'inc.

blique

quand

ne l'o.

gic de

bas pop

enfants

de man

Ceux-là

cement.

LE PRIN. Je demande donc maintenant d'où le premier qui a donné commencement à vostre noblesse, auoit prins la sienne : car il ne se pouuoit exempter ni affranchir de soy-mesme des tailles que iusques là, ses predecesseurs auoient payé au Roy : car ç'eust esté vu larcin, & crime de s'eleuer au-dessus du patrimoine Royal : & n'est pas raisonnable que les nobles de sang ayent vn si mauuais commencement que cestuy là. Il s'ensuit donc que le Roy l'affranchit, & le fist noble : si vous ne me dites d'où il eut sa noblesse.

LE DOCT. Vostre Altesse cōclud fort bien : car il est certain qu'il n'y a aucune * vraye noblesse, qui ne vienne du Roy, & qui ne soit facture Royale. Mais nous appellons nobles de sang ceux, du commencement desquels n'est point de memoire, & ne le sçait par escrit, quand leur noblesse commença, & quel Roy leur fit ceste grace. La Republique tient ceste obscurité beaucoup plus honorable, que de sçauoir distinctement le contraire &c. La Republique fait pareillement des nobles : car quand vn homme est vertueux, & riche, elle ne l'ose assouuer, & luy semble qu'il est digne de viure en liberté, sans l'esgaller au bas populaire. Telle estime s'estendant aux enfans & nepueux, se conuertit en noblesse, de maniere qu'ils ont droit contre le Roy. Ceux-là ne sont nobles ni affranchis par la

* *Ala*
différence
des autres
qui s'a-
querent au-
rement
cōme l'on
sçait, par
industrie,
ruse, &
par le
moyen des
récompenses,
& d'en
receuoir
plus qu'il
y a de
Roy.

folde, & les armes: mais pource qu'on ne le
sçauoit prouuer, ils passent pour tels. L'E-
spagnol qui trouua ce nom (*Hijo d'algo*) dō-
na bien a entendre la doctrine que nous a-
uons proposee: car suiuant son opinion,
les hōmes ont deux manieres de naissance.
L'une est naturelle, par laquelle tous sont
esgaulx: l'autre est spirituelle, quand l'hom-
me fait quelque acte heroiq̃ue, & qu'il de-
montre quelque vertu excellente, il naist
de nouueau, recouure autres meilleurs
parens, & pert son estre premier.

*Aux A-
ctes, ch. 5.*

*St Jean,
cha. 1.*

*En la loy
2. p. 2. l. 1. v. 21.*

Ayer s'appelloit fils de Pierre, & nepueu de
Sancho: & de là procede le proverbe Ca-
stillon, qui dit, *Cada vno es hijo de sus obras*:
C'est à dire, Chacun est fils de ses œuvres:
& pource que l'escriture sainte appelle les
bonnes & vertueuses (*algo*) c'est à dire quel-
que chose, & les vices & pechez (*nada*)
qui veut dire rien, il a composé ce nom,
Hijo d'algo, qui veut dire maintenant. Le de-
scendant, ou fils de celuy qui a fait quelque
chose vertueuse, au moyen de laquelle il a
esté premier & recompensé du Roy, ou de
la Republique, luy & tous ses successeurs à
iamais. La loy de la condition dit que *Hijo
d'algo*, veut dire fils de biens: mais si elle en-
tend des biens temporels, elle entend mal:
car on trouue plusieurs nobles & affranchis
en ceste maniere qui sont pauures, & au-
tres infinis riches, qui ne sont nobles, &
n'ont pas telles franchises que ceux qui

s'appelle
luy veu d
appelons
cition qu
cōde naiss
mes, hon
exemple
ou leius
Nicomed
loy, il ne
l'homme
estre me
notables
temps qu
roi que,
Hijo de na
valeur,
il ait le
veux rec
se tint e
& vn ch
à cause
consiste
tend cer
ce Capit
liers,
d'Italie,
d'eux lu
estoit d
d'un per
nele re
en ceste
saigneu

s'appellent de ce nom *Hijo dalgo*: Mais si la loy veut dire, Homme de biens, que nous appellons vertus, c'est la même signification que nous auons dit. Quant à la seconde naissance que doiuent auoir les hommes, hors la naturelle, nous en auons vn exemple manifeste en la sainte escriture, où Iesus Christ nostre Redempteur reprend *En S. Iacq;* Nicomede, de ce qu'estant docteur de la *chap. 3.* loy, il ne sçauoit qu'il estoit necessaire que l'homme retournast naistre, pour auoir vn estre meilleur, & autres parens plus honorables que les naturels. Et ainsi tout le temps que l'homme ne fait aucun acte heroi que, il s'appelle en ceste signification, *Hijo de nada*, c'est à dire, Homme de nulle valeur, combien que par ses predecesseurs, il ait le nom d'*Hijo dalgo*. A ce propos ie veux reciter en cest endroit, vn deuis qui se tint entre vn capitaine fort honorable & vn cheualier, qui s'estimoit beaucoup, à cause de sa race: auquel se verra en quoy consiste l'honneur, & comme chacun entend ceste seconde naissance. Estant donc ce Capitaine en vne compagnie de cheualiers, traitans de la liberté des soldats d'Italie, en vue certaine demande qu'un d'eux luy fist, il dist, (vous) attendu qu'il estoit du pais, & fils de pauures parens, d'un petit village, peu habité: & le Capitaine se ressentant de ceste parole, respondit en ceste maniere: Seigneur, sçache vostre seigneurie, que les soldats qui ont iouy

L'EXAMEN

de la liberté d'Italie, ne se peuvent bien
trouuer en Espagne, pour le grand nombre
de loix qu'il y a contre ceux qui mettent la
main à l'espee. Les autres cheualiers voyâs
qu'il vsoit de ce mot, Seigneurie, ne se peu-
uent tenir de rire. Dequoy le cheualier
courroucé, dist en ceste maniere, Vos mer-
cis sçachent que la seigneurie d'Italie est en
Espagne, merci: & pource que le seigneur
Capitaine est fait à l'vsage & coustume de
ce païs-là, il vſe de ce terme, seigneurie, au
lieu de merci, comme il doit dire. Le Ca-
pitaine respondit à cela, & dist, Vostre sei-
gneurie ne me tienne pour vn homme tant
ignorant que ie ne me sçaché accommoder
au langage d'Italie, estant en Italie, & à ce-
luy d'Espagne, estant en Espagne. Mais ce-
luy qui m'appellera, ou me dira vous en
Espagne, pour le moins doit estre Seigneu-
rie d'Espagne, encores qu'il m'en face bien
mal. Le cheualier à demy piqué de ces pa-
roles, luy repliqua en ceste maniere, Com-
ment cela, Seigneur Capitaine? n'estes vous
pas natif de telle part? & fils d'un foulon? &
auec tout cela, sçaez vous pas qui ie suis,
& quels ont esté mes predecesseurs? Sei-
gneur, dist le Capitaine, ie sçay bien que
vostre Seigneurie est fort bon cheualier, &
que vos peres l'ont esté aussi: mais moy &
mon bras droit (que maintenant ie reco-
gnois pour pere) sommes meilleurs que
vous, & que tout vostre lignage. Ce Cap-
taine vſa d'une allusion à la seconde nais-
sance:

*ordonna
quelques
l'ad. Alon.*

ſance de
& mon br
cognoy p
telles œu
ſon eſpee
perſonno
dit que l
pluſpart
nature ſa
dent, illu
pour cor
pource q
(qui esto
tempibl
l'honneur
conſtitu
autres,
ordonn
mais po
luſtres
Mais il
croy ie
reſſois
qu'à g
vertueu
ces & a
vſes ges
Et nean
rant, q
comme
argum
vn exer
re, Q

sance des hommes, en ce qu'il dist, (Moy & mon bras droit, que maintenant ie recognoy pour pere.) Il pouuoit auoir fait telles œuures par son bon entendement, & son espee qu'il esgalloit par la valeur de sa personne, la noblesse du cheualier. Platon dit que la loy & la nature sont pour la *En Gor-* pluspart contraires: car vous voyez que *gias.* nature fait vn homme, d'un cœur tres prudent, illustre, genereux, libre, & d'un esprit pour commander à tout le monde: mais pource qu'il naist en la maison d'Amicla (qui estoit vn païsan fort pauvre & contemprible) il demeure par la loy priué de l'honneur & liberté, en laquelle nature l'a constitué. Au contraire, nous en voyons autres, desquels l'esprit & mœurs ont esté ordonnez pour estre esclaves & serfs: mais pource qu'ils naissent en maisons illustres, ils sont faits Seigneurs par la loy. Mais il y a vne chose notable, à quoy, ce croy ie, l'on n'a oncques pensé, & qui toutesfois est digne de consideration: c'est qu'à grande peine sortent des hommes vertueux ou de grand esprit pour les sciences & armes qui ne naissent és bourgs & villages, & non pas aux plus grandes villes. Et neanmoins le vulgaire est bien si ignorant, qu'il préd cela de naistre en lieux vils, comme petits bourgs & villages, pour vn argument au contraire, Dequoy nous auôs vn exemple manifeste en la sainte escriture, Que le peuple d'Israël fort estonné des

L'EXAMEN

grandeurs de Christ nostre Redempteur, dit, *A Nazareth potest quicquam boni exire?* C'est à dire, peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth? Mais retournant à l'esprit de ce Capitaine que nous auons dit, il deuoit auoir grand entendement avec la difference de l'imagination que l'art militaire requiert. Et pour ceste cause comprint il en ce colloque vne grande doctrine, de laquelle nous pourrons recueillir en quoy consiste la valeur des hommes, pour estre estimez en la Republique. Il m'est aduis que l'homme doit auoir six choses, pour estre appellé honorable: & si aucune d'icelles luy defaut, il en demeurera moins estimé & prisé. Mais elles ne sont pas toutes constituées en mesme degré, & ne sont de mesme valeur & qualité.

La premiere & principale est, la valeur de la propre personne: en prudence, en Justice, en courage & vaillance. Ceste valeur cause les richesses & grandeurs: de là viennent les surnoms illustres. De ce commencement tiennent leur origine toutes les noblesses du monde. Qu'ainsi soit, allons aux grandes maisons d'Espagne, & nous trouuerons qu'elles ont quasi toutes prins origine d'hommes particuliers, lesquels par la valeur de leurs personnes ont gagné ce que leurs successeurs tiennent maintenant. Ce qui en apres honore l'homme, est le bien, sans lequel nous ne voyons personne estre estimé en la Republique. La troisieme

chose est
est vne
noble rac
que seule
profit, n
qui ont
pour ma
ni pour
confier.
mouran
pour ac
conioin
neur qui
compare
& nomb
bre, il se
quatrie
d'auoir
ble: &
se tant
charge
voir vo
bien au
peller n
guoy. C
gne, qu
ceurs de
neufièm
estre fe
rain Se
bel e, &
pas ra
d'omni

chose est, la noblesse & antiquité de race: c'est vne ioye grande, estre bien né, & de noble race: mais il y a vn defect bié grand, que seule & à part elle n'est pas de grand profit, ni pour le noble, ni pour les autres qui ont necessité. Car elle n'est bonne ni pour manger, ni pour boire, ni pour vestir, ni pour chauffer, ni pour donner, ni pour confier, ains elle fait viure l'homme en mourant, le priuant des remedes qui sont pour accomplir ses necessitez: mais estant coniointe à la richesse, il n'y a point d'honneur qui l'esgalle. Aucuns ont coustume de comparer la Noblesse au zero du chiffre & nombre: car estant ioinct avec autre nombre, il sert beaucoup, & le fait monter. La quatrième, qui fait estimer l'homme, est d'auoir quelque dignité ou office honorable: & au contraire, il n'y a rien qui abbaïsse tant l'homme, que de gagner sa vie en charge mecanique. La cinquième est d'auoir vn bon & gracieux nom, qui sonne bien aux oreilles d'vn chacun, sans s'appeller ni pilon ni mortier, comme l'en cognoy. On lit en la generale histoire d'Espagne, qu'vn iour vindrent deux Ambassadeurs de France vers le Roy Dom Alonso neuuiesme, luy demander vne de ses filles, pour estre femme du Roy Philippe, leur souverain Seigneur, desquelles l'vne estoit fort belle, & s'appelloit Vrraque: l'autre n'estoit pas tant belle ni gracieuse, mais elle se nommoit Blanche. Quand elles furent tou-

N ij

*L'Es-
gnol dit,
Maiagrā-
cias, à
Maiade-
ro.*

L' E X A M E N

res deux deuant les Ambassadeurs, chacun pensoit qu'ils prendroient madame Vrraque, pource qu'elle estoit la plus grande, la plus belle, & la mieux agencee: mais comme les Ambassadeurs eussent demandé le nom de chacune, ils furent offenz du nom d'Vrraque & firent madame Blanche, disans que ce nom seroit mieux reçu en France que l'autre. Le sixième point qui honore l'homme, est la propriété de la personne, aller bien vestu, & accompagné de plusieurs seruiteurs & domestiques. La vraye descente des nobles d'Espagne, dits *Hyis d'algo*, est de ceux, lesquels pour la valeur de leurs personnes, & de leurs ctes magnanimes, auoient en la guerre vingt cinq francs de paye. Les modernes esclauans n'ont peu auerir cette origine: car sans les choses qu'ils trouuent écrites, ou dites par autres, personne n'a aucune propre inuention. La difference que met Arioste entre la memoire & la reminiscence, est que si la memoire a perdu quelque chose, de ce qu'elle sçauoit au pre cedet, elle n'a le pouuoir de s'en pouuoir souuenir, si elle ne la retourne apprendre: mais la reminiscence a vne grace particuliere, que si elle a oublie quelque chose, & elle vient à discourir sur ce tant soit peu, incontinent elle retourne trouuer ce qu'elle auoit perdu. Or est desia perdu tant es liures qu'en la memoire des hommes, quelle est la Court qui parle en faueur des bons soldats: ce neant-

Blanche

N

u

Au liure
de la me-
moire &
remini-
scence.

moins
l'age de
de l'age
l'on di
ment c
de Nch
verbe
soy ce
comme
nouvel
Roy o
la vi
à ceu
re le al
qu'il n
qualit
propo
gine c
re ven
iure q
merap
le vou
d'algo
disen
pour se
telle p
de la C
sans e
tribue
mots,
dat en
du Ro
par et

moins ces paroles sont demeurees, (*Ello dalgo de denegar quinientos sueldos*) *segun fuero de España y de solar conoço*. Sur lesquelles si l'on dit court & raisonne: on trouuera aisé-
ment celles qui les accompagnent. Antoine de Nebrixie donnant la signification de ce
verbe *vendico as*, dit qu'il signifie tirer pour
soy ce qui est deu pour paye, ou de droit,
comme nous disons maintenant, par vne
nouuelle maniere de parler, tirer gages du
Roy ou solde. Et est la coustume en Castil-
le, la vieille tant cōmune de dire, *Fuiano bien*
à denegado su sueldo: c'est à dire il a bien ti-
ré le salaire de sa peine quand il est bien payé)
qu'il n'y a entre les personnes d'estoie &
qualité maniere de parler, qui soit plus à
propos. De ceste signification à prins ori-
gine ceste maniere de dire *venegar*. c'est à di-
re venger, quand quelqu'un se paye de l'in-
iure qu'un autre luy a faite: car l'injure par
metaphore est appellee dette. Suruant cela
ie voudrois dire maintenant, *Fuiano es bien*
dalgo de denegar quinientos sueldos. c'est à dire
descendant d'un soldat tant vertueux que
pour ses fais d'armes il a merité de mer vne
telle paye: & cettuy là, par l'ordonnance
de la Court d'Espagne, & tous les succel-
seurs estoient affranchis & exēpts de payer
tribut au Roy. Tout ce qu'emportent ces
mots, *Es solar conoço*, est que quand un sol-
dat entroit au nombre de ceux qui tiroyēt
du Roy la plus haute paye, l'un couchoit
par escript le nom du soldat, es liures du

L'EXAMEN

Roy, le lieu de sa naissance, & ses parens, pour auoir certitude de celuy auquel se faisoit telle grace. Comme l'on voit auiourd'huy au liure du Coustumier qui est en Simanque, où se trouuent escripts les commemens quasi de toute la Noblesse d'Espagne. Saül vfa de la mesme diligence quand Dauid tua Goliath: car il commanda incōtinent à son capitaine Abner, de sçauoir de quelle race en Israël estoit descendu ce ieune homme. Anciennemēt appelloit on (solar) la maison tant du payfan que du noble. Mais apres ceste digressiō, il faut retourner prendre nostre suiet, & sçauoir d'oū vient qu'au ieu des eschets (puis que nous disōns qu'il est le pourtrait de la mililitie, ou art militaire) l'homme se fasche plus de perdre qu'en nul autre ieu, encores qu'il ne iouē rien, & qu'il n'y ait point d'interest: & d'oū vient que ceux-là qui voyēt iouēr, cognoissent mieux les ruses du ieu que ceux là qui iouēt, combien qu'ils l'entendent moins? Mais ce qui emporte encores plus grande difficulté est que nous voyons des iouēurs, lesquels à ieun, trouuēt plus de ruses, qu'apres auoir mangé: & les autres iouēt mieux apres le repas. Il n'y a pas grande difficulté au premier doute: car nous auons desia dit qu'il n'y a point de fortune, ni en la guerre, ni au ieu des eschets, si l'on y pense bien: pource que l'on perd par ignorance & negligēce: & l'on gaigne au cōtraire par prudence & souci. Et combien que l'homme soit

*Au 1. des
Rois, cha.
18.*

vaincu
pouuo
rance)
est rai
souffr
vn au
Aristo
voulut
pour c
les au
establ
meur
& lute
& aur
uoir d
l'vn fa
iuste
cra: c
loin,
en la
par le
surpa
tant h
donne
le pou
gemen
trouu
donne
hōme
vaine
& sau
brute
ils ne

vaincu, en choses d'esprit & habilité (sans pouuoir donner autre excuse que son ignorance) il ne peut laisser de se fâcher : car il est raisonnable & amy d'honneur, & ne peut souffrir qu'aux œuvres de ceste puissance, vn autre le surpasse. Et pour ceste cause Aristote demande pourquoy les anciens ne voulurent qu'il y eust prix & loyer notable pour ceux qui vaincroient ou surpasseroient les autres es sciences: & pourquoy ils l'ont establi pour le meilleur fauteur, coureur, tireur de masse de fer ou autre peiant metal & luteur? A quoy il respond, qu'en la lutte & autres efforts corporels, est permis d'auoir des Iuges, pour iuger de l'excez que l'un fait à l'autre: pource qu'ils pourront, à iuste cause, donner le prix à celuy qui vaincra: car il est aisé à cognoistre qui saute plus loin, & qui court le plus legèrement. Mais en la science, il est bien difficile de sçauoir par le moyen de l'entendement, celuy qui surpasse l'autre, pource que c'est vne chose tant haute & spirituelle. Et si le Iuge veut donner le prix par faueur & malice, tous ne le pourront pas entendre, pour estre vn iugement tant caché au sens de ceux qui s'y trouuent. Outre ceste response, Aristote en donne vne autre meilleure, & dit que les hommes ne se soucient pas beaucoup d'estre vaincus par les autres, à tirer, lutter, courir & sauter, qui sont choses en quoy les bestes brutes nous surpassent & aduancent. Mais ils ne peuuent souffrir qu'un autre soit iugé

*En la 30.**scet prob.**10.*

L' E X A M E N

plus sage & prudent: & pour ceste cause ont
ils les luges en haine, & taschent de se ven-
ger d'eux, pensant qu'ils les ont trompez, en
faucorisant malicieusement les autres. Et
pour euitier cest inconueniēt, ils n'ont per-
mis d'establiir luges ni prix en ce qui con-
cerne la partie raisonnable: d'où s'intere &
s'ensuit que les Vniuersitez font mal, qui
donnent prix de premier, second & troi-
siesme lieu és licences à ceux qui font le
mieux. Car outre ce que tous les iours ad-
uiennent les inconueniēts qu'Aristote à dit,
la doctrine Euāgelique ne permet de met-
tre les hommes en debat pour la preeminē-
ce ou le premier lieu. Ce qui est manifeste,
par ce que cheminās vn iour de cōpagnie,
les disciples de Christ nostre Redempteur,
ils parierent entre eux, & naierent lequel
de la compagnie deuoit estre le plus grād:
& quand ils furent en la maison, leur mai-
stre leur demanda dequoy ils auoyent par-
lé en chemin: & à ceste heure là, encores
qu'ils fussent nuds, ils cogneurent bien que
celle question n'estoit licite ni raisonna-
ble: & le texte dit, qu'ils ne luy osèrent pas
dire: mais selon que riē n'est caché à Dieu,
il leur dist en ceste maniere, *Si quis vult pri-
mus esse, erit omnium nouissimus & omnium mi-
nister.* C'est à dire: Celuy qui veut estre le
premier, sera le dernier & seruiteur de tous
les autres. Christ nostre Redempteur auoit
en haine les Pharisiens, pource qu'ils ai-
moient les premieres places és Cēes, &

En saint
Matth. 23.

En saint
Matth.
chap. 23.

les premieres chaires aux Synagogues. La principale raison de ceux qui donnent & establisent degrez en ceste maniere, est de dire, que les Etudiants, qui sçauent que l'on donne prix & honneur, selon la capacite, ne cesseront tant qu'ils ayent bien estudié, & qu'ils soient dignes du degre qu'ils pretendent: ce qu'ils feroient, s'il n'y auoit vn loyer pour celuy qui travaille, & chastiement pour celuy qui se donne bon temps, & ne fait que dormir. Mais ceste raison est legere & apparente, qui preiuppose vne faulxeté grande, qui est que la science s'acquiert tousiours pour travailler sur les liures, pour l'entendre de bons maistres, sans iamais perdre la leçon: mais ils ne pensent pas que si l'estudiant n'a l'esprit & habilité propre aux lettres qu'il estudie, pour neant il se rompt la teste nuit & iour apres les liures. L'erreur est telle, que l'on voit entre en concurrence deux differences d'esprit fort estranges & contraires: car l'un pour estre fort subtil (sans estudier ni voir liure) acquiert la science en vn moment: & l'autre pource qu'il est rude & pesant, travaille toute sa vie, & iamais ne sçait rien. Et lors les iuges viennent (estans hommes) à donner le premier lieu, à celuy que nature a fait habile, & qui n'a travaillé, & le dernier, à celuy qui est nay sans esprit, & qui n'a oncques cessé d'estudier: com ne si l'un auoit acquis les lettres en fucilletant les liures, & l'autre ne les auoit acquises,

L' E X A M E N

par la negligence & paresse. C'est comme si l'on establiſſoit prix à deux coureurs, deſquels l'un euſt bons pieds & legers, & l'autre deſaillit en vn. Si les vniuerſitez n'admettoient aux ſciences, ſi non ceux qui ont l'eſprit propre à icelles, & que tous fuſſent eſgaux, ce ſeroit bien fait, qu'il y euſt loyer & chaſtiement: car il eſt certain que celui qui ſçauoit le plus auroit trauaillé d'auantage, & celui qui ſçauoit le moins, ſe ſeroit donné bon temps. On peut reſpondre à l'autre doute, que comme les yeux ont beſoin de lumiere pour voir les figures & couleurs: ainſi l'imagination a beſoin de lumiere dedans le cerueau, pour voir les figures & fantaſies qui ſont en la memoire. Le Soleil, ni la chandelle ne donnent pas ceſte clarté, mais ſeulement les eſprits vitaux, qui naiſſent au cœur, & ſe diſtribuent par tout le corps. En outre il faut ſçauoir que la crainte amaffe tous les eſprits vitaux au cœur, & laiſſe le cerueau obſcur & toutes les autres parties du corps froides, & ainſi Ariſtote demande: Pourquoy ceux qui craignent tremblent de la voix, des mains, & de la leure: A quoy il reſpond que par la crainte, ſ'amaffe la chaleur naturelle au cœur, & que toutes les parties du corps demeurent froides. Nous auons dit vne autrefois, ſuiuant l'opinion de Galien, que la froideur endormit & appeſantit toutes les facultez & poiſſances de l'ame, de maniere qu'elles ne peuuent œurer. Par ce moyen

*En la 27.
ſuit. pro-
ble. 6.*

*Au liure,
Que les
mœurs de
l'eſprit,
chap. 7.*

est man
qui est
peur de
hazard
lieu, co
que s'a
l'imag
de la h
pour le
ge ne p
garde
n'ayan
de ſça
ruses d
que le
chaleu
la lum
que la
ment
celuy
gaig
natur
neſau
de. D
au mo
faire c
donne
bile, c
ſoit p
leſque
mou
ne ſç
clairc

est manifeste la responce au second doute, qui est que ceux qui iouent aux eschers ont peur de perdre, pource que ce ieu n'est pas hazardeux, & que la fortune n'y a point de lieu, comme nous auons dit, de maniere que s'amaissant les esprits vitaux au cœur, l'imagination demeure endormie, à cause de la froideur, & les fantasies à l'obscur: pour lesquelles deux raisons, celuy qui iugne ne peut bien œurer. Mais ceux qui regardent, n'y ayans aucun interest, & n'ayant point peur de perdre, avec moins de sçauoir en ce ieu, cognoissent mieux les ruses d'iceluy que ceux qui iouent, pource que leur imagination n'est destituee de chaleur, & que les figures sont esclairees de la lumiere des esprits vitaux. Il est vray, que la grande lumiere obscurcit pareillement l'imagination: ce qui aduient quand celuy qui iouë est fasché de voir qu'on le gaigne. Cependant, avec l'ennuy, la chaleur naturelle, croist & allume d'auantage qu'il ne faut: dequoy est exempt celuy qui regarde. Delà aduient vne chose fort en vlage au monde, que le iour que l'homme veut faire quelque grande monstre de soy, & donner à entendre qu'il est sçauant & habile, ce iour meisme il fait pis que s'il n'y pèsoit pas. Autres le trouuent au contraire, lesquels estans en *aprieto* font vne grande monstre d'eux: mais estans sortis delà, ils ne sçauent rien: dequoy la raison est fort claire, car à celuy qui a beaucoup de cha-

leur naturelle en la teste, estant remarqué en vingt & quatre heures d'une leçon opposée, vne partie de la chaleur naturelle qui est extreme fait au cœur, & par ce moyen le cerueau demeure temperé, & en ceste disposition, nous prouuons au chapitre entuant, que se presentent à l'homme beaucoup de choses à dire. Mais à celui qui est fort sage & qui a grãd entendement, estant pressé, ne demeure la chaleur naturelle en la teste avec la crainte, & ainsi par faulte de lumiere, il ne trouue que dire en sa memoire. Si ceux qui parlent des Chefs de guerre, en condamnant leurs stratagemes & l'ordre qu'ils mettent au camp, consideroient cela, ils verroient la difference qu'il y a de regarder la guerre de sa maison, & de rompre vne lance, & iouër des couteaux, avec la crainte de perdre vne armee que le Roy a mis entre les mains d'un Chef. La crainte ne fait pas moins de mal au Medecin, pour guarir le malade: car nous auons prouué ailleurs que la pratique d'iceluy appartient à l'imagination, laquelle est plustost offensee par la froideur qu'autre puissance quelconque. pour ce que son œuure consiste en chaleur. Et ainsi se voit par experience, que les Medecins guarissent mieux le menu peuple que les Princes & grands seigneurs. Vn homme lettré me demanda vn iour (sçachant que ie traittoye de ceste inuention) d'où venoit qu'en l'affaire duquel il estoit bien

*Les riches
sont plu-
stost mal
medeci-
nés, que
les pau-
ures.*

*Gal. 11.
de sa me-
dic. lib. 15.*

paré, si
pointem
ne faiso
qu'il en
quel ie
tient à l
cœur: l
pas de b
lumiere
res qui
conten
naturell
clarté su
escrie en
entender
chats, &
en ceux
lettré. M
il sembl
loir este
vigae d
estre po
bien pay
autreme
lettré &
chose for
imagin
trouue
long tem
conueni
tiennent
casion d
recomm

payé, s'offroient à luy plusieurs loix & appointemens en droit, & en celuy, auquel on ne faisoit compte de sa peine, il sembloit qu'il eust oublié tout ce qu'il sçauoit? auquel ie fis response que l'interest appartient à la faculté de l'ire, laquelle reside au cœur: si elle n'est contente, elle ne donne pas de bon cœur les esprits vitaux, par la lumiere desquels se doiuent voir les figures qui sont en la memoire: mais estant contente, elle donne gayement la chaleur naturelle. Et ainsi l'ame raisonnable a la clarté suffisante pour voir tout ce qui est escrit en la teste. Les hommes de grand entendement ont ce defect qu'ils sont eschars, & pourchassans fort leur profit, & en ceux là peut on voir la propriété de ce lettré. Mais quand tout est bien regardé, il semble que ce soit acte de iustice, de vouloir estre payé, quand on travaille en la vigne d'autrui. La mesme raison peut estre pour les medecins, lesquels estans bien payez, trouuent plusieurs remedes: autrement l'art les fuyt aussi bien que le lettré & legiste. Mais il faut noter icy vne chose fort importante, qui est que la bonne imagination du Medecin, en vn moment trouue ce qu'il faut faire, & s'il y penso long temps, soudain accourent mille inconueniens, qui le mettent en doute, le tiennent suspens, & cependant se passe l'occasion du remede. Parquoy ne faut iamais recommander au bon Medecin de bien re-

garder ce qu'il a à faire: mais qu'il exécute ce que premierement luy a semblé bon de faire. Car nous auons prouué autrefois que la grande consideration, surpasse d'un point la chaleur naturelle, & peut tant croistre, qu'elle trouble & empêche l'imagination: mais il n'y aura point de mal que le Medecin qui l'a vn peu lasche & foible demeure vn peu à contempler: car par ce moyen venant la chaleur à monter iusques au cerueau, elle obtiendra le point que ceste puissance requiert. Le troisieme doute, pource que l'ay dit à la responce manifeste: car la difference de l'imagination, de laquelle on iouë aux elchets requiert vn certain point de chaleur, pour trouuer les bons tours & ruses, & celuy qui iouë bien à ieun à cependant le degré de chaleur qu'il faut: mais par la chaleur du repas, il passe d'un point qu'il ne faut, & par ainsi il ne iouë pas si bien: il aduiert au contraire à ceux qui ioient apres le repas: car montant la chaleur avec les alimens & le vin, ils trouuent le point qui leur defailloit à ieun, & par ainsi faut corriger vn lieu de Platon, qui dit que nature a prudemment esloigné le foye du cerueau, de peur que les alimens, par leurs vapeurs, ne troublassent la contemplation de l'ame raisonnable. S'il entend cela des œuvres qui appartiennent à l'entendement, il dit bien: mais cela n'a lieu en nulles differences de l'imagination. Ce qui se voit clairement

*Au dialogue de
La nature.*

parex
au mili
meaceu
seurs se
mencen
fin, à p
de parle
gination
d'un deg
& mang
gination
tion, c
chaux v
froide &
rouse de
procede
lement
des Car
doient
la guer
l'annee
Platon
face gra
cest end
desia
ger app
ite puiss
vin, fait
gouvern
vne aut
en main
tient à l
la chale

par experience aux festins & banquets: car au milieu d'iceux, les banqueteurs commencent à deuiler avec grace, à dire plusieurs sornettes & facecies, mais au commencement personne ne disoit mot, & à la fin, à peine aduient il à ceux qui sont assis de parler, pource que la chaleur que l'imagination requiert est montée trop haut d'un degré. Ceux qui ont besoin de boire & manger vn peu, afin d'esmauoir l'imagination, sont les melancoliques par aduersion, car ceux là ont le cerueau comme chaud viue, laquelle printe en la main, est froide & seiche au toucher: mais si on l'arrouse de quelque liqueur, la chaleur qui en procede est insupportable. Il faut pareillement corriger la loy, qu'ameine Platon des Carthaginois, par laquelle ils deffendoient aux Capitaines de boire du vin en la guerre, & aux Gouverneurs aussi durant l'année de leur magistrat. Et combien que Platon la tienne pour tres iuste, & qu'il en face grande estime, il faut neantmoins en cest endroit faire distinction. Nous auons desia dit vne autrefois que l'œuvre de iuger appartient à l'entendement, & que ceste puissance abhorre la chaleur: à quoy le vin fait vn bien grand dommage. Mais de gouverner ainsi vne Republique (qui est vne autre chose que de prendre vn procès en main, & en donner sentence) il appartient à l'imagination, & ceste là demande la chaleur. Mais aussi le gouuerneur n'arri-


*Au 2. de la
loix.*

E X A M E N

tant au point qui est necessaire, peut
bien boire vn peu de vin, afin d'y venir.
Autant en faut-il entendre du Capitaine
general, duquel le conseil se doit pratiquer
aussi par le moyen de l'imagination. Et si
par aucune chose chaude, la chaleur natu-
relle doit monter, il n'y en a pas vne qui le
face tant bien que le vin, mais il le faut boi-
re modérément: car il n'y a aliment aucun
qui donne ou qui oste à l'homme, tant d'e-
sprit que fait cette liqueur. Et ainsi faut-il
que le Capitaine ou Chef general cognois-
se si la maniere de son imagination est de
celles qui ont besoin de boire & manger,
pour fournir la chaleur qui luy defaut, ou
bien si elle le requiert d'estre à ieun: car en
cela seulement consiste de trouver vn ex-
pedient, pour la guerre, ou de le perdre.

*Comme il est ici declaré à quelle difference d'ha-
bilité appartient l'office de Roy, &
quels signes doit auoir celuy
qui aura ceste manie-
re d'esprit.*

C H A P I T R E X I I I I

 VAND Salomon fut esleu
Roy d'un peuple si grand
qu'estoit celuy d'Israel, le
texte porte que pour le pou-
voir regir & gouverner, il de-
manda l'agente du ciel, & non d'auantage.

Qui fut vne demande tant agreable à Dieu, que pour cesté cause il le fist le plus sage Roy du monde : & non content de cela, il luy donne de grâdes richesses & gloire, faisant tousiours grand cas de sa demande. De là voit-on clairement que la plus grande prudence & sagesse que puisse auoir l'homme, est le fondement auquel tient & gillt l'office de Roy : laquelle conclusion est tant certaine & veritable, qu'il n'est besoin perdre temps à l'approuer. Il conuient seulement monstrier à quelle différence d'esprit appartient l'art d'estre Roy, & tel que la Republique requiert : & declarer les signes par lesquels il faut cognoistre l'homme ayant tel esprit & habilité. Parquoy, il est certain que comme l'office de Roy surpasse tous les arts du monde, aussi requiert-il la meilleure & plus grande difference que nature puisse faire. Nous n'auons encores touché iusques à présent quelle est ceste difference, ayans esté occupez à departir à tous les autres arts leurs differences & leurs moyens. Mais puis que nous la tenons maintenant entre les mains, il faut sçauoir que de neuf temperamens qui se trouvent en l'espece humaine, Galien dit qu'un seul rend l'homme tres-prudent, en tout ce que naturellement il peut auoir. En iceluy les premieres qualitez sont tellement mesurees, que la chaleur ne surpasse la froideur, ni l'humidité la siccité, ains se trouvent esgaux & conformes, comme si de fait entre

Aus des Rois, c. 3.

*Au 1. li.
des tempera-
mens, cha-
p. 9. & au
li. Quod
animi
mores, c.
4. & in
Platon de
la nature.*

L'EXAMEN

eux n'y auoit contrariété & naturelle opposition. Dequoy resulte & prouient vn instrument tant propre aux œuvres de l'ame raisonnable, que l'homme viét à auoir parfaite memoire, pour les choses passées: vne grande imagination, pour voir ce qui est à venir & vn grand entendement pour distinguer, inferer, discourir, iuger, & eslire. Nulle de toutes les autres différences d'esprit que nous auons traité, n'est entièrement parfaite: car si l'homme est de grand entendement, à raison de la siccité, il ne peut apprendre les sciences, qui appartiennent à l'imagination & à la memoire: & s'il a vne grande imagination (à raison de la grande chaleur) elle demeure sans habilité pour les sciences de l'entendement & de la memoire: & s'il a grande memoire (à cause de l'humidité) nous auons desia dit ailleurs combien telles gens memoratifs sont inhabiles à toutes les sciences. La seule différence d'esprit que nous cherchons est celle qui correspond, & est proportionnée à tous les arts. Platon a bien noté quel dommage se fait à vne science, quand on ne peut joindre les autres à icelle: car il dit que la perfection de chacune en particulier depend de la cognoissance de toutes. Il n'y a pas vne sorte où genre de lettres, tant impropre soit il à vn autre, que le sçachant bien n'aide à sa perfectiō. Mais ayant cherché ceste difference d'esprit, avec vn grand soin & diligence, ie ne l'ay peu trouuer.

qu'en Es
à bien di
ni par le
tempéré
sciences
la raison
region la
ou la ch
deur: l'h
rature fa
biles à to
par la co
hommes
re, Platon
Theophr
les Mi'e
autres in
mention
de toutes
vains de
vans en
sciēce, à
des autr
tous pau
n'ont le
ce qui plu
qu'estan
re aux let
apres, se
Grecque
ont pres
soinable
cium, se

qu'en Espagne. Et pour ceste cause Galien à bien dit. que hors-mis le pays de Grece, ni par le somme, nature ne fait vn homme remperé, ni avec l'esprit que toutes les sciences requierent. Galien mesme ameine la raison de cela, & dit que la Grece est la region la plus temperee qui soit au monde: on la chaleur de l'air ne surpasse la froideur: l'humidité la siccité: laquelle temperature fait les hommes tresprudens, & habiles à toutes les sciences, comme l'on voit par la consideration du grand nombre des hommes illustres qui en sont sortis, Socrate, Platon, Aristote, Hippocrate, Galien, Theophraste, Demosthene, Homere, Thales Milesien, Diogene Cinique, Solon, & autres infinis, desquels les histoires font mention, & qui ont fait des œuvres pleines de toutes les sciences: non comme les escriuains des autres provinces, lesquels escriuans en medecine, ou en quelque autre science, à peine ioignent ils la cognoissance des autres lettres pour leur ayder: ils sont tous pauvres & sans fonds, pource qu'ils n'ont l'esprit propre à tous les arts. Mais ce qui plus eslonne, touchant la Grece, est qu'estant l'esprit des femmes tant contraire aux lettres, comme nous prouuerons cy apres, se sont neantmoins trouuees tant de Grecques signalees es sciences, qu'elles ont presque esgalé les hommes plus raisonnables & sçauans: cōme on lit de Leoncium, femme tressage, qui a escrit contre

Au 2. li. de la conservation de santé.

Theophraste, combien qu'il fust le plus grand Philoſophe de ſon temps. & l'a noté de pluſieurs erieurs en philoſophie. Et ſi nous regardons les autres regions du monde, à peine eſt ſorty d'elles vn eſprit qui ſoit notable. Cela vient pource qu'ils habitent en lieux qui ne ſont pas temperéz: à raiſon de quoy les hommes ſe ſont laids, endormis, negligens. & de mauuaises mœurs. Et pourtant Ariſtote demande pourquoy ceux qui habitent en pays ou trop chauds ou trop froids, ſont de mauuais regard & mœurs? A quoy il reſpond fort bien & dit, que la bonne temperature non ſeulement rend le corps gracieux, mais auſſi ſert à l'eſprit & habilité. Et comme les excez de chaleur & de froideur empeſchent nature de faire l'homme bien ſoinné, par la meſme raiſon l'harmonie de l'ame ſe debande, & l'eſprit deuiert tardif. Les Grecs ſçauoyent bien cela, veu qu'ils appelloyent toutes les nations du monde, Barbares, voyant leur inhabilité & peu de ſçauoir. Et ainſi voyons nous que nul philoſophe, de tous tant qui naiſſent & eſtudient hors de Grece, n'arriue à la doctrine de Platon n'y d'Ariſtote: & ſ'ils ſont medecins, à celle d'Hippocrate & de Galien: ſ'ils ſont orateurs à l'eloquence de Demosthene: ſ'ils ſont Poëtes, au ſçauoir d'Homere: & ainſi en toutes autres ſciences & arts, les Grecs ont touſiours eu la preeminence ſans aucune contradiction. Au moins le probleme d'Ariſtote ſe veriſie

En la 14.
ſect. pre-
ble. 1.

Je ſuis
debiteur
aux Grecs
es barba-
res, ſages
es non
ſages.
Aux Ro.
chap. 1.

pareillement par les Grecs : car , de fait, ils
sont les plus beaux hommes du monde,
& de plus grand esprit : n'estoit qu'ils ont
esté infortunez, opprimez par armes, assu-
jettis & maltraitez par la venuë du Turc,
lequel a banni les lettres & sciëces de Gre-
ce, & a fait passer l'Vniuersité d'Athenes à
Paris ville capitale de France, où elle est
maintenant. Et ainsi pour n'estre cultiuee,
se perdent cestant bons esprits que nous
diluons à ceste heure. Es autres regiõs, hors
la Grece, combien que l'on trouue des es-
coles, & qu'il y ait exercice de lettres, per-
sonne n'en est toutesfois sorti fort eminent
ni excellent. Le medecin pense auoir assez
fait d'entendre par les forces de son esprit
ce qu'à dit Hippocrate & Galien : & le phi-
losophe naturel s'estime sçauant : pource
qu'il luy est aduis qu'il entend Aristote. Ce
neantmoins, ie ne veux dire que ce soit vne
reigle generale que tous ceux qui naissent
en Grece doiuent estre necessairemēt tem-
perez & sages & les autres distemperez &
ignorans. Car le mesme Galien dit qu'A-
nach nüs du pais de Scythie fut d'esprit ad-
mirable entre les Grecs, combien qu'il fust
barbare : & comme vn Philosophe, natif
d'Athenes, l'eust taxé d'estre barbare & Sci-
the de nation, il respondit, *Patria mihi dede-
cor est, non verò, patria.* C'est à dire, Mon pais
me fait deshonneur, & tu fais deshonneur
au tien : pource que Scythie estant vne ré-
gion tant intemperee, & où naissent tant

*Eloge remar-
uable a la
Gloire de son
re, en la bouche
d'un Espagnol.*

*En la bar-
rangue So.*

d'hommes iguorans, i'en suis sorti sage: & toy qui es né en Athenes (lieu d'esprit & de sagesse) tu es vn asne. De maniere qu'il ne se faut desesperer à raison de ceste temperature, ni penser estre impossible la trouver hors de Grece, principalement en Espagne (region nō trop intemperée) car par la mesme raison que i'en ay trouué vne, il y en aura plusieurs autres, qui ne sont venus à ma cognoissance & que ie n'ay peu examiner. Parquoy il vaudra mieux amener les signes par lesquels l'homme temperé se cognoist, afin qu'il ne se puisse celer où il sera. Les medecins en constituent plusieurs, pour descouurir ceste difference d'esprit: mais les principaux & qui la donnent mieux à entendre sont ceux qui s'ensuiuent. Le premier, comme dit Galien, est le poil blond ou iaune, qui d'âge en âge se dore tousiours de plus en plus, pource que la cause materielle des cheveux, est (comme disent les medecins) vne grosse vapeur qui s'eleue de la concoction, qui fait le cerueau au temps de sa nourriture: & sont les excremens de la couleur du membre ou du cerueau, si le cerueau a beaucoup de flegme en sa composition, le poil sort blanc: s'il a beaucoup de colere, il sort iaune: mais estans ces deux humeurs esgalement meslez, le cerueau demeure téperé en chaleur, froid, humidité & siccité, avec le poil roux participant des deux extremes. Il est vray qu'Hippocrate dit que ceste couleur aux

*Au liure
de l'art
de med.
cha 23.*

*Au liure
de l'air,
lieux &
eaux.*

hommes q
(comme le
mans) y vie
& bruslee,
pour la ra
tant faut p
peut gran
l'autre fig
bonne gra
la veue se
comme v
raison en
coup de fo
sonnee, el
bles, la m
genre: ma
ces, elle
mation d
principal
voyons n
difforme
Galien d
corps que
pas deter
ni & de m
de la sem
formé. M
spirit, la n
hommes t
te. Et s'il d
mes, il vau
no' auts
ton & d'A

hommes qui sont au deffous du Septentrion (comme sont les Anglois, Flamens & Alemans) vient de la blancheur qui est haute & bruslee, pour la grande froideur & non pour la raison que nous auons dit. Et pourtant faut prendre garde à ce signe: car il peut grandement tromper. Galien dit que l'autre signe est d'estre bien fait, beau, de bonne grace & facecieux, de maniere que la veuë se recree en voyant vn tel homme comme vne figure de grande perfection. La raison en est claire: car si nature a beaucoup de force, & si la semence est bien assaisonnée, elle fait tousiours des choses possibles, la meilleure & la plus parfaite en son genre: mais se voyant despourueuë de forces, elle met bien souuent peine en la formation du cerueau, pource qu'il est le siege principal de l'ame raisonnable. Et ainsi voyons nous plusieurs hommes grands & difformes, qui ont neantmoins bon esprit. Galien dit au mesme lieu, que la quantité du corps que doit auoir l'homme réperé n'est pas determinée: car il peut estre grand, petit & de moyenne stature, selon la quantité de la semence temperée au temps qu'il fut formé. Mais quant à ce qui concerne l'esprit, la moyenne stature vaut mieux aux hommes temperez que la grande ni la petite. Et s'il doit incliner à l'vn des deux extremes, il vaut mieux estre petit que grand: car nous auons desia prouué, par l'opinion de Platon & d'Aristote, que les gros os & la chair

*Aulien.
De la constitution du
corps, lib.
4. c. 1. li.
de la con-
seruation
de santé.*

L' E X A M E N

Alexan
des A-
prod. liu.
1. prob. 25.

nuisent grandement à l'esprit. Suivant ce-
la, les philosophes naturels ont coustume
de demander, Pourquoy les hommes petits
de corps sont volontiers plus sages que les
grands ? pour la preuue de laquelle chose
ils citent Homere qui fait Vlisſe tres pru-
dent & petit de stature: & au cōtraire Ajax
fol & temeraire & de grande stature. Ils re-
spondent fort mal à ceste demande & di-
sent, q' l'ame raisonnable amassée en brief,
a plus de force pour ouurer, suivant ce dit
fort celebre, *Virtus vni a fortior est sepiā di-
spersa*. C'est à dire, La vertu vnīe & assen-
blée est plus forte que quand elle est disper-
sée. Et au contraire estant en vn corps lar-
ge: & spacieux, elle n'a force suffisante pour
le mouuoir & animer. Mais ceste n'est la
raison, & faut dire qu'elle vient de ce que les
hōmes grands & larges ont beaucoup d'hu-
midité en leur composition, laquelle dilate
grandement la chair, & la fait obeïssante à
l'augmentatiō que la chaleur naturelle ras-
che tousiours de faire. Il aduient au cōtrai-
re aux petits hōmes: car pour leur grāde sic-
cité, il ne peuuent se dilater ni engraisser par
la chaleur naturelle: à raison dequoy ils de-
meurent petits. Et entre les premieres qua-
litez, nous auons prouué autre part, ne s'en
trouuer pas vne qui nuise tant aux œuures
de l'ame raisonnable, que fait la grande
humidité, & qui rende l'entendement si
vigoureux que fait la siccité. Galien dit
que le troisieme signe de la temperature
de

Galien au
liu. de la
bonne &
siccité
du corps,
chap. 4.

Au liu.
de la con-

de l'hom
nes m
me est m
qu'il a qu
cite à pe
lon la ve
nouer s
luy qui s
ainsi, n'a
pource
feront au
ceste cau
taxer ni l
perature,
ce qu'il n
sure que l
scrire &
de les ap
n'estre b
fions de
tristesse,
iours me
qu'ils son
qui est le
point de
de compo
toutes les
temperé)
piscence
faire mal
sonne que
ure tout
la corrige

de l'homme est d'estre vertueux & de bonnes mœurs: car Platon dit, que quand l'homme est mauuais & vicieux, cela vient de ce qu'il a quelque qualité intemperée qui l'incite à pecher: & s'il luy conuient ouurer selon la vertu, il luy faut premierement renouer sa naturelle inclination. Mais celui qui sera bien temperé, tant qu'il sera ainsi, n'a que faire d'user de ceste diligence, pource que les puissances inferieures ne feront aucune résistance à la raison. Et pour ceste cause Galien dit, qu'il ne faut point taxer ni limiter à vn homme de telle temperature, ce qu'il doit boire & manger, pour ce qu'il n'excede iamais la quantité & mesure que l'art de medecine, luy pourroit prescrire & limiter. Et Galien ne se contente de les appeller tres temperez: mais dit aussi n'estre besoin de moderer les autres passions de l'ame, pource que leur ennuy, leur tristesse, leur plaisir & allegresse sont tousiours mesurez par la raison. Et de là vient qu'ils sont tousiours sains, & non malades: qui est le quatriéme signe. Mais Galien n'a point de raison en cela: car il est impossible de composer vn homme qui soit parfait en toutes les puissances (comme le corps est temperé) de maniere que l'ire & la concupiscence ne surpasse la raison, & l'incite à faire mal. Et ainsi ne faut permettre à personne quelque temperature qu'il ait, de suivre tousiours sa naturelle inclination, sans la corriger par le moyen de la raison. Cela

*seruation
de la sante.*

*Au dialogue
de la nature.*

*Auz liu.
de la con-
seruation
de la sante.*

L'EXAMEN

s'entend facilement, en considerant le temperament que doit auoir le cerueau, afin qu'il soit instrument conuenable de la faculté de la raison: celuy que doit auoir le cœur, afin que l'ire appete gloire, empire, victoire, & soit par sus tous: celuy que doit auoir le foye, pour cuire les viandes, & celuy que doiuent auoir les couïllons pour conseruer l'espece humaine, & faire qu'elle passe outre. Nous auons dit plusieurs fois ailleurs que le cerueau doit estre humide pour la memoire: sec, pour l'entendement, & chaud, pour l'imagination. Mais ce non obstant son temperament naturel est froideur & humidité, & à raison de la force & debilité de ces deux qualitez, aucunes fois nous l'appellons chaud, aucunes fois froid, aucunes fois humide, & autrefois, sec: mais iamais de la froideur & humidité, il ne viét à surpasser ni dominer. Le foye, où reside la faculté de concupiscence, à pour naturel temperament la chaleur & humidité qui domine, duquel iamais il ne sort, tant que l'homme est viuant: car si nous disons aucunes fois que le foye est froid, c'est pource qu'il n'a tous les degrez de chaleur, que requierent ses œures. Galien dit que le cœur (instrument de la faculté de l'ire) est si chaud de sa propre nature, que si l'animal estant vis, nous mettions le doigt dedans ses concuirez, il seroit impossible l'y tenir vn seul moment sans se brusler. Et combien que nous le disions froid aucunes fois, cela ne se

*An li. de
Vsu puls.*

doit en
impossi
le poin
rations
esquels
concup
d'iceux
nent,
l'homme
doit pa
minati
sent le
culté ge
que si l'
nité, il
excessi
de l'ire
n'est ch
alimen
& si le
que si
sant, &
quoy,
me nou
se doit
vne des
mais le
s'irrite
de la p
ble que
soit par
mer &
voir ch

doit entendre par domination: car il est impossible: mais il se peut faire qu'il n'ait le point de chaleur que requièrent les opérations d'iceluy. Autât en est de couillons, esquels reside l'autre partie de la faculté de concupiscence: car le naturel temperament d'iceux est la chaleur & siccité qui dominent, car si nous disons aucunes fois que l'homme à les couillons froids, cela ne se doit pas entendre absolument ni par domination ou excez, si n'estoit qu'ils n'eussent le degré de chaleur que requiert la faculté generatiue. De là s'inferé clairement que si l'homme est bien composé & organisé, il doit auoir par consequent le cœur excessiuelement chaud: autrement la faculté de l'ire demeureroit fort debile: & si le foye n'est chaud en excez, il ne pourra cuire les alimens, ni faire le sang pour la nourriture: & si les couillons n'estoient plus chauds que froids, l'homme demeureroit impuissant, & sans forces pour engendrer. Parquoy, estans ces membres tant forts, comme nous disons, necessairement le cerueau se doit alterer, par la grande chaleur qui est vne des qualitez qui trouble plus la raison: mais le pis est que la volonté estant libre s'irrite & veut condescendre aux appetits de la partie inferieure. A ce compte il semble que nature ne peut faire vn homme qui soit parfait en toutes ses puissances, le former & produire enclin à vertu. On peut voir clairement combien repugne à la natu

*Le cœur
enuoye la
chaleur
aux cer-
ueaux, par
les arte-
res: le foye
par les
veines &c.
les couil-
lons par les
mesmes
voyes.*

*Combien
quel hom-
me soit
irrité par
sa mau-
uaise dis-
position, se
est-ce que
il deman-*

re libre,
pour faire
ce qu'il
plait.

re de l'homme, de sortir & estre fait enclin
à vertu, si nous considerons la compo-
sition du premier homme, laquelle bien que
elle ait esté la plus parfaite qui se soit onc-
ques trouuee en tout le genre humain (de-
puis celle de Christ nostre Redempteur)
pour estre venue de la main d'un si grand
ouurier, se fust neantmoins inclinee à mal
(pour estre impossible autrement) si Dieu
ne luy eust inuis vne qu'iliré supernaturel-
le, pour reprimer la partie inferieure. Or
que Dieu ait fait Adam de parfaite puis-
sance, d'ire, & concupiscence, est aisé à enten-
dre: car quand il luy dist, *Crescite & multi-
plicamini, & replete terram*, il est certain qu'il
luy donna puissance forte pour engendrer,
& qu'il ne le rendit froid, puis qu'il luy en-
chargea de remplir la terre d'hommes: ce
qui ne se peut faire sans beaucoup de cha-
leur. Il ne donna pas moins de chaleur à la
faculté nourriciere, pour reparer par le
moyen d'icelle, la substance perdue, & en
refaire vne autre en son lieu, veu qu'il a dit,
*Ecce dedi vobis omnem herbam afferentem semen
super terram, & vniuersa ligna quæ habent in
semetipsis seminem generis sui, & sint vobis in
escam*. C'est à dire, Je vous ay donné toute
herbe apportant semence sur la terre, &
tout bois qui fructifie afin de vous nour-
rir. Si Dieu leur eust fait le foye & l'estomac
froid, & leur eust octroyé peu de chaleur,
il est certain qu'ils n'eussent peu cuire la
viande, ni se conseruer neuf cens & trente

ensau
le cœur
pie pou
mande
te terra
l'auil
uim
né beau
uoir m
man-de
On ne
trop la
cette se
le reue
aron f
d'au au
de chal
& les f
humid
quel a
seouri
science
prouvé
que l'a
leur dit
rind ca
donnée
le poute
exqua
lo. Et e
de la co
son de l
ble, car

ans au monde. Il luy fortifia pareillement le cœur, & luy donna vne faculté d'ire propre pour estre Roy & Seigneur, & pour commander à tout le monde: & luy dist, *subiicte terram, & dominaui piscibus maris, & volatilibus celi, & vniuersis animantibus que mouentur super terram* Et s'il ne luy eust donné beaucoup de chaleur, il n'eust eu pouuoir ni auihorné pour auoir empire, commandement, gloire, maistté & honneur. On ne scauroit dire l. grand tort que l'ire trop lasche & foible fait au Prince: car pour ceste seule cause les iuriers ne craignent, ne le reuerent, & ne luy veulent obeïr. Apres auoir fortifié l'ire & la concupiscence. (dōnant aux membres que nous auons dit, tant de chaleur) il passa à la faculté de la raison, & luy fit vn cerueau en tel poinct froid & humide, & d'vne substance tant deliée, que l'ame peust, par le moyen d'iceluy discourir & philosopher, & se seruir de la science infuse. Car nous auons desia dit & prouué ailleurs que Dieu pour dōner quelque science supernaturelle aux hommes, leur dispose premierement l'esprit, & les rend capables (par dispositions naturelles, données de sa main) de la recevoir. Et ainsi se porte la sainte escripture, *Et cor d'vniuersis excitandi & disciplina intellectus repleunt illos*. Et estant en apres la faculté de l'ire & de la concupiscence, tant puissante, à raison de la grande chaleur: & la raisonnable, tant lasche & imbecile pour resister,

L'EXAMEN

Dieu pourueut l'homme d'une qualité supernaturelle (que les Theologiens appellent Iustice originelle) par laquelle fussent reprimees les forces de la partie inferieure: & la partie raisonnable demeurast superieure, & l'homme enclin à la vertu. Mais apres que nos premiers parens eurent peché, ils perdirent ceste qualité, & demeura la faculté de l'ire & de la concupiscence en son naturel, par dessus la raison, (pour la force des trois membres que nous auons dit) & l'homme, *Pronus ab adolescentia sua ad malum*. C'est à dire, enclin à mal dès son adolescence. Adam fut créé en l'âge d'adolescence, laquelle selon les Medecins, est la plus temperee de toutes: & depuis cest âge il fut enclin à mal, sinon en ce peu de temps qu'il fut en grace, & avec Iustice originelle.

Callé au
titre de
la conser-
uation de
santé.

De ceste doctrine s'infere en bonne philosophie naturelle, que si l'homme doit faire quelque acte de vertu (en contradiction de la chair) il est impossible que ce soit sans l'aide exterieure de quelque grace speciale, pour ce que les qualitez desquelles œuvre la puissance inferieure, sont de plus grande efficace: l'ay dit (avec contradiction de la chair) pource que se trouvent plusieurs vertus en l'homme, qui viennent de la faiblesse & debilité de l'ire & de la concupiscence, comme la chasteté en l'homme s'ioit: mais cela est plustost vne impuissance que vertu.

P A R
que nou
ticulier
cre noll
le nous
forten
depuis
vertu te
bonne
moins
cinq
ceste r
guemen
pour re
mes ma
Royal
firo um
troribw
dele
xante
uent q
âge, ils
sans c
pource
causes
dernier
sont de
passées
voir ce
dement
chofes
leux, n
temper

PAR QUOY, sans quel'Eglise Catholique nous enseigne, que hors mis l'aide particuliere de Dieu, nous ne pouuons vaincre nostre naturel, la philosophie naturelle nous le monstre: qui est, que la grace conforte nostre volonté. Galien à voulu dire, depuis que l'homme temperé surpasse en vertu tous les autres qui ont faute de ceste bonne temperature, pource qu'elle est moins irritée par la partie inferieure. La cinquième propriété que tiennent ceux de ceste temperature est, qu'ils vivent longuement, pource qu'ils sont fort puissans pour resister aux causes qui font les hommes malades. Et c'est ce que le Prophete Royal Dauid à voulu dire, *Dies annorum nostrorum in septuaginta anni: si autem in potentioribus, octoginta anni & amplius eorum labor & dolor.* Les hommes vivent iusques à soixante & dix ans: & si les plus robustes viennent quatre vingts ans, & qu'ils passent cest âge, ils vivent en mourant. Il appelle puissans ceux qui sont de ceste temperature, pource qu'ils resistent mieux que tous, aux causes qui abbregent la vie. Galien escrit le dernier signe, & dit: *Que les tres prudens sont de grande memoire pour les choses passees, de grande imagination pour preuoir ce qui est à venir, & de grand entendement pour sçauoir la verité en toutes choses.* Ils ne sont point malicieux, cauteleux, ni trompeurs: ce qui vient du vice du temperament. Il est certain que nature n'a

Psal. 88.

*Au l. li.
des sêpe-
ramens,
chap. 9.*

L' E X A M E N

pas fait vn tel esprit, pour estudier le Latin, la Dialectique, la Philosophie, la Medecine, la Theologie, ni les loix: car posé le cas qu'il peust aisément apprendre toutes sciences, nulle d'icelles ne peut remplir toute sa capacité. L'office de Roy seulement luy est propre & conuenable, & se doit employer seulement à regir & gouverner. Cela s'entendra facilement en discourant toutes les proprieté & signes que nous auons dit, des hommes temperez, considerans comme chacun est conuenable au sceptre Royal, & combien elle est impertinente à toutes les autres sciences & arts. Quand le Roy est beau & gracieux, c'est vne des choses qui conuie le plus les suiets à le cherir & aimer. Car Platon dit que la beauté & bonne proportion est l'object de l'amour: mais si le Roy est laid & mal proportionné, il est impossible que ses suiets luy portent affection, & sont fâchez qu'un homme imparfait, & despourueu des biens de nature, les vienne regir & gouverner. Il est aisé à entendre combien importe au Prince d'estre vertueux, & de bonnes mœurs: car il faut que c luy qui donne à ses suiets, reigles, & loix de viure selon raison, en face tout autant: car les grands, moyens, & petits, se conforment à l'exemple du Roy, & sont tels que luy. Joint que par ce moyen il autorisera d'auantage les commandemens, & pourra à bon droit, chastier ceux qui ne les obserueront. Estre parfait en toutes

*Au dia-
logue de
L'art*

les puissa
generati
tu e de l
nabie au
comme d
ordonne
brasseurs
art, cog
qui le m
la sienne
cane tem
par ce m
principal
par exper
ceuoit au
à un aut
diter: nou
qui n ont
femme, l
coamer
art sero
nanti ge
qu'il imp
d'un Roy
guimes,
pourroie
l'auant
de la qu
sans eipe
sans heri
tre les P
Mais H
faire aux

les puissances qui gouvernent l'homme, generative, ou de l'engendrer, de la nourriture de l'ire & de la raison, est plus conuenable au Roy, que à nul autre ouurier: car comme dit Platon en la Republique bien ordonnee, il seroit besoin qu'il y eust des brasseurs de mariages, qui sceussent, par art, cognoistre les qualitez des personnes qui se marietoient, pour donner à chacun la femme, qui seroit conuenable, & à chacune femme aussi vn mary determiné. Et par ce moyen, seroit tousiours bonne la principale fin du mariage car nous voyons par experience, qu'une femme ne peut concevoir avec le premier mary & se mariant à vn autre, incontinent elle peut engendrer: nous voyons aussi plusieurs hommes qui n'ont point d'enfans de la premiere femme, lesquels se remariant, en ont incontinent, sans differer. Platon dit que cest art seroit principalement conuenable és mariages des Rois: car comme aussi toit, qu'il importeroit à la paix & tranquillité d'un Royaume, que le Prince ait enfans legitimes, qui succèdent à la couronne, il pourroit aduenir que le Roy se mariant à l'auanture, rencontrast vne femme sterile, de laquelle il iust empesché toute la vie, sans esperance de lignee: lequel mourant sans heritiers, engendrerait guerres civiles entre les Princes pour venir à la couronne. Mais Hippocrate dit, que cest art eil necel faire aux hommes intemperez, & non à

*In Thec-
isto.*

*Vide Lucet
um. in 2^o
sermonu
m. 12.*

*Au liure
de la na-
ture hu-
maine.
tom. 2.*

L' E X A M E N

*Aus.
des A-
phorism.
com. 62.*

*Au liu.
de la con-
seruation
de la san-
té.*

*En l'Eccle.
ch. 10.*

*Au liure
de l'art
med. ch. 9.
Et 36. Et
au 1. liu.
de la con-
seruation
de la san-
té.*

ceux qui sont doüez du temperament parfait que nous auons dit & despoint. Ceux là n'ont besoin de faire election de femmes, ni chercher celle qui leur sera correspondante en proportion : car Galien dit qu'ils auront incontinent lignee, quelque femme qu'ils prennent. Mais cela s'entend pourueu que la femme soit saine, & de l'âge de faire enfans, selon l'ordre de nature. Ainsi la fecondité est meilleure au Roy qu'en aucun autre, pour les raisons que nous auons dit. Si la puissance nutritiue, ou de nourriture est goulüe, Galien dit que cela vient de ce que le foye & l'estomac n'ont la temperature qui conuient à ses œuures : au moyen dequoy les hommes se font luxurieux, malades, & de courte vie. Mais si ces membres sont temperez, comme il faut, le mesme Galien dit qu'ils n'appetent pas de manger & boire plus qu'il est necessaire, pour substâter la vie: laquelle propriété est tant importante au Roy, que Dieu tient pour bien heureuse la terre qui trouue vn tel Prince, *Beata terra cuius Rex nobilis est, & cuius Principes reficiuntur in tempore suo ad reficiendum & non ad luxuriam.* Galien dit que si la faculté de l'ire est forte ou debile, c'est si gne que le cœur est mal composé, & n'a la temperature que la perfection de ses œuures requiert : desquels deux extremes le Roy doit estre priué, plus qu'aucun autre: car de ioindre la colere & l'ire avec le grand pouuoir n'est chose conuenable aux luets,

Aussi ne
té de l'ire
ment les
en soit re
respecté
souvent
blique, a
Mais si
avec gr
est belo
faire au
nous au
On p
il peut i
(l'imagi
ment)
nul aut
tres scie
mettre
humai
me, &
non se
vne pr
faut que
aide à g
escriur
Le co
De viu
toufiou
bon Ro
strie &
tous &
porter,

Aussi ne conuient au Roy d'auoir la faculté de l'ire trop foible , car s'il passe legerement les choses mal faites , & les attentats en son royaume, il ne sera point redouté ni respecté de ses suiets : dont aduiennent souuentefois grands desordres en la Republique, auxquels il est malaisé de pouruoir. Mais si l'homme est temperé , il se fâche, avec grande raison , & s'appaise quand il est besoin : propriété qui est autant nécessaire au Roy , que toutes les autres que nous auons dit.

On peut clairement prouuer combien il peut importer que la faculté raisonnable (l'imagination, la memoire , & l'entendement) soit parfaite en vn Roy plus qu'en nul autre : car il semble que toutes les autres sciences & arts se peuuent pratiquer & mettre en œuvre par les forces de l'esprit humain , mais pour gouverner vn Royaume, & pour le tenir en paix & concorde, non seulement est besoin que le Roy ait vne prudence naturelle à ce faire, mais il faut que Dieu par sa grace luy assiste, & luy aide à gouverner, & ainsi le note la sainte escripture, disant, *Cor Regis in manus Domini.* *Aux Pre*
 Le cœur du Roy est en la main de Dieu. *uerbes II.*
 De viure aussi plusieurs années , & estre tousiours sain , est plus conuenable à vn bon Roy qu'à autre quelconque: car l'industrie & travail d'iceluy est vniuersel pour tous & s'il n'est sain pour le pouuoir supporter, la republique demeure perdue. Ce-

ste doctrine que nous auons traité, se confirmeroit clairement si nous trouuions par hystoire veritable, qu'en quelque temps se fust esleu quelque hom ne fameux pour Roy, auquel se fassent trouuees toutes les marques & conditions que nous auons dit. Il est vray qu'elle n'a faute d'argumens pour estre prouuee. Il est dit en la sainte Escripture que Dieu estât fâché cōtre Saül (pour auoir sauü la vie à Malec) commāda à Samuel d'aller à Belem, & coindre Roy Et pendant le saint personnage que Dieu se controit d'Eliab, pource qu'il estoit de grande stature, il luy demanda ainsi, *Num ceram domino est Christus eius?* A laquelle demande fut respondu en ceste maniere, *Ne respicias vultum eius, nec altitudinem stature eius, quoniam aliecs eum: nec iuxta intuitum hominis, ego iudico: homo enim videt eaque parent, dominus autem intuetur cor.* C'est à dire, Ne regarde, Samuel, à la stature d'Eliab, qui est grande: ie l'ay deprimee en Saül. Vous iugez les hommes par les signes exterieurs, mais ie regarde au iugement & à la prudence, par laquelle se doit gouverner mon peuple. Samuel (informé avec crainte de ceste eslection) passa outre, pour executer le commandement de Dieu, luy demandant tousiours l'un apres l'autre, lequel il ouloit estre oingt pour Roy, comme nul ne luy fust agreable, il dist à Ysai, as tu point d'aunanture plus d'enfans que ceux qui sont icy

*Aut des
Rois, cha.
16.*

presens?
va qui g
qu'il esto
bien qu
Royal.
que la g
fit venir
deuant c
oingt R
su & p
vingt eun
blond &
l'ongis
māde
deux p
parléil
corpsul
(qui est
Dica di
l'ay tr
Car co
fois, il
habir d
est mau
qu'il fac
pourtan
semble
sain, tou
en l'hist
estoit v
viuent l
lié & c
pouuoit

presens? Il respondit qu'il en auoit encore vn qui gardoit le bestail aux champs: mais qu'il estoit petit de corps, & qu'il penoit bien qu'il ne fust propre, pour le sceptre Royal. Mais Samuel estant desia aduertí que la grãde stature n'estoit pas bon signe, fit venir cestuy-là. Et est chose fort notable deuant que l'escriure recue comme il fut oingt Roy, il est en icelle, *erat aut. m. rufus & pulcher asp. Et, de coraque. facie. surge & unge eum, ipse est enim.* C'est à dire, il estoit blond & beau de visage: leue toy, Samuel & l'oints pour Roy: car il est celuy que le monde: de maniere que Dauid auoit les deux premiers signes desquels nous auons parlé: il estoit blond, bien fait, & moyen de corps: il estoit vertueux & de bones mœurs (qui est la troisieme marque d'un Roy) car. *Aux*
 Dieu dist de luy, *Inueni virum iuxta cor meum.* *Att. 13.*
 J'ay trouué vn homme selon mon cœur.
 Car combien qu'il pechast beaucoup de fois, il ne perloit pas pourtant le nom & habit de vertueux, non plus que celuy qui est mauuais par habit & nature, encores qu'il face quelque chose de bon, ne perd pourtant le nom de mauuais & vicieux. Il *Aux. des*
 semble qu'on puisse prouuer qu'il a vecu *Rois, chas.*
 sain, toute la vie: car il n'est fait mention *1.*
 en l'histoire que d'une seule maladie: qui estoit vne disposition naturelle de ceux qui viuent long temps: car s'estant en luy retolue & cõoũnee la chaleur naturelle, il ne pouoit s'eschauffer dedans le liẽ: au

L'EXAMEN

moyen dequoy, on approchoit de luy vne belle damoiselle, pour le tenir chaud. Et ainsi il veiquit tât d'annees. que le texte dit, *Et mortuus est in senectute bona, plenus dierũ & diuitiũ & gloria.* C'est à dire, Dauid est mort vieil, plain de iours, de richesses & de gloire: apres auoir souffert tant de trauaux en la guerre, & fait si grande penitence de ses pechez. Il a vescu long temps, pource qu'il estoit bien temperé & composé pour resister aux causes qui sont les maladies, & qui accourcissent la vie de l'homme. Saül nora bien la grande prudence & sçauoir d'iceluy, quand il dist. Seigneur ie cognoy vn grand musicien fils d'Ylai natif de Belem, courageux pour combattre prudēt en ses raisons, & beau de visage. Par lesquelles marques susdites il est certain que Dauid estoit homme temperé, & que à telles gens est deu le sceptre Royal: car leur esprit est le meilleur que nature puisse faire. Mais contre ceste doctrine se presente vne difficulté fort grande, qui est, Pourquoy Dieu cognoissāt tous les esprits & habilitiez d'Israël, & sçachans que les hommes temperez ont la prudence & le sçauoir, requis à l'office de Roy, en la premiere eslection, il ne trouua vn homme tel? car le texte dit que Saül estoit si grand, qu'il surpassoit des espauls tout le peuple d'Israël. Et ce signe (non seulement en Philosophie naturelle) est vn mauuais signe pour l'esprit, mais aussi nous voyons que Dieu mesme, comme

An 1. des
Para. ch.
29.

An 1. des
Rois, ch.
16.

An 1. des
Rois, c. 9.

bons au
qu'incit
vouloit
estre v
Grece n
qu'en
trouua
qu'il f
grand, e
Car le
tour Isr
bonité q
pour reg
plam &
te Roya
Roy soi
moyen
que nou
opiniō:
vn Roy
Rex Isr
blōd, bi
vertueu
uoit, ce
ne. Les
sez à di
Rede p
à la ma
c'est vne
d'estre p
fectō q
que le
ma, il

Nous auons prouué, reprint Samuel, de ce qu'incité par la grande stature d'Eliab il le vouloit oindre Roy. Mais ce dour declare estre vray ce que dit Galien, que hors de Grece ne se trouue vn homme temperé, puis qu'en vn peuple si grãd qu'Israël, Dieu n'en trouua vn pour estre esleu Roy: n'estoit qu'il fut besoin attendre que Dauid fust grand, cependant lequel tẽps il esleue Saül. Car le texte dit qu'il estoit le meilleur de tout Israël: & de fait, il deuoit auoir plus de boneté que de science: ce qui ne suffit pas pour regir & gouuerner. *Bonitatem & disciplinam & scientiam doce me;* disoit le Prophe- te Royal Dauid, voyant qu'il ne sert que le Roy soit bõ & vertueux, s'il n'a par mesme moyen la sagesse. Par cẽt exemple, il semble que nous ayõs suffisamment cõfirmé nostre opiniõ: mais en Israël nasquit pareillemẽt vn Roy duquel a esté dit, *Vbi est qui natus est Rex Indorum?* Et si nous prouuions qu'il fut blõd, bien proportionné, moyen de corps, vertueux, sain & de grande prudence, & sçauoir, cela ne nuirait point à nostre doctrine. Les Euangelistes ne se sont point amusez à dire la composition de Christ nostre Redẽpteur: pource que cela ne seruoit pas à la matiere qu'ils vouloient traiter: mais c'est vne chose aisée à entendre, supposé que d'estre propremẽt temperé est toute la perfectiõ que l'homme sçauroit auoir. Et veu que le saint Esprit le composa & le forma, il est certain que la cause materielle

*Au 2. li.
de la con-
seruation
de la sã-
té.*

Psal. 118.

*En saint
Mat. 6. 22*

L' E X A M E N

dont il le forma, ni l'iptemperature de Nazareth ne peuvent luy refuser ni le faire errer en ses oeures, comme les autres agents naturels: ains il a fait ce qu'il a voulu: car il n'a eu faute de pouuoir de ſçauoir, & de volonté, pour faire vn homme treipartait & ſans aucune faute. Ioint que ſa venuë (comme luy meſme le d.t) a eſté pour endurer beaucoup de peines pour l'homme, & pour luy enſeigner la verité. Or auons nous prouué ailleurs, que ceste temp rature eſt le meilleur in trument naturel pour ces deux choſes. Et ainſi ie tiens pour vray ce que P. Lentulus proconſul eſcriuit au Senat Romain, de Hieruſalem, en ceste maniere. De noſtre temps eſt apparu vn homme qui eſt viuant à ceste heure, de grande vertu, appellé Ieſus Chriſt, que le peuple appelle vray Pro phete, & duquel les diſciples diſent qu'il eſt fils de Dieu. Il reſuſcite les morts, il guant les malades: il eſt homme de moyenne ſtature, & droue, beau de vilage, auquel ſe voit vne telle reuerence imprimée, que ceux qui le regardent ſont induits à l'aimer & craindre. Il a les cheueux de coulger d'aueſaine bien meure: iuſques aux oreilles ils ſont vnſ & l'vne meſme ſorte, mais depuis les oreilles iuſques aux eſpauls ils ſont de couleur de cire, & pour ceste caute ils reſuſent d'auantage. Au milieu du front & en la teſte, il eſt ni plus ni moins que les Nizaréens: il a le front vnſ & fort ſerain: de vila-

En S. Trā
chap. 18
S. Matt.
chap. 20.

Lettre de
P. centu-
lus proco-
sul, tou-
chant Je-
ſus Chriſt.

geſans au
d'vne co
trouuer à
che: il a l
cheueux
lieu: il a
clairs &
prend: &
il ſe fait
iamais o
veu plon
cieux à
mais il n
trouue,
tation, i
ſçauoir
nus tron
péré: le
blonde
eſt vn i
Dieu vo
uon ſac
quand i
ieſteſe
aucuns
de ſon i
Ed m, m
là qui vi
couſtre
qu'ils di
barbe q
dont il
auſſi qu

de sans aucune ride ni tache, accompagné d'une couleur modérée. On ne scauroit trouuer à redire ni à son nez ni en la bouche: il a la barbe espaisſe à la semblance des cheueux, non large, mais fendue par le milieu: il a vn regard fort graue: il a les yeux clairs & eclatans: il estonne quand il reprend: & quand il admoneste, il est gracieux il se fait aymer: il est ioyeux avec grauité: iamais on ne le voit rire, mais bien l'a on veu plorer: il a les mains & les bras gracieux à voir: en compagnie il contéte fort: mais il nes'y trouue gueres, & quand il s'y trouue, il est fort modeste: en la representation, il est le plus bel homme que l'on scauroit imaginer. En ce recit sont contenus trois ou quatre signes de l'homme tempéré: le premier est la cheuelure & la barbe blonde tirant sur la couleur d'auelaine, qui est vn iaulne brulé, de laquelle couleur Dieu vouloit que fust la beste que l'on deuoit sacrifier, pour la figure de Christ. Et quand il entra au ciel, en triomphe & maiesté telle qu'il appartenoit à vn tel Prince, aucuns Anges dirent, qui ne scauoient rien de son incarnation, *Quis est iste qui vniuersum de* Edm, *unctus vest. bus de Barra? Qui est celuy* là qui vient de la terre rouge, ayant les accoustremens tains de la meime couleur? ce qu'ils diroyent à cause de la cheuelure & barbe qu'il auoit rouſſe, & à cause du sang, dont il estoit marqué. L'écriture recite aussi qu'il estoit le plus bel homme que l'on

*Aux nō-
bris, c. 19.*

*En Esa.
chap. 63.*

vid ont: qui est le second signe que doyuent
auoir les hommes temperez: & ainsi estoit
pronostiqué en la sainte escriture, pour
signal afin de le cognoistre, *speciosus forma
pra filijs hominum*. Et en vn autre part, l'escri-
ture porte, *Pulchriores sunt oculi eius, vino: &
dentes eius lacte candidiores*. Il est beau entre
les fils des homes: les yeux sont plus beaux
que le vin & les dents plus blanches que le
lact. Laquelle beaulté & bonne composi-
tion du corps importoit beaucoup, à ce
que tous luy fussent affectionnez, n'ayant
en soy chose qu'on peut abhorrer. Et ainsi
l'escriture dit que chacun l'aimoit & luy
portoit grande affection. Elle declare aussi
qu'il estoit de corps moyen: non pas pour
ce que le saint Esprit eust faute de matiere
pour le faire plus grand, s'il eust voulu,
mais nous auons prouué ailleurs de l'opi-
nion de Platon & d'Aristote, que chargeant
l'ame raisonnable de beaucoup d'os & de
chair, cela fait grand tort à l'esprit. L'escri-
ture certifie pareillement en luy, le troisi-
eme signe, qui est d'estre vertueux & de bon-
nes mœurs. Les Iuifs n'ont peu prouuer le
contraire, avec leurs faux tesmoignages, &
ne luy ont peu respoindre, quand il les a inter-
roguez. *Quis uest, & arguet me de peccato? Qui
de l'anti-
quité, ch.*

En Gene.
chap. 49.

Aut 18. li.
de l'anti-
quité, ch.
3.

peché? Et Iosephe, pour la fidelité qu'il de-
uoit à son histoire, affirme de luy, qu'il sem-
bloit auoir vne autre plus grande nature
que d'homme, veu la bonté & sçauoir d'i-

celuy. Il n
peut pas v
peur, po
& de f. it
mesme l'
eust vescu
celuy qui
& quaran
& manger
mieux des
pouuoyen
ce fait so
qui natu
deux exen
menez, su
que le sce
temperez
dence qu
y a vn a
mains de
de toutes
lement r
vertueux
dant: &
Platon
ni la natu
pré, en
ainsi il d
homme
où la cl
deur: ni
escriu
me dir p

celuy. Il n'y a que la longue vie, qui ne se peut pas verifier, de Christ nostre Redempteur, pource qu'il fut crucifié tant ieune: & de fait si on l'eust laissé viure (& que luy mesme l'eust permis) le cours naturel, il eust vescu plus de quatre vingts ans. Car celuy qui a peu demeurer quarante iours *En saint Mat. c. 43* & quarante naicts en vn desert, sans boire & manger, se deffendroic & preserueroit mieux des autres choses plus legeres qui le pouuoient alterer & offenser: combien que ce fait soit reputé pour miracle & chose qui naturellement ne peut aduenir. Ces deux exemples de Roys que nous auons amenez, suffisoient pour donner à entendre que le sceptre Royal est deu aux hommes temperez & que ceux là ont l'esprit & prudence que cest office là requiert. Mais il y a vn autre homme fait par les propres mains de Dieu, pour estre Roy & Seigneur de toutes les choses créées. Il l'a fait pareillement roux & blond, bien proportionné, vertueux, sain, de grande vie & tres prudent: & ne sera pas mal fait, de le prouuer. Platon tient pour chose impossible: q̃ Dieu ni la nature puissent faire vn homme temperé, en pays de mauuaise temperature: & ainsi il dit, que Dieu pour faire le premier homme fort sage & temperé, trouua vn lieu où la chaleur de l'air n'excedast la froideur: ni l'humidité la siccité. Et la sainte escriture (où il a trouué ceste sentence) ne dit pas que Dieu crea Adam dedans le

*Au Dia-
logue de
la nature.*

1. E X A M E N

Paradis terrestre (qui estoit le lieu fort tem-
peré qu'il dit) mais que depuis qu'il fut for-
m^é, il le mit là. *Iussit ergo dominus Deus homi-*
nem, & posuit eum in paradysum voluntatis, ut
operaretur, & custodiret illum. Dieu doc enle-
ua l'homme, & le mit au paradis de volu-
pté: afin qu'il fust son œuvre & qu'il le gar-
dast. Car estant le pouuoir de Dieu infiny,
& son sçauoir sans mesure & en volonté de
luy donner toute la perfection naturelle qui
peut estre au genre humain, il est à croire
q^e le morceau de terre, duquel il l. forma, nⁱ
l'incorporature du champ Damasceue (où
il fut créé) ne l'ont peu empêcher de le fai-
re temperé. L'opinion de Platon, d'Aristo-
te, & de Galien a lieu es œuvres de nature:
& bien que l'on habite en pays intemperez,
il aduient neantmoins aucunes fois d'en-
gendier vn homme temperé. Mais il est
manifeste que Adam auoit la chevelure &
la barbe rousse, qui est le premier signe de
l'homme temperé: car eu esgard à ceste
marque t^{elle} notable, on luy imposa ce nom,
Adam, lequel signifie comme saint Hiero-
me l'interprete, *Homo rufus*. Homme rouf-
seau, ou blond. On ne sçauoit mir non
plus qu'il n'ait esté bien fin & bien propor-
tionné: car quand Dieu eut acheué de le
créer, le texte dit. *Vidit Deus cuncta, & sece-*
rat, & erat valde bona. Par conséquent il est
certain qu'il ne sortit laid de la main de
Dieu, ni mal ba ty: car, *Dei perfecta sunt ope-*
ra: Et le texte dit des arbres, qu'ils estoient

Gen. ch. 2.

Gen. c. 1.

An Den.
Gen. ch. 2.

font beau-
tion A la
principale
Prendre
for tage,
est la tron
paroles, E
militaire
philosoph
seu blanc
vertu & l
dit que l
que Dieu
& aggran
teux: car
trait de la
les ignora
noez: C
tude qui
n'est pas
sain & fo
me & cin
neuf cens
ie peux
rouleau
teux, lan
sement de
prie prop
Nous vo
comme
grand en
gination
autre moy

fort beaux à voir. A plus forte raison l'estoit Adam, que Dieu auoit fait pour vne principale fin, & pour estre Seigneur & President du monde. On peut recueillir qu'il fut sage, vertueux, & de bonnes mœurs (qui est la troisième & sixième marque) par ces paroles, *Faciamus hominem ad imaginem & similitudinem nostram*. Car, suivant les anciens philosophes, le fondement en quoy gist la semblance qu'a l'homme avec Dieu, est la vertu & science. Et pour ceste cause Platon dit que l'un des plus grands contentemens que Dieu recoiue au ciel, est d'oïr louer & aggrandir en la terre l'homme sage & vertueux: car vn tel homme est le vray portrait de luy. Au contraire, il se fâche, si les ignorans & vicieux sont estimez. & honorez: Ce qui est pour la grande dissimilitude qui se trouue entre Dieu & eux. Il n'est pas difficile à prouuer qu'il a vescu sain & fort long temps (qui est le quatrième & cinquième signe) puis qu'il a vescu neuf cens & trente ans accomplis. Et ainsi ie peux conclurre, que l'homme qui sera rousseau, bien fait, de moyenne stature, vertueux, sain, & de longue vie, sera par consequent de grande prudence, & aura vn esprit propre & cōuenable au sceptre Royal. Nous auons par mesme moyen descouuert comme se peut ioindre & assembler vn grand entendement, avec vne grande imagination & mémoire: bien qu'il y ait vn autre moyen, sans que l'homme soit tempe-

Gene c. 3.

Galen de curād. anim. mor.

Au liure des loix.

L' E X A M E N

ré. Mais nature en fait si peu de ceste machine, qu'il ne s'en est iamais trouué q̃ deux, de ioutant d'esprits que i'ay peu examiner. Il est facile à entendre comme se peut faire qu'un grand entendement s'assemble avec vne grande imagination & memoire, n'estant l'homme temperé, supposant l'opinion d'aucuns Medecins, qui affirment que l'imagination reside en la partie de deuant du cerueau; la memoire en la partie de derriere, & l'entendement en celle du milieu: on peut dire le mesme en nostre imagination: mais c'est grand cas qu'estant le cerueau non plus gros qu'un grain de poiure, quand nature le forme, il face neantmoins vn ventricule & lieu de semence fort chaude, vn autre de fort humide, le troisieme du milieu de fort seiche: mais en fin, ce n'est pas vne chose impossible.

*Comme les peres doiuent engendrer enfans sages,
& d'esprit tel que requierent les lettres:
en quoy se trouuent choses
notables.*

C H A P. XV.



EST vne chose digne de grande merueille, qu'estant la nature telle que nous scauons tous, prudente, accorte, de grand artifice, sçauoir, & pouuoir, si elle se trom-

petant à la
pour vn q
cree vne i
sprit: dec
naturelles
viennent
moyen &
sçauoir le
der, afin
sages. Ca
que regio
peree, na
en sortira
touliours
nous pour
aurions f
bien qu'o
de ceste n
ter par te
la honte
par mes
re & no
placion
s'en va p
plusieurs
hommes
des enfans
ste char
d'aucun
que l'en
anciens
raison n
naturelle

patant à faire l'homme , de maniere que pour vn qu'elle fait sage & prudent, elle en cree vne infinité qui sont despourueus d'esprit: dequoy cherchant la raison & causes naturelles , i'ay trouué que les peres ne viennent à l'acte de la generation par le moyen & ordre que nature à establi, & ne sçauent les conditions qui se doiuent garder, afin que leurs enfans soient prudens & sages. Car par la mesme raison qu'en quelque region que ce soit, tēperece ou non tēperece, naistra vn homme fort ingenieux, en sortiront autres cent mille, si on garde tousiours ce mesme ordre de causes. Si nous pouuions remedier à cela par art, nous aurions fait à la Republique le plus grand bien qu'on sçauroit faire. Mais la difficulté de ceste matiere est, qu'elle ne se peut traiter par termes tant honnestes que requiert la honte naturelle que les hommes ont: & par mesme raison que nous laissons de dire & noter quelque diligence ou contemplation necessaire, il est certain que tout s'en va perdu: de maniere que l'opinion de plusieurs graues philosophes est, que les hommes sages engendrent ordinairement des enfans fort ignorans: pource q'en l'acte charnel ils se gardent, par honnesteré, d'aucunes diligences qui sont requises, afin que l'enfant tire la sagesse du pere. Aucuns anciens philosophes ont voulu trouuer la raison naturelle, pourquoy les yeux sont naturellement honteux, quand on leur

met deuant les instrumens de la generation: & pourquoy l'ouïe est offensée quand elle entend parler: estans esmerueillez de voir que nature ait fait ces parties avec vn tel souci & diligence, & pour vne fin de telle importance, comme de faire le genre humain immortel: & neanmoins que l'homme plus sage & prudent, plus est honteux & esmeu quand il les regarde, ou qu'il les entend nommer. Aristote dit que la honte & l'honnesteté est propre passion de l'entendement. de maniere que quiconque ne s'offensera par le nom & acte de la generation, est certainement despourueu de ceste puissance, comme nous auons que celui n'auroit pas le toucher, lequel ayant mis la main au feu, ne se brusleroit. Par ce moyen Caton l'ancien descouurit que Manilius, homme illustre estoit despourueu d'entendement, pource qu'on l'aduertit qu'il baisoit sa femme en la présence d'une sienne fille qu'il auoit. Et pour ceste raison il le perua du Senat, & ne peut tant faire qu'il fust admis au nombre des Senateurs. De ceste contemplation Aristote a fait vn probleme, demandant: Pourquoi les hommes qui veulent exercer l'acte Venerien, ont honte de le confesser: & quand ils ont enuie de viure, ou de manger ou de faire quelque autre chose, ils ne se soucient point de le dire. A quoy il respond & dit, Qu'il y a vn appetit de beaucoup de choses qui sont necessaires à la vie de l'homme; desquelles

aucunes

*Aux lin.
de l'ame,
Et au 4.
des topic.*

*En la 4.
sect. prob.
28.*

aucunes
s'il ne les
roient m
nerien, el
de faute.
est faux.
meat l'h
fir qu'il a
aussi de b
s'il a en
ment, il
peine &
plus secr
Nous vo
honteux
ils ne le
garde:
pissier in
l'appetit
corps:
l'homme
plustost
ni ne be
présence
n'est pas
que la se
venance
rine au
de l'vri
la quant
vales sy
pense qu
nent m

Aucunes sont de si grande importance, que s'il ne les mettoit en execution, elles le feroient mourir. Mais l'appetit de l'acte Venerien, est plustost indice d'abondance que de faute. Mais certainement le probleme est faux, & la responce aussi: car non seulement l'homme à honte de manifester le desir qu'il a d'avoir affaire à la femme, mais aussi de boire, de manger, & de dormir. Et s'il a enuie de jeter dehors quelque excrement, il ne l'ose dire, ni faire, si ce n'est avec peine & honte: & avec ce, il va au lieu le plus secret, afin que personne ne le voye. Nous voyons melmes des hommes tant honteux, qu'ayans grande enuie de pisser, ils ne le peuvent faire, si quelqu'un les regarde: & si on les laisse seuls, ils peuvent pisser incontinent, & à leur aise: ce qui est l'appetit de jeter ce qui est superflu au corps: de maniere que si on ne le faisoit, l'homme viendrait à mourir, & beaucoup plustost qu'il ne feroit pas, s'il ne mangeoit ni ne beuvoit. Et si aucun le dit, ou fait en presence d'un autre, Hippocrate dit, qu'il n'est pas en son libre jugement. Galien dit, que la semence à telle proportion & convenance avec les vases spermatics, que l'urine avec la vessie: car comme la quantité de l'urine incite la vessie à la chasser de là, la quantité de la semence moleste aussi les vases spermatics. Et quant à ce qu'Aristote pense que l'homme & la femme ne deviennent malades, & ne meurent à cause de la

*Au 6. des
lieux af-
fectez
cha. 6.*

L'EXAMEN

retention de la semence, c'est contre l'opinion de tous les Medecins, principalement de Galien, qui dit & assure, que maintes femmes, demeurant ieunes & veufues sont venues à perdre le sens & le mouvement, le pouls, & la respiration, & sur les entrelaites, la vie. Le mesme Aristote allegue plusieurs maladies que les hommes continens souffrent, pour la mesme raison. La vraye responce au probleme ne se peut donner en philosophie naturelle, car elle n'est de la iurisdiction. Et pourtant est besoin passer à autre science superieure, que l'on appelle Metaphisique, en laquelle Aristote dit, que l'ame raisonnable est la plus basse de toutes les intelligences: & pource qu'elle est procedee de la nature des Anges, elle est faschee de se voir mise au corps, lequel a communauté avec les bestes brutes. Et ainsi la sainte escriture note, comme chose contenant mystere, que le premier homme estant nud, n'auoit point de honte: mais que se voyant ainsi, il se couurit, cognoissant que par sa faulte il auoit perdu l'immortalité, & que son corps estoit suiet à alteration, & corruption, & qu'on luy auoit baillé ces instrumens & parties, afin que necessairement il mouust, & laissast vn autre en sa place: & que pour conseruer ce peu de iours qu'il auoit à viure, il luy estoit necessaire de boire & de manger, & de ieter hors de si mauuais excremens. Et s'est augmentee en luy la honte, voyant que les Anges, aus-

*Aug. lin.
des lieux
afflict.
chap. 6.*

*An li. 12.
de la Me-
taph.*

quels il t
que faire
mir, pou
instrum
tres, ain
ble de m
corromp
struits le
sonnable
nent en
né à l'ho
ptible. C
il apper
tenter l'
& pour l
faire qu
Anges, l
talité, &
besoin
bestes b
niere, l
en chai
nostre
gloire a
parties
l'vie &
égard à
ta che d
cette m
de neces
peut ex
nera: c
niere qu

quels il touchoit, sont immortels, & n'ont que faire de boire, de manger, ni de dormir, pour la conseruation de la vie, & n'ont instrumens pour s'engêdrer les vns les autres, ains qu'ils ont esté creéz tous ensemble de nulle matiere, & sans crainte de se corrompre: dequoy sont naturellement instruits les yeux & l'ouïe. Parquoy l'ame raisonnable s'en fâsche, & à honte que luy viuent en memoire les choses que l'on a donné à l'homme pour estre mortel & corruptible. Que ceste soit la conuenable raison, il appert clairement, car Dieu pour contenter l'ame, & pres le iugement vniuersel, & pour luy donner entiere gloire, il doit faire que son corps ait les proprietéz d'un Ange, luy donnant subtilité, agilité, immortalité, & splendeur: à raison dequoy il n'aura besoin de manger, ni de boire, comme les bestes brutes. Et estans au ciel de ceste maniere, les ames n'auront honte de se voir en chair, comme maintenât nel'ont Christi nostre Redempteur & sa mere: ains vne gloire accidentalle de voir cessé l'usage des parties qu'auoient coustume d'offenser l'ouïe & la veüe. Ayant l'homme, en apres esgard à l'honnesteré naturelle de l'ouïe, il tâche d'ouïr les termes durs & aspres de ceste matiere, & va à l'entour par aucunes douces manieres de parler, là où il ne se peut excuser. L'honneste lecteur me pardonnera: car de reduire en art parfait la maniere qui se doit tenir, à ce que les hommes

*Notex un
indice de
l'immor-
talité de
l'ame.*

L' E X A M E N

soient de bon esprit, c'est vne des choses dont la Republique à plus de besoin: attendu que par la meisme raison, naistront des hommes vertueux, bien fais, sains, & de longue vie. Il me semble propre de diuiser la matiere de ce chapitre en quatre principales parties, pour esclarcir ce qui se doit dire, & afin que le lecteur ne se cõfonde. Premièrement il faut montrer les qualitez & le naturel temperament que l'homme & la femme doiuent auoir, afin de pouuoir engendrer: secondemẽt il faut declarer quelle diligence doiuent employer les peres, à ce que les enfans soient masculz & non femelles: tierciement, comme ils viendront sages & non ignorans: & puis comme on les doit nourrir, apres qu'ils sont nez: pour conseruer leur esprit. Or pour venir au premier poinct, nous auons desia dit de l'opinion de Platon, qu'en la Republique bien ordõnee deuroient estre des forgeurs de mariages, qui sçeussent par art, cognoistre les qualitez des personnes qui se marieroient, pour bien accorder l'vne & l'autre partie. En laquelle matiere Hippocrate & Galien ont commencẽ à travailler, & ont donnẽ quelques reigles pour cognoistre la femme qui est seconde, & celle qui ne peut enfanter, & que l'homme est inhabile à engendrer, & lequel est puissant pour ce faire. Mais de tout cela, ils n'ont dit gueres de choses, & n'en ont parlẽ avec telle distinction qu'il falloit, aumoins au propos qui se presente:

In Theol

à raison dequoy sera besoin cōmencer l'art
 dès les principes, & luy dōner en brief l'or-
 dre qu'il faut pour esclarcir de quels peres
 sortent enfans sages, & de quels, igno. &
 paresseux. A quoy faire, il est besoin sçauoir
 premierement vne certaine philosophie
 particuliere, laquelle estant fort manifeste
 aux maîtres de l'art, le vulgaire toutesfois
 n'en a point de souci, veu que tout ce qui se
 doit dire touchant le premier point, depēd
 de sa cognoissance: c'est que l'homme (biē
 qu'il nous semble de la composition que
 nous voyons) ne differe point de la femme,
 selon que dit Galien, d'autre chose que de
 ce qu'il a les membres genitaux hors du
 corps. Car si nous faisons anatomie d'une
 femme, nous trouuerons qu'elle a au dedās
 deux coitillons, deux vases spermatiques;
 & le ventre de la meisme composition que
 le membre de l'hōme, sans qu'aucun linea-
 ment luy defaille. Ce qui est tant veritable,
 que si nature acheuant de forger vn hom-
 me parfait, le vouloit conuertir en femme,
 il n'y auroit autre chose à faire, que de re-
 mettre au dedans les iustumēs de la gene-
 rat on: & si estant la femme faite, elle vou-
 loit la changer en homme, elle n'auroit au-
 tre chose à faire qu'à luy tirer les coitillons
 dehors. Cela est aduenü plusieurs fois à la
 nature, estāt la creature aussi bien au corps
 comme dehors: dequoy les histoires sont
 plaines: mais aucuns ont pensé que c'estoit
 vne chose fabuleuse, veu que les poētes en.

*Au liurē
 de la dis-
 section de
 la matrice,
 & au
 li. de la
 semence,
 chap. 5.*

L'EXAMEN

ont fait leur profit, & toutesfois il est ainsi.
 Car nature à souuent fait vne fille, qui a demeuré vn ou deux mois au vêtre de sa mere, & suruenât aux membres genitaux abondance de chaleur (pour quelque occasion) elle les fera sortir dehors, & fera vn masse. On cognoit apres appertement qui sont ceux, auxquels est aduenü ceste transmutation au ventre de leur mere, en certains mouuemens qu'ils ont, qui ne sont propres ni conuenables aux hommes: Ils sont communiés: ils ont la voix delicate comme les femmes, & sont inclinez à faire les œuvres de femmes, & tombent ordinairement au peché execrable. Au contraire, nature à fait souuentefois vn masse, avec ses membres genitaux dehors, & suruenât vne froideur, elles les a fait retourner au dedans, & en a fait vne femelle. Ce qui se cognoit apres la naissance, en ce qu'une telle fille à l'air d'un garçon, tant en la parole, qu'en tous ses mouuemens & œuvres. Il semble que cela soit difficile à prouuer: mais considerât ce que plusieurs anciens historiographes affirment, il est fort aisé de le croire. Or que les femmes se soyent tournees en hommes, depuis la naissance, le vulgaire ne s'estonne de l'entendre: car outre ce qu'en racontent pour chose vraye plusieurs anciens, c'est vne chose qui est aduenü en Espagne, depuis peu d'annees en ça, de maniere qu'il n'est besoin de battre ni disputer ce que l'experience demontre. D'auantage, il est aisé à en-

En quelque endroit du 2. Livre de l'histoire de l'Espagne
de l'histoire de l'Espagne
de l'histoire de l'Espagne

rendre q
 membre
 dehors.
 vn garç
 & ellarg
 demen
 sophes
 mence
 & non p
 de & se
 non pa
 qu'il n
 froid,
 chaude
 Arist
 cōde, p
 de & h
 imposs
 stante
 & deu
 fteroi
 Tou
 qu'il y
 de la se
 entre l
 ce quel
 terre n
 n'osent
 prend
 sont le
 plus de
 voit p
 gleten

rendre quelle est la raison & cause que les membres genitaux s'engédrent dedans ou dehors, & que vient à sortir vne fille & non vn garçon : sçachant que la chaleur dilate & eslargit toutes choses, & la froideur les detient & reserre. Parquoy tous les philosophes & medecins accordent, que si la semence est froide & humide, se fait vne fille & non pas vn garçon, mais si elle est chaude & seiche que s'engendrera vn garçon, & non pas vne fille : d'où s'inferé clairement qu'il n'y a homme qui se puisse appeller froid, au respect de la femme : ni femme chaude, au respect de l'homme.

*Galien au
2. li. de la
semence,
chap. 5.*

Aristote dit, que la femme pour estre féconde, ou pour porter enfans, doit estre froide & humide: car si elle ne l'estoit, il seroit impossible qu'elle eust du lait, pour substerneuf mois la creature en son ventre, & deux ans apres qu'il est né: le tout se gasteroit & consumerait.

*En la 4.
sect. prob.
2.*

Tous les philosophes & medecins disent qu'il y a telle conuenance entre la matrice de la femme & la semence de l'homme, que entre la terre & le froment ou autre semence quelconque. Or voyons nous que si la terre n'est froide & humide, les laboureurs n'osent semer, pource que la semence ne prend ni germe: & entre les terres, celles-là sont les plus fécondes & fertiles, qui ont plus de froideur & d'humidité: comme se voit par experience, és pays du Nort, Angleterre, Flandre & Allemagne, l'abon-

*Gal. aphorif.
com. 62.*

dance desquels en biens de la terre, rend es-
merueillez ceux qui n'en sçauent pas la
cause: & en telles terres, ne se voit pas vne
femme mariee, qui soit sterile, & qui ne
porte des enfans à cause de leur grande
froideur & humidité Mais combien que la
femme doyue estre froide & humide, afin
de conceuoir, elle pourroit neâtmoins l'es-
tre en tel excez, qu'elle gasteroit la semen-
ce, comme nous voyōs que les bleds se per-
dent par les trop grandes p'uyes, & qu'ils ne
peuent meurir, quand le temps est trop
froid. Parquoy l'on peut entendre que ces
deux qualitez doiuent estre moderees, au-
trement la fecondité se perd. Hippocrate
tient pour seconde la femme de laquelle le
ventre est temperé, de telle maniere que la
chaleur n'excede la froideur, ni l'humidité,
la siccité: & ainsi dit-il que les femmes qui
ont leurs ventres froids ne conçoient ni
celles qui les ont fort humides, fort chauds
& secs. Et comme il est impossible que la
femme puisse conceuoir, & moins encore
estre femme, si elle & les mēbres genitaux
sont t. mperiez, (pource que si la semence de
laquelle au commencement elle est formee
estoit temperée, les mēbres genitaux forti-
royent dehors, & en seroit fait vn garçon
avec la barbe & mesme plus parfait que na-
ture sçache faire) aussi peu la matrice & la
femme peut estre chaude, en excez & domi-
nation: pource que si la semēce de laquelle
elle a esté engendree auoit ceste tempera-

An 1. des
Aph. 62.

ture. elle
Il est de
midité
la femi
me a b
pour se
pour ce
tes les
bruis a
mēstru
necessa
& en c
beauco
estre g
matie,
tion d
dilem
temps
re. Q
drero
gener
toit/e
ne des
tenir
impos
recoit
les me
la rai
cune
leur v
si la
fait,
faii pl

ture, elle fust sortie maſle & non ſœmelle. Il eſt donc certain que la froideur & l'humidité ſont les deux qualitez qui rendent la femme ſeconde: car la nature de l'homme a beſoin de beaucoup de nourriture, pour ſe pouuoir engendrer & conſeruer. Et pour ceste cauſe voyons nous que de toutes les ſœmelles qui ſe trouuent entre les bruts animaux, n'y en a pas vne qui ait mèſtruës comme la femme. Parquoy eſtoit neceſſaire la faire toute froide & humide, & en tel poinct ou degré qu'elle crealt beaucoup de ſang flegmatic, qui ne peut eſtre gaſté ni conſommé: i'ay dit ſang flegmatic, pource qu'il eſt propre à la generation du laiſt, duquel Galien & Hippocrate *En la 5.
ſect. pr.
ble. 52.* diſent que la creature ſe maintient, tout le temps qu'elle demeure au ventre de la mere. Que ſi elle eſtoit temperée, elle engendreroit beaucoup de ſang, mal propre à la generation du laiſt, qui ſe reſouldroit du tout (comme en l'homme temperé) & ainſi ne demeureroit choſe aucune, pour maintenir la creature. Parquoy ie tiens pour impoſſible qu'aucune femme ſoit tempercelles ſont toutes froides & humides, ſi les medecins & Philoſophes ne me donnent la raiſon pourquoy la barbe ne vient à aucune femme, & qu'à toutes, eſtant en ſanté, leur viennent les mentruës, ou pourquoy, ſi la ſemence de laquelle la femme a eſté faite, eſtoit temperce ou chaude, s'en eſt fait pluſtoſt vne fille qu'un garçon. Mais

L' E X A M E N

aussi combien qu'elles soient toutes froides & humides, elles ne le sont pas toutes en pareil degré de froideur & humidité. Aucunes le sont au premier: autres, au second, & autres, au troisieme: toutes lesquelles peuuent devenir grosses & enceintes, si l'homme correspond en la proportion de chaleur, que nous dirons ci apres. On ne trouuera pas vn philosophe ni medecin, qui ait encores dit iusques à present, par quels signes on doit cognoistre ces trois degrez de froideur & humidité en la femme, & sçauoir laquelle est froide & humide, au premier: quelle au second, & quelle au troisieme. Mais considerant les effets que ces qualitez produisent aux femmes, nous pourrös le departir, par le moyen de la force & vigueur, & ainsi nous pourrös entendre le premier par l'esprit & habilité de la femme: l'autre, par les mœurs & complexion, le troisieme, par la grosse voix ou deliée: le quatrième, par la chair, en abondance ou au contraire: le cinquieme, par la couleur: le sixieme, par le poil: le septieme, par la beauté ou laidure. Quāt au premier, il faut sçauoir, que encores qu'il soit vray (comme nous auös prouué en vn autre endroit) que l'esprit & habilité de la femme soit le temperament du cerueau, & non d'aucun autre membre: si est-il pourtant que la matrice & couillons d'icelle sont de telle force & vigueur, pour alterer ou chāger tout le corps que s'ils sont chauds & secs, ou froids &

humide
Galien
& sont
disent
reçoit
qu'ils n
sent fo
vray, q
que ch
s'adou
chair
lons lu
mange
quoy s
couille
munie
corps
au cer
de, co
passa
de qu
rez q
leurs
dent
neron
grād
de au
ne, c
gré,
mes,
car d
de &
com

humides, ou de quelque autre temperature Galien dit que les autres parties en tiennent & sont de mesme. Mais tous les medecins disent que de tous les membres, le cerueau recoit les alterations le plustost, combien qu'ils n'ayent raison, sur laquelle ils puissent fonder vne telle conuenance. Il est vray, que par experience Galien prouue, que chastrant vne truie, incontinent elle s'adoucit & s'engraisse, & luy deuient la chair tẽdre & sauoureuse: mais si les coiillons luy demeurent, la chair en est dure à manger, comme la chair d'un chien. Parquoy se peut entendre que la matrice & les coiillons sont de grande efficace, pour communiquer à toutes les autres parties du corps, leur temperament: principalement au cerueau, pource qu'il est froid & humide, comme eux: & ou, par la semblance, le passage est fort aisé. Et si nous prenons garde que la froideur & humidité sont qualitez qui nuisent à la partie raisonnable & que leurs contraires (la chaleur & siccité) la rendent parfaite, & l'augmentent, nous trouuerons que la femme qui monstrera vn grand esprit & habilité, sera froide & humide au premier degré, & si elle est fort bonne, c'est signe qu'elle l'est au troisieme degré, & si elle participe de ces deux extremes, c'est signe qu'elle l'est au second degré, car de penser que la femme puisse estre chaude & seiche, & auoir vn esprit & habilité conuenable à ces deux qualitez, c'est vne

*Au 5. des
Aph. cõ.
62.*

*Hippo au
6. des epi.
p. 1. cõ. 2.*

*Au 1. li.
de la sem-
ence, ch.
15.*

L' E X A M E N

fort grande erreur, car si la semence de laquelle elle a esté formee se fust trouuee chaude & seiche par excez, il en fust prouenu vn garçon, & non pas vne fille : mais pour auoir esté froide & humide, en a esté faite vne fille, & non pas vn garçon. La verité de ceste doctrine est claire & manifeste, si l'on considère l'esprit de la premiere femme qui fut au monde : car quand Dieu l'eut faite de sa propre main, parfaite en son sexe, il est certain neantmoins qu'elle scauoit beaucoup moins qu'Adam, & pour ceste cause le diable sachant cela, fut vers elle pour la tenter, & n'osa venir à l'homme cognoissant son grand esprit & scauoir, & de dire que Dieu osta tout le scauoir à Eue, qui luy defailloit pour esgaller Adam à cause de son peché, personne ne le peut affirmer, pource qu'elle n'auoit encor offensé. Il s'ensuit donc que la premiere femme n'auoit pas l'esprit si grand que Adam, pource que Dieu la fit froide & humide, qui est le temperament necessaire, pour estre seconde, & pour engendrer, & qui contredit neantmoins au scauoir : car s'il l'eust faite temperée, comme Adam, elle se fust trouuee trespasse : mais elle n'eust peu enfanter, ni auoir ses fleurs, si n'eust esté par voye supernaturelle. Sainct Paul se fonda en ceste nature, quand il dist, *Mulier in se. eto discat, cum omni subiectione, docere autem mulieri non permitto, neque dominari in virum, sed esse in silentio.* C'est à dire, Que la

femme apprenne en silence, avec toute subiection: ie ne veux pas que la femme enseigne, ni qu'elle domine l'homme, mais qu'elle se taise, & qu'elle obeisse à son mary. Mais cela s'entend quand la femme n'a l'esprit, ni autre plus grande grace que sa dispositiō naturelle: car si elle a quelque don special, elle peut bien enseigner & parler. Nous scauons bien, que comme le peuple d'Israël fut opprimé & assiégé par les Assyriens, Iudith femme treffage enuoya appeller les Sacrificateurs de Chabry & Charmy, & les tença, disant: Pourquoi souffre on à Ozias de dire, que si dedans cinq iours ne luy viēt du secours, le peuple d'Israël tombera à la misericorde des Assyriens: Voyez vous pas que ces paroles prouoquent Dieu à ire, & non pas à misericorde? pourquoi est-ce que les hommes limitent la bonté & clemence de Dieu? pourquoi limitent ils le iour auquel il les peut secourir & deliurer? Et acheuant de les repredre en ceste maniere, elle mōstra comme ils deuoient appaiser son ire, & obtenir de luy ce qu'ils demandoient. Elbore aussi (femme non moins sage) enseigna au peuple d'Israel le moyen de rendre graces à Dieu, pour la grande victoire qu'il auoit eue de ses ennemis. Mais quand la femme demeure en sa disposition naturelle, tout le genre de lettres & scauoir est contraire à son esprit. Et pour ceste cause l'Eglise Catholique, à iuste cause defend à toute fem-

L' E X A M E N

me de prescher, confesser, & enseigner: pource que son sexe n'admet aucune prudence ni discipline. On descouure aussi par les mœurs & complexions de la femme en quel degré de froideur & humidité g'ist son temperament: car si avec l'esprit aigu, elle est rechigneuse, rude & fascheuse, elle est au premier degré de froideur & humidité, estant vray ce que nous auons prouué ailleurs, que la mauuaise complexion tient tousiours à la bonne imagination: celle qui a ce poinct ou degré de froideur & humidité note & reprend tout, & ne peut rien souffrir. Telles sont de bonne compagnie, & ne s'estonnent de voir les hommes, & ne tiennent pour mal complexionné celui qui leur dit quelque sornette. Au contraire, quand la femme est de bonne complexion, quand elle ne se donne aucune peine, qu'elle rid à toute occasion, qu'elle passe par tout, qu'elle dort fort bien, elle descouure le troisieme degré de froideur & humidité: car la grande mollesse du cerueau & esprit est ordinairement accompagnée de peu de sçauoir. Celle qui participe des deux extremes, est froide & humide au second degré. Galien dit que la voix forte & aspre est indice de grande chaleur & siccité: nous le prouuons aussi ailleurs de l'opinion d'Aristote, par où nous entendons, que si la femme a la voix: comme d'un homme, elle est froide & humide au premier degré, & si elle l'a fort delice, & de-

*Au liure
de Part,
med.
Hippo. au
6. des E-
pid.*

licare, el
ticipie d
relle voi
& chau
rons in
des sign
la parol
La fem
vne gra
Medeci
graisse
moyen.
maigre,
froideu
grasse n
froide
lesse &
les deg
humid
midité
la fait
ge & d
urent a
qualite
lien dic
& humi
ne ou n
premier
fait le t
elle est
me a be
de barb
stic en

licate, elle l'est au troisieme. Et si elle participe des deux extremes, elle a vne naturelle voix de femme, & mesmes est froide & chaude au second degré. Nous prouuerons incontinent, quand nous parlerons des signes de l'homme, combien despend la parole du temperament des coüillons. La femme fort charnuë demonstre aussi vne grande froideur & humidité : car les Medecins disent que l'embonpoint & la graisse s'engendre aux animaux par ce moyen. Et au contraire si elle est seiche & maigre, elle demonstre auoir en soy peu de froideur & humidité: Et si elle n'est ni trop grasse ni trop maigre, c'est signe qu'elle est froide & humide au second degré: la mollesse & aspreté de la chair montrent aussi les degrez de ces deux qualitez : la grande humidité fait la chair molle, & le peu d'humidité la fait aspre & dure, & la moderee la fait de bonne sorte. La couleur du visage & des autres parties du corps descouurent aussi la force & debilité de ces deux qualitez. Si la femme est fort blanche. Gallien dit que c'est signe de grande froideur & humidité, & au contraire, si elle est brune ou noire, elle est froide & humide au premier degré, & de ces deux extremes se fait le second degré, & se cognoist quand elle est blanche & coloree. Quand la femme a beaucoup de poil, & qu'elle a vn peu de barbe, c'est donc vn signe pour cognoistre en elle le premier degré de froideur

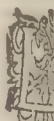
*Attili-
ure de
san. mis.*

L'EXAMEN

& humidité: car ſçachant la generation du poil & de la barbe, tous les Medecins diſent que le poil vient de chaleur & ſiccité, & ſ'il eſt noir, il demontre beaucoup de chaleur & ſiccité: Si la femme n'a gueres de poil, ni chevelure, elle tient la temperature contraire: celle qui eſt froide & humide au ſecond degré, a vn peu de poil, mais il eſt blond & doré. La laideur & beauté aident beaucoup à cognoiſtre les degrez qu'à la femme de froideur & humidité. A peine la belle femme ſort au premier degré des ſuidites qualitez: car la ſemence ſeiche dont elle a eſté formee a empesché ſa belle forme & figure. La terre doit auoir l'humidité conuenable, afin que le potier la puiſſe former, & en faire ce qu'il voudra: mais ſi elle eſt dure & ſeiche, les vases en ſeront laids & mal formez. Ariſtote dit auſſi que la grande froideur & humidité rend les femmes naturellement laides: car ſi la ſemence eſt froide, & fort humide, elle ne ſe peut pas bien former, pour ce qu'elle ne peut conſiſter, comme de la terre fort molle, nous voyons que les vases ſont mal baſtis. La femme fort belle eſt froide & humide au ſecond degré, pource qu'elle a eſté faite de matiere bien aſſaiſonnée & obeïſſante à nature: qui eſt vn ſigne de loymeſme fort euiden, pour cognoiſtre que la femme eſt ſeconde, & qu'elle peut enſanter: pource qu'elle eſt d'vn temperament propre & conuenable à cela, & pour

cette cau
hommes
L'homme
couure la
ſtomac
par le fl
ſainte
ſur l'arbr
le fruct
La facult
ſecond
& ſi elle
ſant par
elle, & qu
ment pro

Comm



conuen
temper
mide, n
cune le
femme
mide, n
me fro

cette cause elle correspond quasi à tous les hommes, & tous les hommes la desirer. L'homme n'a puissance aucune, qui ne descouure la bonté ou malice de son objet. L'estomac cognoist les alimens par le goust, par le flairer, & par la vuë: & pourtant la sainte escriture dit qu'Eue assist les yeux sur l'arbre deffendu, & qu'il luy sembla que le fruit d'iceluy estoit gracieux à manger. La faculté d'engédier tient pour indice de fécondité & fertilité la beauté de la femme: & si elle est laide, elle l'abhorre, cognoissant par cest indice, que nature a failly en elle, & qu'elle ne luy aura donné le temperament propre & conuenable pour enfanter.

Comme l'on cognoist en tout homme, quels degrez il y a de chaleur & siccité.

§ T.



HOMME n'a son temperament tant limité que la femme: car il peut estre chaud & sec (temperature qu'Aristote & Galien pensent estre la plus conuenable à ce sexe) chaud & humide, & temperé: mais il ne peut estre froid & humide, ni froid & sec, s'il est sain, & sans aucune lesion. Car, comme il n'y a point de femme chaude & seiche, ni chaude & humide, ni temperee, aussi n'y a il point d'homme froid & humide, ni froid & sec, au re-

L'EXAMEN

gard des femmes, sinon de la maniere que ie diray bien tost. L'homme chaud & sec, chaud & humide, & tēperé à les trois mesmes degrez en son tēperament, que la femme en la froideur & humidité: & pourrant faut auoir indices pour cognoistre en quel degré est l'homme, pour luy bailler vne femme qui luy soit conuenable. Et pour ceste cause il faut sçauoir que des mesmes principes que nous recueillons le temperament de la femme, & le degré qu'elle a de froideur & humidité, nous deuons nous aider & seruir pour entendre quel homme est chaud & sec, & en quel degré. Et pource que nous auons dit, que l'esprit & mœurs de l'homme se collige le tēperamēt des couïllons, il faut regarder à vne chose notable que dit Galien, qui est, que pour donner à entendre la grande vertu des couïllons de l'homme, à donner fermeté & temperament à toutes les parties du corps, il affirme qu'ils sont de plus grande importance q̄ le cœur: & en donne la raison, disant que le cœur est seulement le principe de la vie: mais les couïllons sont le commencement de bien viure, & sans causes. Il ne sera besoin alleguer plusieurs raisons, afin de prouuer combien est nuisible à l'homme d'estre priuē de ces parties, encor qu'elles soyent petites, attendu que nous voyons par experience, que incontinent il en perd le poil & la barbe: il change sa voix grosse en vne delice: & avec cela il perd les forces, & la

*En l'lin.
de la si-
mence, ch.
36.*

chaleur n
dition es
eston fem
d'auanta
estre pri
apres qu
perdre ce
auoit rec
table le
dent, par
donnent
les partic
que de m
lettres, il
uant: ma
fession or
cōme ils
que la m
& q̄ cel
chaleur
des. Il e
habilité
peramen
qui se mē
nation
grē. Si l'h
qu'avec
té, laque
partie rai
fumer, s
ordinaire
troisiem
pourcu

chaleur naturelle, de maniere que sa condition est pire, & plus miserable que s'il estoit femme. Mais ce que l'on doit noter d'auantage, est que si l'homme, deuât qu'en estre priué, auoit bon esprit & habilité, apres qu'ils luy sont retranchez, il vient à perdre cest esprit, ni plus ni moins que s'il auoit receu au mesme cerueau quelque notable leſion. Ce qui est vn argument euident, par lequel ſe voit que les couïllons donnent & ostent le temperament à toutes les parties du corps. Considerons vn peu que de mille eunuques qui s'appliquēt aux lettres, il n'y en a pas vn qui deuienne ſçauant : mais en la musique, qui est leur profession ordinaire, voit-on plus clairement, cōme ils y sont rudes : ce qui se fait pource que la musique est œuvre de l'imaginatiō, & q̄ ceste puissance requiert beaucoup de chaleur, au lieu qu'ils sont froids & humides. Il est donc certain, que par l'esprit & habilité, nous tirerōs & cognoiſtrons le temperament des couïllōs. Et pourtant l'hōme qui se mōstrera aigu és œuvres de l'imagination, sera chaud & sec au troisieme degre. Si l'hōme ne ſçait beaucoup, c'est ſigne qu'avec la chaleur s'est assemblee l'humidité, laquelle nuit tousiours & fait perdre la partie raisonnable, & la fait d'auantage cōfirmer, s'il a grande memoire. Les mœurs ordinaires des hommes chauds & secs au troisieme degre sont telles qu'ils se voyent pourueus de cœur, d'arrogance, de libe-

*Galien au
li. 1. de la
semence,
chap. 16.*

L'EXAMEN

ralité, de hardiesse, & ont fort bonne grace en leurs façons de faire: & au fait, les femmes ils n'ont esgard ni moderation. Les chauds & humides sont ioyeux, rians volontiers, amoureux de passer. mps. simples, de bonne complexion fort affables, ils sont honteux & non beaucoup addonnez aux femmes. La voix & la parole descouure auili beaucoup le temperament des coïllons. Celle qui sera forte & vn peu aspre demonstre que l'homme est chaud & sec au troisiéme degré: si la voix est douce amoureuse & fort delicate, c'est signe de peu de chaleur & de grande humidité. comme l'on voit és hommes qui sont chastrez. L'homme, lequel avec la chaleur assemble l'humidité, à la voix forte, mais douce & sonante. L'homme qui est chaud & sec au troisiéme degré a bien peu de chair, dure, & aspre, composée de nerfs & muscles, & les veines fort grosses. Au contraire quand l'on est beaucoup charnu, & que l'on a la chair delicate & molle, c'est signe d'humidité, à raison de laquelle, la chaleur naturelle dilate & engraisse. La couleur de la peau, brune, regreillée, balancée & cendrée, demonstre que l'homme est chaud & sec au troisiéme degré: & si il a la chair blanche & colorée, il demonstre peu de chaleur & beaucoup d'humidité. Le poil & la barbe est vn signe auquel on doit le plus regarder: car ces deux choses sont fort adherantes au temperament des coïllons. Et si le poil est espais,

noir & gros, spécialement des la cuisse inf-
 qu'es au nomb. il, c'est vn signe infallible
 d'vne grande chaleur & siccité des coüil-
 lons: si l'homme a du poil aux espaules cela
 confirme encore plus. Mais quand le poil
 & la herbe est de couleur de challaigne,
 mol, delicat & non espais, il ne demontre
 pis vne si grande chaleur & siccité aux
 coüillons. A peine voit on aduenir que les
 hommes fort chauds & secs soient fort
 beaux, ains ils sont laids & mal façonnez,
 pource que la chaleur & la siccité (comme
 dit Aristote de ceux d'Ethiopie) fait regri-
 ler & retirer les traits du visage, & ainsi ils
 sortent de mauuaise figure: au contraire
 l'homme bien fait & gracieux, demontre
 vne humidité & chaleur moderee: & pour
 ceste raison, la matiere est obeissante à ce
 que la nature veut faire: ainsi donc il est
 certain que la grande beauté en l'homme,
 ne demontre pas beaucoup de chaleur.
 Nous auons parlé bien au long au chapi-
 tre precedent, des signes de l'homme tem-
 peré: & pourtant n'est besoin les redire en
 cest endroit: il faut noter seulement que
 comme les medecins mettēt en chacun de-
 gré de chaleur, trois eschelons d'intention
 ou force, ainsi en l'homme temperé se doit
 cōstituer g. à leur & largeur d'autres trois.
 Celuy qui sera au troisieme, vers la froi-
 d. m. & l'humidité, se reputera desia froid
 & humide, car aucune fois vn degré resem-
 ble à vn autre: ce qui appert, parce que les

En la 4.
 sect. prob.

4.

2^e E X A M E N

Au liure de l'art de med. signes que donne Galien, pour cognoistre l'homme froid & humide. sont les mesmes signes de l'homme temperé, vn peu plus debiles. Et ainsi il est sage, de bonne sorte, vertueux, il a la parole claire, il est blanc, de bonne chair, & molle, sans poil: & s'il en a, il est blond: tels sont fort roux & beaux de visage: mais Galien dit que leur semence est inhabile à engendrer.

Avec quel homme la femme se doit marier, afin de concevoir.

§ II.

*En la 5.
sect. A.
lib. 59.*



HIPPOCRATE en charge de faire deux choses en la femme qui n'enfante pas, quand elle est mariee, pour cognoistre s'il tient à elle, ou si la semence de son mary est inhabile à engendrer. La premiere est de s'enfumer avec de l'encens, par bas, de maniere que la robbe traine de tous costez en terre, pour empêcher la vapeur de sortir: & si delà à vn peu de temps, elle sent le goust & odeur de l'encens en la bouche, c'est vn certain signe, qu'il ne tient pas à elle, si elle ne porte des enfans, puis que la fumee trouue les chemins de la matrice ouuerts, par où elle penetre iusques au nez & à la bouche. L'autre est de prendre vne teste d'ail plumé iusques au vis & la mettre dedans la matri-

*Hippocr.
au liure,
des steri-
les.*

ce, quand la femme veut dormir, & si le lendemain elle sent en la bouche, le goust & l'aueur de l'ail, elle peut certainement faire des enfans. Mais posé le cas que ces deux preuues demonstrent l'effet que dit Hippocrate, (qui est quand la vapeur pencie, par dedás, iusques à la bouche) cela ne demonstre pas absoluëment la sterilité du mary ni l'entiere secôdité de la sême, mais aucunes fois vne mauuaise souuenâce ou conformatité de l'un à l'autre: & ainsi elle est autant sterile, pour luy, que luy, pour elle: ce que nous voyons tous les iours par experience: car quand vn tel homme se marie avec vne autre femme, il vient à auoir enfans. Et ce qui plus estonne ceux qui ne sçauent pas ceste philosophie naturelle, est que les deux se separans, avec le renô & bruit d'impuissance, & se remarians, luy à vne autre sême, & elle à vn autre mary, ils sont venus tous deux à engendrer. La cause de cela est qu'il y a des hommes desquels la faculté d'engendrer est inhabile pour vne femme, & puissante, pour vne autre. Comme nous le voyons par experience en l'estomac: car il reçoit vne viande d'un grand appetit, & l'autre, non, encores que parauanture elle soit la meilleure. Et pour sçauoir la cõformité & conuenance de l'homme & de la femme, pour auoir lignee, Hippocrate le dit en ceste maniere: Si le chaud, par moyé & egalité ne respond au froid: & le sec, à l'humidité, rien ne s'engendrera: comme

*Au 1. lin.
de natura
hum. c. 11.*

L'EXAMEN

voulant dire, si les deux semences ne s'assemblent en la matrice de la femme : l'une chaude, & l'autre froide : ou l'une humide & l'autre seiche, en esgal degré & force, rien ne s'engendrera : car vne chose tant merueilleuse, comme la facture de l'homme à besoin d'une température, en laquelle chaleur ne surpasse la froideur : ni l'humidité, le sec. Et pourtant si la semence de l'homme est chaude, & celle de la femme aussi, l'on ne pourra auoir lignee. Ceste doctrine ainsi supposée, venons maintenant, par maniere d'exemple à la femme froide & humide au premier degré (de laquelle les signes nous auons dit estre l'aduis & la mauuaise complexion : avec la voix forte, de peu de charnure, noire, velue & laide) ceste là deviendra facilement enceinte, d'un homme ignorant, bien complexionné, qui aura la voix douce, qui sera gras, qui aura la chair blanche & molle, avec un peu de poil & qui sera blond & beau de visage. Ceste-là se peut bien marier aussi à un homme temperé, duquel nous auons dit, de l'opinion de Galien, que la semence est fort propre à la generation & correspondante à toute femme, pourueu qu'elle soit saine & d'âge conuenable : mais ce nonobstant, elle ne devient facilement enceinte : & si elle conçoit, Hippocrate dit que dedans deux mois, elle vient à auorter, pource qu'elle n'a point de sang pour se maintenir ni la creature aussi, neuf mois durans. Mais

*Aus des
Aph. 40.
61.*

*Aus des
Aph. 44.*

on peut remedier facilement à cela, si la femme se baigne beaucoup de fois deuant qu'elle vienne à l'acte de la generation: & le bain doit estre d'eau douce & chaude: laquelle de l'opinion d'Hippocrate, fait la vraye temperature de la femme, luy amollit & humecte la chair (qui est la temperature que doit auoir la terre, afin que le grain de bled y prenne racine) elle produit aussi vne autre plus grand effet, qui est d'accroistre l'enuie de manger, empesche & defend la resolution, & fait que la chaleur naturelle est en plus grãde quantité: au moyẽ dequoy s'aquiert grãde abondance de sang flegmatic, pour maintenir neuf mois la creature. La femme froide & humide, au troisiẽme degre, est bonne, bien complexionnee: elle a la voix fort delicate, elle a beaucoup de chair molle & blanche, elle n'a point de poil ni barbe, & n'est pas fort belle. Ceste là se doit marier à vn homme chaud & sec, au troisiẽme degre, pource que la semẽce d'iceluy est si ardante qu'elle a besoin de tomber en lieu qui soit beaucoup froid & humide, afin de prendre racine. Ceste là tient la qualite du cresson, qui ne peut venir, s'il n'est dedans l'eau: & elle auoit moins de chaleur & siccite, la semẽce qui tomberoit en vne matrice tant froide & humide, ne seruiroit non plus que si l'on semoit le bled dedãs l'eau. Hippocrate conseille à vne telle femme de deuenir maigre, & se contemner la chair & le gras, deuant

*Aus. des
Aph. 16.*

*Aus. de
Aph. 6.*

Q

L'EXAMEN

qu'elle se marie: mais ce faisant, il ne la faut pas mettre avec vn homme si chaud & sec, pource que sa temperature ne seroit bonne, & ne pourroit pas deuenir enccinte. La femme qui sera froide & humide au secôd degré, est moderee és signes que nous auôs dit, horsmis la beauté, qui est pour extrême: Et ainsi est ce vn signe euidant de sa fécondité, quand elle est de bonne grace. Elle correspond quasi à tous les hommes: premierement au chaud & sec au secôd degré, & puis au temperé, & entre deux, au chaud & humide. De toutes ces conionctions d'hommes & femmes que nous auons dit, peuuent sortir sages enfans: mais de la premiere, ils viennent plus ordinairement. Car combien que la semence de l'homme tende à froideur & humidité, la conuuelle siccité de la mere, avec le peu d'aliment, corrige & amende la faute du pere. Pource que ceste maniere de philosopher n'auoit encores esté cognüe, tous les philosophes naturels n'ont peu respondre à ce problème, *Cur plerique suus liberos prudentissimos procreant?* Pourquoi la plupart de hommes ignorans engendrent enfans tresages: à quoy ils respondent que les hommes ignorans appliquent à bon escient à l'estude veuierien, sans estre desloignez par aucune autre contemplation: & que les hommes fort sages sont au contraire, lesquels en tel acte, se mettent à imaginer autres choses que ce qu'ils font: à raison dequoy ils deb-

*Alexan.
dre A-
phrodis.*

liet la f
faient ta
me és na
d'homme
de nature
ionctions
desseiche
marier tr
enfans ig
semence
mide, po
quirent:
de matie
force de l

Quelles d



raison de
que par
voyons
certaine
ciles & le
s'heur m
peuue
en appre

litent la semence, & font des enfans qui de-
faillent tant és puissances ra-sonnables cõ-
me és naturelles. Mais ceste responce est
d'hommes, qui ne sçauent pas beaucoup
de naturelle philosophie. Es autres con-
iunctions, il faut regarder que la femme se
desseiche par la perfection de l'age, sans la
marier trop ieune: car il en viendrait des
enfans igno-ans, & de peu de sçauoir. La
semence des peres fort ieunes est tres hu-
mide, pource qu'il n'y a gueres qu'ils nas-
quirent: & se faisant & formant l'homme
de matiere qui soit trop humide, il sera par
force de lourd esprit.

*Quelles diligence: il faut employer afin d'engen-
drer des garçons, & non des filles.*

S. III.



Es peres qui veulent auoir
enfans sages, & qui soient ha-
biles pour appréhender les lettres,
doivent tâcher qu'ils naissent
filles: pource que les filles, à
raison de la froideur & humidité de leur se-
me, ne peuuent auoir vn esprit profond. Nous
voyons seulement qu'elles parlent avec vne
certaine apparence d'habilité en choses fa-
ciles & legeres, par termes communs & fort
vstitez. mais les mettant au Latin, elles n'en
peuuent gueres appréhender, encor es ce qu'elles
en apprennent est par le moyen de la me-

L'EXAMEN

moire. Et quant à ce qu'elles sont ainsi rudes aux sciences, ce n'est pas leur faute, mais bien de la froideur & humidité qui les a fait filles: lesquelles qualitez contredient à l'esprit & habilité, comme nous auqs prouué ailleurs. Salomon considerant la grande faute qu'il y a d'hommes prudens, & cōme il n'y a pas vne femme qui naisse avec esprit & sçauoir, à dit en ceste maniere, *Entre mille i'ay trouué vn homme, mais ie n'ay pas trouué vne femme entre toutes.* Et pourtant faut fuir ce sexe, & mettre peine d'engendrer des garçons, puis qu'en iceux se trouue l'esprit propre pour apprendre les lettres. A quoy faut considerer premierement quels instrumens nature a ordonné à ce propos, au Corps humain, & quel moyen il faut tenir, pour auoir la fin que nous voulons. Ainsi donc, il faut sçauoir qu'entre plusieurs excremens & humeurs qui sont au corps humain, Galien dit, que nature ne se sert que d'un pour faire que la race des hommes ne s'acheue. Cet humeur est vn certain excrement, qui s'appelle (serum) ou sang clair, qui se fait au foye & veines, lors que les quatre humeurs, le sang, le flegme, la colere, & la melancolie obtiennent la forme & la substance qu'elles doiuent auoir. Nature se sert de telle liqueur, pour subtilizer l'aliment, & le faire passer par les veines & chemins estroits, afin de substantier toutes les parties du corps: & cét œuure estant paracheué, la mesme nature l'a pour-

*Aus. lin.
de la forme
mensc.
26.*

*Hippocrate
te au quelle
e. d'excre-
ment fait
trouue des
aliments au
autres des
rimens.*

neu des rongnons : desquels l'office n'est
 autre, que d'attirer ce sang subtil & sereux,
 & le chasser par sa voye en la vessie : & de là
 hors du corps. Mais voyant qu'il auoit cer-
 taines qualitez conuenables à la generatiō,
 nature à fait deux veines pour en porter
 vne partie aux cōuillons & vases de la se-
 mence, avec vn peu de sang, duquel se fait
 la semence conuenable au genre humain :
 & ainsi elle a planté vne veine au rongnon
 droit laquelle va respōdre au cōuillon droit,
 & d'elle mesme se fait le vase droit de la se-
 mence. L'autre veine sort du rongnon gau-
 che, & respond au cōuillon gauche : de la-
 quelle mesme se fait le vase spermatique. Le
 mesme Galien declare les qualitez de cest
 excrement, par lesquelles il est fait matiere
 conuenable à la generation de la semence,
 qui sont vne certaine acrimonie & corro-
 sion, qui vient d'estre sale, par lesquelles
 qualitez il induit les vases spermatiques,
 & incite l'ame à generation sans se soucier.
 Et pourrant les hommes fort luxurieux se
 appellent en langue latine, *Salaces*, c'est à
 dire : Hommes qui ont beaucoup de sel en
 la semence. D'auantage, nature à fait autre
 chose digne de grande consideration : c'est
 qu'elle a donné vne grande chaleur & sic-
 cité au rongnon & cōuillon droit : & vne
 grande froideur & humidité au rongnon
 & cōuillon senestre : & pour ceste cause la
 semence qui s'elaboure au cōuillon droit,
 fort chaude & seiche : & celle du cōuillon,

*Elle ne l'a
 mise qu'e
 la zone
 caue, ioi-
 quant le
 rongnon
 droit, afin
 que le
 sang si-
 reux fust
 p^r d'and
 & accō-
 modé à la
 generatiō
 del'homme.*

gauche fort froide & humide. Or que nature pretende toujours, par ceste diuersité de temperament, tant aux rongnons, comme aux coüillons & vases de la semence est chose claire, sçachant par les histoires veritables. qu'au commencement du monde, & plusieurs annees apres, les femmes enfantoyent toujours deux enfans d'une ventree, desquels l'un estoit garçon, & l'autre fille: afin que chacun homme eust sa femme, & chacune fille son mari, pour craindre incontinent le genre des hommes. Et pourtant nature à fait que le rongnon droit donnast au coüillon droit matiere chaude & sèche, pour la generation du masse. Elle a ordonné le cōtraire pour former la femme, faisant que le rongnon gauche enuoyast ceste matiere secheuse, comme nregue, froide, & humide, au coüillon gauche, pour faire avec sa froideur & humidité, la semence froide & humide: de laquelle necessairement se doit engendrer la fille, & non le masse. Mais depuis que la terre s'est remplie d'hommes, il semble que nature ait changé d'ordre, moyé & cōseil, en ne doublant ainsi la generation: & ce qui pis est, on voit que pour vn garçon qui s'engendre, naissent ordinairement six ou sept filles: à raison dequoy on peut entendre, ou que nature est d. fia lasse, ou qu'il y a quelque erreur entr'eux qui l'empesche de faire son xuite comme elle voudroit. Nous dirons cy apres quel il est, en amenant les

conditions qui se doiuent garder, à ce que sans erreur l'enfant naisse male. Ainsi d'oc ie di, qu'il faut soigneusement regarder à six choses si l'on veut obtenir ceste fin: l'vne desquelles est, de manger alimens chauds & secs: en second lieu, il faut meure peine qu'ils se cuisent bien en l'estomac: tiercemét, il faut faire beaucoup d'exercice pour la quatrième chose, il ne faut venir à l'acte Venerien, iusqu'à ce que la semence soit cuite & bien faitonnée: pour là cinquième, il faut auoir affaire à la femme cinq ou six iours deuant qu'elle ait ses fleurs: pour la sixième, il se faut donner garde que la semence tombe du costé droit de la matrice. Et si l'on garde toutes ces choses là, il est impossible d'engendrer vne fille. Quand à la premiere condition, il faut sçauoir, que combien que le bon estomac cuit & altere la viande, la dissuant des qualitez qu'elle auoit auparauant, si est-ce qu'il ne l'en priue pas du tout. Car si nous mangeons des laitues qui sont froides & humides, le sang qui s'engendrera d'icelles sera froid & humide, & le sereux froid & humide: & si nous mangeons du miel, qui est chaud & sec, le sang qui en prouendra sera chaud & sec, & la matiere sereuse, chaude. & seiche aussi & la semence tiendra les mesmes qualitez: Car il est impossible, dit Galien, que l'on ne sçache les humeurs selon la substance, & les qualitez de viande, deuant qu'on la mange. Si donc il est cer-

*An liure
de la sa-
guée.*

rain que le sexe de l'homme consiste en la semence chaude & seiche, quand il se forme, il faut que les peres vsent de viandes chaudes & seiches, pour engendrer enfans massés. Il est vray qu'il y a vn grand danger en ceste maniere de generation, qui est, qu'estant la semence fort chaude & seiche, nous auons dit beaucoup de fois autrepars, estre force que s'en engendre vn garçon malin, faux & rusé, tendant à beaucoup de maux & vices. Et tels hommes que ceux là, s'ils ne se corrigent, sont fort pernicious à la Republique: à raison dequoy il vaudroit mieux qu'ils ne fussent formez, que d'estre ainsi vicieux. Ce neantmoins se trouueront aucuns peres, qui diront: Le ne me soucie pas que mon enfant soit, mais qu'il soit massé, pource que *Melior est iniquitas viri, quam mulier bene faciens*: C'est à dire, L'iniquité de l'homme vaut mieux que la femme qui fait bien. Mais on peut facilement remedier à cela, en vsant d'alimens temperez, & tendans vn peu à chaleur & siccité, ou par l'apareil, ou y adiou^{er}ât quelques espices. Galien dit, que ces alimens là sont poules, perdrix, tourterelles, francolins, pigeons, griues, merles, & cabrils: tous lesquels, suyuant le conseil d'Hipocrate, se doivent manger rostis, pour eschauffer & dessécher la semence. Le pain qu'on doit manger doit estre blanc, fait de la fleur de farine, avec sel & anis: car le noir est froid & humide (comme nous prouuerons cy

Eccle. ch. 10.
Aut.

Au liure des viandes de bon & mauvais suc.
Au liure de viue salubre, com.

apres)& fort preiudiciable à l'esprit. Il faut boire vin blanc, temperé avec de l'eau, selon que l'estomac le requerra, faut que l'eau soit douce, & fort delicate. La seconde diligence que nous auons dit qu'il faut employer en ceci, est de manger ces viandes en quantité tant moderee que l'estomac les puisse vaincre: car combien que les alimens soient chauds & secs de leur propre nature, ils se font froids & humides, si la chaleur naturelle ne les peut cuire. Et pourtant, combien que les peres mangent du miel, & boient de bon vin blanc, ils feront de ces viandes, la semence froide, de laquelle s'engendrera vne fille, & non pas vn garçon. Pour ceste cause, la plus grande partie des nobles & riches ont ceste incommodité d'engendrer beaucoup plus de filles que de garçons: pource qu'ils mangent & boient plus que leur estomac ne peut porter, & combien que leurs viandes soient chaudes & seiches & espicces, si est-ce que pour estre prises en grande quantité, leur estomac ne les peut cuire ny vaincre. Mais la crudité qui se fait du vin, fait plus de tort à la generation que nulle autre, pource que ceste liqueur subtile, & rendant tant de vapeurs, fait que le vin & les autres alimens s'en vont cruds aux vases spermatiques, & que la semence induit faullement l'homme à l'acte de la generation, sans estre cuite & assaisonnée. Et pourtant Platon louë vne loy qu'il trouua

*Att 27
des Loix.*

Q. v

L'EXAMEN

en la Republique des Carthaginois, par la
 quelle ils deffendoient à l'homme marié
 & à la femme, de boire vin le iour qu'ils
 pensoient venir à l'acte charnel, cognois-
 sans que ceste liqueur fait beaucoup de
 tort à la santé du corps de l'enfant, & qu'elle
 est cause suffisante pour le faire devenir
 vicieux & de mauuaises mœurs. Mais si le
 vin se boit modérément il n'y a viande qui
 face meilleure semence, pour engendrer selon
 nostre intention, que fait le vin blanc,
 spécialement pour donner esprit & habili-
 té, qui est ce que plus nous pretendons. La
 troisième diligence que nous auons dit
 qu'il faut employer, est de faire exercice,
 plus que modéré. pource qu'il consume
 l'humidité superflue de la semence, & qu'il
 l'esteigne & la desleiche. Pour ceste cau-
 se fait l'homme très fecond, & puissant à
 engendrer: comme au contraire, celuy qui
 ne prend aucun exercice, se fait grand,
 tout, & refroidit & humecte la semence: à
 raison dequoy les riches qui viuent à leur
 aise, engendrent plus de filles que ne font
 pas les pauvres qui travaillent. Et ainsi
 Hippocrate raconte, que les principaux
 hommes de Scythie estoient fort estorpi-
 nez, mols, & enclins aux œuvres des fem-
 mes, qui sont coudre, baliier, peindre, tistre &
 filer, & avec ce ils estoient impuissans pour
 engendrer: & s'ils engendroient quelque
 enfant, ou il naissoit eunuque ou Her-
 maphrodite dequoy estans fachez & cour-

*Au lieu
 de Lait,
 l'urine &
 l'eau.*

roulez,
 & ay ont
 qu'il ne l
 fust de re
 le pouuo
 quoit d'e
 qui ne to
 consider
 portans
 nous ven
 vertu de
 de: mais
 se doye
 qui lon
 qu'il s'y
 expede
 re dit q
 Septem
 sure: au
 les nuës
 de cou
 von: to
 aucun
 chateur
 la semē
 celle c
 les, & s
 de la co
 chez, le
 à cela n
 car au
 peu, &
 iours se

reucez, ils delibereẽ faire sacrifice à Dieu, & luy offrir plusieurs dons, pour le supplier qu'il ne les traitast ainsi, & que son plaisir fust de remedier à ce leur defaut, puis qu'il le pouuoit faire. Mais Hippocrate se moquoit d'eux disant, n'aduenir aucun effet, qui ne soit merueilleux & diuin, si nous le considerons comme il appartient. Car rapportans les choses à leurs causes naturelles, nous venons en fin tomber en Dieu, en la vertu duquel, tous agens œuurent au monde: mais il y a des effets, lesquels absolument se doyuent rapporter à Dieu, comme ceux qui son. hors del'ordre de nature: il y en a qui s'y rapportent, par les causes qui sont enre eux, ordõnees à ceste fin. Hippocrate dit que le país des Scithes, au dessous du Septentrion, est froid & humide outre mesure: au moyen dequoy, à raison des elpaises nuës & broüillars, à peine le Sõleil s'y descouure iamais. Les hommes riches y vont tousiours à cheual, ne font exercice aucun, mangent & boyuent plus que leur chaleur naturelle ne peut porter: ce que fait la semẽce du tour froide & humide. Et pour ceste cause ils engendrent beaucoup de filles, & s'il leur vient quelque garçon, il est de la complexion que nous auons dit. Sçachez, leur dist Hippocrate, que le remede à cela n'est pas de faire sacrifices à Dieu: car avec cela, il faut aller à pied, manger peu, & boire moins, & n'auoir pas tousiours ses ailes, ou se donner du bon temps.

*An liure
de l'air
liens &
eaux.*

Et afin que vous entendiez cela claiement, prenez garde un peu au menu peuple de ceste region, & à vos propres esclaves, lesquels ne font, tant s'en faut, sacrifices à Dieu, & ne luy offrent presens, (pource qu'ils n'ont dequoy) que mesmes ils blasphemement son nom, & l'iniurient, pource qu'il les a faits de si basse condition. Et notwithstanding, ils sont tres puissans pour engendrer, & la pluspart de leurs enfans sont massés, robustes & bien composez: non pas des eunuques, effeminez & hermaphrodites, comme les vostres. Ce qui leur aduient, pource qu'ils mangent peu, & que ils font beaucoup d'exercice, & pource qu'ils ne vont pas à cheval comme vous autres. Au moyen dequoy, leur semence est chaude & seiche: de laquelle nait & procede vn masse & non vne fille. Pharaon n'a pas entendu ceste philosophie, ni ceux de son conseil; ayant dit ainsi, *Venit sapienter opprimamus eum, ne forte multiplicetur, & si ingruietis contra nos, bellum addatur inimicis nostris.* Le remede qu'il print pour garder que le peuple d'Israel ne multipliait, ou à tout le moins que ne luy naquissent beaucoup d'hommes (qui estoit ce que plus il craignoit) fut de l'opprimer par plusieurs travaux corporels en luy baillant à manger porreaux, ails & oignons: mais ce remede succedoit tant mal, que le texte divin dit, *Quantòque opprimebant eos, tantò magis multiplicabatur & crecebant.* Et retournant à penser, que cestuy

En Exo.
chap. 1.

En Exo.
chap. 1.

estoit le
nouuer,
porel: n
pour am
l'huyle.
phie nat
seil, il le
seigle ou
les, & co
ueté, par
ler. Car p
semence
fussent es
çons, & c
bregge.
beaucoup
ails, por
uaillet
uenoit
qualitez
l'œuvre
gendroi
de cela,
quoy la
nuict, en
uail, ou q
quel pro
ne retpo
uail corp
fent & de
deux qua
comme
autres n

estoit le meilleur moyen qui se pouuoit trouuer, il leur vint à doubler le travail corporel : mais il ne gaignoit non plus, que si pour amortir vn grãd feu, il y eust iecté de l'huyle. Mais s'il eust sçeu ceste Philosophie naturelle, ou aucun de ceux de son cõseil, il leur eust baillé à manger du pain de seigle ou d'auoine, des laitues, melõs, courtes, & concombres, & les eust tenus en oisiveté, paisibles & aises, sans les faire travailler. Car par ce moyen, ils eussent rendu leur semence froide & humide, de laquelle se fussent engendrez plus de filles que de garçons, & en peu de temps leur vie se fust abregee. Mais en leur baillant à manger beaucoup de chair cuite, avec plusieurs ails, porreaux & oignons, & les faisant travailler en ceste maniere, leur semence deuenoit chaude & seiche, & par ces deux qualitez, ils estoient d'auantage incitez à l'œuvre de la generation, & tousiours engendroient des masles. En confirmation de cela, Aristote fait vne demande, Pourquoy la semence a coustume de sortir de nuit, en dormant, à ceux qui sont las de travail, ou qui sont etiques & en langueur : auquel probleme il ne donne pas vne certaine respõce. La raison de cela est, que le travail corporel & la chaleur enque eschauffent & desseichent la semence, & que ces deux qualitez, la font aigre & mordante. Et comme en dormant se forusient toutes les œuvres naturelles, aduiēt ce que dit le pro-

Les legumes & toutes viues des debiles, abregent la vie. Hipocrate au 6. des Epi. p. 5. com. 25.

En la 5. sect. προβ. 30.

L' E X A M E N

bleme. Galien note bien combien est fe-
conde & mordante la semence chaude &
seiche, dilant : Et *secundissima est ac cecitior*
ab initio proutinus ad coitum excitat animal: pe-
tula est & ab libidinem prona. La quatriesme
condition eit de ne venir à l'acte de la ge-
neration, iusqu'à tant que la semence soit
repolée, cuite & bien assaisonnée: car com-
bien que les trois diligences patlées ayent
precedé, nous ne sçauons pas neantmoins
si la semence est venue à la perfection qu'el-
le doit auoir. Et faut vser premierement
sept ou huit iours, des viandes que nous
auôs dit, afin que les coitillons ayent temps
& espace de consommer en leur nourritu-
re, la semence qui iusques là auoit esté faite
d'autres alimens, afin que celle que nous
qualifions à ceste heure, succede en la pla-
ce. Les diligences se doyuent employer en
la semence humaine afin qu'elle soit fecon-
de, & fertile, telles que l'on voit employer
aux iardiniers entour les semences qu'ils
veulent garder: car ils attendent qu'elles
soyent meures, & desseichées, pource que
s'ils les recueilloyent, de la plante deuant la
saison & le temps conuenable s'ils les met-
toyent l'autre année de dans la terre, elles ne
pourroyent pas fructifier. Pour ceste rai-
son j'ay noté qu'aux lieux esquels l'on vse
beaucoup de l'acte charnel, il y a moins de
generation, que là où les hommes sont plus
continens. Et les femmes publiques & pu-
tains ne s'ont iamais enceintes, pource qu'el-

*Au livre
de l'art,
de med.
cha. II.*

les n'ont
mise & n
ques tou
meurisse
ce moye
bonne si
Mais co
mence el
si grande
lement,
me n'a c
continua
nerien: c
tuté de
à garder
ou sept
fleus:
d'alimén
eit que l
ment ga
boa tat
mens. E
fem ne l
ne coule
pa: la gr
les exc,
le visage
bon qd
le painle
par expe
garçon,
moit. Il
me eit co

les n'ont eſgard à ce que leur ſemence ſe cuife & mûriſſe. Il faut d'ôc attendre quelques iours que la ſemence ſe repoſe, ſe cuife, meurriſſe, & ſoit bien aſſaiſonnée : car par ce moyen elle gagne la chaleur, ſiccité & bonne ſubſtance pluſtoſt qu'elle ne la perd. Mais comment ſçaurons nous que la ſemence eſt telle qu'il faut, puis qu'elle eſt de ſi grande importance ? Cela ſ'entend facilement, quand il y a long temps que l'homme n'a cogueu la femme: on le ſçait, par la continuelle affection & deſir de l'acte venerien: ce qui vient de la ſecondité & maturité de la ſemence. La cinquième choſe à garder eſtoit de venir à l'acte ſuſdit, ſix ou ſept iours ſeuant que la femme ait ſes fleurs : car le mâle a beſoin de beaucoup d'alimēt, pour ſe nourrir. La raiſon de cela eſt que la chaleur & ſiccité de ſon temperament gaſte & conſomme non ſeulement le bon ſang de la mere, mais auſſi les excréments. Et pourtant Hippocrate dit que la femme laquelle a conçu vn garçon, a bonne couleur & eſt belle, pource que l'enfant, par ſa grande chaleur, luy conſomme tous les excréments, qui ont couſtume d'enlaidir le viſage. Et pource qu'il a bon ſang, il eſt bon qu'il ait ce ſe reprint de ſang, dont il ſe puiſſe nourrir. Ce qui monſtre clairement par experience, qu'à peine ſ'engendré vn garçon, qui ne ſoit aux derniers iours du mois. Il a ſuient au contraire, quand la femme eſt enceinte d'vne fille : car à caute de

Pour
quoy
ceux qui
n'abon-
dēt en bi-
meur ge-
neratiue
comme les
eunuques
ont la
voix clai-
re.

ſ. ſeſt. A-
phor. 42.

L' E X A M E N

Leu. c. 12.

*De li. de
la nature
du fruit
enfanté,
au 3. des
epi. pa 3
cons. 75.*

la grande froideur & humidité de son sexe, elle mange peu, & fait beaucoup d'excremens. Ainsi donc la femme laquelle a conçu vne fille est laide, crasseuse, & a envie de mille vilénies. & à son enfantement elle doit mettre & employer double temps, à se mondifier, & purger plus que si elle en aitoit vn garçon. En laquelle nature Dieu se fonda, quand il dist à Moÿse, que la femme qui enfanteroit vn garçon fust ioüillee de sang, vne semaine, & attendist trente trois iours pour entrer au temple, & enfantant vne fille, qu'elle fust immonde, deux semaines & n'entraist au temple, iusques au bout de soixante six iours: de maniere qu'il doubla le temps de la purgation, en l'enfantement de la fille. Et la raison de cela est, qu'en neuf mois qu'elle a esté au ventre de la mere (à cause de la froideur & humidité de son temperament) elle fait doubles excremens, au regard du garçon, & de fort maligne substance & qualitez. Et ainsi Hippocrate note pour vne chose fort dangereuse, quand la purgation est detenuë à la femme laquelle a enfanté vne fille. J'ay dit cela à propos: car il faut bien regarder aux derniers iours du mois, afin que la femence trouue beaucoup d'aliment à manger. Car si l'acte de la generation se fait, incessamment apres la purgation, par faute de sang, la semence ne prendra point. Mais les peres doiuent estre aduertis que si les deux semences ne se ioignent (celle de

l'homme & le
temps, Ga
neration
fort propre
rons cy ap
Ainsi don
ligences e
pareillem
autremen
pécheroit
il que l'ye
même in
blent. Cel
fois: car C
& son vase
ment & d
stre: & si
neration
la fille ne
Ces deux
rement e
ment en
tierceme
La semē
de qu'elle
quant à l
coup, & d
re, la sem
temperee
sa seoir
sortir. L
garder q
de la tem

l'homme & de la femme) tout en vn mesme temps, Galien dit que ne se fera aucune generation : combien que celle du mary soit fort propre à engendrer. Nous en amers rons cy apres, la raison, à autre propos. Ainsi donc il est certain que toutes les diligences que nous auons conté, doyuent pareillemēt estre employes par la femme: autrement sa semence mal eslabouree empescheroit la generation. Et pourtant faut il que l'vn regarde à l'autre, afin qu'en vn mesme instant les deux semences s'assemblent. Cela importe beaucoup la premiere fois: car Galien dit que le coüillon droit, & son vaie spermatique est induit premierement & donne la semence, ains que le fenestre: & si de la premiere fois ne se fait la generation, il y a danger en la seconde, que la fille ne s'engēdre plustost que le garçon. Ces deux semences se cognoissent: premierement en la chaleur & froideur: secondement en la quantité, de beaucoup ou peu: tiercement, en sortie prompte ou tardive. La semēce du coüillon droit sort tāt chaude qu'elle bruste la matrice de la femme: quant à la quantité, il n'y en a pas beaucoup, & descend promptemēt. Au contraire, la semence du coüillon gauche sort plus temperee. en plus grande quantité, & pour sa froideur & grosseur, elle est tardive à sortir. La derniere condition estoit de regarder que les deux semences (du mary & de la femme) tombent au costé droit de la

*Auz. li.
de la se-
mence. 6.*

*Auz. li.
de la se-
mence.*

E X A M E N

En les
seil. 2.
phar. 48.

matrice : car Hippocrate dit qu'en ce lieu se font les garçons : & au costé senestre des filles. Galien ameine la raison & dit, Que le costé droit du vêtre est fort chaud à cause qu'il est voisin du foye, du rongnon droit & du vase droit de la semence, qui sont trois membres fort chauds, cōme nous auons prouué. Et puis que la raison de l'engendrer du masle consiste en ce qu'il ait beaucoup de chaleur, au temps qu'il se forme, il est certain qu'il importe beaucoup de mettre la semence en ce lieu. Ce que la femme fera aisément, se mettât sur le costé droit (apres l'acte de la generation) tenant la teste basse, & les pieds hauts: mais elle se doit tenir vn iour ou deux au liēt pource q̄ le vêtre ou la matrice ne se reçoit & ne retient incontinent la semence, sinon quelques heures apres. Les signes par lesquels se cognoistra si la femme demeure enceinte ou non, sont à tous fort manifestes : car estant debout, si la semence tombe incontinent, Galien dit estre chose asseuree, qu'elle n'a pas congeu: combien qu'en cela y ait vne chose à considerer, que toute la semence n'est pas seconde, ni propre à engendrer: car vne partie d'icelle est fort aqueuse, qui attenuē la principale semence, afin qu'elle puisse passer par les destroits, & nature retient ceste semence, laquelle demeure avec la partie secōde apres que la femme a congeu. On cognoist que ceste partie est comme de l'eau, & en petite quantité. Or est-il

Au li. de
la forma-
tion du
f. mēt. &
Hippocrate
liu. de la
geniture.

dangereux
sur pieds,
& Aristote
rement en
l'urine, a
leuer. La
ma, est o
tre vnde
& cela vi
conceuoit
fait elle s
que le me
celle man
ce: mais a
crate dit,
forme d'
mence,
dequoy
des. Ce
elles dise
trippes
uantage
tinent l'a
mary, po
vouloit
Hippocrate
du les fle
qu'elle es
viandes.

Quelles
1.

dangereux à la femme, de se mettre debout sur pieds, se passant l'acte de la generation: & Aristote conseille qu'elle face premierement euacuation des excremens, & de l'urine, afin qu'elle n'ait pas occasion de se leuer. L'autre signe de la grosse de la femme, est que le lendemain elle sent le ventre vuide spécialement entour le nombril: & celà vient de ce que la matrice desirant concevoir est fort large, & se dilate: car de fait elle s'enfle & grossit ni plus ni moins que le membre de l'homme. Estant donc de ceste maniere, elle tient beaucoup de place: mais à l'instant qu'elle conçoit Hippocrate dit, qu'elle se resserre & s'amasse en forme d'une boule, pour recueillir la semence, & ne la laisser saillir: au moyen dequoy elle laisse beaucoup de lieux vuides. Ce qu'expliquent les femmes, quand elles disent ne leur estre demeuré aucunes trippes ni boyaux dedans le ventre. D'auantage la femme en ceinte abhorre incontinent l'acte venerien, & les douceurs du mary, pource que le ventre a desia ce qu'il vouloit: mais le plus certain signe que Hippocrate en ameine est, quand elle a perdu ses fleurs, quand le sein luy croist, & qu'elle est enuieuse de manger certaines viandes.

*Aus. de 3.
Apho. 51.*

*Aus. des
Apho. 61.*

*Quelles diligences se doyent employer à ce
que les enfans soyent ingenieux
& sages.*

§. II II.



I l'on ne sçait premierement la raison & cause d'où viét qu'un homme s'engendre de grand esprit & habilité, il est impossible d'en pouoir trouuer l'art: car par l'assemblée & conionction des principes & causes, on peut venir à ceste fin, & non pas autrement. Les Astrologues tiennent pour certain, q'se'on que l'enfant naist sous l'influence d'une, ou autre estoille, il est discret, ingenieux, de bonnes ou mauvaises mœurs, heureux, ou avec autres conditions & proprieté que nous voyons & confiderons tous les iours aux hommes. Mais si cela estoit vray, il ne seroit possible establir aucun art, pourautant que ce seroit vn cas fortuit, & non mis en l'eslection des hommes. Les philosophes naturels (côme Hippocrate, Platon, Aristote, & Galien) tiennent pour certain, que quand l'homme se forme il reçoit les mœurs de l'ame, & non pas au point qu'il vient à naistre, pource que lors les astres les alterent, donnant superficiellement à l'enfant chaleur, froideur, humidité, & siccité: mais non pas substance, en laquelle il demeure toute la vie, comme font les quatre elements (le feu, la terre, l'air, & l'eau) lesquels non seulement donnent au composé chaleur, froideur, humidité & siccité: mais aussi substance, qui luy

garde & conserue ces mesmes qualitez tout le temps de la vie. Parquoy ce qui est le plus important en la generation des enfans, est de tâcher que les elemens desquels ils se composent ayent les qualitez requises pour l'esprit. Car en tel poids & mesure qu'ils entreront en la composition, ils dureront tousiours au miste & composé, & non les alterations du ciel. Mais quels sont ces elemens, & de quelle maniere entrent-ils au ventre de la femme pour former la creature? Galien dit qu'ils sont ceux là mesmes qui composent toutes les autres choses naturelles: mais que la terre est changee es viandes solides que nous mangeons, comme le pain la chair, les poissons & les fruits: l'eau es liqueurs que nous beuons: & dit que l'air & le feu demeureront melez par l'ordre de nature & qu'ils entrent au corps, par le pouls & la respiration. De ces quatre elemens, melez & cuits par nostre chaleur naturelle, se font les deux principes necessaires de la generation de l'enfant, qui sont la semence & le sang menstrual. Mais ce qu'on doit faire principalement, est de regarder (pour la fin que nous pretendons) aux viandes solides que nous mangeons, pource qu'elles comprennent en soy tous les quatre elemens, desquels la semence prend plus de corps & qualitez, que de l'eau que nous beuons, & du feu & de l'air que nous respirons: & pourtant Galien à dit, Que les peres qui veulent engendrer enfans sages

*Au l. liu.
de la con-
seruation
de sante,*

*Au liure,
Que les
meurs de
l'esprit,
ch. 10.*

L'EXAMEN

eussent à lire les trois liures qu'il a escrit, des facultez des alimens, & qu'ils y trouueroient les viandes, propres à ce faire. Il n'a point fait mention des eaux, ni des autres elemens, comme materiels de peu de consequence: en quoy toutesfois il n'a pas bien fait: car l'eau altere beaucoup plus le corps que l'air, & beaucoup moins que ne sont les viandes solides que nous mangeons: Et quant à ce qui concerne la generation de la semence, elle est d'aussi grande importance que tous les autres elemens ensemble. La raison est, comme dit le mesme Galien, que les cotillons attirent des veines pour leur nourriture la partie sereuse & plus claire du sang, & que les veines recoient de l'eau que nous beuons, la plus grande partie de ce sang clair comme mesgue. Or quel'eau cause plus grande alteration & changement au corps que ne fait l'air. Aristote le prouue, en demandant, Pourquoi le changement des eaux cause à la santé vne si grande alteration, & si nous respirons l'air contraire, nous ne le sentons pas tant? A quoy il respond, que l'eau donne nourriture au corps: & l'air, non. Mais il n'a point de raison de respondre en celle maniere: car l'air (selon l'opiniō d'Hippocrate) donne aussi bien nourriture & substance quel'eau. Et ainsi Aristote à trouué vne autre meilleure responce disant, Qu'il n'y a pas vn lieu ni region, ayant son air propre: car celuy qui est au iourd'huy

*Au 1. liu.
de la se-
quence.*

*En la 1.
sect. pro-
ble. 13.*

*Au li. des
al. & de
principe
d'alimēt,
la bouche,
le nez, la
gorge, &
toute la
chair.*

en l'air de
nos jours
est en Affri-
au Septentr-
en l'air de
aux Indes
venir les ea-
d'un mesme
chacun peu
forme aux
& par où e-
stuné à vn
une autre,
viandes & a-
voudront
boire eaux
ment: au-
tion. Arist-
du vent de
neration,
de fort la-
sille, non
le Ponant,
bles: Il s'ap-
terre, qu'il y
combien en
ser vn air si
ment, & de
vaut mieux
si belles, &
requiert por-
ceux: d'au-
ce, la creatu-

en Flandres, courant à l'entour, en deux ou trois iours passé en Affrique: & celuy qui est en Affrique par le vent de midy, s'en va au Septentrion & celuy qui est auourd'huy en Hierusalem, est chassé par le Leuant, aux Indes du Ponant. Ce qui ne peut aduenir és eaux, pource qu'elles ne sortent pas d'un mesme territoire: au moyen dequoy chacun peuple à son eau particuliere, conforme aux veines de la terre, d'où elle viét, & par où elle passe. Et estant l'homme accoustumé à vne maniere d'eau, quand il en boit vne autre, il s'altere plus que par nouuelles viâdes & airs: de maniere que les peres qui voudront engendrer enfans sages doiuent boire eaux delicates, & de bon temperament: autrement ils erreront en la generation. Aristote dit que nous nous gardions du vent de midy, pluuieux au tēps de la generation, pource qu'il est gros, qu'il humecte fort la semence, & fait engendrer vne fille, non pas vn garçon: mais il louë fort le Ponant, & luy donna epihetes honorables: Il l'appelle temperé, engroisseur de la terre, qui vient des champs Eliteens. Mais combien qu'il importe beaucoup de respirer vn air fort delicat, & de bon temperament, & de boire telles eaux, si est ce qu'il vaut mieux, pour ce fait, vser de viandes subtiles, & de la temperature que l'esprit requiert pource que le sang s'engendre d'iceux: du sang la semence: & de la semence, la creature. Si les alimens sont delicats,

En la 4.
sect. prob.
5.

En la 16.
sect. prob.
33.

L' E X A M E N

*En l'ivre
de l'art de
med. c. 12.*

& de bon temperament, le sang le fait tel:
de tel sang, telle semence: & de telle semence,
tel cerueau. Et estant ce membre temperé,
& composé de substance subtile & delicate,
Galien dit que l'esprit sera tel: car nostre ame
raisonnable, combien qu'elle soit incorruptible,
est tousiours adherante aux dispositions du cerueau,
lesquelles n'estans telles qu'il faut pour discourir
& philosopher, elle dit & fait mille absurditez,
& choses non conuenables. Les viandes, en
après, que les peres doiuent manger, pour
engendrer enfans de grand entendement
(qui est l'esprit le plus ordinaire en Espagne)
sont celles ci. En premier lieu, le pain blanc
fait de la fleur de la farine, & pestri avec sel:
ce pain est froid & sec, & de parties subtiles
& fort delicates. L'autre pain se fait de bled
plus commun, & non passé, lequel maintient
beaucoup, & fait les hommes membras,
& de grandes forces corporelles, mais pource
qu'il est humide, & de parties fort grossiers,
il fait perdre l'entendement. L'ay dit, pestri
avec du sel, pource que de tous les alimens,
il n'y en a pas vn qui soit plus profitable à
l'entendement, que le sel. Il est froid, & pour-
ueu de la plus grande siccité qui soit es choses.
Et si nous auons souuenance de la sentence
d'Heraclite, il a dit ainsi, *splendor siccus
animus sapientissimus*: par laquelle il nous
a voulu donner à entendre, que la siccité
du corps rend l'ame treillage. Et puis que le
sel.

Seld'ne
l'esprit,
donne le
perdrix fi
stance &
cabril,&
les peres
auons nor
grand en
vn enfant
mangent
cte de la
proyes. &
feront la
se. Nous
qualitez
uoir, & p
guement
ails, cibor
poire v
fortes d'e
& teiche
fant: ou
mens, les
de, pour
grande e
la grande
d'estre for
pource q
sieurs vic
courage p
tesfois, s
que reçoit

Sel à vne telle siccité, & tant appropriée à l'esprit, la sainte escripture à iuste cause luy donne le nom de prudence & sagesse. Les perdrix francolins sont de la même substance & temperament du pain blanc, du cabril, & vin muscat : desquelles viandes si les peres vñent, de la maniere que nous auons noté ailleurs, ils feront les enfans de grand entendement. Et s'ils veulent auoir vn enfant qui soit de grâde memoire, qu'ils mangent huit iours deuant que venir à l'acte de la generation, truites, saumons, lamproyes, & anguilles : desquelles viandes ils feront la semence humide, & fort glutineuse. Nous auons dit ailleurs, que ces deux qualitez rendent la memoire facile à recevoir, & propre à garder & conseruer longuement les figures. De pigeons, cabrils, ails, ciboules & oignons, porreaux, raues, poiure, vinaigre, vin blanc, miel, & toutes sortes d'espiques, la semence se fait chaude & seiche. & de parties fort delicates. L'enfant ou fils qui s'engendrera de ces alimens, sera de grande imagination, mais deipourueu d'entendement (à cause de la grande chaleur) & de memoire, à cause de la grande siccité. Ceux là ont coustume d'estre fort preiudiciables à la Republique: pource que la chaleur les incline à plusieurs vices & maux. & leur donne esprit & courage pour les pouuoir executer. Toutesfois, s'ils s'adonnent à bien, la Republique reçoit plus de seruice de l'imagination

Quoy que tu offres en sacrifice. ce n'est l'assaisonneras de sel & de regay le sel de sapience: vous estes le sel de la terre.

Prenez que l'homme est libre & seigneur de ses actions.

Dieu au commencement a establi l'homme, & l'a laissé en la main de son cœur. Eccl. chap. 15. Ce n'est point moins il est trinité par sa manifestation.

*Au li.
de la fa-
cile des
alimens,
cha. 2.*

*Aristote
à dit de
eux là,
l'esprit, si
bon qui
est en
bien di-
sant.*

d'iceux, que de l'entendement & de la me-
moire. Les poulles, chapons, le veau & le
mouton chastré d'Espagne sont de substā-
ce moderee: car ces choses ne sont viandes
delicates ni grosses: l'ay dit mesm̃ chastré
d'Espagne, pource que Galien, sans faire
distinction, dit, qu'il est de mauuaise &
grosse substance: en quoy il n'a point de
raison: car combien qu'en Italie où il a es-
crit, est la plus mauuaise chair de toutes, si
est ce qu'en ceste nostre regiō pour la bon-
té des pasturages, on le doit mettre au nō-
bre des viandes de substance moderee. Les
enfans qui s'engendreront de ces alimens
auront vn raisonnable entendement, rai-
sonnable memoire, & raisonnable imagi-
nation. Mais ils ne seront pas beaucoup
profonds aux sciences, & n'inuenteront au-
cune chose nouuelle. Nous auons dit ail-
leurs, que ceux-là sont mols, & qu'il est aisé
d'imprimer en eux toutes les reigles & cō-
siderations de l'art, claires obscures, faciles
& difficiles: mais la doctrine, l'argument, la
response, le doute, & la distinction leur doit
donner à faire. Or se fera vne semēce gros-
se, & de mauuais temp. ramant, de chair, de
vache, de brehaigne, de sambon, de gros
pain, de fromage, d'olius, de gros vin, &
eau trouble. L'enfant qui sera engendré de
cette semēce, sera aussi fort qu'un taureau:
mais il sera furieux & d'esprit brutal. De là
vient qu'entre les hommes rustiques, à pei-
ne sortent enfans aigus, ni habiles pour

appren-
dre à l'en-
degre de
tient au
quels on
plus gran-
res ven-
genil, l
septiour
mangr
ce que co
medicin
de ces e
i'entens
& que c
Galien
miel, sa
à corre
pas plus
rien, le
fromag
& le be
autres e
mixtion
ce qu'il
vn peu
mele f
mens: le
de nos
mence
Le fils
moins
pour

apprendre les lettres. Ils naissent tous iud-
des & lourds, pour auoir esté fais d'alimens
de grosse & mauuaise substance: ce qui ad-
uiert au contraire entre les citadins, des-
quels tous voyons les enfans pourueus de
plus grand esprit & habilité. Mais si les pe-
res veulent à bon escient, engendrer vn fils
gentil, sage, & de bonnes mœurs. six ou
sept iours deuant la generation, il leur faut
manger beaucoup de laiët de chieure, pour
ce que cest aliment, de l'opinion de tous les
medecins, est le meilleur & le plus delicat
de tous ceux que les hommes vsent (ce que
i'entens, quand les hommes sont en santé:
& que cest aliment leur correspond) mais
Galien dit, qu'il le faut manger cuit avec
miel, sans lequel, il est dangereux, & facile
à corrompre. La raison est, que le laiët n'a
pas plus de trois elemens, en sa compo-
sition, le fromage, le meue. & le beurre: le
fromage respõd à la terre: le meue à l'eau,
& le beurre à l'air. Le feu qui le meilloit es
autres elemens, & qui les conseruoit en la
mixtion, en sortant de la terre, s'exale, pour
ce qu'il est fort delicat: mais y adioustant
vn peu de miel (qui est chaud & sec com-
me le feu) le laiët demeure avec quatre ele-
mens: lesquels meslez & cuits par le moyen
de nostre chaleur naturelle, font vne se-
mence fort delicat & de bon temperamēt.
Le fuis qui en sera engendré, sera pour le
moins de grand entendement, & non des-
pourueu de memoire ni d'imagination.

R ij

*Au liure
des viar-
des deli-
es mau-
uais suc.*

En la 10.
sult. prob.
12.

Pource qu'Aristote n'a cogneu ceste doctrine, il n'a pas respondu à vn probleme qu'il faic, demandant : Pourquoi les petits des bestes brutes, pour la plupart tirent les proprietiez & conditions de leurs peres: & les enfans de l'homme, non pas? Ce que nous voyons estre ainsi par experience: car de peres sages sortent enfans fort ignorans: & de peres ignorans, enfans fort aduisez: de peres vertueux, enfans meuuais & vicieus: de peres vicieux, enfans vertueux: de peres laids, enfans beaux: de peres beaux, enfans laids: de peres blanches, enfans noirs: & de peres noirs, enfans blancs & colorez. Et entre les enfans d'un mesme pere & d'une mesme mere, l'un fort ignorant & l'autre aduise: l'un laid, & l'autre beau: l'un de bonne complexion & l'autre de mauuaise: l'un vertueux & l'autre vicieux. Si l'on baille à vne bonne iument, vn tel cheual, le poulain qui en sort ressemble à ceux qui l'ont engendré, tant en la figure & couleur, qu'en ses facons de faire. Aristote à fort mal respondu à ce probleme, disant: Que l'homme à diuerses imaginations en l'acte charnel, & que delà vient que les enfans sont tant differens des peres: mais pource que les bestes brutes, en leur generation, ne sont distraites, & n'ont vne tant forte imagination que l'homme, les petits qu'elles font sortent tousiours d'une mesme maniere, & semblables à elles. Ceste responce à tousiours contenté les philosophes vulgaires,

pour la c
gent l'h
que m
abac
meu
leur
histoire
Dieu à
que Sa
ristote
neme
mainte
n'est
qu'une
histoire
remplo
de ion
moeu
di que
me cou
ata de
cela est
Aristote
de scau
de l'enge
ru & m
noble: c
souuab
lous reg
roustro
uerité
voyons
100, une

pour la confirmation de laquelle, ils alleguent l'histoire de Iacob, laquelle recite *Gene. 30.* que mett. nt certaines verges peintes aux abreuoirs des troupeaux champêtres, les moutons sont nais & sortis tachez. Mais peu leur sert d'alleguer cela, pource que ceste histoire raconte vn fait miraculeux, que Dieu à fait, pour cōprendre en iceluy quelque Sacrement. Et mesmes la responce d'Aristote est vne grande absurdité: & si l'on ne me veut croire, que les bergers facent maintenant cest essay, & ils veront que ce n'est pas vne chose naturelle. On dir aussi qu'une dame enfanta vn fils plus noir qu'il n'estoit conuenable, pource qu'elle contemploit vn visage noir, qui estoit au ciel de son lieu: ce que ie tiens pour vne grande moquerie: & si d'auanture elle le fit tel, ie di que le pere qui l'enget dra auoir la mesme couleur de la figure de ce ciel peint. Et afin de voir plus clairement combien en cela est mauuaise la philosophie qu'allegue Aristote, & ceux qui le suivent, il est besoin de sçauoir pour chose notoire, que l'œuvre de l'engendrer appartient à l'ame vegetatiue, & non pas à la sensitiue, ni à la raisonnable: car le cheual engendie, sans la raisonnable, & la plante, sans la sensitiue: & si nous regardons vn arbré chargé de fruits, nous trouuerons en iceluy plus grande diuersité qu'es enfans des hommes: nous voyons vne pomme verte, & l'autre colorée, vne petite, & l'autre grande: vne ronde,

*Aristote
mesme le
confesse
au liure
de l'ame.*

L'EXAMEN

& l'autre mal faire, vne saine & l'autre pourrie: vne douce & l'autre amere; & si nous comparons les fruiçts de ceste annee avec ceux du passé on les trouuera fort differens & contraires. Ce qui ne se peut attribuer à la diuersité de l'imagination, puis que les plantes sont priuées de ceste puissance. L'auteur d'Aristote est fort manifeste en sa propre doctrine: car il dit que la semence de l'homme est celle qui fait la generation, & non pas celle de la femme, mais en l'acte venereux, il n'y a autre œuvre de l'homme que d'espandre la semence, sans forme ni figure, cōme le laboureur qui espand & seme le bled en la terre: Comme donc le bled ne prend pas racine aussi tost qu'il est espandu & semé, & ne se forme son espic & tuyau que quelques iours apres, ainsi Galien dit que la creature n'est pas formee aussi tost que la semence de l'homme est en la matrice de la femme: ains qu'il faut trente ou quarante iours deuant qu'elle soit formee. Parquoy, que sert à l'homme d'imaginer diuerses choses en l'acte venereux, puis que l'enfant ne se commence à former qu'apres quelques iours? Ioint que l'ame du pere ni de la mere, ne font ni donnent la forme mais vn autre troisieme, qui est en la mesme semence. Et ceste là, pour estre seulement vegetative, n'est pas capable de l'imagination, & suit seulement les naturels mouuemens du temperamēt, sans faire autre chose. Or de dire que les enfans

*Au li. de
factu form
matione.*

*Hippocr.
au liure
de nat.
factus.*

naissent de telle & telle forme & figure, à cause de la diuerse imagination des peres. c'est comme si l'on pensoit que des bleds & grains, les vns sont grands, & les autres petits, pource que le laboureur, en les semant est diuertie en diuerses imaginations. De ceste mauuaise opinion d'Aristote, aucuns curieux inferent que les enfans de l'adultere ressemblent au mary de la femme adultere, bien qu'ils ne soient siens. Et leur raison est manifeste: car en l'acte charnel les adulteres imaginent le mary, avec crainte qu'il ne vienne, & qu'il ne les trouue sur le fait. Par le mesme argument, ils inferent que les enfans du mary ressemblent à l'adultere, encorés qu'ils ne soient siens, pource que la femme adultere estant en l'acte charnel avec son mary, cõtente tousiours la figure de son amy. Et ceux qui disent que l'autre femme enfanta vn enfant noir, pource qu'elle imaginoit la figure noire du ciel de li&, auquel elle contemploit doiuet pareillement admettre ce que ces curieux ont dit & prouué: car le tout est de mesme. Quant à moy, ie pense que cela est vne bourde & pure mensonge, mais l'on infere fort bien, de l'opiniõ d'Aristote. Hippocrate à mieux respondu au probleme, disant: Que les Scithes ont tous mesmes mœurs & forme de visage: & donnant la raison de ceste semblance, il dit qu'ils mangent tous vne mesme viande, & boient mesmes eaux, sont vestus d'une mesme maniere: & ainsi

R iij

*Au liure
de l'air,
lieux &
caus.*

L' E X A M E N

gardent vne meſme façon de viure. Les beſtes brutes, pour ceſte meſme raiſon, engendrent leurs petits à leur ſemblance & figure particuliere pource qu'ils viuent tous iours d'une meſme viande, & font la ſemence d'une meſme forme. Au contraire, pource que l'homme mange diuerſes viandes chacun iour, il fait la ſemence differente, tant en ſubſtance qu'en temperament. Ce que les Philoſophes naturels approuuent, reſpondans à vn probleme qui demande: Pourquoi les excrémens des beſtes brutes n'ont pas tant mauuaife odeur que ceux de l'homme? & diſent, Que les beſtes brutes viuent tous iours de meſmes alimens, & font beaucoup d'exercice: mais l'homme mange tant de viandes & de tant diuerſe ſubſtance, qu'il ne les peut digerer ni vaincre, à raiſon de quoy elles ſe viennent à corrompre. La ſemence humaine & de la beſte, ſont toutes deux de meſme ſorte, pour ce qu'elles ſont faites toutes deux des excrémens de la troiſieſme concoction. La diuerſité des viandes deſquelles viſe l'homme, fait tous les iours la ſemence differente & particuliere. E pource qu'il eſt certain que le iour que l'homme mange de la vache, ou du ſalé, il fait la ſemence groſſe, & de mauuais temperament. & pource que l'enfant qui ſ'en engendrera, ſera laid, ignorant, noir, & de mauuaife complexion: mais ſ'il mange de la chair de chapon, ou de poulle il fera la ſemence blanche, delicate,

*Alexan-
dre de
Phrod. au
1. li. prob.
26.*

& de bon
font ou s
ſage, & d
ie collige
qui ne t
de la vian
iour de
quelqu'un
a eſte
conſider
liere à lo
de ceſte
mandent
hommes
rans & de
pon dent
ſages ſon
ſon de qu
de faire
res à ce
qu'il doi
res l'ou
ployer
engendr
ſages: m
qui ſeue
Il eſt
fait ſi
quelques
quelles
contraire
de celle
ſage, n

& de bon temperament, & pourtant l'enfant qui s'en engendréra sera bien fait, beau, sage, & de complexion fort alffable. Dont ie collige & cognoy que nul enfant ne naist qui ne tire les qualitez & le temperament de la viande que les parens ont mangé, vn iour deuant qu'ils l'ayent engendré. Et si quelqu'un veut sçauoir de quelle viande il a esté formé, il ne faut faire autre chose que considerer quelle viande est la plus familiere à son estomac: car certainement c'est de ceste là. Les Philosophes naturels de-

*Alexid.
2. mod.
170. n. 28.*

mandent aussi, pourquoy les enfans des hommes sages ordinairement sortent ignorans & despourueus d'esprit: A quoy ils respondent fort bien disans, que les hommes sages sont fort honnestes & honnests à raison dequoy, ils se gardent en l'acte charnel de faire aucunes choses qui sont necessaires à ce que l'enfant sorte avec la perfection qu'il doit auoir. Et le prouuent par les peres lourds & ignorans, lesquels, pour employer toutes leurs forces, au temps qu'ils engendrent, font des enfans ingenieux & sages: mais ceste responce est d'hommes qui sçauent peu de Philosophie naturelle. Il est vray que pour respondre comme il faut, il est besoin presupposer & prouuer quelques choses premierement: l'une desquelles est que la faculté raisonnable est contraire à celle de l'ire & concupiscence, de telle maniere que si vn homme est fort sage, il ne peut estre courageux, de grandes

L'EXAMEN

En la 14.
f. 3. prob.
35.

forces corporelles grand mangeur, ni pais-
sant pour engendrer pource que les dispo-
sitions naturelles nécessaires à ce que la fa-
culté raisonnable puisse crœuer, sont total-
lement contraires à celles que requiert cel-
le de l'ire & de la concupiscence. Aristote
dit (& il est vray) que le courage & vaillan-
ce naturelle consiste en chaleur, & la pru-
dence & sçauoir en siccité. Et ainsi voyons
nous clairement par experience, que ceux
qui sont despourueus de raison, parlent
peu, n'endurent moqueries, & se courrou-
cent promptement. Et pour y remedier, ils
mettent incontinent la main à l'espee, pour
ce qu'ils ne peuvent donner autre respon-
se: mais ceux qui ont bon esprit, fournis-
sent de plusieurs raisons & responses ai-
guës ils vsent de propos ioyeux, desquels
ils s'entretiennent de peur de venir aux
mains. De cette maniere d'esprit. Saluste
nota Ciceron, disant qu'il auoit beaucoup
de langue, & les pieds sont legers: en quoy
il auoit raison, pource que tant de sçauoir
ne pouuoit se trouuer qu'en cotiardise pour
le fait des armes. Et delà dit-on par manie-
re de gaudilleserie, Il est vaillant comme vn
Ciceron, & sage comme vn Hector, pour
noter vn homme d'ignorance & cotiardise.
La faculté animale ne contredit pas
moins à l'entendement: car estant vn hom-
me de grandes forces corporelles, il ne
peut auoir l'esprit delicat, & la raison est
que la force des bras & des pieds vient de

de que le
combien
la terre
ment, à
se subitan
par metin
que pour
vaillances
hommes
cotiards.
gautieue
ste que
vez tati
se: son m
qu'auec
perence
côbien
ge des
l'entanc
& en l'à
leur ni
ment, &
tant plu
gandrer
plus il p
ron fait
qu'il n'a
tant la f
seconde
de faire
les iours
me com
côinée

Et que le cerueau est dur & terrestre. Et combien que pour la froideur & siccité de la terre, il puisse auoir vn bon entendement, si est ce que pource qu'il est de grosse substance, il ne le peut auoir, ce qui fait, par mesme moyen vn autre mal, qui est, que pour la froideur se perd le cœur & la vaillance, & ainsi auons nous veu aucuns hommes de grandes forces, estre fort couards. La contrariété d'entre l'ame vegetatiue & la raisonnable, est plus manifeste que toutes: pource que les œures de la vegetatiue (qui sont nourrir & engendrer) se font mieux avec chaleur & humidité, qu'avec les qualitez contraires: ce que l'experience monstre clairement, considerant cōbien ces qualitez sont puissantes en l'âge des enfans, & lasches en la vieillesse: en l'enfance, l'ame raisonnable ne peut œurer & en l'âge dernière (en laquelle n'y a ni chaleur ni humidité) elle œure merueilleusement, & a grande vigueur: de maniere que tant plus vn homme sera puissant pour engendrer & cuire beaucoup de viande, tant plus il perd de la faculté raisonnable. Platon fait à cecy vne allusion, quand il dit, qu'il n'y a humeur en l'homme qui trouble tant la faculté raisonnable, que la semence seconde. Il dit seulement qu'elle aide à l'art de faire des vers: ce que nous voyons tous les iours par experience: car quand vn homme cōmence à estre amoureux, il se met incōtinēt à la poésie, & s'il estoit auparauāt

Au dialogue de la nature.

Au Sophisme.

sale & mal propre, il aduient tout aussi tost
 propre & gentil, & n'endure pas vne petite
 ordure sur sa cappe. Cela vient pource que
 telles œuures appartiennent à l'imagina-
 tion: laquelle croist & monte d'un degré,
 avec la grande chaleur que la passio amou-
 reuse a causé. Or que l'amour soit vne alte-
 ration chaude, il se voit clairement, par le
 courage & vaillance qu'il cause en l'amu-
 reux, parce qu'il luy oste le désir de man-
 ger, & qu'il ne le laisse point dormir. Si la
 Republique auoit eügard à ces signes, elle
 osteroit des vniuersitez les estudians qui
 sont vaillans, qui aiment les armes, & qui
 sont amoureux: elle chasseroit les Poëtes,
 ceux qui sont propres & mistes: car ceux là
 n'ont ni esprit, ni habilité à aucun genre
 des lettres. Aristote excepté de ceste reigle
 les melancoliques par adustion, desquels la
 semence (bien qu'elle soit feconde) n'oste
 pas l'esprit. En fin, toutes les facultez qui
 gouvernent l'homme, empeschent la facul-
 té de la raison, si elles sont fortes. Et de là
 vient que si vn homme est fort sage, il est
 incontinent, couard, de peu de forces cor-
 porelles, petit mangeur, & non puissant
 pour engendrer. La cause de cela est, que
 les qualitez qui le font sage (qui sont, froi-
 deur & siccité) debilitent les autres puis-
 sances, comme l'on voit aux homes vieux,
 lesquels n'ont force ni valeur, si ce n'est pour
 le conseil & prudence. Ceste doctrine ainsi
 supposee, l'opinion de Galien est, que deux

En l. 4.
 sicut prob.
 31.

semences
 ration de
 mal: l'une
 l'autre qu'
 tant de lie
 continen
 comme es
 soit plus g
 vray alim
 mence, li
 testent: ca
 se conuert
 que les ne
 sent main
 differece
 couillois
 tost beau
 & en long
 fait prou
 que par v
 excoemen
 mēces q
 mure se d
 que natu
 gen. rati
 fimen le
 soient les
 y a deux
 l'une de la
 dont il se
 fait la son
 cessan
 de l'home

semences sont necessaires, afin que la generation ait l'effet de quelque parfait animal: l'une qui soit agente, & qui forme, & l'autre qui serue d'aliment, car vne chose tant delicate que la geniture ne peut incontinent vaincre vne viande tant grosse, comme est le sang, iusqu'à tant que l'effet soit plus grand. Et que la semence soit le vray aliment des membres contenant la semence, Hippocrate, Platon, & Galien l'attestent: car selon leur opinion, si le sang ne se conuerit en semence, il est impossible que les nerfs, les veines & arteres se puissent maintenir. Et ainsi Galien dit, que la difference qui est entre les veines & les couillons, est que les couillons sont bien tost beaucoup de semence, & les veines peu, & en long temps. De maniere que nature a fait prouision d'un aliment tant semblable, que par vne legere alteration, & sans faire excrémens, elle peut maintenir l'autre semence: ce qui n'pourroit aduenir si la nourriture se deuoit faire de sang. Galien dit, que nature a fait la mesme prouision, en la generation de l'homme, qu'elle fait pour former le poulet & les autres oiseaux qui sortent des œufs: lesquels nous voyons qu'il y a deux substances: la glaire, & le jaune: l'une de laquelle se fait le poulet, & l'autre, dont il se maintient tout le temps que se fait la forme. Par la mesme raison sont necessaires deux sentences en la generation de l'homme: l'une, de laquelle se fait la crea-

*Au 1. li.
de la se-
mence, ch.
15.*

*Au 2. li.
de la se-
mence, ch.
16.*

L E X A M E N

être, & l'autre dont elle se maintient, durant le temps qu'elle se forme. Mais Hippocrate allegue vne chose digne de grande consideration: c'est que nature n'a pas déterminé quelle des deux semences doit estre agente à former, ni quelle doit seruir d'aliment. Car la semence de la femme est souuentefois de plus grande efficace que celle de l'homme, & quand il aduiens ainsi, elle fait la generation, & celle du mary sert d'aliment: autresfois celle du mary est plus puissante à engendrer, & celle de la femme ne fait que nourrir. Aristote n'a peu entendre dequoy seruoit la semence de la femme, & ainsi a-il dit mille absurditez, qu'elle estoit comme vn pen d'eau, sans vertus ny forces pour engendrer: s'il estoit ainsi, la femme ne voudroit iamais auoir affaire avec l'homme, & iamais n'appeteroit sa cōpagnie, ains fueroit l'acte charnel, pour estre vn œuvre tant sale & deshonneste, à l'endroit d'elle, qui se monstre tant honneste. Au moyen dequoy en peu de temps le genre humain prendroit fin; & le monde demeureroit priué de l'animal le plus beau que nature ait iamais créé. Ainsi Aristote demandoit, pourquoy la nature venant en la chose plus agreable que nature ait ordonné, pour la recreation des animaux? A quoy il respōd que comme ainsi soit que nature procuraist tant la perpetuité des hommes, elle a mis en ces œuvres là vn grand plaisir & delectation, afin qu'ils s'addonnassent

En la 4.
sect. pro-
ble. 16.

volontiers,
l'acte de la
ces agn
femme par
femme pour
mon, avec
danger de p
te. Et pour
que contrai
cra, qu'il a
à de l'air, l'
chies avec
me tous les
faires pour
rait & f
de quoy ell
auie de la c
qualitez q
horreur p
prouue co
tes: car il
elle n'ap
veut souffi
blable, & v
quelle te
ne faut: c
n'y a ch
est de l'hom
uation de l
si la sem
niere que
estre prop
qualitez d
le est requ

volontiers, par tels plaisans aiguillons, à l'acte de la generation : car s'ils n'auoient ces aiguillons là, il n'y auroit homme ny femme qui se voulust marier, veu que la femme porte en son ventre l'enfant neuf mois, avec grande peine & douleur, & en danger de perdre la vie quand elle l'enfante. Et pourtant faudroit il que la Republique contraignist les femmes à se marier, craignant que la generation humaine vint à defaillir. Mais comme nature fait les choses avec douceur, elle a donné à la femme tous les instrumens qui estoient necessaires pour faire la semence laquelle incitast & fut propre à engendrer : au moyen de quoy elle desirast l'homme, & fust bien aïté de sa compagnie. Et si elle eust tenu les qualitez que dit Aristote, elle l'eust eu en horreur plustost que de l'aimer. Galien prouue cela par l'exemple des bestes bruttes : car il dit, que si vne truye est chaltree, elle n'appere iamaïs le pourceur, & ne le veut souffrir quand il vient à elle. Le semblable se void en vne mesme femme, de laquelle le temperament est plus froid qu'il ne faut : car si on luy parle de mariage, il n'y a chose qu'elle haïsse plus. Autant en est de l'homme froid, & le tout pour la priuation de la semence seconde. D'auantage si la semence de la femme estoit de la maniere que dit Aristote, elle ne pourroit estre propre aliment : car pour auoir les qualitez dernieres de la nourriture actuelle, est requise l'entiere semblance à ce qui se

*Au li.
de la se-
mence, fol.
15.*

L' E X A M E N

doit nourrir. Et si elle n'estoit desia parfaite & semblable, elle ne pourroit en apres acquiesce celle perfection & semblance, pour ce que la semence de l'homme n'a point d'instrumens ni lieux comme sont l'estomac, le foye, & les coillons où il la puisse cuire & paraire. Parquoy nature a fait qu'il y eust deux semences en la generatiō de l'animal, deiqueselles meslees la plus paisiāte formast & l'autre seruiſt d'entretienement & nourriture. Ce qui appert e tre veritable, car si vn homme noir engroisse vne femme b'ache, & vn homme blanc vne femme noire, la creature tiendra de l'vn & de l'autre, & sera de couleur brune. Par ceste doctrine on voit estre vray ce que plusieurs hystoires anciennes affirmēt, qu'un chien ayant eu affaire avec vne femme l'engroissa, & autant en fit vn Ours, avec vne damoiselle qu'il trouua seule aux champs: vn singe, qui fit deux enfans à vne autre femme: Et mesmes est fait mention d'une autre, laquelle en passant le lōg de la mer, fut engroissie par vn poisson qui se illit de l'eau. Le vulgaire trouue cela difficile, & demandent comme se pouoit faire que ces femmes enſaſſent hommes parfaits, & avec vsage de raison, veu que les peres qui les engendrerent estoient animaux tant lards: On peut respondre à cela, que la semence de toutes ces femēes là estoit agente & formoit la creature, pource qu'elle se estoit la plus puissante & ainsi qu'elle la formoit par les accidēs de l'espece humaine.

ne. La semēce du laid animal (pource qu'elle n'auoit tant de force) ne seruoit d'autre chose q̄ de nourriture. Car il est aisé à entendre que la semēce de ces bestes irraisonnables peust dōner nourriture à la semēce humaine : pource que si chacune de ces femmes eust mangé vn morceau d'Ours, ou de chien cuir ou rosty, elle s'en fait substance encores que ce n'eust esté tant bien que si elle eust mangé du mouton, ou des perdrix. Autant en aduient à la semēce humaine, de laquelle la vraye nourriture, durant q̄ la creature se forme, est l'autre semēce humaine: Et si elle vient à defaillir, la semēce de la beste brute y peut bien suppléer. Mais ces histoires là noient que les enfans qui nasquist de telles cōiōctiōs demōstreroient bien en leurs mœurs & cōplexiōs, que leur generation n'auoit esté naturelle. Or, encores que nous ayōs vn peu tardé, nous pourrōns bien de tout ce que nous auōs dit, tirer resq̄ d'au principal probleme, qui est que les enfans des hōmes sages se font quasi tousiours de la semēce de leurs meres, pource que celles des peres (pour la raison que nous auōs dit) n'est propre pour engendrer, & ne sert que d'alimēt en la generation. Ainsi dōc l'hōme qui se fait de la semēce de la fēme ne peut estre ingenieux, ni habile, à cauē de la grande froidēur & humidité de ce sexe. Parquoy est il certain, que si l'enfant est discret adu. sē, indubitablemēt il a esté fait de la semēce de son pere : & s'il est lasche & ignorant, on co-

*Comme la
semēce est
des femmes
plus hu-
mide, el-
le est aussi
plus froi-
de. Galien
6. des
lieux, c. 5.*

L E X A M E N

Provi. 5.
chap. 10.

gnoist, par ce moyē, qu'il a esté formé de la
semence de sa mere. Et suivant cela le Sa-
ge à dit, *Filius sapiens hereditat patrem: filius*
vero stultus, matertera est matri sue. Il peut ad-
venir aussi, par quelque occasion, que la
semence de l'homme sage soit l'agut &
celle qui forme, & que celle de la femme
seule de nourriture. Mais le fils qui s'en en-
gendrera, sera de peu de sçavoir: car com-
bien que la froideur & siccité soient deux
qualitez necessaires à l'enfement, si est-il
qu'elles doivent avoir certaine mesure &
quantité, surpassant laquelle il est certain
qu'elles font plus de mal que de bien: cōme
l'on voit és hommes fort vieux, lesquels pour
la grande froideur & siccité qui est en eux,
disent mille absurditez. D'avantage posons
le cas qu'à l'homme sage restassent dix ans à
viure de cōvenable froideur & siccité, pour
raisonner & discourir de telle maniere, que
passant de là en avant, il viant à changer, si
de la semence de cestuy-là s'engendroient vn
fils, il seroit iusques à dix ans de grand es-
prit, (pource qu'il iouïroit de la froideur &
siccité cōvenable de son pere:) mais quand
il auroit onze ans, il viendroit à changer,
pour avoir outrepasé le point q̄ ces deux
qualitez doivent avoir. Ce que nous voyōs
tous les iours par experience és enfants que
l'on a eu en vieillesse: lesquels en enfance,
sont fort aduisez: mais en apres, ils sont
hommes fort ignorans & ne vivent gueres.
La raison de cela est, qu'ils ont esté faiz de

semence r
pau la m
aussi est sa
s'il est ma
vieillesse
degré, l'e
contour d
me de la s
est en vn
pour pou
pau. Il a
ignorant,
ment char
fant qu'a
cues à qu
sape à l'e
avec la g
l'homme
moins d
esprit, q
ventre,
comme
de an pr
sain &
adoient
nous auo
race d'h
taux, son
des uent
bons qu
manant
st. can'e
(cōbien

semence froide & seiche, qui auoit delia
passé la moitié du cours de la vie. Si le père
aussi est sage & sçeu des œuvres de l'imagination, &
s'il est marié (pour la chaleur & siccité) à
vne femme froide & humide au troisieme
degré, l'enfant qui s'engendrera de ceste
conionction sera tres-ignorant, s'il est for-
mé de la semence de son pere, pour auoir
esté en vn ventre tant froid & humide, &
pour auoir esté maintenu d'un sang intem-
péré. Il aduient au contraire si le pere est
ignorant, duquel la semence est ordinaire-
ment chaude & humide en extremité. L'en-
fant qui s'en engendrera sera grossier ius-
ques à quinze ans, à cause qu'il tient de la
superflue humidité du pere: laquele se perd
avec l'âge plus meur, auquel la semence de
l'homme ignorant est plus temperee & à
moins d'humour. Mieux vaut aussi pour le
esprit, quand il a esté porté neuf mois en vn
ventre, de si peu de froideur & humidité
comme celui de la femme froide & humi-
de au premier degré, où il a souffert tant de
faim, & en faute de nourriture. Tout cela
aduient ordinairement pour les raisons que
nous auons dit: mais il se trouue certaine
race d'hommes, desquels les membres geni-
taux, sont de si grande force & vigueur, qu'ils
desluent totalement les alimens de leurs
bonnes qualitez, & les conuertissent en leur
mauuaise & grosse substance. Et pour ceste
cause, tous les enfans qu'ils engendrent
(côbien qu'ils ayent mangé viâ des delicz,

*Car la
sain des-
seiche les
corps.
Galien dit
2 des A.
phor. scd.
15.*

L'EXAMEN

tes) sont rudes & ignorans. Autres se trouvent au contraire, lesquels vſans de groſſes viandes, & de mauuais temperament, ſont tant puiſſans à les vaincre & digerer, qu'ils ne laiſſent pas de faire leurs enfans de bon eſprit. Ainſi donc eſt il certain qu'il y a vne maniere d'hômes ignorans: autre, d'hômes ſages, & que l'on en voit d'autres qui ſont ordinairement fols & deſpourueus de iugement. Aucuns doutes ſe preſentent à ceux qui veulent parfaitement entendre ceſte matiere: la reſponſe auſquels eſt fort aiſée, par la doctrine que nous auons deduit. On peut demander d'où viēt que les enfans baſtards reſſemblent ordinairement à leurs peres: & q̄ de cent legitimes, les nonâtés tirent la figure & mœurs de leurs meres? Secondement on peut demander pourquoy les enfans baſtards ſont ordinairement gentils de leurs perſonnes, courageux & aduſſez: tiercemēt, d'où viēt que ſi la meſchā. e femme deuiēt enceinte, encores qu'elle boiue la medecine pour ſupprimer ſon fruit, & qu'elle ſe face ſaigner pluſieurs fois, elle ne peut neāmoins perdre la creature qu'elle porte: & ſi la femme mariee eſt enceinte de son mary, elle vient à auorter pour peu de choſe. Platon reſpond au premier doute, & dit, que nul n'eſt mauuais de ſa propre volonte, ſans eſtre premieremēt irrité, par le vice de ſon temperament. Il amene l'exemple des hommes luxurieux, lesquels ayans beaucoup de ſemēce ſeconde, ſouffrent grandes illuſions.

*Au dialogue
de la nature.*

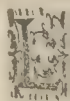
& beaucoup de douleurs: au moyen dequoy estans molestez de ceste passion, ils cherchent femmes, pour s'en exempter. Galien dit que ceux là sont les instrumens de la generatiō fort chauds & secs: & pour ceste cause ils font la semēce fort acre, mordante & puissante pour engēdrer. L'homme qui va chercher la femme qui n'est pas siccane, va rempli de ceste seconde & fertile semence, cuite & bien assaisonnee, de laquelle necessairemēt se doit faire la generation, pource qu'en l'egalité la sēmece de l'homme est tousiours de plus grande efficace: & si l'enfant se fait de la semēce du pere, necessairement il luy ressemblera. Il adient au contraire es enfans legitimes: car pource q̄ les maris ont tousiours leurs femmes à costé, ils n'attēdent iamais q̄ la semēce soit meure, ni qu'elle se face, propre à engēdrer, ains la ieuteut estans promptemēt induits à l'acte de generatiō, & vīent de grā de violence & force; & pource que les femmes sont en repos en l'acte venerien, iamais leurs vaisseaux de la semēce, ne la dōnent q̄ premierement elle ne soit cuite & bien meure, & qu'il n'y en ait beaucoup. Et pour ceste cause, les femmes mariees font tousiours la generation, & la semēce de leurs maris sert de nourriture. Mais aucunes fois les deux semēces ont vne esgale perfection, & combattent de telle maniere, que ni l'une ni l'autre gaigne le dessus pour donner forme, ains se fait l'enfant qui n'est semblable ni au pere

L'EXAMEN

ni à la mere. Autres fois elles semblent s'accorder & diuifier la figure & forme: la teméce du pere fait le nez & les yeux: & celle de la mere, la bouche & le front. Et ce qui est plus admirable, souuentes fois est aduenü, q^{u'} l'enfant soit sorti au monde, avec vne oreille semblable à celles du pere: & vne autre, semblable à celles de la mere: & ceste diuision meisme ou différée s'est veüe pareillement aux yeux. Mais si la semence du pere surmonte du tout & est la plus forte, l'enfant luy ressemblera de visage & de moeurs: & quád la semence de la mere est la plus puissante, autár en aduient, pource que l'enfant tient de la mere. Parquoy le pere qui voudra que l'enfant se face de sa propre semence, se doit absenter quelques iours de sa femme, & attendre que sa semence se cuise & meurisse. Et lors il peut estre certain qu'elle aura le dessus & la force, & que celle de la femme ne seruira que de nourriture. Il n'y a pas grande difficulté en l'autre doute, pource que les enfans bastards se font ordinairement de semence chaude & seiche: de laquelle temperature nous auons prouué beaucoup de fois, que procede le courage, la vaillance, & la bonne imagination, à laquelle appartient la prudence de ce siecle. Et pource que la semence est cuite & parfaitement meure, nature en fait tout ce qu'elle veut, & les paint comme d'un pinceau. Quant au troisieme doute, on peut dire que la grosse des meschantes femmes se

fait ou se
re la che
magistrat
vent de
ma mesp
tes de leur
forte la cr
ou est li
du il, poe

Que l'end
con, erue



se former,
voir resiste
con: mus ref
nature à p
tre facul
cuire, & ier
alterant les
pareil: la
d'une autre
ne est de g
d'oumen, e
viandes qui
font est par

fait quasi tousiours de la semēce de l'homme laquelle pour estre plus forte & propre à la generation, s'enracine mieux aussi au ventre de telles femmes. Mais quant aux matrones, pource qu'elles deuiēnt enceintes de leur propre semence, qui n'est pas si forte, la creature glisse facilement, pource qu'elle est humide & glieuse: ou comme dit Hippocrate, *Plena mater.* *Au 4. des A. l. 45.*

Quelles diligences doiuent estre employees, pour conseruer l'esprit aux enfans, depuis qu'ils sont nez & formez.

S. V.

LA matiere de laquelle l'homme est composé est tāt aisee à s'alterer, & tant suiēte à corruptiō, qu'au mesme instāt qu'elle cōmence à se former, elle se vient à alterer, sans y pouoir resister. Et pourtant est dit, *Nos natī En la s. continus desinimus esse.* Et pour ceste cause *pic. c. 5.* nature à pourueu le corps humain de quatre facultez naturelles: pour attirer, retenir, cuire, & ietter hors: lesquelles en cuisant & alterant les alimens que nous mangeōs, reparent la substāce perduē, par la succession d'une autre. De là peut-on entendre, qu'il ne sert de gueres que l'enfant ait esté fait de semence delicate, si l'on ne regarde aux viandes qu'il doit manger. Car quand l'enfant est parfait & forme, il ne luy demeure

L'EXAMEN

*An diu-
logie de
la nature.*

aucune chose de la substance premiere de la
semence, de laquelle il a esté composé. Il est
vray que si la premiere semence, a esté bien
cuite & assaisonnée, elle est de si grande for-
ce & vigueur, que cuisant & altérant les viân-
des, encores qu'elles soient de mauuais suc,
elle les reduit à son tempérâment & bône sub-
stance: mais on pourroit bien tant vser d'a-
limens contraires, q̄ la creature viuet à per-
dre les bônes qualitez qu'elle a receu de la
semence dont elle a esté faite. Et pour ceste
cause Platon dit que la mauuaise nourritu-
re du boire & manger, fait perdre, plus que
toute autre chose, l'esprit de l'homme & les
bonnes mœurs. Et pourtant il conseille que
nous dônions aliment & nourriture aux en-
fans, qui soient de bon tempérâment afin que
quâd ils seront plus grâds, ils sçachent reiet-
ter le mauuais aliment & choisir le bon. La
raison de cela est fort claire: car puis que le
cerueu s'est fait au commencement de se-
mence delicate, & puis q̄ ce membre se cōsom-
me iournelement, & se refait & repare par
les viâtes q̄ nous mangeôs, il est certain que
si elles sont grosses, & de mauuaise tempe-
rature, viant d'icelles plusieurs iours, le cer-
ueu prédra ceste mesme nature. Ainsi dōc
il ne suffit pas q̄ l'enfant soit fait de bône se-
mence, si les alimens qu'il mangera (apres sa
naissance) ne tiennent les memes qualitez.
No^s sçaurôs atémēt qu'elles sont ces qua-
litez, veu que les Grecs ont mis les hōmes
les plus discrets qui ayent esté au môde, &
que

que chercha
faire leurs e
certain qu'
pl^{us} propres
siste en ce q
ties subtiles
qui aura ces
celuy du que
que rous v
l'opinion d
laict de chi
leur alimēt
ce qu'il est
leur, qu'il a
miché, la si
n'aguères,
dront eng
bonnes m
iours de v
de chieure
que cest al
Galien, il
viande soit
flancet mo
matere à l
sprit deue
les Grecs ti
megue, qui
polir: & c
qui est de l
à manger a
miel, en in
sçauans. C

que cherchans les alimens & viandes pour faire leurs enfans ingenieux & sages, il est certain qu'ils ont trouué les meilleures & pl^r propres: car si l'esprit subtil & delicat consiste en ce que le cerueau soit composé de parties subtiles, & bonne temperature, l'alimēt qui aura ces deux qualitez sur toutes, sera celui duquel il faut user, pour obtenir la fin que nous voulons. Galien dit, que suivant l'opinion de tous les medecins Grecs, le lait de chieure cuit avec miel, est le meilleur alimēt qu'on puisse trouuer: car outre ce qu'il est de substance fort moderer, la chaleur, qu'il a n'excede pas la froideur, ni l'humidité, la siccité. Parquoy auons nous dit n'agueres, que les peres, qui à la verité voudront engendrer vn enfant sage, gentil & de bonnes mœurs, doiuent manger six ou sept iours deuant la generation beaucoup de lait de chieure, cuit avec miel. Mais combien que cest aliment soit tant bon, comme dit Galien, il est meilleur pour l'esprit, que la viande soit des parties subtiles, que de substance moderee: car tant plus s'employe la matiere à la pourriture du cerueau, plus l'esprit deuiet subtil & bon. Pour ceste cause les Grecs tiroient du lait le fromage & le megue (qui sont les deux alimēs de la composition) & laissoient l'autre partie de beurre, qui est de la nature de l'air. Ils la donnoient à manger à leurs enfans, estant meslee avec miel, en intention de les faire ingenieux & sçauans. Ce qui appert estre veritable, par

L' E X A M E N

*Au re. de ce que raconte Homere. Davantage les en-
son Illi a fans mangerēt souppes faites de pain blāc,
de. d'eau fort delicate. avec miel, & vn peu de
sel: mais en lieu d'huile, pource qu'il est
mauuais. & inuisible à l'entendement, l'ony
mettra du beurre de lait de cheure, duquel
le temperament & subtilité est propre pour
l'esprit. Mais en ceci il y a vn inconuenient
fort grand, qui est que les enfans qui vīent
de viandes tant delicates, n'ont iāmaīs grā-
de force pour resister aux iniures de l'air, &
ne se peuuent garder des autres inconue-
niens qui ont coustume de les faire mala-
des. Ainsidōc pour les auoir sages ils se font
maladifs, & ne viuront gueres. Il faut donc
sçauoir comme les enfans se pourrōt nour-
rir ingenieux & sages, sans que c'est art cō-
tredite à leur santé. Ce qui sera facile à fai-
re, si les peres osent pratiquer aucunes rei-
gles & preceptes que ie diray ici. Et pource
que les riches & gens aīsez sont trompez en
la nourriture de leurs enfans, qu'ils traitent
tousiours de la susdite viande, ie leur veux
donner premierement la raison pourquoy
leurs enfans n'apprennent rien aux sciences,
combien qu'ils ayent des maistres qui les
enseignent soigneusement: & comme l'on
pourra remedier à cela, sans que leur vie
en soit abregee, ni leur santé empiee. Hip-
pocrate dit & nombre huit choses, lesquel-
les humectent la chair de l'homme, & qui
l'engraissent. La premiere est, la royeuse &
ocieuse vie: l'autre le dormir beaucoup: la
troisieme, trouue vn bon liēt: la quatrieme,*

*Au liure
de l'air,
liens, &
eaux: au
liure de
sal. di. e-
ca com.*

la bonne
mesles be
tousiours.
lon & la h
temps, &
ment. Ce
encor qu'
ne le pour
douter si
tousiours
amī qu'il
la semēce
qui s'en e
fairement
quel'et
qualité
sonnable
maladifs
que disen
esprit, &
deur vn
pourrāt
pour fai
faire sai
tost que
est nay
deur & h
l'enfance
soit chau
tous les
chair, re
& fort: &
du cerue

la bonne viande & le bon vin: la cinquième, les bons vestemens: la sixième, l'aller toujours à cheual: la septième, faire sa voloné: la huitième, s'occuper en jeux, passer temps, & choses qui luy donnent contentement. Ce qui est manifeste & véritable, que encor qu'Hippocrate ne l'eust dit, personne ne le pourroit nier. On pourroit seulement douter si le peuple qui a son plaisir obserue: toujours cette maniere de viure: car s'il est ainsi qu'il le face, nous pouuons inferer que: la seméce est treshumide, & que les enfans qui s'en engendreront doiuent sortir necessairement, avec vne superflue humidité, laquelle se doit cōsommer, pource que ceste qualité supprime les ouures de l'ame raisonnable, & pource qu'elle red les hommes maladijs, & leur abbrege leurs iours, selon que disent les Medecins. Suiuant cela le bon esprit, & la ferme santé corporelle, demandent vne mesme qualité (qui est le sec) & pourtāt les reigles que nous auons amené, pour faire les enfans sages seruēt aussi à les faire sains, & de longue vie. Et apres, aussi tost que l'enfant des peres riches & aisez est nay (veu que sa chair tient plus de froideur & humidité, qu'il n'est conuenable à l'enfance) il faut le lauer avec eau salee, qui soit chaude: laquelle, suiuant l'opinion de tous les Medecins, desleiche & esluye la chair, rend les nerfs fermes, l'enfant robuste & fort: & pource que la superflue humidité du cerueau se perd & cōsomme, il deuiēt in-

24. au 6.
des Epi-
de. 1. ar.
5. ap. 20.

Hippocrā-
te au li-
ure des
ulcères.

Hippoan-
2. liure de
diata.

An 1. li.
à Glusco.
6. des A-
phs. 6.

An 2. li.
de la con-
seruation
de la san-
té.

genieux & exempt de grandes maladies. Au contraire, si on le lue d'eau douce & chaude, entant qu'elle humecte la chair, Hippocrate dit, qu'elle fait cinq maux. Elle effemine la chair, elle debilité les nerfs, elle endort l'esprit, elle cause le flux de sang, & l'euanoüissement ou defaut de cœur. Mais si l'enfant sort du ventre de sa mere, avec vne grande siccité, il le faut bien lauer avec eau chaude douce. Et ainsi Hippocrate dit, *Infantes diu sunt calida lauati: quò minus tentent conuulsione: ipsi; crescant & melioris coloris fiat.* Par laquelle sentence il en charge de lauer les enfans avec eau chaude beaucoup de fois, afin qu'ils croissent plus aisément, & qu'ils se fassent de bonne couleur. Cela s'entend des enfans qui sortent sècs du ventre de leur mere, desquels il faut amender la mauuaise température, en leur appliquant les qualitez contraires. Galien dit, que les Allemas ont coutume de lauer leurs enfans en la riuieré, aussi tost qu'ils sont naiz, leur semblant aduis que comme le fer qui sort ardent de la fournaise, se renforce & endurecit, quand on le met dedans l'eau froide: ainsi en tirant l'enfant du ventre de la mere, il le rend plus fort & vigoureux, quand on le lue avec eau froide. Galien blâme ceste maniere de faire, & tient que c'est vne grande folie: en quoy il a bien raison: car combien que par ce moyen le cuir luy devient dur, & difficile à estre offensé des iniures de l'air, si est-ce qu'il est offensé des excremens qui s'engendrent dedans le corps, n'ayans voye ouuerte pour

pouvoir for-
me et d
coup d han
car en con
les rend ac
mane les v
à chacune
font tant
passage po
que si on l
cherche v
les passage
bien faire
l'empesche
de deux e
santé auoi
mol & ou
vient de n
ami des
sés le ten
car il fer
pen de f
Hippocr
retant la
en lieux p
qu'il n'y
que d'es
chaus, si
ceste cau
ceux qui
& ont m
enterrer
culx de

pouuoir sortir. Le meilleur & plus seur remede est de lauer les enfans, qui ont beaucoup d'humidité, avec eau chaude & salee: car en consommât l'humidité superflue, on les rend acheminez à la santé, & leur fermant les voyes du cœur, ils ne sont offensés à chacune occasion, & leurs excremens ne sont tant enclos & retenus qu'ils n'ayent passage pour sortir. Et nature est si si serrée, que si on luy oste vn chemin public, elle en cherche vn autre propre: & si d'auanture tous les passages luy sont bouchés; elle en sçait bien faire de nouueaux, pour ietter ce qui l'empesche, & qui luy est inuisible. Parquoy de deux extremes, il vaut mieux pour la santé auoir le cœur vn peu dur & serré, que mol & ouuert: Secondement quand l'enfant vient de naistre, il faut que nous le facions ami des vents & des alterations de l'air, fâs le tenir tousiours à l'abry ou à couuert: car il se rendra lasche féminin, ignorant, de peu de forces, & mourra en trois iours. Hippocrate dit qu'il n'y a chose qui debilitte tant la chair que de demeurer tousiours en lieux preseruez du froid, & de chaleur, & qu'il n'y a meilleur remede pour la santé, que d'exposer le corps à tous les vents, chauds, froids, humides, & secs. Et pour ceste cause Aristote demande, pourquoy ceux qui viuēt aux galeres sont plus sains, & ont meilleure couleur que ceux qui viuēt en terroir marecageux? En quoy la difficulté est plus grande, quand l'on considere

*Au liure
de l'air,
lieux, &
eaux.*

*En la 14.
sect. pro-
ble. 11.*

L'E X A M E N

le mauuais temps qu'ils ont, de dormir sur la dure tous vestus, au serain, au soleil, au froid & à l'eau, & n'ayans à demi leur vie. L'on en peut autant dire des bergers, qui sont plus sains qu'hommes du mode, pour ce qu'ils ont desia accoustumé toutes les qualitez de l'air, & que leur nature ne s'estonne rien. Au contraire voyons apertement que l'homme qui se veut garder du soleil, du froid, du serain, & du vent est depeché en trois iours, & pour ceste cause on peut bien dire, *Qui diligit unum suum in hoc mundo perdet eam*: car personne ne se peut garder des alteratiōs de l'air. Il vaut mieus s'accoustumer à tout, & que l'homme ne se soucie des iniures de l'air, & viue tousiours en peine.

Le vu'gaire pense que l'enfant naist tendre & delicat, & que sortant du ventre de sa mere, il ne peut endurer l'air froid sans recevoir vn grand domage: mais ils s'abuse grandement, car combien que l'Alemagne soit vn paysât froid, ils mettrēt neantmoins les enfans sortans du ventre de la mere, dedans l'eau, en quoy encor qu'ils fahēt louredier, si est-ce que les enfans ne s'en trouvent mal, & n'en meurent pas. La troisieme chose qu'il faut faire, est de trouver vne ieune nourrice, de temperament chaude & seche, ou suyuant nostre doctrine froide & humide au premier degié, nourrie à la peine, accoustumee à dormir à terre, à manger peu, & qui soit mal vestue, & qui soit fure à aller au serain, & endurer le froid & le chaud. Vne telle nourrice aura le lait

bien feru
de l'air du
ri & main
seront me
discrete &
son espi
nou rice.
liez par l
froid de
vêtre de l
forces de
nourrice
es cheuau
travail
& durent
imens s
au pré, le
ueut rem
donne.
maison
deuant l
ger les m
me en ce
de cōson
les haine
més qu'e
& aia. c
nay, tete
maintien
des mes
qu'il faut
tamer l
trop veit
pocrate

bien ferme & accoustumé aux alteration^s de l'air duquel si l'enfant est lōg tēps nourri & maintenu, les membres de l'enfant en seront merueilleusement fermes. Si elle est discrète & aduisee, cela fera grand bien à son esprit, pource que le laiēt d'une telle nourrice est chaud & sec, qui sōt deux qualitez par lesquelles se corrigera la grande froideur & humidité que l'estāt apporte du vētre de la mere. Or combien importe aux forces de la creature, de tetter le laiēt d'une nourrice qui s'exerce, se prouue clairement. Les cheuaux, lesquels sortans de iumens qui travaillent & labourent, sōnt bōs coursiers, & durent long temps au travail. Mais si les iumens sōnt tousiours à leur aise, paissāns au pré, les cheuaux qui en sortēt ne se peuvent tenir, de la premiere carriere qu'ō leur donne. Il faut aduiser aussi de mettre en sa maison une nourrice, quātē ou cinq mois. deuant l'enfantement, & luy bailler à manger les mēsmes viandes que mange la femme enceinte, afin qu'elle ait loisir & temps de cōsommer le sang & les autres mauuaises humeurs prouenues des mauuais alimens qu'elle auoit mangē au cōmencement, & afin que l'enfant incontinent qu'il sera nay, tette le mēme laiēt, duquel il s'est maintenu au vētre de la mere, au moins fait des mēsmes viandes. Le quatriēme poinēt qu'il faut obseruer & garder est, de n'accoustumer l'estāt à dormir en vn lēt mol, à estre trop vestu, & à māger beaucoup. Car Hippocrate dit que ces trois choses là esluyent

*Manger
une fois
coucher
durement,
& che-
miner*

L' E X A M E N.

*ind. Hip-
po. au li-
ure de sa-
lubri dia-
ta.*

*Celle, au
2. li. 11.*

*En Exe.
chap. 16.*

Chap. 7.

& desséchent la chair, & les contraires les engraisent. Ce faisant l'enfant sera de grand esprit, fort sain, & viura long temps, à raison de la siccité. Et au contraire, il se remplira de sang, & se fera d'une constitution mauuaise, que Hippocrate appelle *Athletique*, & la tient fort dangereuse. Par ceste maniere de viure se nourrit l'homme le plus sage qui fut iamais au monde. Christ nostre Redempteur aiant qu'il homme) excepté que pour ce qu'il naquit hors de Nazareth, sa mere d'auanture, ne trouua de l'eau salée à propos, afin de le lauer. Cela estoit vne coutume Iudaïque & de toute l'Asie, introduite par aucuns sages medecins, pour la santé des enfans. Et ainsi le Prophete dit, *Et quando nata es in die ortus tui, non est preceus umbilicus tuus & aqua non es lora in sinu matris tue, nec sale salita, nec in ueluta pannis.* Au demeurant, incontinent qu'il fut né, il commença à s'accoustumer au froid & aux autres alterations de l'air. Son premier liect fut contre terre, estant mal vestu, cōme s'il eust voulu garder la recepte d'Hippocrate, & bien tost apres il fut porté en Egypte (païs fort chaud) où il fut tout le temps qu'Hierodes resquit, & pourtant il est certain, qu'allant sa mere en ceste maniere, elle luy donnoit le lait bien exercé, & fait aux alterations de l'air. La viande qu'il prenoit estoit celle que les Grecs trouuerent pour donner esprit & sçauoir à leurs enfans: ceste viande estoit la partie grasse du lait, mangée avecques miel, & pourtant Esaye a dit, *Sur yrum & mel.*

comedit, vt sciat reprobare malū & eligere bonū.

Par lesquelles paroles il sēble q̄ le Prophete ait voulu dōner à entendre, que cōbien qu'il fust vray Dieu, il deuoit aussi estre homme parfait, & q̄ pour acquerir science naturelle, il deuoit vser des mēsmes diligēces desquel les vsent les autres enfāns des hōmes. Cela semble difficile à entendre, & estrāge de pēser q̄ Christ nostre Redēpteur, pour māger du beurre & miel, estāt enfant, deust sçauoir reprouuer le mal & eslire le bien, quād il seroit grād, veu qu'il estoit, cōme il est, Dieu de sçauoir infiny, & ayāt entāt qu'hōme, toute la sciēce infuse, qu'il pouuoit receuoir selonc sa naturelle capacité. Parquoy est-il certain, qu'il sçauoit autāt au vêtre de sa mere, comme quand il auoit 33 ans, sans manger beurre ni miel, ni se seruir d'autres moyens naturels q̄ la sagesse humaine requiert. Ce neāmoins est-ce beaucoup que le Prophe- te ait remarqué la viande q̄ les Troyens & Grecs auoyent coustume de dōner à leurs enfāns, pour les faire ingenieux & sages: & qu'il ait dit, *Vt sciat reprobare malū & eligere bonū*: pour entendre qu'a raison de ces ali- mens, Christ nostre Redēpteur (entant que homme) auroit plus de sçauoir acquis, qu'il n'eust pas obtenu s'il eust vſé d'autres viandes contraires: ou biē il faut expliquer ceste particule (*vt*) pour sçauoir qu'il a voulu dire, en pariant par tels termes. Ainsi donc nous deuōs supposer, que en Christ nostre Redempteur y auoit deux natures(cōme il est vray, & ainsi la foy no^u le demōstre) l'v

L' E X A M E N

ne diuine, eniât qu'il estoit & est vray Dieu
& l'autre humaine cōposée de l'ame raisō-
nable & du corps eleu & tel, disposé & orga-
nisé cōme l'ont les . . . res nans des hom-
mes. Quât à la premiere nature, no⁹ ne sca-
uons que dire de la sagesse de Christ nostre
Redempteur, pource qu'elle est infinie, sans
augmentation ni diminutiō, ne depen^tant
d'aucune autre chose: car, pource qu'il est
Dieu, il estoit aussi sage au vêtre de la mere,
cōme il estoit à trête trois ans: pource qu'il
l'est de tous temps. Mais en ce qui concerne
la seconde nature, il faut sçauoir q^u l'ame de
Christ, dès que Dieu la crea, fut biē heureu-
se & glorieuse, cōme elle l'est auicurd'hoys
& puis qu'il iouyssoit de l'essēce diuine & de
son haut sçauoir, il est certain qu'il n'igno-
roit aucune chose, & qu'il auoit autant de
sciēce infuse, que pouuoit tenir sa naturelle
capacité: mais avec tout cela, il est certain
q^u cōme la gloire se communiquoit aux in-
strumēts du corps: à raison de la Redēption
du gēre humain) aussi ne faisoit pas la sciē-
ce infuse, pour n'estre le cerueau disposé ni
organisé des qualitez & subtilāces necessai-
res, à ce que l'ame par tel instrument peust
discourir & philosopher. Car si nous auons
souuenāce de ce que nous auons dit, au cō-
mencemēt de cest œuure, les graces q^u Dieu
depart aux hōmes, requierēt ordinairement
que l'instrumēt, par lequel elles se doyuent
exercer & le suiet qui les doit receuoir, tiē-
nent les qualitez naturelles, q^u chacune gra-
ce a besoin d'auoir. Et c'est pourquoy l'ame

raisonnable est acte du corps, & qu'elle n'œuvre, sans se seruir de ses instrumens corporels. Le cerueau de Christ nostre Redempteur, estât nouveau né, estoit fort humide, pource qu'en tel âge, cest vne chose naturelle & conuenable: mais l'ame d'iceluy, pour estre si grâde en quantité, ne pouuoit naturellement discourir, ni Philosopher, avec tel instrument. Et ainsi la science infuse ne passoit à la memoire corporelle, ni à l'imagination ni à l'entendement, pource q ces trois puissances sont organiques (côme no^s l'auons prouué) & qu'elles n'ont la perfectiō qu'elles doyuent auoir. Mais le cerueau se desseichant avec le tēps, l'ame raisonnable manifestoit tous les iours dauantage la science infuse qu'il auoit, & la communiquoit à ses puissances corporelles. Et ouure ceste science supernaturelle, il en auoit vne autre, qui se préd des choses q les enfans oyent, de ce qu'ils voyent, de ce qu'ils sentēt, goustēt & touchent. Il est certain que Christ nostre Redempteur auoit ceste là, comme les autres enfans des hōmes. Et ainsi, que pour biē voir les choses, il auoit besoin de bons yeux, & pour ouyr le son, de bōnes oyues, aussi auoit il besoin de bō cerueau, pour iuger du bien & du mal. De plusieurs sens Catholiques q l'escriure sainte peut receuoir, ie tiēs tousiours celuy de la lettre meillieur, q celuy qui oste aux termes & vocables leur propre & naturelle signification. Quant aux qualitez & substāce q doit auoir le cerueau, nous auons desia dit sūyuāt l'opinion d Heraclite

*S. Thomas
met vne
troisiēme
science en
Christ, &
l'appelle
acquise ad-
uēc l'enfē-
dement
agent.*

*3. p. q. 10.
art. 4. &
q. 12. art.
2.*

LEXAMEN DES ESPRITS.

*Au liure
de l'art
de mede.
chap. 12.*

que la siccité fait l'ame tressage : & suyuant l'opinion de Galien, nous auons prouué, qu'estant le cerueau composé de substance fort delicate, l'esprit en est subtil. Christ nostre Redempteur acqueroit siccité, avec l'âge: car des q nous naissons iusqu'à l'heure que nous mourons. nostre chair se desfeiche & s'effaye, & metines nous denenons plus sçauans. Les parties delicates & subtiles du cerueau d'iceluy se refaisoyent, en mangeant les viâdes, qu'a dit le prophete Isaye. Car puis qu'à toute heure. il luy estoit besoin prendre nourriture, & reparer la substance qui s'euaporoit, par le moyen de la viande seulement, & non avec aucune autre matiere, il est certain que s'il eust tousiours mangé de grosse chair, son cerueau se fust rendu gros eu peu de temps, & eust acquis vn mauuais temperament, avec lequel son ame raisonnable, n'eust peu reprouuer le mal, ni eslire le bien, sinon par miracle, & vsant de sa diuinité. Mais Dieu voulant qu'il fust nourry par les moyens naturels, comanda qu'il vsast des viandes tant delicates, desquelles le cerueau d'iceluy fust tellement composé & organisé, que sans se seruir de la science diuine ni infuse qui estoit en luy, il pouuoit naturellement retenir le mal, & eslire le bien, comme les autres enfans des hommes.

*Fin de l'Examen & differences des
Esprits humains.*

& suyuant
 es proué,
 substance
 Christ no-
 iré, avec
 u'à l'heu-
 ir se des-
 deuenons
 & subtiles
 ,en man-
 re Isaye.
 stoit be-
 r la sub-
 en de la
 une au-
 ist rous-
 rneau se
 eust ac-
 e lequel
 prouuer
 racle,&
 voulant
 aturels,
 tant de-
 luy fust
 e sans
 use qui
 ment
 m-



